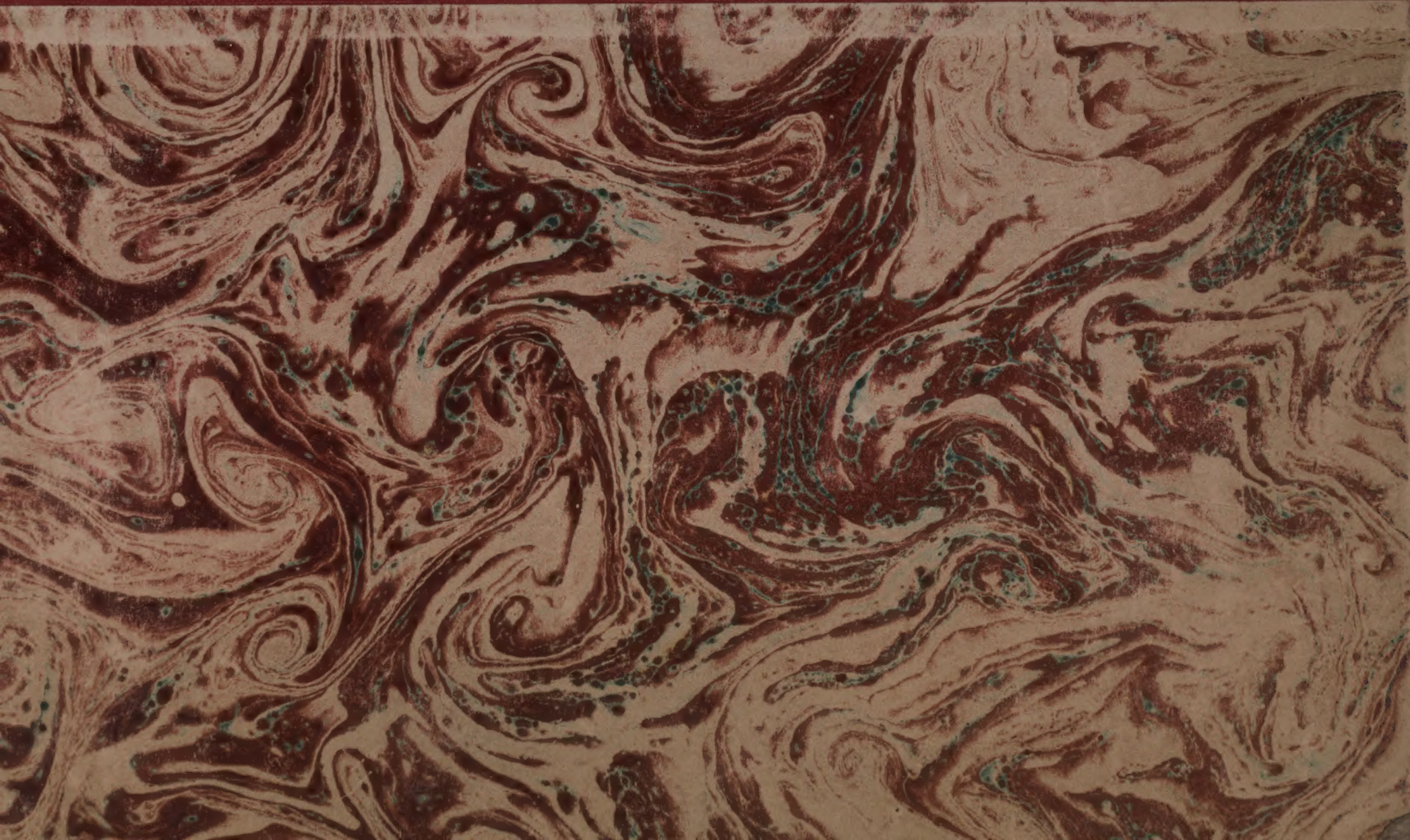
3 1761 06391897 3



INSTITUT DE FRANCE

MUSÉE CONDÉ

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chantillylesport00gruyuoft

CHANTILLY

LES PORTRAITS
DE
CARMONTELLE

PAR

F.-A. GRUYER

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DU MUSÉE CONDÉ

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1902

Tous droits réservés

Exemplaire réservé, imprimé pour

Monsieur Liard

MEMBRE DE L'INSTITUT

N
7604
C27G7

LIBRARY
MAY 25 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

1078297

CARMONTELLE

Carmontelle, parti de très bas, s'éleva, grâce à ses talents, jusque dans la société des grands. Ses dispositions naturelles, développées par l'étude, — une étude superficielle sans doute, — lui assurèrent sa place, comme amateur, dans le monde des lettres aussi bien que dans celui des arts. Esprit facile, agréable, pénétrant et sagace, il composait, sous le nom de *Proverbes*, des comédies de salons, dont un proverbe était généralement le mot de la fin. Il en ordonnait la mise en scène, en exécutait les décors et en dessinait les costumes (1). Doué d'une remarquable faculté d'observation, il faisait en se jouant et presque instantanément des portraits, la plupart de profil,

(1) Carmontelle écrivait ses *Proverbes* au courant de la plume et avec une extrême facilité. « L'ami Carmontelle fournit des pièces comme un pâtissier des petits pâtés, écrit Grimm... Il les fait jouer à droite et à gauche dans les sociétés. On choisit un proverbe. On arrange sur le sens moral de ce proverbe une petite action théâtrale qu'on représente sur-le-champ en impromptu. C'est au spectateur de deviner le proverbe après la pièce » (*Corresp. litt*, décembre 1767). « Les *Proverbes* de Carmontelle, dit M^me^ de Genlis, qui ont obtenu un très grand succès, seront toujours placés dans toutes les bibliothèques, comme un monument qui retrace parfaitement les mœurs et les usages de cette époque ». Ces *Proverbes* ont été réunis en volumes : *Proverbes dramatiques*, 1768-1781, 8 vol. in-8°; *Théâtre de campagne*, 1775, 4 vol. in-8°; *Proverbes et Comédies posthumes*, précédés d'une notice par M^me^ de Genlis, 1825, 3 vol. in-8°. La meilleure manière de faire connaître Carmontelle est de reproduire cette notice; c'est ce que nous faisons à la page IV de notre introduction. — Carmontelle a écrit, en outre, trois romans : *le Triomphe de l'amour sur les mœurs du siècle*, 1773; *le Duc d'Arnay*, 1776; *les Femmes*, roman dialogué. On lui attribue deux études critiques sur les Salons de l'Académie de peinture : *le Coup de patte*, 1779; *le Triumvirat des arts*, 1783. — Le *Cabinet des livres* du Musée Condé possède un recueil de cent trois dessins coloriés, destinés à l'illustration des *Proverbes dramatiques* (1 vol. in-12). Il appartenait en 1877 à M. Lourdel de Hénault. M. le duc d'Aumale l'acheta en 1879 du marchand d'estampes Lacroix Les toiles de fond, les portants, le mobilier, les personnages, avec la place et le geste qui conviennent à chacun d'eux, tout est indiqué dans ces peintures sommaires, où l'on retrouve l'esprit et l'habileté de Carmontelle.

qui laissaient souvent à désirer au point de vue de la correction, mais dont le dessin était spirituel, la couleur agréable, et qui donnaient à tel point l'impression de la vie, qu'après les avoir vus on ne les oubliait pas. « M. de Carmontelle, écrit Grimm le 1er mai 1763, a fait depuis plusieurs années des recueils de portraits dessinés au crayon et lavés en couleurs et détrempe. Il a le talent de saisir singulièrement l'air, le maintien, l'esprit de la figure (1). Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ces recueils. Ces portraits de figures, tous en pied, se font en deux heures de temps avec une facilité surprenante. Carmontelle est ainsi parvenu à avoir les portraits de toutes les femmes de Paris, de leur aveu. Ces recueils, qu'il augmente tous les jours, donnent aussi une idée de la variété des conditions des hommes et des femmes de tout état, depuis M. le Dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud (2) ».

*
* *

M. de Carmontelle, né le 15 août 1717, s'appelait, de son vrai nom, Louis Carrogis. Son père, Philippe Carrogis, maître cordonnier tenant boutique à

(1) A la vente de Carmontelle en 1807, le n° 4 de la *Notice des peintures* portait « un tableau contenant six personnages vus par le dos et vêtus de rouge, dans un costume uniforme, considérant le point de vue d'un jardin. Ce dessin colorié avait un grand intérêt pour ceux qui connaissaient ces personnages, tous attachés à la maison d'Orléans et portant l'habit de Saint-Cloud, car on pouvait les nommer d'après le seul mouvement et les habitudes de leurs figures »

(2) « Vingt-quatre de ces portraits ont été gravés à la demande de S. M. l'impératrice Catherine II, qui fit adresser cette demande à l'auteur par le baron de Grimm, son chargé d'affaires à Paris pour tout ce qui avait rapport aux lettres, aux sciences et aux arts. Ils doivent être dans le Cabinet de l'Impératrice à Pétersbourg ». Nous transcrivons cette note écrite par Lédans en tête de son catalogue manuscrit. Trois autres portraits de Carmontelle ont été gravés aussi, en tout vingt-sept. Sur ces vingt-sept portraits gravés, vingt des dessins originaux sont à Chantilly; ils représentent : l'abbé Chauvelin, M. de Fontenay, Lambert, Mozart et sa famille, Waldner, Mlle Lani, Clairaut, Du Rey de Meynières, Du Rey de Bourneville, le gros duc d'Orléans, la marquise de Voisenon, Rameau, gravés par Lafosse; Bachaumont, gravé par Houel; Lioncy, gravé par Miger; l'abbé Allaire, Besenval, gravés par Carmontelle lui-même; Girard et l'abbé de Neufville, Montbarrey et d'Entragues, l'abbé Xaupi et Mairan (gravures anonymes). Les sept autres portraits gravés, dont les originaux manquent dans la collection du Musée Condé, représentent : le duc d'Orléans et le duc de Chartres, Mmes de Hérault et de Séchelles, gravées par Lafosse; le duc de Chevreuse, gravé par Saint-Aubin; le comte de Dunois, gravé par Fessard; Trudaine, Franklin et Voltaire (gravures anonymes). Ces estampes sont rares.

Paris, au coin de la rue du Cœur-Volant et de la rue des Quatre-Vents, sur la paroisse de Saint-Sulpice, avait épousé, le 9 novembre 1711, Marie-Jeanne Eybelly, fille aussi d'un maître cordonnier parisien, Michel Eybelly, demeurant rue des Vieux-Augustins, sur la paroisse de Saint-Eustache. Louis Carrogis était le troisième des cinq enfants nés de ce mariage (1). Sous de telles enseignes, il n'était vraiment pas présentable. Cachant alors son origine, dont ses contemporains semblent ne s'être point doutés, il prit le nom de Carmontelle. M. de Carmontelle! Cela avait presque grand air. Ce nom de Carmontelle, accepté sans contrôle, servit de passe-partout à celui qui se l'était donné, et de Louis Carrogis il ne fut plus question. Cependant, pour n'être pas complètement en faute vis-à-vis de sa naissance, Carmontelle signa ses ouvrages L. C. de Carmontelle, les initiales L. C. rappelant son nom de baptême (Louis) et son nom patronymique (Carrogis). L'agrément de sa personne, l'aménité de son caractère, l'élégance de sa plume et la souplesse de son pinceau firent le reste. On ne sait rien, d'ailleurs, de la jeunesse et de l'éducation de Carmontelle. Il avait sans doute appris la géométrie en même temps que le dessin dans quelqu'une de ces écoles obscures, dont l'*École Royale de dessin et de mathématiques* devait plus tard parfaire l'enseignement (2). Quels que furent ses maîtres, son rare talent de topographe leur faisait honneur.

Carmontelle avait trente-neuf ans au moment de la guerre de Sept ans (1756); sa réputation de dessinateur lui avait valu déjà de puissantes protections. M. de Pons-Saint-Maurice, gouverneur du duc de Chartres, qui commandait le régiment d'Orléans-dragons, l'emmena en Westphalie en qualité d'aide-de-camp. « Tout le mérite militaire de Carmontelle, dit le chevalier Richard de Lédans, se réduisait à relever des plans dans la dernière

(1) C'est à Jal que l'on doit la découverte de l'acte de naissance de Louis Carrogis et la reconstitution de sa famille (Jal, *Dictionnaire critique de géographie et d'histoire*, Paris, Plon, 1872, p. 317).

(2) Cette école, fondée par Bachelier en 1767, fut installée à l'Hôtel des Chirurgiens du Roi. Devenue maintenant, dans le même local, l'*École des Arts décoratifs*, elle rend, sous l'habile direction de M. Louvrier de Lajolais, les plus signalés services à toutes les industries d'art.

perfection, à découper savamment la dinde de son général, et à dessiner les caricatures de toute la *dragonaille* de l'armée. Il plut beaucoup au duc de Chevreuse en tapissant sa canonnière de toutes les figures des officiers de son régiment et de ceux d'Orléans, de Bauffremont et de Caraman. La collection se trouvait déjà nombreuse à la paix de 1763 ; mais les bontés de M. de Chevreuse ayant excité le zèle de l'auteur, et la fantaisie de plusieurs gens de qualité et de belles dames de la cour (qui étaient flattées de figurer dans cette galerie) ayant prolongé ce travail, Carmontelle le continua d'années en années, si bien qu'à sa mort il comprenait six cents et quelques figures, la plupart d'un intérêt très piquant par le rôle que les principaux personnages avaient joué dans le monde, le rang qu'ils avaient eu à la cour, ou leur mérite dans les lettres, les sciences et les arts » (1). Après la conclusion de la paix, Carmontelle, grâce à M. de Pons, entra dans la maison du duc d'Orléans (2) comme Lecteur du duc de Chartres. « Cette place, quoique honorable, dit Mme de Genlis, était en quelque sorte subalterne, puisqu'elle ne donnait pas le droit de manger avec les princes, même à la campagne ; mais bientôt M. Carmontel fut particulièrement distingué, non seulement du prince, mais de toutes les personnes aimables et spirituelles qui allaient à Villers-Cotterets ; il avait beaucoup d'instruction, de la réserve sans embarras, une gaieté douce et piquante ; il joignait beaucoup de bonhomie à l'esprit le plus observateur, deux choses bien rarement réunies ; c'est qu'il observait, non par malignité, mais par curiosité, pour connaître le monde et le cœur humain, et cette étude est surtout fructueuse lorsqu'elle est faite sans aucune morosité ; il peignait parfaitement à la gouache le paysage et la figure ; il lisait tout haut les comédies véritablement plaisantes d'une manière si remarquable que M. le duc d'Orléans voulut le faire entendre dans la société ; il lut dans le grand salon avec le plus brillant succès *le Bourgeois gentilhomme* de Molière, ce qui fit penser qu'il jouerait parfaitement la comédie ; mais il assura qu'il jouerait sans aucun naturel un rôle appris par

(1) Manuscrit de M. de Lédans, conservé dans le *Cabinet des livres* du Musée Condé.
(2) Louis-Philippe, premier du nom, grand-père du roi Louis-Philippe.

cœur, et il proposa de jouer de petites comédies impromptu dont il donnerait les canevas, ce qui se pratiquait dès lors à la Comédie italienne; l'offre fut acceptée. Carmontel prit toujours pour base de ses petites pièces un proverbe qu'il mettait en action avec un art infini et un naturel charmant... Ce fut ainsi qu'il mit les proverbes à la mode et qu'il finit par faire imprimer les siens... Je ne connais point d'auteur qui ait mieux peint le monde et le ton des gens qui le composent; sous ce rapport, ce recueil sera toujours précieux aux yeux de tous ceux qui veulent avoir une idée juste d'une partie de la société du dix-huitième siècle. M. Carmontel, établi à demeure à Villers-Cotterets pour toute la belle saison, jouissait de la distinction de venir tous les soirs prendre des glaces avec le prince et toutes les personnes de sa cour. Non seulement il écoutait la conversation, mais il y prenait part, et toujours d'une manière intéressante : on aimait à causer avec lui, on désirait son suffrage; c'est dans le monde l'espèce de louange la plus flatteuse, on ne l'obtient constamment que par le mérite personnel, les agrémens de l'esprit, l'indulgence et la bonté. En outre, M. Carmontel avait des rapports directs avec tous ceux qui arrivaient à Villers-Cotterets ; il faisait leur portrait, il en donnait quelquefois des copies, mais il gardait les originaux, dont il formait la plus curieuse collection » (1).

En 1785, Carmontelle perdit le duc d'Orléans, qu'il servait depuis vingt-deux ans, et resta au service du duc de Chartres, devenu duc d'Orléans à son tour (2). Il jouissait alors d'une honnête aisance, à laquelle s'ajoutait l'em-

(1) « Carmontel a eu depuis l'idée de faire sur du papier transparent une espèce de lanterne magique toute composée de jolies scènes d'invention, représentées dans de charmans paysages. A mon retour en France, Carmontel, qui vivait encore, vint me voir souvent à l'Arsenal, et me montra cette sorte de lanterne magique si originale et de l'effet le plus agréable. Il était alors en marché pour la vendre en Russie; j'ignore ce qu'elle est devenue » (Mme de Genlis).

(2) C'est en qualité de Lecteur, aux appointements de 1,800 liv., que Carmontelle figure, en 1785, dans les états de la maison d'Orléans (archives de Chantilly). Carmontelle était non seulement lecteur, mais ordonnateur des fêtes du duc d'Orléans. On lit dans la *Correspondance secrète*, à la date du 11 juin 1769 : « Mademoiselle a donné, il y a quelques jours, une fête charmante à Issy, dans le château que M. le prince de Conti, son oncle, lui avait prêté à cet effet. On se doute bien que c'est en l'honneur de Mme la duchesse de Chartres, sa belle-sœur. Rien de plus agréable que de voir l'union et l'amitié de ces deux jeunes princesses. La fête a été délicieuse. Point de tumulte; elle s'est passée presqu'en famille. M. de Carmontel, lecteur de

pressement qu'on mettait à l'accueillir et à le posséder dans le grand monde. Mais les temps déjà n'étaient plus à la fête; ils allaient bientôt appartenir à la Révolution. Le nouveau duc d'Orléans, sous le nom de Philippe-Égalité, prit parti pour elle, ce qui ne l'empêcha pas de périr sur l'échafaud. Combien d'autres avec lui, grands seigneurs et grandes dames, dont Carmontelle avait fait les portraits! Le ci-devant lecteur du duc de Chartres vit la plupart de ses amis prendre le chemin de l'émigration pour éviter celui de la guillotine. Quant à lui, il traversa la tourmente révolutionnaire sans être inquiété, et, s'il souffrit de la gêne, il ne connut pas la misère. « Carmontelle fut aussi heureux qu'il méritait de l'être; il eut des amis, un grand nombre d'admirateurs; son caractère était si doux, ses mœurs si pures, ses talents si aimables, qu'il n'excita jamais la haine ni l'envie. Il fut toujours aimé, loué, considéré, et, dans un âge très avancé, il termina paisiblement ses jours au sein de sa patrie » (1). Il s'éteignit à Paris, rue Vivienne n° 22, âgé de quatre-vingt-neuf ans, le 26 décembre 1806 (2). Ses portraits sont, pour l'histoire des quarante dernières années de l'ancienne monarchie, des témoins d'une irrécusable valeur. Nombre de nos contemporains peuvent y retrouver quelques-uns des leurs.

*
* *

Dans la « Notice des peintures à la gouache, à l'aquarelle et au transparent, etc., par feu Carmontel, dont la vente s'en fera au plus offrant et dernier enchérisseur le 17 avril 1807, onze heures du matin, rue Vivienne, n° 22,... il est un article intéressant dans les productions du genre et des talents de M. de Carmontel : c'est sa collection de sept cent cinquante portraits de Princes et Seigneurs, de Princesses et Dames titrées, de Ministres,

M. le duc de Chartres, en avait arrangé les différentes parties. On connaît les talents de cet amateur pour ces sortes de divertissements; c'est lui qui dirige les spectacles que donne Mlle Guimard, à Pantin, avec autant de goût que de magnificence ».

(1) Fin de la notice de Mme de Genlis, placée en tête des *Proverbes* de Carmontelle (édition de 1825).

(2) « Le 26 décembre 1806, à une heure de relevée, ont comparu..., qui nous ont déclaré que

de Guerriers, Magistrats, Ecclésiastiques, Savants et Personnages illustres sous le règne de Louis XV, coloriés à la gouache d'après nature, dans la proportion de huit à neuf pouces de hauteur » (1). Le Garde des Estampes de la Bibliothèque Impériale, Hugues-Adrien Joly, demanda au gouvernement d'acheter ces portraits pour les placer à la Bibliothèque Impériale, à côté de la fameuse collection des Portraits gravés qui s'y trouvaient déjà réunis au nombre de vingt-cinq à trente mille ; mais Hugues-Adrien Joly mourut sur ces entrefaites, et il ne fut plus question de l'acquisition par l'État des portraits de Carmontelle. C'est alors que le chevalier Richard de Lédans, ancien officier retraité sans fortune, qui avait beaucoup connu Carmontelle ainsi que la plupart des personnages représentés par lui, voulant sauver de la dispersion ce qu'il y avait de plus intéressant dans l'œuvre du peintre-amateur, acheta à l'amiable, avec de l'argent d'emprunt, les sept cent cinquante portraits, dans l'espoir de les revendre en bloc à M. de Talleyrand. Ce personnage ayant fait défaut, M. de Lédans fut forcé de céder un certain nombre de ces portraits « à ceux des membres de l'ancienne bonne compagnie qui avaient l'âme assez ouverte aux douces réminiscences de l'amitié ou de la parenté. Et, en effet, une quinzaine de personnes de qualité de la vieille cour se sont empressées de venir chercher, qui son grand-père, qui son oncle, qui sa cousine,... et qui sa douce amie ». Ainsi parle Lédans, avec la préciosité sentimentale de la fin du XVIII^e^ siècle, dans une note écrite par lui en tête de l'inventaire manuscrit des portraits de Carmontelle restés en sa possession. Cette amputation faite, M. de Lédans fit le catalogue des cinq cent trente dessins qui lui restaient, donnant six cent trente-cinq portraits. Carmontelle avait classé lui-même ces portraits dans treize cahiers rangés par ordre chronologique, et Lédans qui, du vivant de l'ex-lecteur du duc d'Orléans, avait eu connaissance de cette classification, l'a maintenue dans

Louis Carrogis Carmontelle, âgé de quatre-vingt-neuf ans, homme de lettres, natif de Paris, célibataire, est décédé aujourd'hui à 5 heures du matin, rue Vivienne, n° 22 .. Signé : Brioude, Bouret, Gautier, etc. » (Extrait de l'acte mortuaire de Carmontelle).

(1) Les portraits de Carmontelle au Musée Condé varient dans leurs dimensions ; ils mesurent, en moyenne, de 0^m^.25 à 0^m^.35 de haut. sur 0^m^.15 à 0^m^.23 de large.

son catalogue. Le premier livre commence à l'année 1757. Il débute par le duc de Chevreuse et comprend la famille Chevreuse-Luynes (duc et duchesse de Chevreuse, duc de Luynes, le vidame et la vidame d'Amiens, Mlle Lefèvre, institutrice de Mlle de Chevreuse). Carmontelle paraît donc avoir fréquenté d'abord la maison du duc de Chevreuse. Puis il connut M. de Pons, gouverneur du duc de Chartres, qui se l'attacha et l'emmena comme aide-de-camp à l'armée d'Allemagne en 1758. Nous voyons alors apparaître, dans le second livre, consacré aux années 1758 et 1759, les officiers de dragons des régiments de Caraman, de Bauffremont et d'Orléans (MM. de Broglie, de Cominges, de Nanthiat, de Chalabre, de Bréget, etc.), et les dames de Wesel, qui charmaient les ennuis du séjour prolongé de l'armée française cantonnée au confluent de la Lippe et du Rhin. Au retour de cette campagne, M. de Pons, nous l'avons dit déjà, fait entrer Carmontelle dans la maison d'Orléans. Alors défile devant le lecteur du duc de Chartres toute la haute société qui fréquentait le Palais-Royal, Saint-Cloud, Villers-Cotterets, etc... Nous retrouverons le chevalier Richard de Lédans à la fin de cette introduction. Nous aurons alors à parler de lui plus au long, en mentionnant son catalogue manuscrit des portraits de Carmontelle comme une des sources d'informations à laquelle nous aurons constamment à puiser au cours de cette étude.

Lédans mourut en 1816. A sa vente posthume, tous les portraits de Carmontelle qu'il avait si soigneusement réunis furent achetés par La Mésangère, qui comprit l'intérêt attaché à la conservation intégrale de cette nombreuse collection... Pierre de La Mésangère, né à Baugé le 23 juin 1761, fut ordonné prêtre et professa les belles-lettres ainsi que la philosophie au collège royal de La Flèche jusqu'à sa fermeture par mesure révolutionnaire. Réfugié à Paris, il y vécut prudemment dans la retraite. Il avait plus que de l'aisance et beaucoup de générosité. Ce ci-devant prêtre, de caractère sérieux et de mœurs austères, fréquentait les lieux publics pour y observer les toilettes, et courait les théâtres pour rendre compte des pièces nouvelles. En 1799, il prit la direction du *Journal des Dames et des Modes,* qu'il dirigea avec grand succès

jusqu'à sa mort... (1). Relativement à Carmontelle, La Mésangère fut le continuateur de Lédans. En possession des cahiers de Carmontelle, il les classa, et monta les portraits avec une parfaite convenance dans les passe-partout qui les encadrent encore aujourd'hui. Ce fut lui aussi qui, en s'aidant du manuscrit de Lédans, écrivit de sa main au bas de ces portraits les noms des personnages représentés. Nous nous en sommes assuré en comparant ces inscriptions à divers autographes de La Mésangère (2). Comme l'écriture de Richard de Lédans est mauvaise au point d'être souvent illisible, il est arrivé à La Mésangère de mal copier certains noms, dont nous avons dû rétablir l'orthographe. Quant aux dates qui accompagnent les inscriptions, plusieurs sont sujettes à caution; mais la plupart coïncident avec l'ordre chronologique des cahiers de Carmontelle et de l'inventaire de Richard de Lédans. Pour se guider dans cette partie de son travail, La Mésangère se servait des modes et costumes dont il avait fait la principale étude de sa vie.

C'est le 25 février 1831 que mourut à Paris La Mésangère. Sa vente eut lieu le 18 juillet suivant. Le n° 304 du catalogue de cette vente mentionne : « Une collection composée de cinq cent vingt portraits dessinés et gouachés par Carmontelle. Ils représentent toute la famille de l'ancienne maison d'Orléans, les personnages attachés à cette maison, les seigneurs et les hommes titrés contemporains, etc. Cette collection est contenue dans deux portefeuilles de seize pouces et demi en maroquin rouge, fortement garnis en argent doré ». Les cinq cent vingt portraits de Carmontelle, contenus dans quatre cent quarante dessins, furent achetés à la vente de La Mésangère par

(1) Ce journal était illustré de gravures coloriées qui le font encore rechercher. La Mésangère est l'auteur de nombre d'ouvrages à peu près oubliés : *Tableau pittoresque et moral de Paris* (2 vol. in-12, 1789); *Géographie historique et littéraire de la France* (4 vol. in-12, 1791); *Galerie des femmes célèbres* (1827, gr. in-4°); *Observations sur les modes et usages de Paris* (in-4°); etc., etc.

(2) L'un de ces autographes nous a été communiqué par notre savant confrère et excellent collègue, M. Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, et comme nous conservateur du Musée Condé. Deux autres autographes de La Mésangère ont été récemment trouvés par M. Macon, Conservateur-adjoint du Musée Condé. Nous ne saurions trop remercier ici notre collègue et ami M. Macon, qui a mis à notre disposition, sans jamais se lasser d'un bout à l'autre de ce long travail, sa clairvoyance et son érudition.

les Duff Gordon Duff et passèrent dans le comté de Bauff, en Écosse. Ils en sortirent au mois de mars 1877 pour entrer chez M. le duc d'Aumale. Les quatre cent quarante dessins de Carmontelle furent vendus au prince par le major Lachlan Duff Gordon Duff, de Drummuir, Keith (1), moyennant la somme de £ 4.500 (112.500 francs). MM. Colnaghi, de Londres, servirent d'intermédiaires pour cette acquisition.

Une fois en possession de la collection qui avait passé de Carmontelle à Lédans, de Lédans à La Mésangère et de La Mésangère aux Duff, M. le duc d'Aumale, qui possédait antérieurement un certain nombre de Carmontelle, en acquit d'autres encore et des plus importants (Sterne, Garrick, etc.), et porta le nombre de ses dessins à quatre cent quatre-vingt-quatre, comprenant cinq cent soixante-et-un portraits (2). Il retira alors les Carmontelle des deux portefeuilles de maroquin rouge où les avait placés La Mésangère, et les fit monter en dix grands volumes reliés aussi en maroquin rouge par Claessens, relieur à Bruxelles (1888)... Dans ce vaste recueil revit la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, avec toutes ses élégances et quelques-unes aussi de ses trivialités.

*
* *

Pour se reconnaître au milieu d'un aussi grand nombre de portraits, nous les avons classés en quatorze groupes, formant comme autant de chapitres :

I. — *Princes et princesses de la maison royale de France :* le Dauphin, fils de

(1) Le major Lachlan Duff mourut en 1892.

(2) Un certain nombre des portraits de l'ancien fonds du duc d'Aumale proviennent de la vente du concierge de Monceaux... Le Jardin du Monceaux, propriété du duc de Chartres, était un vaste parc, hors Paris en ce temps-là, dont le *Parc Monceaux* actuel n'est qu'une épave, comprise maintenant dans un des plus beaux quartiers de la capitale. Carmontelle trouvait dans le *Jardin de Monceaux* une de ses promenades favorites. Il en avait dessiné les plus beaux endroits, et il donna au concierge de ce Jardin un certain nombre de dessins. (V. *Le Jardin de Monceaux, près de Paris, appartenant à Monseigneur le duc de Chartres.* A Paris, chez MM. Delafosse et Maquelier, graveurs (de l'impr. de L. Jorry). 1779, in-fol. cart. Cet ouvrage, devenu rare, se trouvait dans le *Catalogue des livres relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs, composant la bibliothèque de M. l'abbé L.-A.-N. Bossuet,* dont la vente eut lieu, à Paris, le lundi 9 avril 1888. Il est orné de 18 belles estampes, dessinées par L.-C. de Carmontelle et gravées par Bertaud, Le Roy, Michault, Croutelle, Legrand, etc., représentant différents sites du Jardin. Ces planches sont très intéressantes au point de vue des costumes).

Louis XV, le duc d'Orléans, le duc et la duchesse de Chartres, le prince de Condé, Mademoiselle, fille de Louis-Philippe, premier du nom, duc d'Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe, le duc de Penthièvre, la princesse de Lamballe, etc.

II. — *Princes et princesses appartenant à des maisons souveraines étrangères à la France.* Dans ce groupe, les princesses de Hesse-Darmstadt, si chères à Marie-Antoinette, tiennent la plus grande place.

III. — *Personnages appartenant à la maison du Roi.*

IV. — *Personnages appartenant à la maison d'Orléans.* Carmontelle ayant appartenu lui-même au duc d'Orléans, c'est dans la maison et parmi les familiers de ce prince, au Palais-Royal, à Saint-Cloud, à Villers-Cotterets surtout, etc., qu'il a trouvé le plus grand nombre de ses modèles; et, s'il les a pris presque tous dans les conditions les plus hautes, il n'a pas non plus dédaigné les moyennes, et il est parfois descendu jusqu'aux plus humbles. On rencontrera donc dans ce chapitre, à côté des gens de service et de l'entourage roturier du duc d'Orléans, des grands seigneurs comme le duc de Céreste-Brancas, le marquis d'Amezaga, le comte de Croix, etc., et des grandes dames comme la comtesse de Polignac, la marquise du Crest, la comtesse de La Wœstine, la belle et vertueuse Mme de Séran, l'irréprochable amie de Louis XV, etc.

V. — *Personnages appartenant à la maison des Princes.*

VI. — *Officiers de terre et de mer,* depuis le chevalier de Beausset jusqu'à Suffren, et depuis M. de Bouthillier jusqu'au comte du Lau. Carmontelle, officier de rencontre pendant la guerre de Sept ans, avait connu, au cours de cette guerre, la plupart des officiers de l'armée royale. Il n'a rien oublié surtout de la campagne de Westphalie, et n'a pas manqué de rappeler, dans ses portraits, les joyeusetés du triste hiver passé à Wesel en 1759 (1). Et, après la paix de 1763, il avait continué d'enrichir sa collection d'autres portraits encore dessinés ou peints d'après les officiers les plus renommés

(1) Voir, dans le chapitre XIII *(Divers)*, les portraits d'Angélique Hattenched, des deux Reysfeltz et de la gouvernante Rousselet.

par leur vaillance, l'éclat de leur nom, la somptuosité de leur vie. Comme tout ce qui était noble versait alors son sang sur les champs de bataille, c'est la fleur de l'aristocratie française qui défilera devant nous dans ce chapitre.

VII. — *Grandes dames et autres.* Elles sont fort nombreuses et forment la partie la plus brillante de cette collection. Cent trente-neuf pièces leur sont consacrées, parmi lesquelles il en est beaucoup qui contiennent plusieurs figures. La plupart ont été célèbres par l'éclat de leur nom, par le luxe de leur maison, par le rang qu'elles ont tenu dans le monde. Beaucoup ont eu un renom mérité de beauté : la duchesse de Chevreuse, la comtesse d'Egmont, la comtesse de Boufflers, Mlle de Bernay, Mme Du Tartre, etc. Quelques-unes, alors que le relâchement des mœurs était dans l'air, tirent leur principale séduction de la dignité de leur vie. D'autres, en plus grand nombre, ont fait parler d'elles par de singuliers écarts qui étaient de mise en ce temps-là. Il en est surtout devant lesquelles il se faut incliner, car elles méritent l'admiration par l'héroïsme de leur mort : la duchesse de Gramont, la duchesse de Lauzun, la marquise du Plessis-Bellière, d'autres encore, et même cette malheureuse Saint-Amarant, qui racheta les défaillances de sa vie par son intrépidité sur l'échafaud révolutionnaire. Devant toutes ces femmes parées comme pour une fête qui semblait ne devoir pas finir, on se sent ébloui de leur luxe, enivré de leur grâce exquise, et l'on garde de cette vue d'ensemble sur l'ancienne société française, dans les trente dernières années de son existence, un souvenir à la fois attendri et charmé.

VIII. — *Diplomates, magistrats, administrateurs*, parmi lesquels Carmontelle nous en montre de grande marque : La Live, Marigny, Sénac de Meilhan, l'abbé Chauvelin, le chevalier de Valori, etc.

IX. — *Personnages appartenant à l'Église* : les figures principales du personnel religieux (moines et curés) desservant les alentours des résidences favorites du duc d'Orléans; des évêques tels que Mgr de Bourdeilles, évêque de Soissons; Mgr de Roquelaure, dernier évêque de Senlis; des abbés de cour comme le bon abbé de Lampigny, ancien précepteur du duc de Chevreuse; l'abbé Allegri, l'abbé Le Cren, l'abbé de Ligondès, l'abbé de

Mastaing; l'abbé Xaupi, l'ami de Mme Doublet; le savant Père Frisi, l'abbé de Voisenon, « le cher greluchet » de Voltaire, etc.

X. — *Savants, philosophes, hommes de lettres.* Parmi les savants : d'Arcy, Bailly, Bory, l'abbé Rochon, Buffon, Clairaut, Le Roy, etc. Parmi les philosophes : Beccaria, Alessandro Verri, La Beaumelle, La Condamine, Grimm, d'Holbach, etc. Parmi les hommes de lettres : Duclos, Mairan, Saurin, Bachaumont, Louis Racine, Laurence Sterne, etc. Mme Doublet est là aussi, qui les complète.

XI. — *Compositeurs de musique, virtuoses, acteurs et actrices.* Rameau, Duni, Monsigny, Mozart : voilà pour les compositeurs de musique. Duport, que Frédéric II vola au prince de Conti; Kohault l'aîné, le fameux luthiste autrichien, que Grimm qualifie de « sublime »; Mlle d'Avenart, qui tenait la première place dans les concerts de la reine; Mlle Privée, belle à ravir et « jouant de la harpe comme le roi David » : voilà pour les virtuoses. Sophie Arnould, de l'Opéra; Mlle Chevalier, chanteuse à l'Académie royale de musique; Mlle Minghetti, la *diva* napolitaine; Mlle Lani, la première danseuse de son temps; Garrick, le grand acteur anglais; le comte d'Albaret; Mme et Mlle de Meaux; etc. : voilà pour le théâtre.

XII. — *Fermiers généraux, financiers.* Lallemant de Betz, Lambert, Blicourt, Buchelay, Fournier, Belliard, Lioncy, Le Texier, Saint-Julien, etc... Que ne trouvons-nous, parmi eux, notre grand Lavoisier!

XIII. — *Divers.* Sous ce titre nous avons classé les portraits insuffisamment qualifiés pour prendre rang dans les précédents chapitres : des gens de qualité et des bourgeois, sur lesquels les renseignements font défaut; les dames de Wesel, dont se souvenaient les officiers qui avaient fait la campagne de Westphalie en 1759; de simples paysannes, comme Annette de Fourqueux, Marie-Denise et Suzanne de Marly-la-Ville, etc.

XIV. — *Inconnus.* Sont enfin contenus dans ce dernier chapitre les portraits dont on ne connaît pas les noms. Parmi ces portraits, cependant, il en est qui, par leur qualité, sont dignes d'être placés presque au premier rang dans l'œuvre de Carmontelle.

A tous ces portraits, il fallait des fonds. Carmontelle excellait à les composer, à les adapter au caractère des personnages représentés, à en faire pour ainsi dire le complément de ces personnages. C'est là qu'on reconnaît, dans le lecteur du duc de Chartres, l'ordonnateur habile des pompes du grand monde, l'excellent décorateur qui n'était jamais pris au dépourvu. — Les intérieurs d'appartements dans lesquels Carmontelle place ses personnages sont des modèles à étudier. Les lambris, avec leurs tentures de damas de soie aux couleurs harmonieuses; les meubles, chaises, fauteuils, divans, tables, bureaux, guéridons, bonheurs du jour, etc., que de beaux témoignages en faveur du siècle le plus raffiné dans ses goûts qui fut jamais! Et quel parfait accord entre le costume et le mobilier! Habits de cour, robes à paniers et à falbalas, broderies, dentelles et nœuds de rubans à profusion répandus sur la poudre des cheveux aussi bien que sur les corsages et sur les jupes semés de bouquets multicolores où dominent le bleu et le rose, jusqu'aux simples déshabillés où ruches et plissés, prodigués à foison, font des nids de blancheur à la beauté des femmes,... dans quel ensemble délicieux se fondent la parure du corps et celle des appartements! — Quelque charme, cependant, que présentent ces intérieurs de palais, d'hôtels et de simples maisons, ce sont les fonds de plein air que Carmontelle préfère encore comme complément à ses portraits : parcs royaux ou princiers, avec treillages et berceaux, quinconces et promenoirs, bassins et jeux d'eau, grands escaliers de marbre et palais enchantés, temples dédiés à l'Amour et colonnades d'une antiquité naïve, paysages de rêve arrangés, peignés et enjolivés de main d'homme, où l'on sent encore, à plus d'un siècle et demi de distance, l'influence de l'*Astrée*. En 1760 et aux alentours de cette date, la nature avait beau réclamer ses droits, il lui restait, dans l'imagination des peintres, quelque chose de factice et de précieux, que d'Urfé aurait pu réclamer comme lui appartenant en propre. C'est ainsi qu'à la fin du règne de Louis XV, l'influence romantique du commencement du XVII^e^ siècle se faisait sentir encore. Les contemporains de Mme de Pompadour étaient toujours, à leur insu, sous le charme de ce qui a fait de l'*Astrée* « un livre — selon

l'expression de Montégut — de haute portée, presque un grand livre » (1). Carmontelle demandait à ses paysages le même genre de beauté qu'à un décor d'opéra. A voir toutes ces élégantes figures dans la lumière d'azur et d'or des joyeux couchers du soleil, après des jours si beaux et des soirs si tendres, sous les sourires d'un ciel dont pas un nuage ne trouble la clarté, au milieu de ces parcs charmeurs où le mystère est si doux, l'ombre si reposante, comment pressentir les tragiques réveils qui allaient suivre!

*
* *

A la description des portraits de Carmontelle nous joindrons des notes historiques sur les personnages représentés, dont la plupart appartiennent à l'histoire. Pour cette partie de notre tâche, nous avons mis à contribution les gazettes, correspondances et mémoires du temps, ainsi que les nombreux ouvrages qui de nos jours ont été consacrés à l'histoire de cette époque. — En tête des principales sources où nous avons puisé se placent les collections de la *Gazette de France*, du *Mercure* et de l'*Almanach royal*, si riches en renseignements de toute sorte. — Pour la partie généalogique, nous avons eu recours surtout au *Dictionnaire de la noblesse* de La Chênaye-Desbois, qui fait suite à l'*Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne*, etc., merveilleux ouvrage entrepris au XVII^e^ siècle par les PP. Anselme, Ange et Simplicien, continué de nos jours par M. Pol Potier de Courcy. — Les états de service des nombreux officiers dont Carmontelle a dessiné les portraits nous ont été fournis par les *Archives* du ministère de la Guerre, par la *Chronologie militaire* de Pinard (1760-1768, 8 vol. in-4°), par les *Essais historiques* de Roussel sur plusieurs régiments de l'armée de son temps, par l'annuaire militaire publié chaque année sous son nom de 1758 à 1792 avec le titre d'*Etat militaire de France*, par la précieuse *Histoire de l'ancienne infanterie française* de Louis de Susane (1849-1853, 8 vol. in-8°), etc., etc. — La

(1) Voir ce que dit de l'*Astrée* Mme Arvède Barine dans sa belle étude sur la *Grande Mademoiselle* (*Revue des Deux Mondes* du 1^er^ octobre 1899, p. 589 et suiv.).

partie anecdotique et littéraire a trouvé abondamment son compte dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont et de ses continuateurs, les *Mémoires* de Mme de Genlis, le *Journal* de Collé, la *Correspondance littéraire* de Grimm (édition Tourneux), la *Correspondance* de Galiani (édition Perey-Maugras), les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch, ainsi que les annalistes de l'époque, le *Journal* et les *Mémoires* de Barbier, de Mathieu Marais, du marquis d'Argenson, surtout les riches et copieux *Mémoires* du duc de Luynes. Il faudrait citer, d'ailleurs, tous les mémoires du temps, publiés au XVIII^e^ siècle ou exhumés de nos jours. Les Goncourt, les Maugras, tant d'autres encore qui se sont consacrés au XVIII^e^ siècle, ont été nos collaborateurs. — Les archives de l'Institut de France enfin (*Annales de l'Académie des Sciences de Paris*, *Journal des savants*, etc.) nous ont permis d'ajouter à l'intérêt de certaines notices consacrées aux savants, aux littérateurs, aux compositeurs de musique, aux virtuoses et aux gens de théâtre... D'autres informations précieuses aussi pour nous sont celles que, du vivant de M. le duc d'Aumale et d'après son conseil, Mme la comtesse de Clinchamp a recueillies sur un grand nombre des figures historiques dont les portraits par Carmontelle font partie du Musée Condé. En nommant ici Mme la comtesse de Clinchamp, nous sommes heureux de lui exprimer notre respectueuse reconnaissance.

En dehors de tant de copieux ouvrages, le minuscule manuscrit de M. de Lédans, précieux par l'intimité de ses renseignements et spécialement écrit en vue des portraits de Carmontelle, était pour nous d'un intérêt particulier. Nous avons rencontré plusieurs fois déjà M. de Lédans dans cette introduction, et nous le retrouverons à chaque instant d'un bout à l'autre de ce livre. Un témoin aussi souvent appelé ne devant pas être suspect, il faut le bien connaître. Voici sur lui le résultat de notre enquête.

Pierre-Joseph Richard, sieur de Lédans, né à Mirecourt en Lorraine, le 18 avril 1736, et baptisé le lendemain à l'église Notre-Dame dudit lieu, était garde du corps du roi Stanislas en 1754, lieutenant de milice en 1756, lieutenant aux grenadiers de France en 1757, capitaine de la légion de

Saint-Victor à Saint-Domingue en 1758, il avait alors vingt-deux ans; capitaine au régiment provincial de Senlis le 1er mai 1773, chevalier de Saint-Louis, gouverneur des pages de Madame, il prit sa retraite à l'âge de quarante-trois ans, le 1er juillet 1779, avec un brevet de pension de 892 liv. 10 sols (1). Une note du contrôle du régiment provincial de Senlis porte cette mention en 1773 : « Richard, capitaine; figure de guerre; aspire à une majorité (grade de major) ». Les éditeurs de la *Correspondance secrète*, auxquels le chevalier Richard avait prêté le portrait de Grimm en 1812, disent qu'il était « ancien lieutenant-colonel d'infanterie ». S'il eut ce grade après 1779, époque de sa retraite, ce fut sans doute en vertu d'une commission et sans en exercer les fonctions; à moins qu'il n'ait été mêlé à ce titre aux levées provinciales de 1792; mais les archives du ministère de la Guerre, qui nous ont très gracieusement fourni les précédents détails, n'en font pas mention. Le chevalier Richard de Lédans n'en avait pas moins eu son grade et son rang parmi les officiers de l'armée royale. Sa retraite prise, il fréquenta le monde, connut la plupart des personnages qu'avait dessinés Carmontelle, et quand plus tard il parla d'eux dans ses notices, ce fut en connaissance de cause.

Lédans ne quitta ni la France ni Paris pendant la Révolution; il habitait alors rue Richelieu n° 21. Carmontelle, de son côté, n'avait pas émigré non plus; il demeurait rue Vivienne n° 22. Lédans et Carmontelle vécurent donc alors presque porte à porte. Lédans, qui avait connu le lecteur du duc d'Orléans aux temps de sa prospérité, s'attacha particulièrement à lui pendant les mauvais jours. Ils étaient l'un et l'autre comme des épaves surnageant au

(1) En 1779, Richard remit la note suivante au ministère de la Guerre, à l'effet d'obtenir une pension : « Richard, sr de Lédans, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, etc., etc., faisant élection de domicile à Versailles, aux Écuries de Madame, rue d'Anjou, déclare avoir obtenu du Roy les grâces ci-après détaillées, savoir : — En 1772, une pension de 400 livres par les Colonies, payée de six en six mois et dont il lui est redû les six premiers mois de 1779; — une gratification annuelle, sur le quatrième denier, de 400 livres, accordée par M. de Saint-Germain le 11 avril 1776 et dont il lui est redû une année à l'échéance du 11 août dernier; — la première grâce à titre d'ancien capitaine à la légion de Saint-Domingue avec rang de major; la seconde pour lui tenir lieu de récompense de ses services de terre et comme capitaine au régiment provincial de Senlis, en attendant le grade supérieur dont il avait obtenu la promesse sous le ministère de M. de Monteynard et successivement de tous ses successeurs. — Certifié véritable, à Versailles, le 3 septembre 1779. Richard de Lédans. »

milieu de la tempête. Ils mirent en commun sans doute leurs regrets et peut-être aussi leurs espérances. Carmontelle avait dix-neuf ans de plus que Lédans; l'un avait soixante-seize ans en 1793, l'autre n'en avait que cinquante-sept. Lédans pouvait aller journellement chez Carmontelle, pour causer avec lui de ce qui les rattachait l'un et l'autre à la vie. Ils voyaient, dans les *Portraits*, l'ancienne société française revivre devant eux, et ils songeaient à l'avenir en se rappelant le passé. Ce fut dans ces conditions sans doute que Lédans conçut le projet de sauver de la dispersion les portraits de Carmontelle, et d'en faire un ensemble qui fût une des preuves de l'histoire.

Esprit judicieux, clairvoyant, ennemi de toutes les exagérations, également éloigné des partis extrêmes, Lédans avait été, dès le début de la Révolution, ce qu'on appela plus tard un *juste-milieu*. Lisez ce qu'il écrit sur Mme Du Pré de Saint-Maur : « Amie du Père Trudaine, cette femme avait beaucoup d'esprit. Au commencement de la Révolution, son opinion était aussi franchement prononcée contre les sottes rêveries des aristocrates que courageusement opposée aux démagogues hypocrites, qui voulaient pêcher en eau trouble et renverser l'ancienne monarchie pour s'en arracher les lambeaux... Elle était dans la plus parfaite mesure d'une Française zélée pour la gloire et le bonheur de son pays, votant de tout son cœur la réforme des abus honteux qui avilissaient également les gouvernants et les gouvernés... Notre parenté d'opinion politique nous avait rapprochés d'une manière particulière... » Au cours des années terribles, on ne cesse de trouver Lédans saluant les victimes et stigmatisant les bourreaux; mais sans cesser jamais de voir qu'entre la Révolution et la contre-Révolution, toujours il y avait la France. Et quand enfin de l'anarchie surgit Napoléon, c'est le soldat qui, dans Lédans, acclame le libérateur. Écoutons-le quand il parle de M. de Vaudreuil : « ... Le comte de Vaudreuil, type de noblesse et de vraie loyauté française, fut entraîné par sa destinée à suivre le comte d'Artois à Édimbourg, au lieu de s'associer aux magnifiques destinées de sa patrie, qu'il était digne d'aimer et de servir sous le chef miraculeux que lui envoyait la Providence ». Lédans avait eu l'honneur de servir dans l'armée royale, et,

sans renier le passé, son âme de soldat s'exaltait au spectacle des gloires de la France nouvelle. Il n'en restait pas moins, par la tournure de son esprit et par les affections de son cœur, un homme du XVIII^e^ siècle. C'est ce que prouvent ses notices, écrites cependant après 1807. En morale comme en religion, Lédans est un contemporain des encyclopédistes: il n'en parle pas moins avec respect des honnêtes femmes et avec vénération des bons prêtres. S'il est à l'occasion par trop osé dans ses propos, il faut dire à sa décharge que ses notices n'étaient pas faites pour être publiées; autrement, il en eût sans doute effacé quelque chose; les renseignements qu'elles nous donnent, d'ailleurs, sont généralement bons. Lédans, outre ce qu'il connaissait par lui-même, avait surtout recueilli ce que lui disait Carmontelle, au cours des longues années passées ensemble pendant la Révolution et le commencement de l'Empire. Une telle source d'information n'est-elle pas infiniment précieuse?

Le chevalier Richard de Lédans a donc rendu à l'histoire et à l'iconographie de la France un véritable service. Sans lui, les portraits qui font l'objet de ce travail eussent été dispersés après la mort de Carmontelle, et, de la dispersion à l'oubli, peut-être il n'y aurait eu qu'un pas. C'est Lédans, nous l'avons dit déjà au début de cette introduction, qui, sans fortune personnelle et avec de l'argent d'emprunt, acheta la presque totalité des portraits de Carmontelle et en fit un bloc que, par d'heureux hasards, ni le temps ni les hommes n'ont sérieusement entamé. Par un juste retour des choses d'ici-bas, les portraits de Carmontelle, exécutés pour la plupart à la cour du duc d'Orléans dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, sont revenus chez l'un des arrière-petits-fils de ce prince. Grâce à M. le duc d'Aumale, ils sont maintenant au château de Chantilly comme dans leur lieu d'origine, et ils y resteront à jamais.

PORTRAITS

I

PRINCES ET PRINCESSES

DE LA MAISON ROYALE DE FRANCE (1)

1

LE DAUPHIN

« Louis de France (Louis-Joseph-Xavier, duc de Bourgogne), Dauphin de Viennois, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né à Versailles le 4 septembre 1729, reçu chevalier du Saint-Esprit le 13 mai 1742, accompagna le Roi dans la campagne de Flandres en 1745 et assista à la bataille de Fontenoy, où il donna des preuves de valeur et d'humanité; mourut à Fontainebleau à l'âge de trente-six ans, le 20 décembre 1765, et fut inhumé dans la cathédrale de Sens » (P. Anselme, continué par Pol Potier de Courcy, t. IX, 2e partie). Il avait épousé, le 23 février 1745, l'infante d'Espagne Marie-Thérèse de Bourbon, morte le 22 juillet 1746, et s'était remarié, le 9 février 1747, avec Marie-Josèphe de Saxe, fille de Frédéric-Auguste III,

(1) Les portraits contenus dans ce premier chapitre sont placés selon l'ordre de préséance des personnages représentés. — Pour les chapitres suivants, c'est l'ordre alphabétique qui sera suivi, sauf avis contraire placé en tête du chapitre.

électeur de Saxe et roi de Pologne (1). Le Dauphin aimait et respectait infiniment la Dauphine. Vertueux et dévot, sa vertu et sa dévotion étaient comme des reproches vivants adressés à une société licencieuse jusqu'à la débauche, et libre-penseuse jusqu'à l'athéisme. Il fréquentait peu la cour, où il n'obtenait que de froids respects. Grand ami des jésuites, détesté de Choiseul et de Mme de Pompadour, son attitude était dénoncée comme un blâme indirect pour le Roi. Systématiquement écarté des affaires et des armées, il dut, tout en restant inflexible dans une volonté qu'il dirigeait avec persévérance vers le bien, se borner à partager l'éducation de ses enfants avec la Dauphine. Sa mort subite et prématurée, attribuée au poison à tort sans doute, fut un malheur pour la France. S'il eût vécu, notre politique extérieure, hostile à l'alliance autrichienne, aurait peut-être sauvé la monarchie. La Dauphine, très attachée au Dauphin, fut inconsolable de sa mort, et deux ans après elle mourut (13 mars 1767), laissant trois fils qui furent rois de France, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, et deux filles, dont l'une, Madame Adélaïde, fut reine de Sardaigne, dont l'autre, Madame Élisabeth, fut décapitée à Paris, à l'âge de trente ans, le 10 mai 1794.

Le portrait de Carmontelle étant daté de 1760, le Dauphin, né en 1729, a trente et un ans dans ce portrait. Il est en pied, de profil à gauche, debout sur une terrasse dominant un parc. Sa tête est nue ; ses cheveux, frisés et poudrés, portent la queue et le catogan tombant jusque sur le dos (2). Les

(1) Marie-Josèphe de Saxe, née à Dresde le 4 novembre 1731, fort agréable de sa personne, avait à un rare degré les qualités de l'esprit et du cœur que recherchait surtout le Dauphin. Son père ayant détrôné Stanislas Leczinski, sa situation était difficile auprès de la reine de France Marie Leczinska. Cependant, à force de bonne grâce, elle devint la meilleure amie de la reine. Sans aucun crédit à la cour, elle s'y fit respecter par ses vertus. Son érudition était grande, et grand aussi son amour pour les arts, qu'elle cultivait elle-même avec succès (Voir la belle étude de M. Germain Bapst sur Marie-Josèphe de Saxe).

(2) De la *perruque en crinière* séparée en trois *touffes* attachées par des rubans, qui avait été la coiffure des hommes du grand monde dans la première moitié du règne de Louis XV, il ne resta, dans la seconde moitié de ce règne, que les deux *touffes* de côté qui devinrent les *cadenettes*, et la touffe de derrière qui devint la *queue*. On emprisonna cette dernière dans un petit sac de taffetas noir, auquel on donna le nom de *bourse*, en attendant que cette *bourse* fût remplacée par les rubans noirs qui formèrent le *catogan*. Les *cadenettes*, la *queue* et le *catogan* se retrouvent dans le portrait du Dauphin, ainsi que dans presque tous les portraits de Carmontelle

LE DAUPHIN

FILS DE LOUIS XV

traits du visage sont réguliers, avec de la douceur et de la fermeté dans leur expression. L'habit est bleu, le tricorne est jeté sous le bras gauche, et les mains sont fourrées dans un manchon. Sur le côté gauche de la poitrine, se détachent la plaque du Saint-Esprit et la croix de Saint-Louis. L'épée de cour, à poignée d'or, bat presque horizontalement la cuisse gauche... Quoique jeune encore, le Dauphin paraît plus âgé que son âge. Toutes les tristesses accumulées dans la vie de ce prince se reflètent avec fidélité dans cette image. « Le deuil de ce vertueux prince sera éternel dans le cœur de tous les bons Français, écrit M. de Lédans. Ce portrait a le mérite inappréciable d'une ressemblance parfaite, soit pour les traits de la physionomie, soit pour les habitudes du corps, ce qui distingue éminemment les portraits de Carmontelle. Les quatre *caricatures* qui suivent celle-ci (Madame la Dauphine, M. le comte de Lusace et M. le comte de Misnie, frères de Madame la Dauphine, le jeune duc de Chartres) sont au même degré de perfection imitative. Il est impossible d'avoir une conservation plus précise de la personne elle-même. On les voit, on leur parle, on est avec eux. Cela est sans prix pour qui sait vivre dans le passé » (1). Le témoignage de M. de Lédans est précieux ici à un double titre. D'abord, il montre de quels respects était entouré le Dauphin dans un monde où l'on n'exagérait ni la vertu ni la dévotion, et ajoute ainsi à l'estime que l'histoire doit à la mémoire de ce prince. Ensuite et surtout, il affirme la parfaite sincérité des portraits de Carmontelle.

Dans la notice sur Carmontelle placée en tête du présent ouvrage, nous avons vu le mot de *caricature* employé par Richard de Lédans pour désigner des portraits sérieusement faits; Lédans l'emploie encore ici à propos des portraits de quatre des membres de la famille royale de France, et nous le retrouverons maintes fois au cours de ce livre. Il importe qu'il n'y ait pas d'équivoque sur la signification de ce mot... Carmontelle, dans ses por-

(1) Le portrait de la Dauphine manque parmi les Carmontelle du Musée Condé, ainsi que celui du comte de Misnie, second frère de la dauphine. Quant aux portraits du jeune duc de Chartres et du comte de Lusace, on les trouvera, dans notre livre, sous les numéros 3 et 21.

traits, cherche à la hâte le trait saillant d'une physionomie, le trouve presque toujours, et ne l'exagère presque jamais. Ses portraits ne sont donc pas des *caricatures* au sens propre du mot. Ni Carmontelle ni Lédans ne comprenaient le mot *caricature* comme nous l'entendons aujourd'hui. Ce mot n'avait même pas cours légal dans notre langue au temps où Carmontelle était en plein cours d'exécution de ses portraits, et par une raison très simple, c'est que la chose n'existait pas chez nous. Notre XVII^e^ siècle, classique par excellence, ne s'était pas permis la caricature, et notre XVIII^e^, époque de critique universelle cependant, ne se la permit pas davantage, parce que la Bastille, encore debout, rappelait qu'en France on ne riait pas toujours impunément. Le mot *caricature* ne se rencontre ni dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694), ni dans la deuxième (1718), ni dans la troisième (1740). On ne le trouve dans aucune des éditions du *Dictionnaire historique* de Bayle (1697-1702-1720-1740), et pas davantage dans le *Dictionnaire étymologique* de Ménage (1750). C'est seulement en 1762 que l'Académie française, dans la quatrième édition de son *Dictionnaire*, introduit le mot *caricature*, et encore ne le fait-elle qu'avec une sorte d'hésitation, sans en préciser le sens, en se réfugiant derrière les peintres, comme pour leur en laisser la responsabilité : « Terme de peinture emprunté à l'italien. C'est la même chose que charge en peinture ». La Révolution, enfin, donne toute sa valeur au mot *caricature*. Watelet, dans son *Histoire de l'Académie royale de peinture* publiée en 1792, fait alors passer ce mot dans le langage officiel de l'art avec sa véritable signification : « imitation ironique et même burlesque de la nature » (*caricatura*, de *caricare*, charger, d'usage en Italie depuis des siècles déjà). Léonard de Vinci dessinait ses caricatures vers l'année 1500, et depuis lors les caricaturistes se continuaient d'âge en âge d'un bout à l'autre de la péninsule. Témoin le chevalier Ghezzi, qui exécutait vers 1750, au temps de Carmontelle, les dessins-charges récemment acquis pour le *Cabinet des estampes* de la Bibliothèque nationale de Paris. Si donc Lédans prononce le mot *caricature* en parlant des portraits de Carmontelle, c'est uniquement pour exprimer la promptitude avec laquelle ces portraits

sont exécutés, pour rappeler le procédé sommaire qui est mis en œuvre, et pour spécifier le caractère d'improvisation dont ces portraits portent l'empreinte. Boutard, dans son *Dictionnaire des arts du dessin*, publié en 1826, ne donne-t-il pas encore du mot *caricature* la définition qu'en aurait pu donner Carmontelle en 1760? « La *caricature* veut être faite avec facilité. Elle exige une connaissance générale des formes et du mécanisme de la figure, la prestesse de la main, l'esprit d'observation et une connaissance approfondie du caractère propre aux passions, de leur influence habituelle ou accidentelle sur le physique de l'homme. Ordinairement on l'exécute à main levée, au simple trait de crayon ou de plume, lavée au bistre et légèrement enluminée ». N'est-ce pas là vraiment ce que veut dire Lédans quand il applique aux portraits de Carmontelle le mot *caricature?* Carmontelle, d'ailleurs, ayant à peindre, sous l'œil même du premier prince du sang, les plus grands personnages de la cour, à commencer par le Dauphin, pouvait-il faire de tels portraits autrement que sérieusement et respectueusement? La moindre intention satirique, l'ombre d'une pensée dérisoire, lui eussent-elles été permises? Évidemment non.

2

LE DUC D'ORLÉANS

Louis-Philippe, premier du nom, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours et de Montpensier, premier prince du sang, chevalier des ordres du Roi et de la Toison d'or, lieutenant-général des armées, gouverneur-général du Dauphiné, fils de Louis, duc d'Orléans, et d'Auguste-Marie-Jeanne, princesse de Bade, né à Versailles le 12 mai 1725, mort au château de Sainte-Assise-en-Brie le 18 novembre 1785, fut regretté du roi, qui l'aimait (1). Il avait fait, à la tête du régiment de Chartres-infanterie, la cam-

(1) On lit dans les *Mémoires secrets* : « Le curé de Saint-Eustache, dont le duc d'Orléans était paroissien, se transporta à Sainte-Assise, où le prince était tombé malade, comme pour lui rendre ses devoirs. Son Altesse Sérénissime comprit, et demanda très pieusement les sacrements. Les

pagne de Flandre en 1742 et celle d'Allemagne en 1743; pris part au siège de Fribourg en Brisgau ; servi devant Menin et devant Ypres en 1744, devant Tournay en 1745; s'était distingué aux batailles de Fontenoy en 1745, de Raucoux en 1746, de Lawfeld en 1747. Il avait épousé, le 17 décembre 1743, Louise-Élisabeth de Bourbon-Conti, morte le 9 février 1759, dont il avait eu deux enfants : Louis-Philippe-Joseph, né à Saint-Cloud le 13 avril 1747, décapité à Paris le 6 novembre 1793; Louise-Marie-Thérèse-Bathilde, née en 1750, mariée en 1770 à Louis-Henri-Joseph de Bourbon, morte le 10 janvier 1822. Du consentement du roi, il épousa morganatiquement, le 23 avril 1773, Charlotte-Jeanne Béraud de La Haye, veuve du marquis de Montesson, morte à Paris le 5 février 1806, sans postérité (1).

Le portrait de Carmontelle est daté de 1763 ; le duc d'Orléans y est donc représenté à l'âge de trente-huit ans. Il est de profil à droite, à cheval sur un alezan qui pointe des deux oreilles et dont la croupe est garnie d'un filet rouge à longue frange également rouge. Il porte l'uniforme de son équipage du cerf : habit rouge galonné d'or, le bas des manches doublé de bleu; le cordon du Saint-Esprit engagé sous l'habit; le tricorne en lampion, posé droit sur la tête et enfoncé jusqu'au bas du front; les bottes à chaudron ; la trompe à la Dampierre en bandoulière sur l'épaule gauche. L'embonpoint du prince le faisait paraître plus âgé que son âge. On l'appelait *le gros duc d'Orléans*. Il a de la franchise et de la bienveillance dans les traits, de la finesse dans la physionomie. D'une grande culture d'esprit, il aimait et protégeait les lettres. Infiniment charitable, il répandait d'immenses aumônes dans le plus grand secret. « Le duc d'Orléans est très regretté des pauvres

abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, enfants naturels du Prince, et Mme de Brossard, leur sœur, ne l'ont pas quitté durant sa maladie, lui rendant tous les soins. Suivant l'usage, M. le duc de Chartres a annoncé lui-même au Roi la mort de son père; suivant la formule, le Roi lui répondit : « Monsieur le duc d'Orléans, je suis très fâché de la mort du Prince, votre père ». Aussitôt après, le duc de Chartres prit le nom de duc d'Orléans; celui de duc de Chartres est passé à son fils, M. le duc de Valois ». Ce dernier devint roi des Français en 1830, sous le nom de Louis-Philippe Ier.

(1) Il avait eu de Mlle Le Marquis, danseuse à l'Opéra, trois enfants naturels : deux fils jumeaux nés en 1750, l'abbé de Saint-Phar et l'abbé de Saint-Albin, morts à Paris en 1825 et en 1829, et Mlle de Villemomble, mariée à M. de Brossard.

LE DUC DE CHARTRES

DANS SA BELLE JEUNESSE

plus âgé que son âge

à cause de sa bonté et de sa grande charité », écrit le continuateur de Bachaumont après la mort du prince. La physionomie du *gros duc d'Orléans* porte, en effet, l'empreinte d'une extrême bonté.

3

LE DUC DE CHARTRES.

Louis-Philippe-Joseph, duc de Montpensier, de Chartres, puis d'Orléans, premier prince du sang, né à Saint-Cloud le 13 avril 1747, chevalier des ordres du Roi en 1762, lieutenant-général des armées navales en 1777, commandait l'arrière-garde de la flotte au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Il porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père (1785), et devint alors duc d'Orléans. Député aux États-généraux sous le nom de duc d'Orléans, puis à la Convention sous le nom de Philippe-Égalité, il fut décapité à Paris le 6 novembre 1793. Il avait épousé, le 5 avril 1769, Louise-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, fille de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este-Modène. La jeune duchesse de Chartres était la petite-fille du comte de Toulouse, et l'arrière-petite-fille de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Le duc de Chartres ayant, dans son portrait par Carmontelle, les ordres royaux qu'il reçut le 30 mai 1762, c'est cette date de 1762 qu'il faut substituer à celle de 1760, mise par erreur au bas de ce portrait. En 1762, le duc de Chartres avait quinze ans. Il était « dans sa belle jeunesse », dit M. de Lédans, charmant de visage, de tournure élégante, portant haut sans effort, avec une gravité de commande presque enfantine encore. Sa tête, de profil à droite, est nue. Ses cheveux poudrés, relevés au sommet du front et frisés de chaque côté des tempes, descendent en queue jusque sur son dos. L'habit de Villers-Cotterets, vert largement bordé de jaune, sous lequel on aperçoit le jabot de dentelle fleuri d'un bouquet de roses, lui sied fort bien. Le collier noir de Saint-Michel et le cordon bleu du Saint-Esprit complètent l'agrément de ce costume. La culotte est verte, comme l'habit ; les bas sont blancs,

et les souliers noirs sont munis de boucles d'argent. Le tricorne noir est jeté sous le bras gauche, et l'épée à poignée d'or est portée en verrouil. Pour fond, des arbres d'un vert de printemps, qui se détachent sur un ciel d'un bleu tendre. Tout respire la jeunesse dans cette image, tout y sent l'espérance. « Le jeune duc de Chartres était adoré alors et des Parisiens et de sa famille » (Lédans, 196).

4

LA DUCHESSE DE CHARTRES

Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, fille de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este-Modène, née le 13 mars 1753, mariée à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, alors duc de Chartres, le 5 avril 1769, morte à Ivry-sur-Seine le 23 juin 1821 (1).

Agée de dix-sept ans dans le portrait de Carmontelle, daté de 1770, la duchesse de Chartres est assise sur une causeuse d'un bleu tendre, dans une des chambres de son palais, ouverte par une large baie sur le parc, dont les arbres lui apportent leurs senteurs embaumées. Son corps est presque de face et sa tête de profil à droite. Tout est frais en elle et autour d'elle : sa grande jeunesse, ses traits d'une rare pureté, le rose tendre de sa robe à petits paniers, la blancheur des dentelles qui encadrent la gorge, foisonnent au bas des manches et s'arrangent en coiffure au sommet des cheveux, dont les boucles haut montées allongent le visage et en affinent la délicatesse... C'est l'époque du chiffonné dans le costume, des robes volantes à corsage ajusté, de la *troussure* de la robe sur les reins, d'une tentative de la suppression du grand panier que l'on remplace, pour la demi-toilette surtout, par la *considéra-*

(1) De son mariage avec le duc de Chartres naquirent : Louis-Philippe d'Orléans, deuxième du nom, roi des Français, sous le nom de Louis-Philippe Ier, le 9 août 1830, mort à Claremont, en Angleterre, le 26 août 1850; Antoine-Philippe, duc de Montpensier, né le 3 juillet 1775, mort à Salthill, en Angleterre, le 18 mars 1807; Louis-Charles-Alphonse-Léodegar, comte de Beaujolais, né le 7 octobre 1779, mort à Malte le 30 mai 1808; Eugénie-Adélaïde-Louise d'Orléans (Madame Adélaïde), née le 23 août 1777, morte sans alliance le 31 décembre 1847; deux autres filles jumelles mortes en bas âge.

LE PRINCE DE CONDÉ

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON

tion ou demi-panier... De sa main droite, rejetée en arrière, la jeune duchesse porte un bouquet de fleurs, tandis que de sa main gauche elle tient un livre entr'ouvert, relié de bleu. Émergeant de la jupe, les deux pieds, ramenés l'un sur l'autre, sont chaussés de satin bleu. Il y a du naturel dans la pose, de l'aisance dans le geste, quelque chose de charmant dans cette élégance de race, si complètement exempte d'affectation (1).

5

LE PRINCE DE CONDÉ

Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, duc de Bourbon, etc., fils de Louis-Henri de Bourbon et de Caroline de Hesse-Rheinfeld, né à Paris le 9 août 1736, grand-maître de la maison du Roi, chevalier des ordres en 1752, servit avec distinction dans la guerre de Sept ans, et contribua au gain de la bataille de Johannisberg en 1762. Il forma, en 1789, sur les bords du Rhin, l'armée d'émigrés dite *armée de Condé*, rentra en France avec Louis XVIII en 1815, et mourut à Paris en 1818. Il avait épousé, en 1753, Charlotte-Godefrède-Élisabeth de Rohan-Soubise, morte le 4 mars 1760, dont il eut : Louis-Henri-Joseph de Bourbon, né en 1756, mort au château de Saint-Leu le 27 août 1830; et Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, née le 5 octobre 1757, morte le 10 mars 1824, prieure des bénédictines du Temple. Il se remaria, en 1808, avec Marie-Catherine de Brignole, princesse douairière de Monaco, morte à Wimbledon, près Londres, en 1813.

Le portrait du prince de Condé par Carmontelle n'est pas daté; mais l'inscription qui célèbre les lauriers de Grüningen et de Johannisberg ne tient-elle pas lieu de date? Une caisse de lauriers, sur laquelle on lit « Lauriers de Grüningen et de Johannisberg », a été placée par Carmontelle derrière le prince, presque sur le premier plan du jardin qui sert de fond à ce portrait.

(1) On lit dans les *Mémoires secrets :* « 1779. Un très beau portrait de la duchesse de Chartres, par Duplessis, a été exposé cette année ». Ce portrait se trouve au Musée Condé. Quoique postérieur de neuf ans au portrait de Carmontelle, il ne le contredit en rien.

C'est le 30 octobre 1762 que fut livrée la bataille de Johannisberg, où le prince de Condé se signala par son courage et par son habileté. Carmontelle, qui avait suivi, le crayon à la main, les péripéties de la guerre de Sept ans, fit donc, selon toute vraisemblance, à la fin de l'année 1762 le portrait du prince, alors âgé de vingt-deux ans. C'est bien l'âge que le prince de Condé paraît avoir dans ce dessin. Il est de profil à gauche, tête nue, les cheveux poudrés et relevés au sommet du front, le tricorne passé sous le bras gauche, les mains croisées devant lui, vêtu de gris très simplement, l'épée presque horizontalement suspendue sur la cuisse gauche, le cordon noir de Saint-Michel autour du cou, et le cordon bleu du Saint-Esprit en travers sur la poitrine, avec la plaque de l'ordre sur le plastron gauche de l'habit. Le crayon joue le principal rôle dans ce portrait, traité en esquisse. La tête seule est peinte. Dans toute la figure, l'accent de nature est vivement ressenti. Le visage, très bourbonien, est beau. L'esprit et la décision sont les traits marquants de la physionomie. Voilà bien le prince aimable, spirituel et brave, qui, très jeune encore, conquérait sa place parmi les érudits aussi bien que parmi les hommes de guerre de son temps. La ressemblance devait être parfaite. Cette image presque familière, si vivement saisie par Carmontelle, on ne la retrouve que comme refroidie dans le solennel portrait peint par Mme de Tott quarante ans plus tard (aujourd'hui conservé au Musée Condé). Dans le prince alors âgé de soixante-cinq ans, envahi par l'embonpoint, fatigué par la vie, et pour qui les dix années des guerres de l'émigration venaient de compter double, ne revoit-on pas, quoique de très loin, le jeune prince dont Carmontelle esquissait, dès 1762, le portrait avec un si vif sentiment de la nature et de la vérité?

6

MADEMOISELLE

Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, née à Saint-Cloud le 9 juillet 1750, fille de Louis-Philippe, 1[er] du nom, duc d'Orléans, et de Louise-

MADEMOISELLE

LOUISE-MARIE-THÉRÈSE-BATHILDE D'ORLÉANS

DUCHESSE DE BOURBON

Henriette de Bourbon-Conti (1); mariée, le 24 avril 1770, à Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon; morte subitement à Paris, au milieu d'une procession à Sainte-Geneviève, le 10 janvier 1822. Son fils unique, Louis-Antoine-Henri de Bourbon, fut le duc d'Enghien, né à Chantilly le 2 août 1772, fusillé à Vincennes le 21 mars 1804.

« Mademoiselle, fille unique du duc d'Orléans, et bonne comme son père » (Lédans, 502), est assise, en plein parc, sur un siège recouvert de damas rouge adossé à une colonne revêtue d'un de ces treillages verts dans lesquels excellait le dix-huitième siècle. Elle est « en grand habit ». Sa robe à panier est taillée dans une de ces lourdes soieries bleues brochées, flamboyantes de guirlandes et de fleurs, dont les débris, quand nous les rencontrons, sont un régal pour nos yeux et une richesse pour nos collections. Le devantier de dentelles est garni de rubans jaunes bouton d'or, qui se retrouvent autour du cou et jusque dans les cheveux légèrement poudrés, dont les frisures montent assez haut déjà au-dessus de la tête. Le visage respire la jeunesse; les traits sont fins, ont de l'agrément plutôt que de la beauté. Il y a surtout de l'espièglerie dans la physionomie de cette mignonne petite princesse, qui fut la mère du dernier des Condé. Son portrait par Carmontelle ne porte pas de date. On peut avec vraisemblance lui donner celle de 1770, époque à laquelle Thérèse-Bathilde d'Orléans devint duchesse de Bourbon. La couleur de cette peinture est chaude et gaie, harmonieuse et chantante dans toutes ses parties.

7

LE PRINCE DE CONTI

Ce portrait est daté de 1761. Le prince de Conti, encore comte de la Marche, avait alors vingt-sept ans. Il est debout, de profil à gauche, portant les ordres royaux, le cordon noir de Saint-Michel et le cordon bleu du

(1) Un très beau portrait de cette princesse, par Nattier, se trouve au Musée Condé.

Saint-Esprit, avec la plaque de l'ordre sur l'habit rouge galonné d'or de la vénerie d'Orléans. Sa tête est nue et ses cheveux sont poudrés. Il a des traits réguliers, sans aucune physionomie. Cet insignifiant personnage se retrouve, au Musée Condé, dans le portrait peint par Louis Petit en 1774 (1).

8

LA PRINCESSE DE CONTI

La princesse de Conti (2), dans un déshabillé blanc accompagné d'un bouquet de roses blanches, coiffée de cheveux légèrement poudrés, très haut montés sur la tête et couronnés d'une pointe de dentelle, est assise, de profil à gauche, sur un banc rustique au milieu de son parc. La date de 1768 mise au bas de ce portrait nous apprend que la princesse était alors âgée de trente-sept ans. « Très laide, très bonne, extrêmement charitable, cette princesse était secourable à tous et très bienveillante » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Le portrait de Carmontelle répond à ce signalement. La bonté y fait presque oublier la laideur... Lédans, après avoir rendu hommage à la vertu de la princesse de Conti, dénonce, avec une crudité de langage que nous ne sau-

(1) Né en 1734 de Louis-François de Bourbon-Conti et de Louise-Diane d'Orléans, fille du Régent, le prince de Conti servit d'abord sous le maréchal d'Estrées et fit bonne figure à la bataille de Hastembeck en 1757 ; entra ensuite dans l'armée du comte de Clermont, et prit part à la bataille de Crevelt. Toujours asservi à la cour, il fut le seul prince qui consentit à se rendre au lit de justice où furent enregistrés les édits de Maupeou. Il signa la protestation des princes au début de la Révolution, et fut un des premiers à émigrer en 1789; mais, toujours tergiversant, il rentra en France en 1790, prêta le serment civique, se retira dans ses terres où on l'arrêta en 1793, et fut détenu à Marseille avec les princes d'Orléans, ses cousins, qui s'amusaient de sa simplicité. C'était un pauvre d'esprit. Mis en liberté en 1795, il vécut dans ses terres de La Lande, où le Directoire le fit arrêter après le 18 fructidor. Conduit à la frontière d'Espagne, il se fixa à Barcelone, où il mourut en 1814, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait épousé, en 1759, Fortunée-Marie d'Este, dont il n'eut pas d'enfant. En lui s'éteignit la maison de Bourbon-Conti. Il eut un fils naturel, le chevalier de Vauclair, qui fut capitaine de dragons.

(2) Fortunée-Marie d'Este, fille de François III d'Este, duc de Modène, et de Charlotte-Aglaé d'Orléans, née le 24 novembre 1731, mariée le 7 février 1759 à Louis-François-Joseph, comte de la Marche et prince de Conti, morte le 24 septembre 1803. Elle émigra le 9 juin 1790 et s'établit à Fribourg sous le nom de comtesse de Friel, avec sa suite, qui se composait de la comtesse de Courson, chanoinesse de Malte, du chevalier de Ravenel et de plusieurs autres personnes qu'elle avait recueillies. Mademoiselle d'Orléans (Madame Adélaïde) vint la rejoindre en 1794.

rions reproduire ici, l'indigne conduite du prince de Conti vis-à-vis d'une épouse complètement délaissée (Lédans, 240).

9

LE DUC DE PENTHIÈVRE

Le duc de Penthièvre est âgé de quarante ans dans le portrait de Carmontelle, daté de 1765 (1). Il est debout, tête nue, arrêté au milieu d'une campagne ombragée, au fond de laquelle on aperçoit une chapelle, qui est là sans doute pour rappeler la haute dévotion du personnage. Le tricorne jeté sous le bras gauche, le prince s'appuie de ses deux mains sur une haute canne. Ses cheveux, poudrés et coiffés en ailes de pigeon sur les côtés de la tête, tombent, enserrés par un ruban noir, jusque sur son dos. Il porte l'habit de Saint-Cloud (rouge bordé d'un galon d'or) et le cordon bleu du Saint-Esprit sur un long gilet blanc brodé de ramages jaunes. Ses traits réguliers, bienveillants et doux, respirent une parfaite honnêteté. L'œil, d'un bleu de ciel, éclaire la physionomie et en fait jaillir la bonté. « Sans parler de sa grande vertu, sa piété, sa patience, sa charité étaient sans bornes et de toutes les heures, sa politesse toujours attentive; il n'y avait aucun homme témoignant aux femmes plus de respect et plus d'égards » (M^me^ de Genlis, *Mémoires*). On sent, devant

(1) Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né à Rambouillet le 16 novembre 1725, fils unique du comte de Toulouse et de Marie-Victoire-Sophie de Noailles. Créé amiral de France en survivance de son père (1734), grand-veneur, gouverneur de Bretagne, qu'il défendit contre les Anglais, combattit vaillamment à Dettingen, à Fontenoy et à Raucoux. Marié à Marie-Thérèse-Félicité d'Este, qu'il aimait tendrement et qui mourut âgée de vingt-huit ans en 1754, il devait perdre prématurément aussi en 1768 son fils unique, le prince de Lamballe. De ses six enfants, un seul lui survécut, Louise-Adélaïde de Bourbon, mariée au duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, qui fut la mère du roi Louis-Philippe et la grand-mère de M. le duc d'Aumale. Nature mélancolique et tendre, le duc de Penthièvre se confina dans la charité comme dans un refuge où il semblait être seul à seul avec Dieu. L'hôpital de Crécy et celui des Andelys sont là encore aujourd'hui pour montrer sa magnificence envers les pauvres, auxquels il consacrait une partie de ses immenses revenus. Sa bonté, qui était proverbiale, désarma toutes les haines pendant la Révolut on ; mais il ne put survivre longtemps à la princesse de Lamballe, sa belle-fille, si abominablement massacrée par les septembriseurs de 1792. Six mois après cet assassinat, il mourut à Vernon (Eure), le 4 mars 1793.

le portrait du duc de Penthièvre par Carmontelle, combien devait être vrai ce que dit Mme de Genlis. Voilà bien le vertueux duc de Penthièvre, le protecteur de Florian, l'homme excellent que devaient épargner les révolutionnaires, et qui n'en devait pas moins mourir de la Révolution.

10

LA PRINCESSE DE LAMBALLE

Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, née à Turin le 8 septembre 1748, fille de Louis-Victor de Savoie-Carignan et d'Henriette de Hesse-Rheinfeld; mariée le 30 janvier 1767 à Louis-Joseph-Alexandre-Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe; présentée à Versailles le 5 février; presque aussitôt délaissée par un indigne époux, dont la mort la débarrassa le 7 mai 1768. Elle devint l'amie de Marie-Antoinette, qui la fit nommer en 1775 surintendante de la maison de la Reine, charge restée vacante depuis la mort de Mlle de Clermont. Un moment éclipsée par Mme de Polignac, elle reprit sa place auprès de la reine après la mort de Choiseul (1785), et resta fidèle à la royauté jusqu'à la catastrophe finale. On sait avec quels raffinements de cruauté cette noble femme, à peine âgée de quarante-quatre ans, fut massacrée dans la prison de la Force le 3 septembre 1792. Dans le sanglant cortège des victimes de la Révolution, la pitié place à l'un des premiers rangs la princesse de Lamballe.

Le portrait de Carmontelle n'est pas daté, mais il a dû être peint dans la première partie de l'année 1767; car il est postérieur au mariage avec le prince de Lamballe (30 janvier 1767), et antérieur à la mort de ce prince (7 mai 1768). La princesse a donc de dix-neuf à vingt ans. Elle sourit à la vie qui s'ouvre devant elle pleine de promesses et riche d'espérances. Elle vient d'arriver en France, et semble comme dépaysée au milieu des modes françaises. On remarque, dans sa tenue, quelque chose d'apprêté, d'appliqué, d'étranger, de presque provincial. Elle ne se tient pas encore avec aisance au rang qui est le sien à la cour de Louis XV; mais il y a en elle une fran-

chise et une bonne grâce qui la font aimer. Elle est assise de profil à gauche, en déshabillé, dans une chambre largement ouverte sur des jardins. Sur ses genoux, un coffre à ouvrage, et dans ses mains l'ouvrage auquel elle travaille, tout en regardant droit devant elle. Son abondante chevelure blonde, relevée haut déjà au-dessus de la tête, est surmontée d'un toquet de dentelle garni de rubans roses. Ses traits ont de la finesse, mais non pas de beauté : sa bouche est spirituelle; son œil a de belles clartés; son nez, qui est long, est la partie défectueuse de son visage. Carmontelle, toujours véridique, est donc loin de nous dire que Mme de Lamballe fût belle. Elle était Savoie-Carignan, et la maison de Savoie, on le sait, ne se recommande pas par la beauté. Mais la princesse de Lamballe avait reçu en partage une belle âme, et elle avait les séductions de la bonté. C'est par la bonté qu'elle avait prise sur les cœurs. La plupart de ses peintres ont été des apologistes, et les écrivains, forts de leurs témoignages, en ont fait une beauté. Carmontelle semble avoir été la vérité même. Son portrait est peut-être le premier parmi les portraits de Mme de Lamballe; le portrait de Danloux, gravé par Ruotte et daté de 1791, également véridique sans doute, doit avoir été le dernier. Vingt-quatre ans séparent ces deux portraits. L'un représente la femme au printemps de sa vie, dans l'épanouissement de sa jeunesse; l'autre la montre aux approches de la mort, éprouvée par d'effroyables catastrophes, vieille, quoique à peine âgée de quarante-quatre ans, presque apprêtée déjà pour l'épouvantable supplice. Or, les traits essentiels, si nettement accusés par Carmontelle dans le portrait improvisé de 1767, se retrouvent en 1791 dans le portrait de Danloux. Entre ces deux portraits, le portrait de Rioult, au musée de Versailles, et celui de Mme Vigée-Lebrun, dans la collection Groult, d'autres encore, montrent, avec une évidente flatterie, la princesse de Lamballe au comble de la faveur, au milieu des fêtes de Versailles et de Trianon. Ils sont, pour l'histoire, des renseignements suspects.

11

L'ABBÉ DE SAINT-ALBIN

Charles d'Orléans, abbé de Saint-Albin, fils naturel du Régent, né le 5 avril 1698, évêque de Laon en 1721, succéda à Dubois comme archevêque de Cambrai en 1723, et mourut à Paris, à l'âge de soixante-six ans, le 9 mai 1764. Un second abbé de Saint-Albin, né en 1761, mort en 1829, était fils naturel du duc d'Orléans, petit-fils du Régent. Il importe de ne pas les confondre.

Carmontelle a peint Saint-Albin en 1759, à l'âge de soixante et un ans. Mgr de Cambrai, assis de profil à gauche au milieu d'un parc, respire, avec lassitude, le bonheur de vivre. Le dos appuyé ou plutôt abandonné au dossier de sa chaise et les genoux négligemment croisés l'un sur l'autre, il porte de sa main gauche une tabatière d'or, et tient entre le pouce et l'index de sa main droite le tabac qu'il y a puisé. Vêtu de l'habit violet et de la culotte noire des évêques de cour au XVIII^e^ siècle, sa tête est coiffée d'une abondante chevelure frisée, blanche ou poudrée. Ses traits, dont la finesse est mêlée d'une certaine bonhomie, rappellent ceux du Régent.

II

PRINCES ET PRINCESSES

DE DIVERSES MAISONS ROYALES ET SOUVERAINES ÉTRANGÈRES A LA FRANCE

12

LA COMTESSE DE BENTHEIM

PRINCESSE ALLEMANDE

Lydia, fille du marquis Wolfgang de Bournonville, née le 10 octobre 1720, morte le 29 mars 1791, épousa en 1741 Charles-Frédéric, comte de Bentheim, qui fut colonel d'un régiment d'infanterie français pendant la guerre de Sept ans. Le comte de Bentheim, né le 17 mars 1725, dépouillé de ses possessions en Hanovre en 1757 et expulsé du Hanovre en 1758, recouvra ses biens et sa nationalité avec l'aide du roi de France en 1761. Lydia, de son mariage avec Charles-Frédéric, n'eut qu'un fils, mort l'année même de sa naissance, en 1748. Ce fut au cours de cette année 1748 que la comtesse de Bentheim fut présentée par la duchesse de Duras à la reine Marie Leczinska (Luynes, *Mémoires*). Charles-Frédéric mourut à Fontenay-aux-Roses, près de Paris, en 1803. Après lui, ce qu'il possédait en Hanovre passa à la branche des Bentheim-Steinfurt. Le dernier comte de ce nom, mort il y a une quinzaine d'années, était oncle de S. M. la reine de Danemark... Les éléments de cette notice sur la comtesse de Bentheim ont été remis à M. le duc d'Aumale, en 1890, par sa petite-nièce, S. A. R. la princesse Marie d'Orléans, princesse Waldemar, de la part de S. M. la reine de Danemark.

Assise, de profil à gauche, dans un fauteuil recouvert de velours frappé jaune, la comtesse Lydia de Bentheim dévide l'écheveau de soie enroulé autour d'un dévidoir posé devant elle. Sa robe est en soie ponceau, coupée de rayures blanches bordées de vert, et sa tête est coiffée à la mode de 1765 à 1770. Née en 1720, elle aurait de quarante-cinq à cinquante ans sur ce portrait. Ses traits sont réguliers et fins; son œil est beau, sa bouche petite et spirituelle, sa physionomie agréable. « Mme la comtesse de Bentheim était fort recherchée dans le monde pour ses grandes qualités, et des hommes instruits pour ses nombreuses connaissances » (Lédans, 114).

13

LA COMTESSE DE BENTHEIM

PRINCESSE ALLEMANDE

Telle est l'inscription que porte ce portrait, la même exactement qui se trouve au bas de la précédente peinture, pour laquelle nous avons d'irrécusables témoignages. Rien de commun, d'ailleurs, entre les deux princesses représentées dans ces deux portraits. L'une, nous l'avons vu, est déjà sur le retour; l'autre est jeune encore. Le portrait de cette dernière est daté de 1767; il la montre dans un déshabillé blanc, assise de profil à gauche et travaillant à un ouvrage de broderie.

14

LA PRINCESSE DE BOUILLON

Louise-Henriette-Gabrielle de Lorraine, Mademoiselle de Marsan, née le 30 octobre 1718, épousa, le 26 novembre 1743, Godefroy-Charles-Henry de La Tour, prince de Turenne, puis duc de Bouillon. Elle semble presque vieille déjà dans le portrait de Carmontelle. Cependant, si l'on admet comme bonne la date de 1760 mise au bas de ce portrait, elle n'aurait encore, à cette date, que quarante-deux ans... Assise, de profil à gauche, dans une

bergère jaune, elle brode au tambour sur une terrasse qui domine la campagne. Sa robe est blanche à larges rayures vertes. Ses cheveux, poudrés et arrangés à la mode du milieu du XVIII[e] siècle, sont coiffés d'un bonnet blanc noué sous le menton par un ruban noir... La princesse de Bouillon ne peut être reniée par son frère, le prince Camille de Lorraine. Ce sont, de part et d'autre, les mêmes traits et la même physionomie, ou plutôt la même absence de physionomie (voir le portrait du prince Camille de Lorraine au n° 20). Cette triste princesse ne put donner au duc de Bouillon qu'un pauvre infirme infiniment pitoyable dans sa difformité. Mais le prince trouva tout à point la belle Marie de Verrières, qui lui offrit la succession de Maurice de Saxe et lui donna un fils naturel, le bel et brave abbé de Beaumont.

15

LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSWICK

Le prince héréditaire de Brunswick a été peint par Carmontelle en 1768, à l'âge de trente-trois ans (1). Homme de cour en même temps qu'homme de guerre, il était de tournure élégante et de physionomie agréable. On le voit debout, sur une terrasse qui domine les arbres d'un parc, coiffé à la française et à la mode du temps, vêtu de l'habit de Saint-Cloud, avec le cordon et la plaque du Saint-Esprit, le tricorne sous le bras gauche et la main gauche à la garde de son épée. « M. le prince héréditaire de Brunswick s'est fait un grand nom dans la guerre de Sept ans, dit M. de Lédans. Il vint à Paris à la

(1) Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735, fils aîné du duc de Brunswick et d'une sœur de Frédéric-le-Grand. Il fut au premier rang des adversaires de la France dans la guerre de Sept ans, et décida la victoire de Crevelt le 23 juin 1758; épousa la princesse Augusta de Galles, dont il eut une fille, Caroline-Marie-Élisabeth de Brunswick, princesse de Galles; fut reçu à l'Académie française en 1766; devint prince régnant en 1780; fut mis à la tête des armées autrichiennes et prussiennes contre la Révolution française; publia le malencontreux Manifeste de Coblentz (15 juillet 1792); eut pour adversaires Moreau, Dumouriez, Kellermann, Hoche, Pichegru; abandonna le commandement des troupes coalisées en 1794; reparut contre la France en 1806 comme généralissime de l'armée prussienne; battu à Iéna; blessé mortellement à Auerstaedt, il mourut à Ottensee, près d'Altona, le 10 novembre 1806.

paix de 1762, et nos généraux et nos princes disputèrent de zèle pour le fêter et lui prouver que la noblesse française était assez magnanime pour honorer la vertu, les talents militaires et la plus éclatante bravoure, dans l'ennemi qui, plus d'une fois, leur en avait fourni l'exemple et la leçon. Ce prince, aussi philosophe que grand capitaine, ne nous a pas causé peu de surprise par la ridicule proclamation dont il fit précéder, en 1792, son entrée en Champagne. Nous croyons pieusement, pour son honneur, que cette fanfaronnade ne put être rédigée que par quelques-uns de ces échappés des Petites Maisons qui achevaient leur rêve aristocratique à Coblentz, et qui pleurent aujourd'hui leur déplorable aveuglement, dont le plus grand nombre ne sera jamais radicalement guéri, attendu que, pour l'espèce humaine, la seule maladie qui soit vraiment incurable, c'est la vanité » (Lédans, 249).

16

LA COMTESSE DE FORBACH, DUCHESSE DE DEUX-PONTS

Elle s'appelait Mlle Gamache, et avait été danseuse de l'Opéra. Chrétien II, né en 1722, souverain de Deux-Ponts en 1735, mort en 1773, l'avait épousée morganatiquement et lui avait donné le titre de comtesse de Forbach. Il en avait eu deux fils : le marquis de Deux-Ponts, qui épousa une Béthune en 1783, et le chevalier Guillaume de Deux-Ponts, comte de Forbach, marié à la comtesse Diane de Polastron, dame à brevet attachée à Madame Élisabeth et sœur de la duchesse de Polignac. Après la mort de Chrétien II, la comtesse de Forbach, ci-devant Mlle Gamache, prit le titre de duchesse de Deux-Ponts (Dufort de Cheverny, *Mémoires*).

La comtesse de Forbach semble avoir au moins quarante ans dans le portrait de Carmontelle, qui est daté de 1769. Elle serait donc née au moins en 1729. On la voit assise dans un large fauteuil en bois doré, recouvert de velours rouge frappé, sur lequel se détache avec une heureuse opposition de couleurs son déshabillé blanc à fines rayures bleues, rompu de plissés et de volants fort joliment arrangés. Un fichu de mousseline blanche est négligem-

LA PRINCESSE DE HESSE-DARMSTADT

ET SA FILLE CHARLOTTE-WILHELMINE

ment noué sur sa poitrine. Sa tête est de profil et son corps de trois quarts à gauche. Ses cheveux blonds, haut montés sur le crâne, sont couronnés d'un toquet de dentelles blanches. Une table volante est placée devant elle. Le bras droit appuyé sur cette table, elle tient de la main droite un de ces bibelots où se complaisait le XVIII^e^ siècle, et le regarde avec attention. Pour fond, les arbres d'un parc, sur lequel ouvre la chambre où se tient la comtesse. Cette figure, dans son ensemble, a peu de distinction. L'esprit non plus ne rehausse pas l'expression du visage. Les traits, cependant, qui ont gardé leur fraîcheur, ne manquent pas d'agrément... « La dame est assez bonne personne, écrit M. de Lédans, mais fort intrigante. Elle a toujours eu plus de beauté que d'esprit, et maintenant qu'elle est vieille, elle se dédommage de ses jouissances de ruelle par des intrigailleries auliques. Elle a tenu le haut bout pendant longtemps au Luxembourg, aux petits levers de Barras, entre la Montansier et le chevalier de Saint-Vincent, et aujourd'hui on lui suppose un grand crédit à la Malmaison. Tout cela prouve que le métier d'intrigant est la chose la plus facile » (LÉDANS, 390). C'est après la mort de Carmontelle, c'est-à-dire après 1806, que le chevalier de Lédans écrit ses *Notices*. La comtesse de Forbach vivait donc encore au plein de l'Empire. Elle avait de soixante-quinze à quatre-vingts ans.

17

LA PRINCESSE DE HESSE-DARMSTADT

ET SA FILLE CHARLOTTE-WILHELMINE

La princesse de Hesse-Darmstadt, morte en 1818, était fille du dernier comte de Linange-Heidesheim. Elle avait épousé Georges-Guillaume de Hesse (né en 1722, mort en 1781), dont elle avait eu neuf enfants, cinq fils et quatre filles (1). C'est la seconde de ces quatre filles, Charlotte-Wilhelmine, que Carmontelle a peinte en compagnie de sa mère dans ce double portrait. La

(1) 1° Louis, 1749-1823; 2° Georges, 1750-1750; 3° Frédérique-Caroline, 1752-1782, femme de Charles-Louis, duc de Mecklembourg-Strélitz; 4° Georges-Charles, 1754-1830; 5° Charlotte-Wilhelmine, 1755-1785, seconde femme du duc de Mecklembourg-Strélitz; 6° Charles-Guillaume, 1759-

date de 1769 a été mise après coup au bas de cette peinture. Si cette date est vraisemblable au point de vue du costume, elle ne l'est pas au point de vue de l'histoire. Tout s'arrange, au contraire, si on lui substitue celle de 1770. La princesse Charlotte-Wilhelmine était l'amie d'enfance de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Nées toutes deux en 1755, elles avaient l'une et l'autre quinze ans en 1770. Élevées ensemble à la cour de l'impératrice Marie-Thérèse, elles avaient mis en commun leurs jeux d'abord, leurs études ensuite, leurs rêves de bonheur enfin, et s'étaient promis sans doute de se retrouver aux jours solennels de leur vie. Quoi de plus naturel alors que l'archiduchesse Marie-Antoinette, devenant dauphine, ait appelé auprès d'elle la princesse Charlotte-Wilhelmine? Ainsi s'expliquerait la présence en France des princesses de Hesse-Darmstadt vers 1770. Charlotte-Wilhelmine, heureusement pour elle, ne connut pas les épouvantes des dernières années de Marie-Antoinette. Sa sœur aînée, la princesse Frédérique-Caroline, mariée à Charles-Louis, prince régnant de Mecklembourg-Strélitz, mourait en 1782 en laissant cinq enfants en bas âge. Voulant servir de mère à ces orphelins, Wilhelmine devint elle-même, en 1784, duchesse de Mecklembourg, et mourut à son tour l'année suivante (1785), treize jours après avoir mis au monde le prince Charles-Frédéric-Auguste, duc de Mecklembourg-Strélitz. Telles sont les deux princesses peintes par Carmontelle dans ce double portrait.

Elles sont en vis-à-vis et s'entretiennent ensemble sur une terrasse, d'où la vue embrasse à la fois la terre dans une de ses riantes visions, le ciel aux approches du coucher d'un beau jour. — A gauche, la princesse de Hesse-Darmstadt, de profil à droite, est installée sur une chaise garnie de damas rouge, le dos accoté au dossier de cette chaise et les genoux négligemment croisés l'un sur l'autre. De taille moyenne et assez lourde déjà, elle tient un éventail ouvert dans sa main droite. Sa robe, ouverte en carré sur la

1808; 7° Auguste-Frédéric, 1760-1808; 8° Louise-Caroline-Henriette, 1761-1829, mariée en 1777 au landgrave de Hesse, son parent; 9° Marie-Wilhelmine-Auguste, 1765-1796, mariée en 1785 à Maximilien-Joseph, comte palatin de Deux-Ponts, plus tard roi de Bavière et père du roi Louis I^er^.

poitrine, est d'un bleu clair du ton le plus franc; une guimpe de dentelle blanche couvre sa gorge; les manches sont également garnies de dentelles à la hauteur des coudes. La princesse mère a environ quarante-cinq ans sur ce portrait; ses traits, réguliers encore, gardent la finesse de leur expression. Ses cheveux poudrés, qui découvrent le front et les tempes pour se nouer au sommet du crâne sans en dénaturer la forme, sont couronnés d'un léger toquet de dentelles. C'est ainsi qu'on se coiffait vers 1770. — A droite, la seconde des quatre filles de la princesse de Hesse-Darmstadt, la princesse Charlotte-Wilhelmine, grande, svelte, élancée, d'une naïve et parfaite correction, se tient assise de profil à gauche dans un fauteuil, ou plutôt sur le bord d'un fauteuil recouvert de damas jaune, le buste droit jusqu'à la roideur, les jambes non croisées, dans l'attitude de rigueur et avec la solennité respectueuse d'une fille de grande maison en présence de madame sa mère. Pour costume, une robe rose dont les manches et le corsage sont garnis de dentelles. Au cou, un simple ruban noir, qui se retrouve au bas des avant-bras. Placé presque sur l'épaule gauche, un large bouquet multicolore. Entre les mains, enfin, un éventail fermé qui ne fait pas tapage. Cette longue jeune fille, au regard étonné, a fort grand air dans sa gracilité. Elle porte, avec une parfaite distinction, sa mignonne petite tête, aux traits fins et d'irréprochable correction, coiffée de cheveux frisés et poudrés qui lui vont à ravir. Elle est parée surtout de ses quinze ans, et de cette grande honnêteté qui inspire le respect en même temps que l'amour. Telle était Charlotte-Wilhelmine en 1770, au moment où l'archiduchesse d'Autriche devenait dauphine. La jeune princesse de Hesse-Darmstadt, qui allait mourir à vingt-cinq ans en 1785, ne devait connaître que les jours heureux de sa royale amie. Marie-Antoinette, jusqu'à l'heure de sa mort, ne la garda pas moins dans son cœur. Ce fut sans doute en souvenir de Charlotte-Wilhelmine qu'elle fit aussi de Louise-Caroline-Henriette, qu'elle aimait déjà petite enfant, une de ses meilleures amies. Quand l'infortunée reine fut conduite à la Conciergerie pour monter ensuite à l'échafaud, on saisit sur elle les portraits de ces deux princesses. Interrogée sur ces portraits devant le tribunal

révolutionnaire, elle répondit : « Ils représentent Mesdames de Mecklembourg et de Hesse, mes deux amies d'enfance » (1).

18

LA PRINCESSE DE HESSE-DARMSTADT

On retrouve ici la princesse de Hesse-Darmstadt de dix ans plus âgée que dans le double portrait où Carmontelle l'a peinte en compagnie de sa fille, la princesse Charlotte-Wilhelmine. A l'ombre d'un grand arbre, un fauteuil d'appartement d'époque Louis XVI (en bois doré recouvert de damas de soie rouge) a été apporté devant la balustrade d'une terrasse qui domine un beau parc, et dans ce fauteuil Mme la princesse de Hesse-Darmstadt, en costume de gala, est assise de profil à gauche, avec la roideur et la solennité qui conviennent à une princesse allemande de la Confédération du Rhin. De ses deux mains, elle tient un livre; mais sur ce livre elle ne lit pas, son œil, grand ouvert, étant fixé dans la direction du parc. Sa robe d'un bleu clair, garnie de dentelles, est accompagnée d'une large écharpe blanche, croisée sur la poitrine et tombant jusque sur la jupe. La coiffure est monumentale en largeur et surtout en hauteur; des barbes de dentelles forment le couronnement de l'édifice. C'est ainsi qu'on se coiffait à la cour de Versailles en 1780. La princesse de Hesse-Darmstadt, venue en France à cette époque, un an avant son veuvage, s'est mise à la mode et s'en trouve surchargée. Agée maintenant — on pouvait lui donner cinquante ans dans le double portrait de 1770, on doit donc lui en donner soixante dans le portrait de 1780 — elle n'en garde pas moins, sous un semblant de fraîcheur, les restes d'une certaine beauté... La date de 1769, écrite au bas de ce

(1) Un certain nombre de lettres de Marie-Antoinette aux princesses de Hesse-Darmstadt ont été publiées par M. le comte de Reiset, avec l'autorisation de la grande-duchesse douairière de Mecklembourg-Strélitz, à qui elles appartiennent. Malheureusement les premières de ces lettres ne datent que de 1780; mais elles prouvent une amitié si tendre de la part de la Reine pour les princesses de Darmstadt, pour la princesse Charlotte-Wilhelmine tout particulièrement, qu'il est inadmissible que d'autres lettres n'aient pas précédé celles qui nous sont ainsi parvenues.

portrait, ne saurait donc être acceptée. La coiffure seule, d'ailleurs, équivaut à une date qui ne peut être antérieure à 1780. En 1780, les princesses de Hesse vinrent à Paris et y furent très fêtées par Marie-Antoinette. C'est alors que dut être exécuté par Carmontelle ce second portrait de la princesse de Hesse-Darmstadt.

19

LA PRINCESSE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-DARMSTADT

Louise-Caroline-Henriette de Hesse-Darmstadt, la huitième des neuf enfants de la princesse de Hesse-Darmstadt, née le 15 février 1761, morte le 24 octobre 1829, fut mariée à seize ans, le 19 février 1777, à Louis X, landgrave de Hesse-Darmstadt, son cousin-germain, qui entra en 1806 dans la Confédération du Rhin avec le titre de grand-duc (Louis I^{er}), et mourut en 1830, un an après sa femme.

Assise, de profil à gauche, sur une chaise placée sur le dallage de marbre d'une terrasse d'où la vue plonge sur la campagne, la princesse tient de ses deux mains un cahier sur lequel, d'ailleurs, elle ne regarde pas. Sa robe blanche, ouverte sur la poitrine, est garnie de volants au bas de la jupe et de nœuds roses au corsage ainsi qu'aux manches. La princesse, très jeune encore, garde quelque chose de presque enfantin, ce qui ne l'empêche pas d'être, selon la mode du temps, fardée à l'excès. Ses traits ont de la finesse, sinon de la ligne, et semblent ne pas manquer d'esprit. Il y a de la résolution en même temps que de l'étonnement dans sa physionomie. La masse de ses cheveux blonds, couronnée d'un chapeau rond bordé d'un ruban rose et tout empanaché de plumes blanches, fait à la jeune femme une énorme coiffure, sous laquelle paraît tout petit son visage. Voilà, à ne s'y pouvoir tromper, la mode française de 1780. A cette date, la princesse de Hesse, mariée depuis trois ans déjà, était de séjour en France, et très fêtée par Marie-Antoinette. Elle entrait dans sa vingtième année. C'est bien l'âge qu'elle paraît avoir dans le portrait de Carmontelle. A la date de 1769, mise après coup et par

erreur au bas de ce portrait, la princesse n'avait encore que huit ans. Il faut donc tenir cette date pour fausse.

20

LE PRINCE CAMILLE DE LORRAINE

Le prince Camille de Lorraine, né le 19 décembre 1725, fils de Charles-Louis, prince de Pons, prit le nom de prince de Marsan au mois de février 1762. Il était simple d'esprit, tous les mémoires du temps en font foi, et le portrait de Carmontelle répond à ce signalement.

Il est de profil à gauche sur un fond de verdure, vieux déjà, quoiqu'il n'ait pas précisément d'âge, et assis dans une large bergère garnie de velours frappé rouge, au fond de laquelle s'attarde son esprit engourdi. Vêtu d'un habit brun, il porte le cordon et la plaque du Saint-Esprit; ses genoux sont croisés l'un sur l'autre, le gauche sur le droit, et son épée surgit horizontalement des profondeurs du fauteuil. La tête est tendue en avant; les traits sont réguliers, mais d'une mollesse voisine de l'hébétement; l'œil, à fleur de tête, est grand ouvert pour ne rien voir. « On disait de lui à la cour qu'il ressemblait à une chandelle qui fond dans une antichambre. Je n'ai jamais bien entendu le sel de cette plaisanterie. On devine à peu près; mais il faut être calembourdier par *triplicata*, et loustic-né de l'Œil-de-Bœuf, pour inventer une épigramme aussi jolie » (Lédans, 109).

21

LE COMTE DE LUSACE

François-Xavier-Louis-Albert Bennon, comte de Lusace, né à Dresde le 25 août 1730, deuxième fils et quatrième enfant de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, qui devint en 1734 roi de Pologne sous le nom d'Auguste III, était oncle du roi de Saxe et frère de la dauphine Marie-Josèphe de Saxe. Il fut bien accueilli à la cour de Louis XV, et s'attacha au service de la France.

Lieutenant-général des armées du Roi en 1758, il se distingua pendant la guerre de Sept ans, où il commanda le corps saxon, se fixa en France à la conclusion de la paix, acheta le château de Pont-sur-Seine, émigra en 1790, et mourut au château de Zabelitz, le 21 juin 1806. Il avait épousé morganatiquement Claire-Marie, comtesse de Spinucci, dont il eut plusieurs enfants. Une de ses filles épousa le comte d'Esclignac, qui fut créé duc par Louis XVI. La correspondance du comte de Lusace, conservée dans les archives de Troyes, montre les soins que la Dauphine mit à secourir les troupes françaises et saxonnes pendant la guerre de Sept ans (Germain Bapst, *Marie-Josèphe de Saxe*, 1731-1767).

Debout de profil à droite, le comte de Lusace porte le costume de lieutenant-général au service de la France : habit bleu galonné d'or; gilet rouge également chamarré d'or, culotte rouge; le cordon du Saint-Esprit en travers sur la poitrine; le tricorne-lampion sous le bras gauche et l'épée en verrouil. Le personnage est jeune encore, mince, élancé, de tournure élégante. Bien qu'il n'ait sans doute que trente-deux ans, ses cheveux, frisés, poudrés et descendant en queue jusque sur le dos, se font rares au sommet du front. Il est presque certain que ce portrait, qui n'est pas daté, a été exécuté pendant ou immédiatement après la guerre de Sept ans.

III

PERSONNAGES ATTACHÉS A LA MAISON DU ROI (1)

22

LE MARQUIS D'ECQUEVILLY ET SES FILLES

Le marquis d'Ecquevilly était commandant du vautrait du Roi. Il eut, outre ses deux filles, deux fils, dont l'aîné, le comte d'Ecquevilly, colonel de Royal-cavalerie, reçut à Amiens, en 1782, à la tête de son régiment, le comte du Nord (le czar Paul Ier). Le comte d'Ecquevilly fut l'ami et le compagnon d'armes du dernier duc d'Enghien; et de son côté la comtesse d'Ecquevilly était l'amie dévouée de la princesse Charlotte de Rohan (2).

Carmontelle a peint le marquis d'Ecquevilly dans le costume de la vénerie du Roi (habit bleu et gilet rouge, galonnés d'or, culotte rouge), familièrement assis de profil à droite sur un canapé recouvert de velours frappé rouge, les jambes croisées l'une sur l'autre, la droite sur la gauche, regardant ses deux filles avec tendresse et tenant de sa main droite la main gauche de l'aînée. Elles sont toutes deux de profil à gauche, debout devant leur père, l'une vêtue de rose, l'autre de bleu clair, avec force dentelles pour agrémenter leurs toilettes. Cette peinture est de 1767, et les personnages y sont

(1) Nous avons placé ces portraits dans l'ordre présumé de la préséance des personnages représentés. Autrement, Charpentier, le cordonnier de la Reine, aurait eu le pas sur presque tous les autres.

(2) Voir, aux Archives nationales, les lettres de la princesse de Rohan à la comtesse d'Ecquevilly.

habillés et coiffés à la mode du temps. Les filles ressemblent d'une manière frappante à leur père, qui, dans la force de l'âge, de carnation saine et halée par le grand air, semble se mirer avec admiration dans des fraîcheurs en train de se parfaire encore. Tout est clair, harmonieux et gai dans ces portraits, tout y respire le bonheur de vivre. Il n'est pas jusqu'aux arbres des parcs entrevus à travers des architectures de treillages, et jusqu'au ciel d'un bleu foncé au zénith et d'un rose tendre au couchant, qui n'enveloppent ces trois figures d'harmonies douces et tendres.

23

Mme D'ECQUEVILLY, M. DE JOYEUSE, ET LEUR PETITE-FILLE

La marquise douairière d'Ecquevilly, mère du commandant du vautrait, vêtue d'une robe verte égayée de soutaches rouges, est assise de profil à gauche dans une bergère jaune, d'où elle tend les bras vers sa petite-fille, tenue devant elle en lisière par une bonne sur un tabouret bleu. Le comte de Joyeuse (en habit noir, avec l'épée au côté et la croix de Saint-Louis sur la poitrine) est accoté au dossier du fauteuil et se complaît à regarder l'enfant, dont il est le grand-père maternel.

24

M. DE CHALUT DE VERIN

M. de Chalut de Verin faisait du théâtre à ses moments perdus. Tête nue de profil à gauche, vêtu d'un gilet et d'un habit bleus à parements blancs, agenouillé du genou droit sur une chaise, la jambe et le pied droits portés en avant et posant à terre, il s'appuie de la main gauche au dossier de la chaise, tandis que du geste de la main droite il accentue sa déclamation. Ce portrait représente un homme âgé déjà, mais qui a conservé la régularité et l'aménité de ses traits, dans lesquels la bonté se fait surtout sentir. La physionomie du personnage justifie donc ce que raconte Bachaumont : « N'ayant

pas d'enfants, M. de Chalut et sa femme allèrent aux *Enfants trouvés* chercher une petite fille, qu'ils élevèrent et marièrent. Mme de Chalut meurt. Peu après M. de Chalut va trouver la jeune femme (sa fille adoptive), qui se nomme Mme de Ville, et lui donne une somme de cent mille écus provenant des diamants, vaisselle, dentelles, etc., laissés par Mme de Chalut. Mme de Ville lui demande si tout cet argent lui appartient en propre. Sur la réponse affirmative de M. de Chalut, de suite Mme de Ville va aux *Enfants trouvés* et place la somme en leur faveur, faisant ainsi quinze mille livres de rente, pour être employées annuellement à marier deux jeunes filles ». On le voit, M. et Mme de Chalut avaient communiqué leur cœur à la femme dont ils avaient fait leur fille... Derrière le carton où était collé ce portrait, on lisait : « M. de Chalut de Verin, ancien fermier général, écuyer du Roi, maître d'hôtel de la reine Marie-Antoinette, déclamant sa tragédie de *l'Amiral Binck* (Byng) sur la terrasse du château de Saint-Cloud, en 1760 ». Cette note a été transcrite au revers du montage actuel.

25

M. DE MARLY

Carmontelle montre M. de Marly vêtu d'un habit et d'une culotte roses galonnés d'or, tête nue, de profil à gauche, assis dans un fauteuil à longs bras, les jambes ramenées l'une sur l'autre, la droite sur la gauche, et tenant de ses deux mains un livre ouvert. Ce portrait est daté de 1759. La coiffure et l'habillement sont bien de ce temps. Le personnage, sans être jeune, n'est pas vieux encore. Il est de haute taille, élégant de sa personne, régulier dans ses traits, et de physionomie agréable... Charles-Marie-François-Xavier Lallemant de Nantouillet, seigneur de Marly-la-Ville, avait été nommé, en 1758, maître des Cérémonies en survivance de M. Desgranges. Il avait épousé Marie-Adélaïde-Angélique de Damas-Crux, dont nous décrirons le portrait sous le n° 293.

MADAME DE CHAMILLY

FEMME D'UN DES PREMIERS VALETS DE CHAMBRE DU ROI

26

M. DE MARCHAIS

M. de Marchais, vêtu d'un habit marron galonné de jaune et d'une culotte noire, est assis, tête nue de profil à droite, la main droite appuyée au bras de son fauteuil et tenant de la main gauche une tabatière d'or. Il a une soixantaine d'années dans ce portrait, qui est daté de 1760... Gérard Binet, baron de Marchais, gouverneur du Louvre et l'un des premiers valets de chambre du Roi, avait épousé, en 1747, Élisabeth-Josèphe de Laborde, née en 1731. M. de Marchais mourut à Versailles le 8 juillet 1780, âgé de quatre-vingts ans. Sa femme se remaria avec le comte d'Angiviller, auquel de longues habitudes l'attachaient déjà. Elle mourut à Versailles en 1808, et M. d'Angiviller en Allemagne, dans un couvent d'Altona, en 1810... M. de Marchais, huissier de la chambre du Roi, qui fut tué aux Tuileries, le 10 août 1792, en défendant la porte de la chambre du conseil, était sans doute le fils du M. de Marchais dont nous avons ici le portrait.

27

Mme DE CHAMILLY

Mme de Chamilly, femme d'un autre des premiers valets de chambre du Roi, est jeune encore dans le portrait de Carmontelle. Assise de profil à gauche dans un fauteuil doré, sur le damas vert duquel s'étale sa robe d'un jaune safran coupée de rayures bleues et blanches, elle tricote tout en regardant devant elle avec curiosité. Sa coiffure donne la date de 1760 environ. Les traits de son visage sont réguliers et non sans beauté; la bouche est petite, l'œil a de belles clartés, et l'ensemble de la figure ne manque pas d'élégance. Voici ce que le chevalier de Lédans dit de Mme de Chamilly : « Nous l'avons beaucoup connue dans sa crapaudière de Bièvre, qu'a achetée le général Junot. On l'appelait *la duchesse Velours*, par allusion au commerce

de son cher père, qui tenait son magasin dans la rue Saint-Honoré et avait donné une dot à l'aune très cossue à son gendre, sur lequel je ne me permets aucune réflexion, par respect pour son malheur, qui l'honore d'autant plus qu'il se l'est attiré par son respectable dévouement au Roi » (Lédans, 67). M. de Chamilly, en effet, poussa la fidélité jusqu'à l'héroïsme, accompagna Louis XVI au Temple, fut traîné ensuite de prison en prison et mourut sur l'échafaud révolutionnaire (1)... Quant à Mme de Chamilly, elle a inspiré à Carmontelle un intéressant portrait.

28

M. DE MONCRIF

François-Augustin Paradis de Moncrif, né à Paris en 1687, mort en 1770, fils d'un procureur, réussit dans le monde par son esprit, sa figure avantageuse, ses talents de poète, de peintre, de musicien et de comédien de société. Il fut d'abord secrétaire du comte d'Argenson, puis du comte de Clermont, prince du sang, enfin secrétaire et lecteur de la reine Marie Leczinska. « Moncrif, écrit Mme de Genlis, voyait souvent la Reine chez la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur et son amie. Elle se l'attacha malgré l'étrangeté du choix, car il avait composé des poésies et autres ouvrages très profanes. Il aimait le plaisir et s'y était fort adonné ».

Carmontelle, qui, par son esprit et par ses talents, avait plus d'un trait commun avec Moncrif, devait faire bonne place dans ses portraits à l'auteur du *Rajeunissement inutile*. Il l'a peint debout, de profil à droite, dans une salle percée d'une large baie d'où l'on a vue sur un parc. Ce portrait n'est pas daté ; mais, en lui donnant la date des premiers portraits de Carmontelle, Moncrif

(1) Claude-Charles Lorimier d'Estoges de Chamilly, né en 1732, obtint d'être emprisonné au Temple avec son maître et fut ensuite transféré à la Force. Mis en liberté le 2 septembre 1792, il fut arrêté de nouveau le 9 février 1794, enfermé au Luxembourg, et guillotiné le 5 messidor an II (23 juin 1794). Son fils, le chevalier de Chamilly, qui avait la survivance de la charge de son père avant la Révolution, devint, à la Restauration, premier valet de chambre de Louis XVIII et mourut en 1827.

n'y aurait pas moins de soixante-cinq à soixante-huit ans. Coiffé de la perruque encore un peu longue que portait Voltaire en ce temps-là, il est vêtu d'un habit de velours frappé rose foncé, bordé et doublé de jaune, d'un gilet jaune brodé de fleurs, et d'une culotte noire. Quoiqu'il ait encore la taille droite et la démarche ferme, son visage est couvert de rides, et ses traits, tout en gardant leur esprit, ont pris les accentuations de la vieillesse... Moncrif fut nommé à l'Académie française le 29 décembre 1733, en remplacement de M. de Caumartin, évêque de Blois (1). Sa candidature lui avait valu bon nombre d'épigrammes. Voici l'une des plus honnêtes : « Aux académiciens, sur la candidature de Moncrif ;

Si vous ne choisissez Moncrif,
Clermont vous montrera la griffe (2) ;
Mais, quand Montcrif sera reçu,
Apollon montrera le..... (3). »

29

LA COMTESSE DE GUICHE

Philippine-Louise-Catherine de Noailles, fille du duc de ce nom, avait épousé, le 24 juin 1763, Louis-Antoine-Armand de Gramont, comte de Guiche, qui devint duc de Lesparre en janvier 1775. Dame d'atours de la comtesse de Provence, elle fut remplacée, au mois de juillet 1780, par Mme de Balbi, qui se sépara de son mari avec grand éclat et resta jusqu'à sa mort en singulière faveur auprès du comte de Provence.

Sur une terrasse dominant un parc, la comtesse de Guiche est assise de profil à gauche dans un fauteuil doré, recouvert de damas galonné d'or. Sa robe, d'un rose vif, dont le corsage et les manches sont garnis de dentelles et dont la jupe foisonne d'un frou-frou de rubans roses, s'accorde, sans se

(1) Moncrif profita du refus de l'avocat Lallemand, porté par l'Académie, de se soumettre aux visites réglementaires.

(2) Moncrif était alors secrétaire du comte de Clermont.

(3) *Le comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses,* par Jules Cousin, in-12, p. 121. — Voir sur Moncrif : *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson,* t. II, p. 59.

heurter, avec le bleu non moins vif du fauteuil, en laissant dans l'œil une sorte de gaieté. A son cou, un collier formé de rubans roses, et, sur ses cheveux poudrés dont les frisures se relèvent au sommet de la tête, une sorte de toquet, rose aussi. Cette peinture est datée de 1768.

30

M^me^ COLLET

Mme Collet, première femme de Madame Infante, paraît avoir environ quarante ans dans le portrait de Carmontelle et garde encore une certaine jeunesse. Assise de profil à gauche dans un fauteuil de velours pourpre, en vue du Grand Trianon, elle est coiffée à la mode de 1760, date de cette peinture, et vêtue d'une robe d'un gris bleuté, sur laquelle se déroulent des bandes blanches garnies de fleurs. Elle tient un manchon noir sur ses genoux... Née vers 1710, elle était probablement entrée au service de Louise-Élisabeth de France, fille aînée de Louis XV, en 1739, à l'époque du mariage de Madame avec l'Infant Don Philippe, duc de Parme. Son mari, M. Collet, était secrétaire du cabinet de Madame Infante; il avait été nommé chevalier de Saint-Michel en 1756. En 1760, l'Infante, née le 14 août 1727, était morte depuis quelques mois seulement (6 décembre 1759). Mme Collet, dans ses brillants et gais atours, semble l'avoir bien vite oubliée.

31

CHARPENTIER

Ce n'est pas comme « Cordonnier de la Reine », c'est comme acteur que Charpentier a conquis une sorte de célébrité. Il jouait la tragédie et la comédie sur un théâtre à lui, dans sa propre maison, où il recevait les princes et toute la France. On lit dans Bachaumont : « Second tome de M. André, perruquier, fameux par sa pièce du *Tremblement de terre de Lisbonne*, Charpentier ne compose pas encore, mais il joue la comédie et même la tragédie chez lui, entre

autres *Zaïre*, où il *exécute* le rôle d'Orosmane. Cette parade fait l'histoire du jour, surtout depuis que le duc de Chartres y a assisté avec d'autres seigneurs. Ce prince y est allé à six chevaux. C'est à qui aura des billets pour ce spectacle burlesque ».

Charpentier, dans le portrait de Carmontelle, est debout, tête nue de profil à gauche, très simplement vêtu d'une houppelande d'un gris bleuâtre, passée sur un vêtement de dessous noir. Il marche le long du mur de sa propre maison en étudiant un de ses rôles. Tenant dans sa main gauche le livre où se trouve la pièce qu'il est en train d'apprendre, il appuie du geste de sa main droite ce que doit dire et penser le personnage dans l'esprit duquel il veut entrer.

IV

PERSONNAGES APPARTENANT A LA MAISON D'ORLÉANS

OU PORTANT L'HABIT DE SAINT-CLOUD

32

LE COMTE D'ADHÉMAR

Jean-Balthazar d'Adhémar-de-Montfalcon, vicomte d'Adhémar, reprit le titre de comte, anciennement porté par la première race des comtes d'Orange de la maison d'Adhémar. Debout de profil à gauche sur un fond de paysage, il porte l'habit de Saint-Cloud : habit rouge à brandebourgs d'or, bordé de filets d'or; gilet, culotte, bas et souliers noirs; cravate blanche, jabot et manchettes de dentelles; tricorne sous le bras gauche; cheveux poudrés et munis du catogan. Daté de 1758. Grand, mince, élégant, les traits réguliers, le teint frais, et paraissant jeune encore, le beau gentilhomme possède extérieurement tous les avantages qui lui donnaient le droit de plaire. Sous ces séduisants dehors, le fond était fort ordinaire... « Le comte d'Adhémar, dit Mme de Genlis, prétend être de la maison de Grignan et fait établir dans ce sens sa généalogie par Chérin, mais sans aucune preuve certaine. Cependant, accueilli et fêté à la cour, il épousa la marquise de Valbelle, dame pour accompagner la Dauphine, veuve fort riche, lui sans fortune. Par le crédit de sa femme et des Polignac, il fut ambassadeur à Londres. Il avait été longtemps connu sous le nom de Montfalcon. Son esprit était commun et ses talents fort médiocres ».

33

L'ABBÉ ALLAIRE

L'abbé Allaire (Mathurin-Antoine), ancien précepteur du duc de Chartres, de profil à gauche, droit et raide, est appuyé sur sa canne qu'il tient de la main droite. Ses traits sont intelligents, mais non sans une certaine sécheresse. Tête nue; petite calotte sur la tonsure, tricorne sous le bras gauche, costume violet de *monsignor*. Bureau chargé de livres et de « tout ce qu'il faut pour écrire », fauteuil à côté du bureau. 1760. L'abbé Allaire mourut au Palais-Royal le 22 juin 1775. Il semble que, dans ce pédagogue, il y a du pédant.

34

LE MARQUIS D'AMEZAGA

Ignace de Urtado, marquis d'Amezaga, gentilhomme espagnol, servit pendant longtemps dans les armées françaises. On le trouve à Fontenoy en 1745 et au siège de Berg-op-Zoom en 1747. Maréchal-de-camp par brevet en 1759, il combat, en cette qualité, sur le Rhin pendant la campagne de 1760. Blessé à Warbourg, il est obligé de quitter l'armée. Il avait épousé Marie-Anne de Vougny, veuve de Jean-Jacques Amelot de Chaillou et mère d'Antoine-Jean Amelot, marquis de Chaillou, secrétaire d'État; elle mourut au mois de mars 1783.

Le marquis d'Amezaga, debout de profil à gauche, se promène au milieu d'une campagne coupée d'un cours d'eau, que traversent deux sangliers. Quoique un peu gros déjà, il a fort bon air dans l'habit de Saint-Cloud. Date probable, 1763. « Cet agréable débauché, dit M. de Lédans, nous est venu de la cour de Lunéville, de laquelle on n'arrive pas trop gauche dans celle du Palais-Royal ». On l'aimait à Chantilly tout autant qu'à Saint-Cloud. « M. le prince de Condé fait tant de cas du marquis d'Amezaga, que, quoiqu'il ne soit par aucune fonction attaché à Son Altesse Sérénissime, Elle lui a écrit,

dès qu'Elle l'a su veuf, qu'Elle comptait que, libre désormais, il pourrait venir loger dans son palais, où Elle lui faisait meubler un appartement » (*Mémoires secrets,* 26 mars 1783). Assidu aux chasses du prince de Condé, le marquis d'Amezaga a donné son nom à un des carrefours de la forêt de Chantilly.

35

LE CHEVALIER D'AMPOIGNÉ

Henri-René d'Hélicaud d'Ampoigné, gentilhomme du duc d'Orléans, avec de la finesse dans les traits et de l'esprit dans la physionomie, affecte, dans sa tenue, de si singulières négligences, qu'on se sent troublé devant son image. Ses cheveux à moitié poudrés et relevés au sommet de la tête, comme pourraient l'être ceux d'une femme, lui donnent quelque chose d'interlope, presque de suspect. Assis de profil à gauche, les jambes familièrement croisées l'une sur l'autre, le chevalier d'Ampoigné pose sa main droite sur un long mouchoir de couleur jeté négligemment sur ses genoux, et tient sa tabatière dans son autre main rejetée en arrière. Sa chemise à jabot, ouverte sur le cou et sur la poitrine, est d'un complet débraillé. Sous une sorte de robe de chambre d'un gris bleuâtre, flottant à l'aventure autour du corps, paraissent un gilet d'un blanc douteux presque déboutonné, une culotte noire hâtivement passée, des bas blancs et des pantoufles jaunes éculées qui ne tiennent pas aux pieds. Malgré ce désordre, il y a dans cette figure de l'élégance et même une certaine distinction. Les traits sont réguliers et fins, la physionomie est intelligente. Et de toutes ces incohérences, Carmontelle a tiré un de ses meilleurs portraits. Fond de plein air. Date probable, 1770.

36

M. AUBIN

Jean-Baptiste-Antoine Gobert, dit Aubin, sous-écuyer du duc d'Orléans et officier du vautrait, est vêtu de l'habit de la vénerie d'Orléans et chaussé

LE CHEVALIER D'AMPOIGNÉ

GENTILHOMME DU DUC D'ORLEANS

de lourdes bottes à chaudron. Il a mis pied à terre au rendez-vous de chasse, et se tient aux ordres, debout de profil à gauche, en une attitude respectueuse, son tricorne dans la main droite, sa main gauche appuyée sur son couteau de chasse. M. Aubin est bien pris dans sa petite taille et vigoureux encore, quoiqu'il ne soit plus jeune. La physionomie de cet homme, que « les sangliers craignaient comme le feu » (Lédans, 211), ne manque pas d'une certaine douceur. Date probable, 1762.

37

M. AUGEARD PÈRE

Jacques Augeard, maître d'hôtel du duc d'Orléans, était entré en 1720 au service du Régent en qualité d'intendant. Il avait épousé, en 1732, Marie-Geneviève de Vougny, qui lui donna un fils dont le portrait va suivre... Debout de profil à gauche, M. Augeard père promène à travers la campagne sa corpulente, joviale et importante personne. Agé déjà, de traits réguliers et de physionomie spirituelle, coiffé à la mode de 1770 environ, cravaté de blanc et portant jabot de dentelle, il tient sa canne de la main droite, son tricorne sous le bras gauche, et, des basques de son habit en velours frappé couleur saumon, sort horizontalement son épée.

38

M. AUGEARD FILS

Jacques-Mathieu Augeard, fermier-général, devint secrétaire des commandements de la Reine en 1777, et partagea, dès les premiers jours de la Révolution, la haine dont la reine était l'objet. Il fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et Montmédy; acquitté sur la première accusation, il échappa à la seconde en se retirant à Bruxelles. Rentré en France en 1799, il mourut à Paris en 1805. Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1767 à 1799; ils ont été publiés en 1866... Dans le portrait de Car-

montelle, exécuté vers 1770, J.-M. Augeard est jeune encore; il est joli homme, et le sait bien. Son visage très régulier est dépourvu d'expression. Debout de profil à gauche sur une terrasse à balustres dominant un parc, la main droite enfoncée dans le gilet, et le tricorne sous le bras gauche, il est vêtu d'un habit et d'un gilet gris perle, bordés et galonnés d'argent, d'une culotte noire, et de bas d'un gris plus foncé que celui du vêtement.

39

AUGUSTE

« Auguste, jeune nègre de Mme la duchesse de Chartres, que cette princesse aimait beaucoup. C'est celui que le commissaire Lascaris-Jonas avait eu l'adresse de lui faire désirer longtemps, en l'amenant à lui en offrir une somme décuple de sa valeur, qu'il se fit un mérite de refuser, pour le lui vendre plus cher encore. C'est-à-dire qu'ayant refusé mille écus du négrillon, il en eut plus de quatre mille en bagues et tabatières, indépendamment du crédit de la bonne princesse, qu'il mit à contribution pour faire courir la poste à son avancement » (Lédans, 117).

Auguste, coiffé et habillé de blanc, debout de profil à gauche au milieu d'un parc, s'appuie des deux bras au dos d'un fauteuil. Avec l'instinctive paresse de sa race, il s'abandonne avec délices au plaisir de ne rien faire.

40

LE MARQUIS DE BARBANÇON

Louis-Antoine du Prat de Nantouillet, marquis de Barbançon, veneur du duc d'Orléans, fut lieutenant au régiment du Roi en 1731, servit en Italie jusqu'en 1735, puis dans l'armée du Rhin, ensuite en Allemagne jusqu'en 1745, et enfin en Flandre. Maréchal-de-camp en 1748, inspecteur-général de la cavalerie en 1754, lieutenant-général en 1758.

De profil à gauche et monté sur un cheval blanc, dont la selle est garnie

d'un tapis de velours rouge frangé d'or, M. de Barbançon, le tricorne galonné d'or enfoncé droit sur le front jusqu'au-dessus des yeux, tient sa bride de la main gauche, et pose la main droite sur son fusil, dont la crosse est prise dans un arçon de selle. Paraissant presque jeune encore, son visage est plaisant et résolument accentué. Il porte l'habit de l'équipage du vautrait aux couleurs de la vénerie d'Orléans, vert, galonné d'or et de blanc, les basques à retroussis blanc. Fond de forêt. Daté de 1763.

41

LE JEUNE COMTE DE BARBANÇON

Augustin-Jean-Louis-Antoine du Prat, comte de Barbançon, fils du marquis de Barbançon dont nous venons de décrire le portrait, est un bel enfant de dix à douze ans, portant avec une satisfaction naïve le costume de la vénerie d'Orléans : habit rouge largement garni de jaune, gilet et culotte bleus, longues bottes noires montant jusqu'aux genoux. Le tricorne sous le bras gauche et le couteau de chasse au côté, il caresse un épagneul noir et feu, qui pose familièrement sur lui ses deux pattes de devant. Fond boisé. 1763. On a, devant ce portrait, l'impression d'une bonne ressemblance.

42

LE COMTE DE BARBANÇON

Huit ans se sont passés, et M. le comte de Barbançon, d'enfant que nous le voyions tout à l'heure, est devenu un beau jeune homme d'une vingtaine d'années, de physionomie douce et fort attachante, très grand, surtout très haut monté sur jambes, et portant encore avec une certaine gaucherie l'habit de Saint-Cloud. Assis de profil à gauche dans un fauteuil de bois garni de toile bleue, sur une terrasse dominant les bois, il enserre de la main gauche le bras du fauteuil, et tient de la main droite un livre ouvert sur ses genoux. 1771.

43

LE COLONEL BARRÉ

« M. le colonel Barré, Anglais, gros joueur, etc. » (Lédans, 273), était probablement parmi les familiers du Palais-Royal. Sans doute aussi, il jouait la comédie, car c'est en train d'étudier un de ses rôles que Carmontelle semble l'avoir représenté. Debout de profil à droite, le colonel Barré, tout de rouge habillé, s'avance vivement et avec passion, le bras droit tendu en avant avec violence, tandis que de la main gauche il tient le manuscrit de la pièce dans laquelle il s'essaie comme acteur. Il est jeune encore et plutôt maigre que gras. Ses traits, fins et expressifs, devaient se prêter avec facilité au jeu des passions. Fond d'appartement. Date probable, 1765.

44

M. DE BOIS-MASSOT

Au milieu des bois et avant l'attaque, Guillaume-Marin de Rouil de Bois-Massot, gentilhomme de la vénerie du duc d'Orléans, est debout et de profil à gauche. Vêtu de l'habit de sa charge, il a encore ses bas blancs de gala, ainsi que ses souliers découverts à boucles d'argent; son cor de chasse est passé en bandoulière par dessus son habit rouge; son long couteau de chasse pend à son côté; son tricorne est dans sa main droite, et il tient en laisse, de la main gauche, deux limiers blancs coiffés et tachetés de couleur fauve. On aperçoit, derrière lui, la croupe du cheval qu'il va monter et les bottes à chaudron qu'il va chausser. M. de Bois-Massot est un endurci chasseur. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il n'en est pas moins vigoureux. Carmontelle l'a peint au vif et nous le donne sans doute fort ressemblant, avec son œil ardent, son visage osseux et hâlé par le grand air, sa mine renfrognée et presque rébarbative... Ce portrait aurait été peint en 1764.

45

BELLER

Liennard Beller (c'est ainsi qu'il signe son nom), suisse du duc d'Orléans. En grande livrée, tête nue, la canne à la main et l'épée ballante au côté, il se tient debout de profil à gauche entre des colonnes qui commandent l'entrée d'un des palais du prince. Il ne représente pas un homme de grande taille, et il a, dans ses traits, plutôt de la finesse que de l'importance. Cependant, dit M. de Lédans, « Beller était au Palais-Royal ce que le fameux Bousk était à Versailles, où pendant trente ans, à la porte de glaces de l'appartement du Roi, il fit retentir de sa voix de Stentor ces formidables monosyllabes :

LE ROI!!! MESSIEURS. »

Dessin à la sanguine et au crayon noir. Date probable, 1760.

46

LE COMTE DE BLOT

Gilbert de Chauvigny, comte de Blot, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, était à Fontenoy et à Raucoux, commandait le régiment de Chartres-infanterie à Hastembeck et le régiment d'Orléans à Crevelt; brigadier par brevet à l'attaque du camp de Borck, maréchal-de-camp en 1761. Le comte de Blot avait été présenté au roi par le chevalier d'Apchier en novembre 1749, et ce même jour le roi signa le contrat de mariage du comte avec Mlle d'Ennery.

Le comte de Blot, portant l'habit de Saint-Cloud, est debout, de profil à gauche, devant une table de jeu chargée de cartes. L'obésité le menace. Sa physionomie est honnête. Il a le regard à fleur de tête et l'air satisfait d'un homme qui ne voit pas loin devant lui. C'était un brave, mais d'esprit court. « M. le comte de Blot, mari de la dame d'honneur de Mme la duchesse de

Chartres, était certainement l'homme le plus borné qu'on ait vu dans le monde » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

47

M. DE BOISANDRÉ

Jacques-Henri-Anselme-Joseph-Auguste Poret de Boisandré, commandant de la vénerie du duc d'Orléans, ancien capitaine de cavalerie, gouverneur du château du Raincy, est chevalier de Saint-Louis. Vêtu de l'habit vert de Villers-Cotterets tout galonné de jaune, et portant son tricorne sous le bras gauche, il se promène en lisant une lettre que de la main droite il tient ouverte devant lui. Un petit épagneul noir et feu fait le beau en son honneur. M. de Boisandré est jeune encore dans ce portrait, et de physionomie insignifiante. Pour fond, des perspectives ouvertes sur un parc. 1764.

48

Mme DE BOISANDRÉ

« Mme de Boisandré, femme du commandant de la vénerie de M. le duc d'Orléans. C'était une femme de mœurs très austères, ce qui n'était point du tout à la mode dans ce temps là » (Lédans, 102). Mme de Boisandré est jeune encore dans le portrait de Carmontelle. Assise de trois quarts à gauche au milieu d'un parc, elle est fort élégante dans sa robe blanche semée de bouquets de roses, dont le corsage décolleté est rehaussé d'un nœud rouge à la hauteur des seins. Sa coiffure, agrémentée de minuscules boutons de roses et rehaussée d'une aigrette blanche, dénonce, ainsi que la robe, une contemporaine de Mme de Pompadour. De ses deux mains, elle fait de la frivolité. Une levrette est couchée sur les genoux de la dame, et semble s'y trouver bien. On peut donner, avec toute vraisemblance, à ce portrait une date allant de 1760 à 1762.

49

Mme DE BOISANDRÉ

« Mme de Boisandré, femme de l'écuyer cavalcadour de l'écurie de M. le duc d'Orléans, avait une piété douce et franche, des mœurs simples, et l'esprit comme les mœurs » (Lédans, 451). Elle est jeune encore, mais par la manière dont elle est habillée et coiffée, on peut lui donner de quinze à vingt ans de moins qu'à la dame de Boisandré du précédent portrait, dont elle est sans doute la belle-fille. Le fils du commandant de la vénerie du duc d'Orléans a été probablement écuyer cavalcadour de l'écurie du duc d'Orléans, et c'est sa femme dont Carmontelle nous donne ici le portrait. Elle est jeune encore et sans beauté, mais sa physionomie est intelligente, et, puisque M. de Lédans nous l'affirme, il devait y avoir chez cette dame, sous une apparente sécheresse, un grand fond de pureté. La femme de l'écuyer cavalcadour, assise de profil à gauche au milieu d'un parc, fait gravement de la frivolité. Elle est maigre et paraît maladive. Sa robe, élégante de forme, est de couleur austère; le gris de fer en est encore assombri par les nœuds qui l'accompagnent. Les cheveux bruns, très haut montés sur la tête, prennent, sous la poudre, une teinte grise semblable à celle de la robe, et la barbe de dentelle blanche qui les surmonte ne parvient pas à les égayer. Seul, un gros bouquet de roses blanches et rouges, planté au milieu du corsage, apporte une note claire au milieu de tous ces gris. 1780 environ.

50

M. DE BONNEVAL

« M. de Bonneval, maître d'hôtel du duc d'Orléans, avait quelque esprit et faisait des vers. Mais il avait passé sa vie en province, et en avait conservé les manières » (Mme de Genlis, *Mémoires*). « Il se croyait un grand clerc, parce qu'il avait fait le voyage de Rome comme le capucin de Luçon; et se croyait

un homme de qualité, parce que son père avait été *capitoul*. A ces deux sottises près, Bonneval était un fort bon homme » (Lédans, 439). D'une corpulence respectable et d'un âge assez mûr déjà, il se promène au milieu d'un parc, son tricorne sous le bras gauche, portant de la main gauche un livre à demi fermé, et s'appuyant sur sa canne qu'il tient de la main droite. Ses traits réguliers ont de la fadeur plutôt que de l'expression, et il y a dans toute sa personne quelque chose d'emprunté. Son habit, d'un bleu clair, est bordé d'une large passementerie d'or. Daté de 1769.

51

M. DE BROSSARD

Debout de profil à gauche au milieu des bois, M. de Brossard, écuyer commandant l'écurie de M. le duc d'Orléans, porte l'habit de la vénerie d'Orléans. Un peu raide dans sa haute taille, il tient son tricorne de la main gauche, et tend en avant la main droite vers un interlocuteur qui se perd hors du champ du tableau. Sa physionomie a du caractère. Daté de 1781... François-Constantin de Brossard avait épousé Mlle de Villemomble, « aussi vertueuse que belle » (Lédans, 375), fille du duc d'Orléans et de Mlle Le Marquis. L'abbé de Saint-Phar et l'abbé de Saint-Albin, frères jumeaux nés en 1750, étaient les frères de Mlle de Villemomble.

52

M. DE CARMONTELLE

Carmontelle (1) s'est peint lui-même assis de profil à gauche, vêtu d'un habit de velours frappé grenat moucheté de vert, et en train de dessiner et de peindre un de ses portraits dans un grand album ouvert devant lui sur sa table de travail. Ses moyens sont très simples, et l'on saisit ici sur le vif la

(1) Voir la notice sur Carmontelle, en tête du présent ouvrage.

CARMONTELLE

LECTEUR DU DUC DE CHARTRES

manière dont il en usait. Maintenant de la main gauche la feuille de papier sur laquelle il travaille, il tient de sa main droite un porte-crayon emmanché d'un crayon rouge à l'une de ses extrémités et d'un crayon noir à l'autre bout. Avec le crayon rouge, il modèle les chairs, le visage et les mains; avec le crayon noir, il dessine les vêtements. Une petite palette chargée de couleurs à l'aquarelle et à la gouache, quelques pinceaux et un verre d'eau, sont sur la table, à portée de sa main, pour colorier son dessin quand il le juge convenable. C'est ce qu'il a fait pour la plupart de ses portraits, et notamment pour le sien. D'après la manière dont il est coiffé, Carmontelle est là vers 1762. Agé de quarante-cinq ans à peu près, il était en pleine possession de lui-même, et il a dû se peindre avec une grande vérité. Son visage, bien dessiné, a de la physionomie; ses traits, réguliers, ont de la finesse et du caractère. On comprend, à regarder ce portrait, la faveur dont devait jouir le spirituel dessinateur à la cour du duc d'Orléans.

53

LE DUC DE CÉRESTE-BRANCAS

Vêtu de l'habit de Saint-Cloud, assis, tête nue de profil à gauche, sur une terrasse d'où l'on aperçoit un parc et le château qui le domine, le duc de Céreste-Brancas tient des deux mains un grand livre ouvert sur ses genoux (1). Agé déjà et de physionomie assez insignifiante, il porte le cordon bleu du

(1) Les Céreste-Brancas, originaires de Naples, s'établirent dès le quatorzième siècle dans le Comtat Venaissin. Henri de Brancas, grand sénéchal de Forcalquier, qui se qualifiait prince de Naxis et premier gentilhomme du royaume de Naples, mourut le 25 janvier 1700, laissant un grand nombre d'enfants, hommes d'église et hommes d'épée. — Le plus célèbre d'entre eux fut Louis de Brancas, marquis de Céreste, né le 19 janvier 1672, mort en 1750; colonel du régiment d'Orléans-infanterie (15 juillet 1699), brigadier (4 juin 1702), maréchal-de-camp (26 octobre 1704), lieutenant-général (20 mars 1710), deux fois ambassadeur en Espagne (1714-1727), maréchal de France (11 février 1741). Il avait épousé Élisabeth-Charlotte-Candide de Brancas-Villars. — C'est son fils dont Carmontelle donne ici le portrait : Louis-Paul, marquis de Brancas, né le 25 mai 1718, lieutenant-général en 1759, devenu grand d'Espagne par suite de la mort de son frère aîné, le comte de Forcalquier, fut nommé par Louis XVI duc de Céreste-Brancas et mourut en 1802.

Saint-Esprit et la fameuse plaque dont les diamants faisaient tapage. Le duc de Céreste-Brancas, au dire de Lédans, aurait été surtout célèbre « par son attelage pie et par l'entourage de son Saint-Esprit » (Lédans, 237).

54

LE BAILLI DE CHAMPIGNELLES

« Le bailli de Champignelles, oncle du marquis de Champignelles des Gardes du corps » (Lédans, 341), a mis pied à terre au milieu des bois. La bride de son cheval passée au bras gauche, il s'apprête à sonner du cor. Chaussé de bottes à chaudron et coiffé d'un tricorne enfoncé jusqu'au bas du front, il porte l'habit de la vénerie d'Orléans, sur lequel sont attachées la croix de Malte et la croix de Saint-Michel. Le bailli de Champignelles, beau de visage, a la physionomie d'un brave. Il doit avoir passé la cinquantaine dans ce portrait, et il est d'une rare vigueur encore. Date probable, 1763 (1).

55

M. DE CHATEAUBRUN

Le portrait de Châteaubrun par Carmontelle n'est pas daté. En le supposant exécuté vers 1762, Châteaubrun aurait eu alors environ soixante-seize ans (2). C'est bien l'âge, en effet, qu'on lui peut donner dans ce dessin. Coiffé

(1) Charles-Casimir de Rogres de Champignelles, cornette au régiment des Cuirassiers du Roi en 1729, fit campagne sur le Rhin en 1737 ; se distingua à Dettingen en 1743 ; fit les guerres de Flandre, et passa comme brigadier, en 1748, à l'armée des Pays-Bas ; maréchal-de-camp en 1759 ; combattit en Allemagne en 1761.

(2) Jean-Baptiste Vivien de Châteaubrun, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775. Après avoir débuté par une tragédie de Mahomet II, qui avait obtenu onze représentations, il entra comme maître d'hôtel chez le duc d'Orléans (le Régent), qui le nomma sous-précepteur de son fils, le prince Louis d'Orléans. Par égard pour les scrupules religieux de son élève, Châteaubrun renonça au théâtre, et ne s'y remit qu'en 1752, après la mort du duc, confiné depuis longtemps dans l'abbaye de Sainte-Geneviève. Il donna alors *les Troyennes* (1754), dont le succès fut dû au talent de Mlles Clairon et Gaussin. Puis vinrent *Philoctète* (1755) et *Astyanax* (1756), qui tombèrent aussitôt. *Antigone* et *Ajax* suivirent. Les manuscrits de ces deux dernières tra-

d'une perruque démodée, vêtu d'un costume amarante de coupe également surannée, le tricorne sous le bras gauche, l'épée au côté et la main droite enfoncée dans le plastron de sa redingote, il se tient droit et roide dans sa petite taille, les reins cambrés et la démarche haute. Son visage desséché, ses traits fins et comme aiguisés par le temps, feraient songer à un Voltaire de petite espèce, si la figure de Voltaire pouvait se répéter jamais, même en s'amoindrissant. Pour fond, les arbres d'un parc, au milieu desquels sont accumulés des monuments et des accessoires empruntés au théâtre.

56

LE MARQUIS DE CHASTELLUX

Habitué de la maison d'Orléans, à laquelle sa famille resta toujours fidèle, le marquis de Chastellux porte l'habit de Saint-Cloud. Jeune encore, debout et de profil à gauche, il tient de la main gauche son tricorne devant lui. Ses traits sont purs de ligne et fermes d'expression. Chastellux a trente-quatre ans dans ce portrait, qui est de 1768 (1).

gédies servirent au cuisinier du poète pour envelopper des côtelettes en papillote. Châteaubrun n'en avait pas moins été nommé à l'Académie française le 5 mai 1775, en remplacement de Montesquieu. Il eut Chastellux pour successeur.

(1) François-Jean, marquis de Chastellux, né en 1734, mort en 1788. Colonel du régiment d'Auvergne à vingt et un ans, fit les campagnes de la guerre de Sept ans à la tête du régiment de Guyenne (1756-1763), et servit sous Rochambeau, comme major-général, pendant la guerre de l'indépendance américaine (1780-1783), où il se lia avec Washington. A son retour en France, il fut nommé gouverneur de Longwy et inspecteur d'infanterie. Tout homme de guerre qu'il était, il cultiva les lettres, les sciences et les arts. En 1764, il prit parti pour l'inoculation de la petite vérole, et fut un des premiers à se soumettre à cette opération. Il publia, en 1772, son *Traité de la félicité parfaite*, qui lui valut d'être reconnu par Voltaire et les encyclopédistes comme le digne descendant du chancelier d'Aguesseau, son aïeul. Les portes de l'Académie françaises s'ouvrirent alors devant lui. Il y succéda à Châteaubrun, et y fut reçut par Buffon, le 27 avril 1775. Enthousiaste de la musique italienne, il a laissé un *Essai sur l'union de la poésie et de la musique*. Dans un autre ordre d'idées, ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale* se lisent toujours avec intérêt... Chastellux, à l'âge de cinquante-trois ans, épousa miss Plunkett, et ne laissa qu'un fils posthume, qui fut pair de France et mourut sans postérité en 1856. Les Chastellux actuels descendent de César-François, frère aîné du marquis dont nous avons ici le portrait.

57

LE MARQUIS DE CHAUMONT-BERNAGE

Louis de Bernage, marquis de Chaumont, maréchal-de-camp, porte l'habit de Saint-Cloud, mais en use assez librement avec cet habit : son gilet, au lieu d'être noir, est blanc et semé de fleurs; sa culotte, au lieu d'être noire, est rouge; et ses bas, au lieu d'être également noirs, sont blancs. Il est jeune encore, assez beau de visage et d'une physionomie agréable. Daté de 1769, ce portrait est d'une parfaite sincérité de ressemblance.

58

LE GÉNÉRAL CLARKE

Le général Clarke, tête nue et tout habillé de velours gris moucheté de noir, est debout de profil à gauche. Sa physionomie est fine. Il porte le tricorne sous son bras gauche et l'épée à poignée d'or à son côté. La main droite est enfoncée dans le plastron du gilet, et dans la poche de ce même gilet disparaît la main gauche. En sa double qualité d'Anglais et de général, Clarke était le bien venu dans la maison d'Orléans.

59

LE CHEVALIER DE CLERMONT D'AMBOISE

Le chevalier de Clermont d'Amboise a trente-cinq ans sur ce portrait, auquel on donne avec vraisemblance la date de 1763 (1). Il est depuis un an

(1) Jean-Baptiste-Charles-François, chevalier de Clermont d'Amboise, fils de Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise, marquis de Renel et de Montglas, comte de Cheverny, et d'Henriette de Fitz-James, naquit à Paris le 5 août 1728, et fut massacré aux Tuileries le 10 août 1792. Colonel du régiment de Bretagne, brigadier d'infanterie en 1756, chambellan du duc d'Orléans en 1762, ambassadeur de France en Portugal de 1768 à 1774, puis ambassadeur à Naples. Il ne laissa pas de postérité.

chambellan du duc d'Orléans, et il se passera cinq ans encore avant qu'il soit ambassadeur. Il est beau de visage, a grand air, et se tient avec noblesse dans la posture où Carmontelle a dessiné un grand nombre des gentilshommes dont il a fait les portraits : debout de profil à gauche, le tricorne sous le bras gauche, la main gauche dans la poche de la culotte et la droite enfoncée dans le gilet. M. de Clermont porte sans doute ici le costume de la charge qu'il occupait à la cour du Palais-Royal : habit rouge à larges pans, bordé d'un galon d'or ; culotte du même ton que l'habit ; cravate blanche ; jabot et manchettes de dentelles ; bas blancs ; souliers noirs à boucles d'argent. Coiffure répondant à la date du portrait. Fond de plein air... « M. le chevalier de Clermont d'Amboise, depuis comte de Clermont d'Amboise, aimait beaucoup les filles et la musique de Gluck. A la suite de plusieurs ambassades, le roi lui donna le cordon bleu. Il vint se brûler à la chandelle dans la matinée du 10 août. Les Marseillais lui coupèrent le cou à la petite porte du couloir par laquelle plusieurs tentèrent de s'échapper » (Lédans, 344).

60

M. COLLÉ

Le nom de Collé (1) et son titre sont écrits de la main de M. le duc d'Aumale au revers de ce portrait, qui est catalogué sous le n° 503 dans le manuscrit de Lédans, avec ces seuls mots : « M. Collé, lecteur du duc d'Orléans,

(1) Charles Collé (1709-1783), parent de Regnard et fils d'un procureur au Châtelet, fut nommé, avec le titre de sous-fermier, adjudant de M. de Meulan, receveur-général de la Généralité de Paris. Admis au Palais-Royal en 1730, lecteur et secrétaire des commandements du duc d'Orléans, dont il eut toutes les faveurs, il composa pour le théâtre de ce prince une foule de vaudevilles et de parades d'une gaieté franche, souvent par trop gauloise. Membre du *Caveau*, il s'y retrouvait avec Piron, Gallet, Panard et Crébillon fils, qu'il égayait par des chansons faites à l'image de son temps. *La Vérité dans le vin*, la meilleure pièce de son *Théâtre de société* (1768), donne sa juste mesure. Deux de ses comédies, jouées au Théâtre-Français, *Dupuis et Desronais* (1763) et *la Partie de chasse de Henri IV* (1774), eurent du succès. Mme Guizot, fille du receveur-général Meulan, l'avait connu : « Je vois d'ici, écrit-elle, ce bon Collé, avec son grand nez et sa petite perruque, sa mine étonnée, son air grave, son imperturbable et sérieuse gaieté, se divertissant de tout, ne riant jamais de rien ». Ce rieur *en dedans*, d'un commerce si agréable, eut une fin lamentable. « Cet excellent convive, cet homme de société charmante,

auteur de *la Vérité dans le vin* ». Collé, de profil à gauche, est tout de noir habillé, se tient droit, grave et presque raide, la main gauche ramenée sur la poitrine, et son tricorne jeté sous le bras gauche. On le reconnaît à son grand nez, ses traits presque sévères, et cette bouche aux plis graves, qui disait, sans jamais rire, de si joyeuses choses. D'après sa coiffure, son portrait par Carmontelle doit dater de 1775 environ ; il avait alors à peu près soixante-dix ans et il approchait de son déclin.

61

LE COMTE DE CROIX

« M. de Croix, dit Mme de Genlis, est un vieillard éclopé, boiteux, avec des cheveux blancs bien parfumés, un habillement négligé en apparence, mais de la plus grande recherche. A l'âge de cinquante ans, il avait l'air d'en avoir quatre-vingts. Il a eu les plus grands succès auprès des femmes, et ne se console pas de n'être plus un homme à bonnes fortunes. Ce vieillard prématuré est plein d'humeur et de fantaisies. Ne pouvant plus plaire aux jeunes personnes, il les hait. C'est lui que la vieille reine appelait *l'invalide de Cythère*. C'est une triste chose qu'un invalide sans gloire, et que des infirmités qui ne rappellent que des désordres honteux. C'est un malheureux être qu'un vieil *invalide de Cythère*,

Qui n'a pas l'esprit de son âge,

et qui...

De son âge a tout le malheur (1). »

si couru des femmes, si fêté des hommes, est un nouvel exemple de la faiblesse de notre humanité. Quoiqu'il ne soit pas vieux, il est devenu si vaporeux, si maussade, si chagrin, si insupportable, que non seulement il ne va nulle part, mais que ses amis les plus intimes ont été obligés de l'abandonner. M. de Monsigny, commensal comme lui de la maison d'Orléans, M. de Carmontelle aussi, qui lui étaient extrêmement attachés, n'ont pu tenir à son commerce et l'ont quitté les derniers. Il n'est plus entouré que de mercenaires qui le détestent, qui lui rendent la mauvaise humeur qu'ils en éprouvent, et le font enrager tour à tour. Voilà ce que c'est que la fin d'un vieux garçon qui ne sait pas se rendre aimable jusque dans la vieillesse » (*Mémoires secrets*).

(1) Voltaire (cité dans les *Mémoires* de Mme de Genlis).

Le comte de Croix porte l'habit de Saint-Cloud et la croix de Saint-Louis. Assis de profil à gauche en vue de son parc, devant une balustrade de pierre ajourée, il croise avec lassitude ses jambes l'une sur l'autre, et tient sa canne en travers sur ses genoux à portée de ses mains. Tête nue, maigre, fatigué, délabré, l'air hargneux et mauvais, paraissant certainement plus âgé que son âge, le pauvre comte semble en vouloir à tout le genre humain de n'être plus jeune. « Un mauvais plaisant disait que le vieux comte de Croix ressemblait comme deux gouttes d'eau à un homme de qualité empaillé. Il avait beaucoup d'esprit, ne dînait jamais, et soupait comme un ogre. Bien des gens ont prétendu qu'il était le père positif du cardinal de Rohan. Mme de Guéménée, dans un accès de colère contre son fils, s'en était même vantée. Le comte de Croix est mort très vieux, sans indigestion, quoique soupant toujours comme quatre » (Lédans, 247).

62

DUCAN

Ducan, tailleur à Villers-Cotterets, s'avance, de profil à gauche, à travers les rues de la ville, son large tricorne sous le bras gauche, sa main gauche ballante à son côté, et s'appuyant de sa main droite sur une haute canne. D'une laideur extraordinaire sous la lourde perruque cannelée qui le coiffe, il porte gaiement sa disgrâce physique. On aurait pu peut-être appliquer le mot de *caricature* à ce portrait, qui n'était sans doute que fort ressemblant.

63

LA MARQUISE DU CREST

Le marquis Charles du Crest, frère de Mme de Genlis, avait épousé Mlle de Raffetot. Le roi signa son contrat de mariage le 12 février 1775 (*Mercure*, mars 1775). « Cette belle-sœur de Mme de Genlis était une petite merveille, dit Mme de Gontaut. Elle avait les yeux chinois, pleins de douceur et d'ex-

pression, le nez spirituel, la démarche d'une odalisque. On lui faisait beaucoup la cour. Le mari n'était pas jaloux. Il savait que Le Pelletier de Mortefontaine était son amant » (*Mémoires* de la duchesse de Gontaut). Le marquis du Crest, pendant la Révolution, émigra à Hambourg, où il retrouva sa sœur. César, son fils, et Georgette, sa fille, furent élevés par Mme de Genlis.

Assise, de profil à droite, à l'ombre d'un grand arbre au milieu d'un parc, la marquise du Crest fait de la frivolité, ce qui ne l'empêche pas d'être fort attentive à tout ce qui se passe autour d'elle. Sa robe blanche, que termine par le bas un large volant plissé, est garnie de ruches au corsage, aux manches et sur les côtés. Pour égayer tous ces blancs, un gros bouquet de roses fleurit au milieu de sa poitrine. Sur les cheveux poudrés et montés en mousse au-dessus de la tête, un coquet chapeau de paille jaune, piqué de fleurettes blanches et posé sur le côté gauche. Coiffure et robe nous placent en pleine époque de Marie-Antoinette. On retrouve bien dans le portrait de Carmontelle le regard éveillé, les traits fins, spirituels et provocants, dont Mme de Gontaut gratifie la belle-sœur de Mme de Genlis. On ne saurait, néanmoins, appliquer le mot de « merveille » à la femme représentée dans ce portrait.

64

LE COMTE DU DRENEUC

Dans le dessin de Carmontelle, M. du Dreneuc (1) porte l'habit de Saint-Cloud, mais avec un gilet blanc, une culotte blanche et des bas blancs. Son tricorne sous le bras gauche, il se promène, de profil à droite et la canne à la main, au milieu des bois. Jeune encore, il est sans beauté et d'une physionomie peu agréable. Date probable, 1765.

(1) Jacques-Philippe Le Long, comte du Dreneuc, était capitaine aux Gardes et cordon rouge. Il passait pour un joueur de profession. Émigré, il servit dans l'armée des Princes. Il avait épousé une des filles de Maurice Marquet, fermier général, grand-père de M. de Norvins, l'historien de Napoléon Ier (*Souvenirs* de Norvins).

65

LE CHEVALIER DU DRENEUC

Frère du comte du Dreneuc, et comme lui capitaine aux Gardes, le chevalier porte aussi l'habit de Saint-Cloud, avec gilet, culotte et bas blancs. Jeune encore et sans plus de beauté que le comte, il est assis en plein air, de profil à droite, et joue du violon.

66

LE COMTE DE DURFORT

Dans le portrait de Carmontelle, le comte de Durfort (1), « alors chambellan de M. le duc d'Orléans et colonel du régiment de Chartres-infanterie » (Lédans, 100), porte l'uniforme de son régiment : habit blanc à revers rouges, gilet blanc, culotte blanche. Debout de profil à gauche, tête nue, le tricorne sous le bras gauche et l'épée en verrouil. Il a trente-cinq ans environ. Sa tête est belle et d'un accent plein de décision, sa taille bien prise, sa démarche élégante. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Fond lavé à l'aquarelle. Date probable, entre 1758 et 1760.

67

LE MARQUIS D'ÉTREHAM

Jacques-Robert Le Héricy, marquis d'Étreham, avait servi de 1723 à 1748, et fait toutes les campagnes de ce temps en Flandre et à l'armée du Rhin. Il se retira en 1748, après avoir été nommé lieutenant-général. Habitué du

(1) La famille des Durfort, de Guyenne, originaire de l'Agénois, commence en 1063, et prétend descendre des comtes de Foix. Sa filiation remonte à Durfort, chevalier en 1305, qui acquit la terre de Duras par son mariage avec une nièce du pape Clément V... Louis-Philippe, comte de Durfort, dont il est ici question, entra au service comme lieutenant au régiment d'infanterie d'Auvergne en 1744, commanda une compagnie à Fontenoy en 1745, fut enseigne en 1746, colonel en 1758, fit les campagnes d'Allemagne en 1759 et 1760, et fut créé maréchal-de-camp en 1762.

Palais-Royal, où son étrange et ridicule figure lui attirait force plaisanteries, on ne l'appelait dans la société que *le père,* quoiqu'il n'eût jamais eu femme ni enfants. « Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé *le père,* car il n'a rien de vénérable dans ses mœurs ni dans sa personne » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

Vêtu d'un long vêtement rouge bordé d'un liséré d'or, la main gauche ramenée en haut de la poitrine, le marquis d'Étreham, qui a déposé son tricorne et son épée sur une chaise placée derrière lui, se tient debout de profil à gauche devant une cheminée surmontée d'une glace. Il est grand, maigre, et d'une physionomie qui, malgré ce qu'elle a d'excellent, prêterait facilement à rire. Le portrait de Carmontelle est donc en parfait accord avec celui de Mme de Genlis.

68

LE CHEVALIER D'ESTREZ

Edme-François d'Estrez de Marnay, gentilhomme du duc d'Orléans, porte la croix de Saint-Louis sur l'habit de Saint-Cloud. Debout de profil à gauche, il se promène au milieu des bois, tenant sa canne de la main droite et son tricorne sous le bras gauche. Visage régulier, expression indécise. Jeune encore, il prend du ventre déjà. 1769.

69

M. DE FEUILLANT

M. de Feuillant, tête nue, de profil à droite, se promène sur une terrasse, d'où l'on descend par un escalier monumental, vers lequel il se dirige. Jeune encore, plutôt petit que grand, et de physionomie peu intéressante, il porte l'habit de Saint-Cloud, rouge galonné d'or. Pour fond, les charmilles et les arbres d'un parc. Date présumée d'après la coiffure : 1760.

70

MILORD FARNHAM

« Milord Farnham. C'était un Anglais du meilleur ton, et très fêté dans la cour du Palais-Royal » (Lédans, 330). Debout de profil à gauche, il se promène devant un palais et en vue d'un beau parc, tête nue, son tricorne sous son bras, la main gauche ramenée en avant sous la main droite, engagée dans le gilet. Costume : jabot et manchettes de dentelles; cravate noire; habit d'un vert tendre, à revers d'un jaune paille; culotte du même vert que l'habit; gilet du même jaune que les revers, gilet et habit bordés de galons d'or. Coiffure à la mode de 1763, date de ce portrait. Tonalités d'une harmonie charmante.

71

LE BAILLI DE GROLLIER

Décoré de la croix de Malte, portant l'habit de Saint-Cloud dans toute sa rigueur, et, sauf l'habit rouge, tout vêtu de noir, il s'avance de profil à gauche, le tricorne sous le bras et la canne à la main, vers une petite chapelle que l'on aperçoit à gauche au fond du tableau. Le bailli de Grollier n'est plus jeune dans ce portrait. L'air placide, avec une ferme et fine accentuation dans les traits, il devait être sage en même temps que bon. Date probable, 1765... Il s'agit ici d'Antoine-Charles-Joseph de Servières, bailli de Grollier, qui fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie. Maréchal-de-camp en 1758; lieutenant-général en 1762. « La mouche du coche pour le ministère de M. de Saint-Germain » (Lédans, 408).

72

LE BAILLI DE GUINES

Vêtu très correctement de l'habit de Saint-Cloud, grand, élancé, mince et droit, le tricorne sous le bras gauche, la main droite enfoncée dans le gilet et

la gauche fourrée dans la poche de la culotte, la croix de Malte sur la poitrine et le couteau de chasse au côté, M. le bailli de Guines s'avance, de profil à gauche, vers un mur où sont collées des affiches. L'œil est fatigué et la bouche railleuse. Physionomie originale. Ce portrait devait être ressemblant. Date probable, 1765. — Le bailli de Guines était l'oncle d'Adrien-Louis de Bonnières-Souastre, duc de Guines.

73

LE COMTE DE HESSENSTEIN

Charles-Édouard, comte de Hessenstein, fils naturel du roi de Suède, né en 1738, légitimé en 1745, mourut à Paris le 2 avril 1769. — Debout de profil à gauche et très correctement vêtu de l'habit de Saint-Cloud, il porte le cordon bleu et la plaque du Saint-Esprit. Le tricorne sous le bras droit, la main droite appuyée sur une canne et la main gauche fourrée dans la poche de la culotte, jeune encore, de petite taille et la tête trop grosse pour le corps, il s'avance vers un palais que l'on voit au fond du tableau à gauche. A droite, des ruines de fabrication moderne. Date probable, 1765.

74

M. DE LA BUSSIÈRE

M. de La Bussière, de profil à gauche, se promène au milieu des bois... Vêtu du rouge habit de Saint-Cloud, d'un gilet blanc, d'une culotte blanche et de bas blancs, il tient sa canne et son tricorne de la main droite, et met sa main gauche dans la poche de sa culotte. Jeune et beau, de physionomie sympathique, il a tout ce qu'il faut pour plaire, et justifie pleinement le dire de M. de Lédans : « Joli homme et gentilhomme ». Jean-Baptiste-Louis de La Bussière, écuyer de main du duc d'Orléans, était fils de Jean-Baptiste de La Bussière, gentilhomme du duc d'Orléans et gouverneur de Bagnolet.

75

M. DE LA CURNE

« M. de La Curne avait beaucoup de mérite, et jouissait de la même considération que son frère jumeau M. de Sainte-Palaye, de l'Académie française. Ces deux dignes hommes ne se sont jamais séparés un seul jour... » (Lédans, 99). M. de La Curne est assis de profil à gauche. L'embonpoint l'a envahi. Il y a du découragement dans son regard, de la lassitude dans sa physionomie, un certain affaissement dans toute sa personne. Au fond, de somptueux monuments inspirés de l'antique, plantés au milieu d'un parc. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Date probable, 1760.

76

LE CHEVALIER DE LASTIC

Le chevalier de Lastic porte l'habit de Saint-Cloud; seulement le gilet et la culotte, au lieu d'être noirs comme dans la stricte tenue de Saint-Cloud, sont rouges comme l'habit, et les bas, au lieu d'être noirs aussi, sont blancs. Le tricorne sous le bras, la canne dans la main gauche, et la main droite engagée dans le gilet, le chevalier, debout de profil à gauche, se promène dans un parc au fond duquel on aperçoit, non pas un château, mais de confortables maisons. Il est jeune d'allure et de physionomie agréable, avec un trop long nez toutefois pour être beau. Daté de 1769 (1).

77

LE COMTE DE LA TOUR-DU-PIN

On voit ici le comte de La Tour-du-Pin (2) dans son costume de colonel

(1) Charles-Antoine-Renaud de Lastic, né en 1713, chevalier de Malte en 1738, capitaine, puis mestre-de-camp de cavalerie, fut nommé brigadier des armées du Roi le 10 mai 1748. Il était premier gentilhomme du duc de Penthièvre.

(2) Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles, comte de La Tour-du-Pin de La Charce, capi-

régiment d'Orléans-infanterie : habit blanc, avec col et revers de manches rouges; gilet et culotte rouges. Il porte, comme son inséparable ami le comte de Durfort (voir n° 66), le tricorne sous le bras gauche et l'épée en verrouil. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Fond lavé à l'aquarelle. Date probable : entre 1758 et 1760.

78

Mlle LEFÈVRE

« Mlle Lefèvre, fille de mérite, qui avait élevé Mlle de Chevreuse et amèrement pleuré son mariage » (Lédans, 17). Carmontelle nous montre, dans Mlle Lefèvre, une femme âgée déjà, dont les traits respirent une parfaite honnêteté. Assise, de profil à gauche, dans un large fauteuil à dossier fort élevé, elle tire d'une perruque de chanvre, plantée sur une quenouille placée droit devant elle, le fil qu'elle dévide à l'aide d'un rouet posé sur ses genoux. L'accent personnel, si vivement ressenti dans ce portrait, ne permet aucun doute sur la ressemblance. Dessin à la sanguine et au crayon noir d'une coloration charmante. 1758.

79

M. ET Mme DE LONGUEIL

Mme de Longueil est assise de profil à gauche, en robe blanche avec un pardessus gris agrémenté de rubans roses; un ruban rose noué autour de son cou; d'autres nœuds roses au corsage, aux manches, et jusque dans le toquet de dentelles blanches qui couronne les cheveux haut montés sur la

taine en 1738, fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne de 1742 à 1760, fut maréchal-de-camp en 1761, et chargé de l'inspection de l'armée d'Espagne en 1762. Mlle Zéphirine de La Tour-du-Pin de La Charce, sans doute la fille ou la petite-fille du comte, était dame de Madame Adélaïde d'Orléans. « Le comte de La Tour-du-Pin, chambellan du duc d'Orléans et colonel de son régiment d'infanterie, et M. le comte de Durfort, représenté aussi par Carmontelle; ces deux messieurs, doublement camarades à l'armée et à la cour du Palais-Royal, étaient alors rivaux de grâce, de jeunesse et de beauté. La petite vérole les a rendus horriblement laids tous deux. Depuis lors, ils ont cessé d'être aimables » (Lédans, 101).

tête. Elle a de l'élégance dans sa taille et du goût dans sa mise. Jeune et fraîche, jolie sans être belle, ses yeux ont de la douceur, et sa bouche est aimable. Elle tient sur ses genoux un petit lévrier blanc, qui a l'air d'être là comme chez lui. — Quant à M. de Longueil, il n'intervient ici que par son portrait en buste, de forme ovale, accroché dans le salon de sa femme sur un fond de damas bleu. C'est un jeune et brillant gentilhomme, portant fort bien l'habit de Saint-Cloud. Le bonheur semble être en tiers entre les deux époux. 1769... Nous retrouverons plus loin (n° 173) le portrait de M. de Longueil.

80

LE MARQUIS DE LUSIGNAN

Louis-Hugues de Lusignan (1) porte l'habit de Saint-Cloud, sur un gilet blanc; sa culotte est noire et ses bas sont blancs. Il tient à la fois de la main droite son tricorne et sa canne. Son corps est mince et sa tête est forte. C'est ainsi que M. de Lédans a écrit au revers de ce portrait : « Le marquis de Lusignan grosse tête ». Il ne manquait pas d'esprit, mais parlait à tort et à travers. On le voit ici jeune encore, de 1763 à 1765 probablement.

81

M. DE MAIROBERT

M. de Mairobert, de profil à gauche, vêtu d'un habit et d'un gilet en velours frappé lilas clair et galonnés d'or, le tricorne sous le bras, un lorgnon dans la main gauche et la droite enfoncée dans le gilet, se promène au milieu de la campagne. Fort jeune encore et de tournure élégante, il est de petite taille. Les traits ont de la finesse, et la physionomie est intelligente. 1760... M. de Mairobert, fils de M. de Pidansat, a laissé des *Mémoires* et travaillé aussi à

(1) Le marquis de Lusignan faisait partie de l'armée du maréchal de Soubise. Il fut fait prisonnier dans la campagne de 1759, sur la Bode, un des affluents de la Saale. Le roi de Prusse ayant rendu la liberté à tous les officiers capturés pendant cette campagne, le marquis de Lusignan put rentrer en France et fut nommé maréchal-de-camp en 1762.

ceux de Bachaumont. Voici ce qu'en dit M. de Lédans : « M. de Mairobert, fils de M. de Pidansat, maître d'hôtel du duc d'Orléans. Ce jeune homme, doué d'une imagination vive, avait un penchant invincible pour la satire. Il s'était associé à la rédaction scandaleuse de Bachaumont, et avait joint l'amour effréné du jeu à cette dangereuse inclination. Elle l'amena trop loin sans doute, puisqu'elle le porta à un acte de bassesse qui étonna d'autant plus qu'il s'était jusque là montré homme d'honneur jusqu'à la plus scrupuleuse rigidité. L'appât du gain lui fit faire un marché usuraire avec l'extravagant marquis de Brunoy, qui lésait celui-ci des trois cinquièmes. Cette turpitude ayant été mise au jour dans les enquêtes faites sur les inconduites du jeune Brunoy, Mairobert ne put en supporter la honte, et un beau soir d'été il se fit conduire aux bains des Poitevins et s'ouvrit les quatre veines dans sa baignoire, où on le trouva noyé dans son sang deux heures après » (Lédans, 130).

82

M. MARTIN

Jean-Noël de Saint-Martin, dit Martin, chirurgien du duc d'Orléans, est un petit homme sec, vif d'allure, à l'œil bien ouvert et à la bouche facilement railleuse. Il marche, tête nue et de profil à droite, dans les rues d'une ville où il a des clients sans doute. Son habit et son gilet, d'un lilas très pâle moucheté de points noirs, sont garnis de boutons dorés. Sa main droite enfoncée dans son gilet, il s'appuie de la gauche sur une haute canne. 1759.

83

LE COMTE DE MERLES

Le comte de Merles (1), portant l'habit de Saint-Cloud et la croix de Saint-Louis, est assis de profil à gauche, son tricorne sous le bras gauche, ses

(1) Charles-Louis de Merles de Beauchamp, d'abord connu sous ce dernier nom, avait épousé Anne-Marie de Moras qui, dans son extrême jeunesse, avait fait du bruit dans le monde.

mains croisées devant lui et ses jambes ramenées l'une sur l'autre. Il paraît jeune encore en 1768, date de ce portrait. Sa tournure est élégante et sa physionomie fort agréable... Voici ce qu'en dit M. de Lédans : « M. le comte de Merles était le père de l'infortuné comte d'Ambert, qui eut la crânerie de provoquer l'humeur de notre sot et plat Directoire, trop peu magnanime pour le lui pardonner, malgré la noble et généreuse défense du général Bernadotte, sous lequel il avait servi comme colonel. Les cinq sires eurent l'indignité de faire fusiller cet étourdi, qui n'aurait mérité que quelques grains d'ellébore. Sa mère, la comtesse de Merles, s'était rendue célèbre dans sa jeunesse par une crânerie d'un autre genre. Ses vapeurs hystériques commencèrent presque au sortir de sa bercelonnette. Mlle de Moras se fit enlever et n'avait que treize ans. Cela donna lieu à un procès qui mit toute la France et même toute l'Europe dans la confidence. Et le comte de Merles, ici présent, voulut bien la desserte de ce beau procès. Il faut avouer qu'il y a des hommes d'une fière intrépidité » (Lédans, 236). C'est en février 1750 que le comte de Merles épousa Anne-Marie Peyrenc de Moras; il était déjà brigadier de cavalerie. Il fut ambassadeur de France à Lisbonne en 1757.

84

M. DE MONTVERDUN

Gaspard-Claude de Fleurieu, s[r] de Montverdun, gentilhomme du duc d'Orléans, porte l'habit de Saint-Cloud et la croix de Saint-Louis. Debout de profil à gauche, il se promène, son tricorne sous le bras gauche, au milieu de la campagne. Il est jeune, ses traits sont réguliers et intelligents. 1770.

M. de Moras, père de cette jeune fille, avait été directeur de la Compagnie des Indes, et elle était extrêmement riche. A treize ou quatorze ans, elle fut enlevée de son couvent par M. de Rochecorbon, qui fut condamné pour ce fait à avoir la tête tranchée. M. de Rochecorbon s'était présenté à la supérieure du couvent muni d'une fausse lettre de la mère de Mlle de Moras. Il n'eut que le temps de quitter la France. Pour Mlle de Moras, quand elle eut atteint ses vingt ans, elle épousa M. le comte de Merles, qui fut ambassadeur en Portugal, et mérita l'estime de tous (*Mémoires* de Luynes).

85

NARCISSE

Narcisse, nègre de la duchesse d'Orléans, peut avoir de douze à quatorze ans dans le portrait de Carmontelle; il est debout de profil à gauche au milieu des bois, et joue de la flûte. Habillé à l'écossaise : haut chapeau tout empanaché de plumes noires; jaquette et chausses noires; grand sabre au côté, sur lequel pend une giberne aux armes de la duchesse d'Orléans. « Narcisse resta longtemps dans le salon. Mais, devenu grand, il fut relégué à l'antichambre, et eut pour successeur Scipion, petit nègre de sept ans, qui passait son temps à faire la culbute, à enlever les souliers des personnes, à tirer les robes et autres occupations de ce genre » (M^me^ DE GENLIS, *Mémoires*). Cette figure de nègre est d'une exécution remarquable...

86

LE COMTE DE NOÉ

« Louis de Noé fut gouverneur de Bordeaux et chambellan de Mgr le duc d'Orléans. Il épousa Mlle de Cohorn de La Palun, qui fut présentée au Roi en février 1753. La comtesse de Noé fut, plus tard, dame de Mme la duchesse d'Orléans » (LUYNES, *Mémoires*).

Le comte de Noé, debout de profil à droite, s'avance de gauche à droite, le tricorne sous son bras gauche et la main droite enfoncée dans son gilet. Il a l'habit rouge de Saint-Cloud, avec un collet et des revers de manches bleus qui sont sans doute les insignes de sa charge de chambellan. Un couteau de chasse bat en diagonale sur sa cuisse gauche. Le comte de Noé est élégant de tournure. Ses traits ont de la finesse, et il y a de l'esprit dans toute sa physionomie. Au fond : à gauche, un paysage; à droite, un château. 1763... Nous décrirons plus loin (n° 306) le portrait de la comtesse de Noé.

87

LE COMTE OGINSKI

Michel Oginski servit en France. Il était aide-de-camp du duc d'Orléans en 1757, et comptait à Paris parmi les plus marquants des exilés polonais. En faveur un moment auprès de Catherine II, il avait été nommé grand-maréchal de Lithuanie. Le duc de Luynes, dans ses *Mémoires*, le vante comme un excellent musicien. Il mourut en 1803. « M. le comte Oginski, dit M. de Lédans, seigneur polonais, homme d'esprit et grand ami des arts, surtout de la musique, était d'une politesse si excessive, qu'elle manquait souvent son but, surtout vis-à-vis certains caractères francs et ouverts, qui ont involontairement en horreur tout ce qui sent l'apprêt. L'afféterie, pour certains hommes, est comme l'eau pour les hydrophobes » (Lédans, 87).

Dans le comte Oginski, c'est le musicien que Carmontelle rappelle avant tout. Le comte, assis de profil à gauche au milieu de la campagne, tient une partition grande ouverte sur ses genoux croisés l'un sur l'autre. Ses cheveux sont frisés et poudrés à la mode de 1759. Sa physionomie, souriante et douce, a quelque chose d'excessif dans son amabilité. Le jabot et les manchettes de dentelles, l'habit gris-perle largement galonné d'argent, avec le cordon bleu et la plaque du Saint-Esprit, la culotte noire, les bas blancs bien tirés, les souliers à boucles d'argent, tout est irréprochable dans la tenue du comte. 1759. Ce portrait devait être d'une grande vérité.

88

L'ABBÉ O'MELAN

« M. l'abbé O'Melanne (*sic*), Irlandais. Il avait été précepteur de feu M. le duc d'Orléans, père du citoyen Égalité. C'était un très digne ecclésiastique et un très bon gentilhomme, comme tous les Irlandais du monde. Il était pourvu de l'abbaye de Corbigny et de plusieurs autres broutilles bénéficiales, dont, au reste, il faisait un bon usage » (Lédans, 161).

Assis de profil à gauche devant sa table de travail, l'abbé O'Melan tient de ses deux mains les notes qu'il vient d'écrire et les relit avec attention. Sa tête est respectable, et sa tenue de prêtre excellente. Il porte, avec une bonhomie pleine de dignité, son costume de *monsignor :* habit violet bordé d'un liséré d'or, gilet noir, culotte violette et bas noirs; une petite calotte noire, d'où déborde une belle chevelure blanche, recouvre sa tonsure. 1760.

89

PERCEVAL

Perceval, messager de Saint-Cloud, sourit à un verre de vin servi à son intention sur une table rustique, dans les communs du château. Debout de profil à gauche, tête nue, son tricorne tenu de ses deux mains ramenées béatement devant lui, vêtu d'une longue houppelande blanche passée par-dessus son habit rouge, il jouit à l'avance et sans arrière-pensée du bonheur de boire. Cheveux grisonnants, annelés et mêlés en broussaille, d'où sort, par derrière la tête, une queue raide et mince comme la queue d'un rat.

90

M. DE PIDANSAT

Debout de profil à gauche, M. de Pidansat, maître d'hôtel du duc d'Orléans et père de Pidansat de Mairobert dont nous avons décrit plus haut le portrait (n° 81), est un petit vieillard tout de noir habillé, cravaté de blanc et portant jabot de dentelles. Le tricorne sous le bras et l'épée au côté, il se tient avec importance dans la cour intérieure du château. 1769.

91

M. POISSON

« M. Poisson, premier valet de chambre du duc d'Orléans, très aimé de son maître, et jouissant de l'estime de tous les honnêtes gens qui composaient la

cour de ce prince » (Lédans, 286). Debout de profil à gauche, et vêtu d'un habit gris qu'il porte avec aisance, M. Poisson s'avance de droite à gauche sur une terrasse dominant un parc, tête nue, son tricorne sous le bras gauche, et sa main gauche dans la poche de sa culotte noire. Il est au plein de sa force, et a grand air sans affectation. Ses traits ont une belle franchise, et ce qu'on découvre de sympathique dans sa physionomie explique l'affection qu'il inspirait à tous.

92

LA COMTESSE DE POLIGNAC

La comtesse de Polignac (1) est assise de profil à droite dans un fauteuil d'appartement apporté à son intention au milieu d'un parc. Sa robe, d'un jaune virant à l'orange, est garnie de dentelle blanche au corsage et aux manches. Ses pieds sont chaussés de blanc, et elle caresse de ses deux mains un gros chat blanc aux yeux verts, couché sur ses genoux. Sa coiffure donne la date de 1760 environ. Une barbe de dentelle blanche et une fanchon de dentelle noire sont jetées sur ses cheveux coiffés à plat. Mme de Polignac, en 1760, n'était plus jeune. Elle avait été belle, mais il y paraît à peine dans ce dessin. Comme dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, on ne pouvait voir en elle qu'un porte-respect.

93

LE COMTE DE PONT-DE-VEYLE

Antoine de Ferriol, comte de Pont-de-Veyle, neveu de Mme de Tencin, né en 1697, lecteur du Roi en 1740, était un aimable vieillard, composant, chantant, versifiant fort agréablement. Il collaborait aux romans de sa tante, et a laissé lui-même plusieurs comédies.

(1) Marie-Louise de La Garde, fille unique du président de ce nom, avait épousé, en 1742, François-Camille de Polignac, oncle du comte Armand-Jules qui épousa Mlle de Polastron. Ils eurent une fille, qui fut tenue sur les fonts par la duchesse d'Orléans et le prince de Conti le 3 février 1753.

Le comte de Pont-de-Veyle, sous le pinceau de Carmontelle, se tient debout et de profil à gauche, vêtu d'une jaquette grise à basques largement bordée de jaune, dans une chambre ouverte sur une campagne boisée. Il a depuis longtemps cessé d'être jeune. Sa perruque date de la première moitié du XVIII[e] siècle. Ses traits, réguliers et fins, amaigris par l'âge, mais non pas déformés, conservent leur esprit et leur belle humeur. Son tricorne sous le bras gauche, il cache frileusement sa main droite dans le plastron de sa jaquette et sa gauche dans la poche de ce vêtement. Il mourut en 1774.

94

LA COMTESSE DE PONS-SAINT-MAURICE

Anne-Claudine Mayneaud de La Tour, mariée en premières noces à Joseph-Laurent de Mazade, riche financier, avait épousé en secondes noces Emmanuel-Louis-Auguste de Pons-Saint-Maurice, né en 1712, qui parvint au grade de lieutenant-général, fut nommé gouverneur du duc de Chartres en 1752, et devint ensuite premier gentilhomme du duc d'Orléans. « La comtesse de Pons-Saint-Maurice, écrit Mme de Genlis, était fort belle. Son mari et elle offraient le tableau parfait de l'amour conjugal. Le comte avait une fort belle figure, un air majestueux; personne ne connaissait mieux les usages du monde et l'étiquette. Malgré sa profonde ignorance, sa conversation n'était pas sans agréments » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Après la Révolution, Mme de Pons-Saint-Maurice accompagna Mademoiselle d'Orléans (Madame Adélaïde) à Fribourg. Très bonne et très charitable, elle organisa, au nom de cette princesse, les secours aux émigrés dont la misère était extrême, et leur rendit les plus grands services. Beaucoup d'entre eux lui durent le pain de chaque jour.

Sur une terrasse dallée dominant un parc, « la comtesse de Pons-Saint-Maurice, femme du comte de Pons-Saint-Maurice, gouverneur du duc de Chartres » (Lédans, 151), assise de profil à gauche dans un fauteuil doré recouvert d'un velours frappé de couleur écarlate, tient de sa main droite

une poignée d'herbes fort appétissantes, qu'elle donne à manger à une gazelle, « sa biche favorite ». Elle est encore en pleine beauté. Sa robe blanche, égayée d'un devantier semé de fleurs, la pare à ravir. Sa coiffure aussi, avec les petites frisures qui ne dénaturent pas la forme de la tête, contribue à l'embellir encore. Il n'y aurait à reprendre à cette image que la plaque de rouge, qui fait tache au milieu du visage. Mme de Pons-Saint-Maurice, néanmoins, ne fut pas contente de ce portrait. Cependant, « Carmontelle affirmait qu'il n'avait jamais fait de portrait plus soigneusement fidèle et ressemblant, quoique la dame prétendit qu'elle était peu flattée. L'artiste, comme serviteur particulier du mari, dont il s'intitulait l'aide-de-camp, avait mis toutes voiles dehors pour faire le mieux possible, et avait eu tant d'humeur des critiques saugrenues de la belle mécontente, qu'il lui en a gardé rancune jusqu'à la mort. Et dans ses radotages *ab irato* qu'il a *filés* jusqu'à son dernier hoquet, il me disait encore pis que pendre de la mijaurée comtesse et de sa biche » (Lédans). 1760.

95

M. DE REUILLY ET Mme DE MONTRÉAL

M. de Reuilly et Mme de Montréal dansent la cosaque. M. de Reuilly, portant l'habit de Saint-Cloud, se montre presque de face, chose rare dans l'œuvre de Carmontelle. Les reins cambrés et le torse rejeté en arrière, la tête inclinée vers sa danseuse qu'il regarde avec de doux yeux, les talons l'un contre l'autre et les pieds en dehors, il arrondit les bras, en posant d'un air vainqueur son poing sur sa hanche droite et en tenant de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Quant à Mme de Montréal, vêtue d'une robe bleu-clair coupée d'une longue écharpe blanche, elle se tient droite avec une certaine fierté, la main gauche appuyée sur sa hanche, et la droite placée dans la main de son danseur. Les coiffures de l'homme et de la femme, ainsi que le fichu *Marie-Antoinette* jeté sur les épaules de Mme de Montréal, nous porteraient à mettre au bas de ce double portrait une date postérieure à 1770.

96

LE COMTE DE ROCHECHOUART

« M. le comte de Rochechouart, ministre du Roi auprès de l'Infant, duc de Parme. Si ce n'est pas le plus grand politique de l'Europe, il a la réputation méritée d'être un des plus honnêtes hommes de France. L'un vaut bien l'autre » (Lédans, 504). François-Charles, comte de Rochechouart, né en 1703, était arrivé en 1748 au grade de lieutenant-général. C'est en 1754 qu'il fut envoyé à Parme. Gouverneur de l'Orléanais en 1757, il reçut les ordres du Roi en 1759.

Le comte de Rochechouart se promène, les mains dans ses poches, au milieu d'un parc, où des charmilles monumentales entourent un bassin, dans lequel jaillissent avec harmonie les gerbes des grandes eaux. Quoique d'un certain âge déjà, M. de Rochechouart est de belle prestance encore, a grand air et porte haut, sans affectation de hauteur. Il a l'habit de Saint-Cloud, avec le cordon bleu du Saint-Esprit et la plaque diamantée de l'ordre. Carmontelle lui-même ayant écrit au bas de ce portrait : « Villers-Cotterets, 1768 », il y a lieu de croire que les perspectives si remarquablement ordonnées que l'on admire au fond de ce tableau sont empruntées aux parterres de la résidence préférée du duc d'Orléans. On a, dans cette peinture, un des beaux spécimens de l'architecture des jardins au dix-huitième siècle.

97

LE MARQUIS DE SAINT-CHAMANS
ET L'ABBÉ DE LA PORTE

Alexandre-Louis de Saint-Chamans, né en 1726, était entré au service en 1740. Sa belle conduite à Dettingen lui valut la croix de Saint-Louis; il n'avait que dix-sept ans. Il franchit rapidement tous les grades, et fut nommé lieutenant-général en 1759. — L'abbé Joseph de La Porte, né à Belfort en 1713, mort à Paris le 19 décembre 1779, quitta l'ordre des Jésuites pour se

donner aux lettres. Le *Voyage au séjour des ombres* fut le premier ouvrage qui le fit connaître. Les *Observations sur la littérature moderne* datent de 1749. Le *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris* est de 1751, et la publication qui a pour titre *le Voyageur français* fut entreprise en 1765. L'abbé de La Porte commença par être l'ennemi de Fréron, pour devenir ensuite son collaborateur. L'un et l'autre passèrent leur vie à se quitter et à se reprendre. Écrivain judicieux, mais prolixe et diffus, l'abbé de La Porte est souvent d'une partialité choquante.

M. de Saint-Chamans a l'habit rouge de Saint-Cloud avec un gilet blanc lamé de jaune, une culotte rouge et des bas blancs. De haute taille, il est debout de profil à gauche, la main droite engagée dans son gilet, et la main gauche fourrée dans la poche de sa culotte. Cette peinture datant de 1766 environ, M. de Saint-Chamans peut avoir alors une quarantaine d'années. Il paraît plus jeune que son âge (1). — A sa gauche, est « M. l'abbé de La Porte, l'auteur des *Voyages* » (Lédans, 398), également debout et aussi de profil à gauche, de beaucoup plus petit que M. de Saint-Chamans. Il est vêtu de la robe noire de sa profession, porte le rabat sous le menton et la petite calotte sur la tonsure. Ses cheveux sont frisés, d'ailleurs, à la mode du temps... Autant la physionomie du lieutenant-général est insignifiante, autant celle de l'abbé est fine et spirituelle... Fond de parc avec de hautes charmilles savamment taillées. Date probable, 1766.

98

LE DOYEN DU CHAPITRE DE SAINT-CLOUD

Debout et de profil à gauche, M. le doyen du chapitre de Saint-Cloud, en habit ecclésiastique, ayant son tricorne sous son bras gauche, et une petite

(1) « M. le marquis de Saint-Chamans, qui a épousé Mlle Mazarelli », dit M. de Lédans; c'est une erreur. C'est le marquis de Saint-Chamond qui, en 1768, épousa Claire-Marie Mazarelli, « cette virtuose également connue sur le Parnasse et à Cythère » (*Mémoires secrets*). Quant au marquis de Saint-Chamans, il avait épousé, en 1747, Françoise Le Tellier, fille du marquis de Souvré, morte en 1778.

calotte noire posée sur la tonsure de ses longs cheveux blancs, se promène le long d'une terrasse, d'où l'on aperçoit de lointains paysages. Il a l'apparence d'un homme trop bien nourri : voilà peut-être l'inconvénient de vivre dans le voisinage d'une cour aussi plantureusement servie que celle du duc d'Orléans.

99

LE CHEVALIER DE SAINT-MARC

Vêtu de l'habit vert de Villers-Cotterets, mais sans les galons d'or ordinairement appliqués sur cet habit, le chevalier de Saint-Marc, debout de profil à gauche, jeune encore et de traits réguliers, se promène, la main gauche dans la poche de sa culotte verte et la main droite engagée dans son gilet blanc. A sa droite, un champ de blé, tout émaillé de bluets et de coquelicots. Derrière lui, un mur de pierre percé d'une porte. 1764 environ... Jean-Paul-André de Razins, chevalier de Saint-Marc, « était un *lettrailleur* impitoyable » (Lédans, 297). Poète et auteur dramatique, ses œuvres ont été publiées de 1767 à 1809. Il mourut en 1818.

100

M. DE SAINT-MARS ET M. DE BELLISLE

Jacques-Auguste Poilloüe de Saint-Mars était gentilhomme du duc d'Orléans, et Jean-Baptiste Le Moyne de Bellisle intendant de ses finances. Ils sont assis en vis-à-vis de chaque côté d'une petite table placée entre eux, dans une chambre richement lambrissée, ouverte sur une perspective de parc et de château. M. de Saint-Mars, de profil à droite, complètement vêtu de velours frappé de couleur orange, accote sur la table son bras gauche, et pose sa main droite sur ses genoux ramenés l'un sur l'autre. Quant à M. de Bellisle, il est de profil à gauche, appuie son coude droit sur la table, et repose sa tête sur sa main droite. D'âge moyen l'un et l'autre, portant tous deux l'épée au côté, ils ont l'air également intelligents, et chacun, avec une

physionomie bien particulière, semble être avec l'autre en intime communauté d'idées et de sentiments. 1768 environ.

101

M. DE SAINTE-PALAYE

Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, né à Auxerre le 6 juin 1697, mort à Paris le 1er mars 1781, membre de l'académie des Inscriptions en 1724 et de l'Académie française en 1758. Son père, Edme de La Curne, avait été gentilhomme du duc d'Orléans; c'est ainsi qu'il se trouva tout porté dans la maison du prince. Après s'être essayé dans la diplomatie, il se donna aux lettres tout entier, et se consacra surtout aux origines de notre langue nationale (voir son *Glossaire de l'ancienne langue française*, et son *Dictionnaire des antiquités françaises*). « M. de Sainte-Palaye avait le plus aimable caractère qui se pût voir. Il était de la société de Mme Doublet. Attaché, comme son père l'avait été, à la maison d'Orléans, il logeait au Palais-Royal, où il était universellement estimé et honoré » (Lédans, 98).

Carmontelle a dessiné M. de Sainte-Palaye âgé de soixante-trois ans environ, c'est-à-dire vers 1760. Ce savant étant doublé d'un galant homme, son visage, tout vieux qu'il est, a conservé sa bienveillance et son amabilité. Assis de profil à gauche, ses mains ramenées l'une sur l'autre et appuyées sur ses genoux également croisés, il repasse sa vie en regardant philosophiquement devant lui. Jetés à terre à ses pieds, quelques-uns de ses livres et certaines des antiquités retrouvées par lui. Au fond à gauche, des ruines gothiques telles qu'on les concevait au dix-huitième siècle. Dessin à la sanguine et au crayon noir, avec, çà et là dans les accessoires, quelques rehauts de couleur.

102

LE COMTE DE SCHOMBERG

Gotlob-Louis, comte de Schomberg, entra au service de la France en 1747

en qualité de capitaine au régiment de Mme la Dauphine, et obtint en 1752 une commission de mestre-de-camp de cavalerie; colonel en Allemagne (1757), il se distingua à Hastembeck, à Crevelt, etc., et fut créé maréchal-de-camp en 1762... Le comte de Schomberg semble avoir une quarantaine d'années dans ce portrait, au bas duquel on a mis la date de 1764, qui paraît vraisemblable. Vêtu de l'habit de la vénerie d'Orléans et portant la croix de Saint-Louis, il est assis de profil à gauche à côté d'une petite table, sur laquelle il a posé son livre. Son bras droit est appuyé à cette table, et son bras gauche ramené sur ses cuisses croisées l'une sur l'autre. Ses traits sont intelligents sans être beaux. M. de Schomberg a l'air d'un homme d'études plutôt que d'un homme de guerre. Fond d'appartement ouvert sur un parc. A gauche, en face du personnage, un Terme de marbre sur sa gaîne.

103

LA COMTESSE DE SÉRAN

Marie-Marguerite-Adélaïde de Bullioud, fille d'un gouverneur des pages du duc d'Orléans, remarquablement belle, d'un esprit aimable et vif, et d'une vertu rare. Son père et sa mère ne l'aimaient pas, lui en voulaient de ne pouvoir la doter. Ils la marièrent, à l'âge de quinze ans, à Louis-François de Séran de La Tour, qui était riche, vieux et d'une laideur rebutante, roux, mal fait, borgne avec un *dragon* dans l'œil (1), mais qui avait pour lui la bonté. Mlle de Bullioud lui fut inébranlablement fidèle. Le roi Louis XV se prit d'une grande admiration pour la beauté de Mme de Séran. Les parents et amis de la comtesse crurent leur fortune faite avec la fortune de celle en qui déjà ils mettaient toutes leurs espérances. Ils furent désappointés. La comtesse de Séran déclina l'honneur d'être déshonorée. Elle y gagna l'estime du roi et de tous. Louis XV lui voua l'amitié la plus respectueuse et la lui garda toujours. Il lui écrivait régulièrement, et se plaisait dans cette corres-

(1) Le mot *dragon* était employé, dans l'ancienne médecine, comme l'équivalent du mot *tache*.

LA COMTESSE DE SÉRAN

MARIE-MARGUERITE-ADÉLAÏDE DE BULLIOUD

LA COMTESSE DE SERRA

MARIE-MARGUERITE-CHARLOTTE DE BELLEGARDE

pondance... Dans un temps désemparé, où la dépravation des mœurs était dans l'air, la figure de cette honnête femme n'a-t-elle pas quelque chose de calme et de reposant?

« Mme la comtesse de Séran, dit M. de Lédans, était belle comme Vénus et spirituelle comme Mme de Sévigné » (Lédans, 486). Le portrait de Carmontelle, bien qu'il ne soit qu'une improvisation, donne une idée juste de la beauté et de la dignité de cette femme admirable. Mme de Séran, assise de profil à gauche au milieu de la campagne, tient de sa main droite un livre ouvert sur ses genoux. Sa robe, d'un jaune un peu cru, est agrémentée, sur la poitrine, d'un devantier semé de fleurs, et, sur la jupe, de bandes longitudinales également fleuries. Ses épaules sont recouvertes d'un simple peignoir blanc, sur lequel se déroulent de longues traînes de cheveux bruns, ce qui n'empêche pas le devant de la tête d'être coiffé des petites frisures légèrement poudrées que l'on portait de 1758 à 1760. Les traits de Mme de Séran sont d'une irréprochable pureté. Carmontelle les a peints sur le vif avec une parfaite vérité sans doute. Il nous a rendu en même temps l'aisance de la pose et la dignité de cette noble figure. On ne peut regarder sans respect cette beauté chaste, qui faillit réconcilier Louis XV avec la vertu.

104

LE MARQUIS DE SORBA

Auguste-Paul-Dominique, marquis de Sorba, était ministre de Gênes à la cour de France depuis 1749. On l'appelait « le petit Sorba » (Lédans, 377). C'est lui qui avait conclu, avec le duc de Choiseul, le traité de réunion de la Corse à la France en 1768. Il épousa Mme Peloux de Rorebel, fille de M. de Montgrand. La cérémonie, dit le duc de Luynes, eut lieu à Saint-Sulpice, et ce fut le nonce qui donna la bénédiction nuptiale.

Le marquis de Sorba, paraissant jeune encore, gros de tête et obèse de corps, le visage frais et la physionomie intelligente, s'avance tête nue de profil à droite, les bras croisés sur la poitrine, le jarret ferme et tendu en

avant, vers un escalier monumental qui accède à la terrasse d'un parc. Il porte l'habit de Saint-Cloud (rouge, galonné d'or). Donc il était parmi les familiers de la maison d'Orléans. 1769.

105

LE BARON DE STUDNITZ

Le baron de Studnitz, ministre de Gotha, tenant avec solennité sa grosse tête sur son corps de chétive apparence, est debout, tête nue, de profil à gauche, au milieu de la campagne. Il porte l'habit de Saint-Cloud, rouge galonné d'or, avec le col et les parements des manches verts, le gilet vert également et galonné d'or, la culotte noire, et les bas noirs aussi. Les cheveux poudrés sont coiffés à la mode de 1770 environ, avec la queue emprisonnée dans le catogan de soie noire.

106

LE BAILLI DE SUFFREN

Pierre-André de Suffren de Saint-Tropez, dit le bailli de Suffren, — un des plus beaux noms de la marine française, — né le 13 juillet 1726 au château de Saint-Cannat en Provence, entra dans la garde marine à dix-sept ans (1743), et fit ses deux premières campagnes avant d'avoir atteint sa vingtième année. Après la paix de Westphalie (1748), il se rendit à Malte, fut admis au nombre des chevaliers, et reçut le titre de bailli. Presque aussitôt il reprend la mer. On le voit à l'attaque de Port-Mahon en 1750, et il est fait prisonnier au combat de Lagos en 1759. Cependant les hauts grades se font longtemps attendre encore. Le bailli de Suffren n'est capitaine de vaisseau qu'en 1772, et chef d'escadre qu'en 1779. L'année suivante, enfin, il est choisi pour combattre dans l'Inde contre le commodore Johnston, et se conduit en héros durant les années 1781, 1782 et 1783. Il livre, en sept mois, quatre combats à l'amiral anglais Hughes, et maintient sa supériorité jusqu'à la paix

de Versailles... A son retour en France, les plus grands honneurs lui furent rendus. Le bailli de Suffren joignait à un sang-froid imperturbable dans l'action une ardeur qui se communiquait à tous. Brave jusqu'à la témérité, il ne pardonnait à personne de manquer de bravoure. Avec l'âge, l'embonpoint l'avait envahi, et le duel à la suite duquel il succomba, le 8 décembre 1788, fut presque un assassinat.

Le bailli de Suffren, sous le pinceau de Carmontelle, se promène, la canne à la main, au bord de la mer, qui est son domaine, et en vue des vaisseaux sur lesquels il a tant navigué. Sa tête est nue; il porte son tricorne sous le bras. Le cordon bleu du Saint-Esprit se détache sur son gilet blanc, et la plaque de l'ordre brille sur son habit rouge, qui est l'habit de Saint-Cloud. Nous sommes probablement vers l'année 1785. Le bailli de Suffren est obèse, mais ne semble pas trop alourdi. Il marche avec aisance, se tient ferme et droit. Son honnête et beau visage reflète un courage à toute épreuve dans sa simplicité. Les marins, encore aujourd'hui, ne prononcent qu'avec respect et admiration le nom du bailli de Suffren.

107

M. DE TOUREMPRÉ

M. de Tourempré, « aide-maréchal-des-logis de l'armée et gentilhomme du duc d'Orléans » (Lédans, 444), semble plus préoccupé de science que de guerre. Assis à califourchon, de profil à gauche, sur une chaise au dossier de laquelle il appuie son bras gauche, il relève des niveaux à l'aide de deux petits miroirs fixés aux extrémités d'une longue canne qu'il tient horizontalement devant lui. Ses traits ont de la finesse et sa physionomie est intelligente. 1768 environ.

108

LE MARQUIS D'USSON-BONAC

De profil à droite, le marquis d'Usson-Bonac se promène en tenant une

lettre de ses deux mains. Il porte l'habit rouge de Saint-Cloud sur un gilet blanc, semé de fleurs jaunes. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il semble vert encore. Ce portrait est postérieur à 1760... François-Armand d'Usson, marquis de Bonac, était né en 1716 à Constantinople, où son père était ambassadeur. D'abord capitaine au régiment de Touraine-infanterie, puis mestre-de-camp d'un régiment de son nom, il parvint au grade de maréchal-de-camp en 1749 et fut nommé ambassadeur à La Haye en 1751. Lieutenant-général en 1762, il mourut en 1778.

109

M. VALENTIN

M. Valentin, debout de profil à gauche, est un grand et bel homme, important, dans la force de l'âge encore, et déjà ventripotent plus que de raison. Il a des traits de camée, et porte haut, avec son habit mauve galonné d'argent, sa culotte mauve aussi, son gilet blanc, dans la poche duquel il fourre sa main gauche, et ses bas blancs soigneusement tirés sur des souliers noirs à boucles d'argent. Pour fond : à gauche, un parc taillé en quinconce ; à droite, un château, qui est peut-être celui de Villers-Cotterets. Date probable, d'après la coiffure, 1770 à 1775... « Ceux qui avaient l'honneur de souper chez Son Altesse Sérénissime faisaient beaucoup plus de cas de M. Valentin, contrôleur de la bouche de M. le duc d'Orléans, que de M. le marquis du Crest, son chancelier » (Lédans, 418).

110

VALENTIN

Sur une des terrasses du parc, « Valentin, garçon de chambre favori du duc d'Orléans au château de Saint-Cloud » (Lédans, 118), se tient debout de profil à gauche, son trousseau de clefs à la main. Tête nue, avec une bonne figure facilement enjouée, et beaucoup de franchise dans la physionomie.

Habit rouge, garni de larges passementeries blanches; culotte rouge; bas blancs; souliers noirs à boucles d'argent. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Les arbres du fond sommairement lavés à l'aquarelle. 1760 environ.

111

L'ABBÉ DE VILLERS-COTTERETS

A première vue, M. l'abbé de Villers-Cotterets, portant haut dans sa longue robe blanche, avec son visage soigneusement rasé, sa mine grassouillette et fraîche, son air goguenard et provocant, sa démarche assurée, son opulente chevelure brune coquettement arrangée en bandeaux de chaque côté du front, donne l'impression d'une sorte de virago plutôt que d'un ministre de l'Évangile. En y regardant de plus près, cependant, on ne peut s'y méprendre. La robe blanche, avec ses larges plis droits, est bien celle d'un moine, et la croix d'or qui pend sur sa poitrine appartient bien à un prêtre, mais à un prêtre qui, dans sa pose conquérante, manque absolument d'humilité. L'abbé de Villers-Cotterets se tient debout de profil à gauche, en se redressant dans sa haute taille, le tricorne sous le bras gauche, la main gauche fourrée cavalièrement dans la poche, la droite emphatiquement engagée dans le plastron de sa robe. Au fond, l'église de Villers-Cotterets, avec les bois qui l'entourent. Il est difficile d'assigner une date à ce portrait.

112

LE GARDE-BLÉS DE VILLERS-COTTERETS

Le garde-blés de Villers-Cotterets, debout de profil à gauche à l'ombre d'un grand arbre et l'œil ouvert sur le champ de blé qui lui est confié, s'appuie de ses deux mains sur un long bâton ferré, et tient en laisse, couché à ses pieds, son chien dont le collier est pourvu d'une clochette. Il est coiffé d'un feutre grossier, et vêtu d'un costume de paysan, où le bleu, le rouge, le jaune, le noir et le blanc font très bon ménage ensemble. Au fond,

à droite, un bouquet d'arbres; à gauche, des blés mûrs, émaillés de bluets et de coquelicots.

113

LE CHEVALIER DE VILHAC

Debout de profil à gauche et portant l'habit de Saint-Cloud, le chevalier Dominique Beauvoir de Vilhac, gentilhomme du duc d'Orléans, beau de visage, bien pris dans sa taille, élégant dans toute sa personne et de physionomie très attachante, se promène avec quiétude au milieu des bois. Il est jeune encore, quoique ayant fait déjà brillamment la guerre, puisqu'il porte la croix de Saint-Louis. 1769.

114

LA COMTESSE DE LA WŒSTINE

« Mlle Caroline de Genlis, ma fille aînée, fut mariée aujourd'hui à midi au Palais-Royal. M. de La Wœstine, son mari, est Belge, de grande maison; il a quarante ans et une figure charmante » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Mme de La Wœstine avait seize ans à l'époque de son mariage en 1784. Son fils fut le général de La Wœstine, né en 1786, mort en 1870.

Assise de profil à gauche devant son chevalet sur lequel est posé le portrait qu'elle est en train de peindre, la comtesse de La Wœstine tient son pinceau de la main droite, et de la main gauche sa palette et son appuie-main. Sa robe violette est agrémentée de rubans bleus au milieu du corsage. Un fichu de mousseline blanche, jeté sur ses épaules, couvre le haut de sa poitrine. Sa coiffure est de celles que l'on portait encore à la fin du règne de Louis XVI. Une écharpe blanche, bordée d'un liséré bleu, s'enroule autour des cheveux, qui ne sont pas poudrés. Mme de La Wœstine est fort jeune dans ce portrait. Ses traits intelligents ont une remarquable finesse d'expression. La scène se passe sur un balcon dominant un parc.

V

PERSONNAGES APPARTENANT A LA MAISON DES PRINCES

115

LA MARQUISE DE COURTEBONNE

Mme DE MONTCALM ET LE COMTE DE PUYSÉGUR

Mme de Courtebonne, de la maison de Gouffier, était fille du marquis de Thois. Née en 1735, elle avait été chanoinesse de Remiremont avant d'épouser Louis-Joseph de Calonne, marquis de Courtebonne (8 juillet 1766). « Mme de Courtebonne, attachée à la duchesse de Bourbon, fut le sujet d'un duel entre M. le prince de Condé et M. d'Agoult. Celui-ci ayant tenu des propos outrageants sur cette dame, prétendant qu'il avait lieu de les tenir, Son Altesse Sérénissime en témoigna son mécontentement en termes peu mesurés. Cette querelle a eu lieu sous l'impression d'une jalousie aveugle de part et d'autre. Les témoins ont été, pour Monsieur le Prince, M. d'Autichamp, pour M. d'Agoult, son frère, officier aux Gardes du corps. Il résulte du récit que l'on fait que Son Altesse s'est très bien conduite. Le seul grief apparent serait le mot « calomniateur » dont Elle se serait servie. C'est à Sèvres, où le prince changeait de chevaux, que M. d'Agoult s'est montré à la portière de sa chaise, et lui a témoigné la nécessité où il se trouvait de lui demander satisfaction. Son Altesse, tout en lui déclarant qu'Elle n'avait pas eu l'intention de l'offenser, lui dit que, en considération du corps auquel il avait l'honneur d'appartenir, Elle voulait bien accéder à son désir : « au Champ de Mars,

à l'épée, à 8 heures », et aussitôt a relevé la glace. Monsieur le Prince a été blessé au bras. Mme de Courtebonne resta auprès de Mme la duchesse de Bourbon, et depuis a toujours fait les honneurs de la table. Cette dame est veuve et laide; mais elle inspire, on le voit, les passions les plus fortes. Mme de Monaco est furieuse, et regarde cet esclandre comme un congé que lui donne Monsieur le prince de Condé » (*Mémoires secrets*). — Quant à la dame de Montcalm dont nous avons ici le portrait en regard de celui de Mme de Courtebonne, elle ne doit pas être confondue avec la veuve du célèbre marquis de Montcalm, Angélique-Louise du Boulay, qui, âgée déjà de soixante-cinq ans au moins, vivait retirée à la campagne; c'est Anne-Marie du Puy-Montbrun, fille de François du Puy, marquis de Montbrun, née en 1728, mariée en 1755 à Louis-Jean-Pierre-Victor de Montcalm, qui appartenait à la branche aînée de cette famille. L'illustre défenseur du Canada était son cousin-germain. — Le comte de Puységur enfin (Louis-Pierre de Chastenet), était né le 30 décembre 1726; il fut lieutenant à quatorze ans (1741), et fit en 1742 la campagne de Flandre et celles qui suivirent. Brigadier en 1761, maréchal-de-camp en 1762, grand-croix de Saint-Louis en 1780, lieutenant-général en 1781, ministre de la Guerre en 1788. Il défendit les Tuileries à la tête d'une armée de gentilshommes dans la journée du 10 août, émigra et rentra bientôt en France, où il mourut en 1807.

La marquise de Courtebonne est assise de profil à gauche, au milieu de son parc. Ses cheveux poudrés, déjà haut montés au-dessus de sa tête, sont couronnés d'un toquet de dentelle blanche. C'est ainsi qu'on se coiffait entre 1775 et 1780. Habillée de blanc, elle porte à son cou un collier de ruban rouge, et des nœuds rouges aussi à son corsage ainsi qu'à ses manches. De ses deux mains, elle fait de la frivolité. Une boîte verte, où elle met son ouvrage, est posée sur ses genoux. Mme de Courtebonne ne manque pas d'une certaine jeunesse encore dans ce portrait. Elle n'est pas précisément jolie, mais n'est pas non plus précisément laide, ainsi que le disent les *Mémoires secrets*. — Mme de Montcalm est debout, de profil à droite, devant Mme de Courtebonne. La toilette et la coiffure de ces deux dames sont à peu près les

mêmes. Mme de Montcalm, seulement, qui est en visite chez Mme de Courtebonne, porte un mantelet sur sa robe blanche. Elle n'est plus jeune, mais elle a conservé la finesse et l'esprit de sa physionomie. — Du côté opposé, enfin, debout et de profil à gauche, se tient M. de Puységur. Il porte l'habit de Saint-Cloud, et s'appuie de ses deux mains au dossier de la chaise de Mme de Courtebonne, faisant face à Mme de Montcalm. Né en 1726, il avait quarante-neuf ans en 1775. Il a conservé sa jeunesse et toute la bonne franchise de son honnête physionomie.

116

M. FRONTIER

M. Frontier, trésorier du prince de Condé, est de profil à gauche, coiffé d'une perruque blanche et vêtu d'un habit rouge. Assis, le dos confortablement reposé dans son fauteuil et les jambes familièrement croisées l'une sur l'autre, il tient de sa main droite une longue canne à pommeau d'or, et porte sous son bras gauche son tricorne noir. Daté de 1759. M. Frontier est âgé déjà dans ce portrait. Ses traits sont réguliers et agréables encore. Il y a de la bonté et de l'honnêteté dans leur expression. Cette figure confirme le témoignage de M. de Lédans : « M. Frontier était un très galant homme ».

117

Mme DE MAUNY

Mme de Mauny, dame d'honneur de la princesse de Conti, est assise de profil à gauche sur une causeuse de bois doré recouverte de damas bleu semé de fleurs; elle est vêtue d'une robe de mousseline blanche, garnie de broderies et agrémentée de nœuds roses. Ses cheveux sont poudrés et coiffés de dentelles blanches, nouées d'un nœud rose. Sa figure paraît jeune encore et fraîche, sans exagération de fard. En 1768, date de ce portrait, il y avait cependant vingt-sept ans déjà que Marie-Hélène Thézard avait épousé Jean-

Claude de Reviers, dit le marquis de Mauny, capitaine au régiment de Condé-cavalerie et chevalier de Saint-Louis.

118

LA MARQUISE DE LAAGE

On lit au revers de ce portrait : « Mme de Laage, née d'Amblimont, fut attachée à Mme la princesse de Lamballe ». La baronne d'Oberkirch confirme cette inscription en disant dans ses *Mémoires :* « La comtesse (depuis marquise) de Laage de Volude était dame pour accompagner Mme la princesse de Lamballe ». Mme de Laage de Volude était fille de Claude-Marguerite-François Renard de Fuchsamberg, comte d'Amblimont, et de Marie-Anne de Chaumont-Quitry, qui, intime et fidèle amie de Mme de Pompadour, repoussa les offres de Louis XV (1). Mme de Laage fut au nombre des dames qui rejoignirent le comte d'Artois à Holyrood, avec Mme de Polastron, la vicomtesse de Vaudreuil, etc. Elle a laissé sur l'Émigration d'intéressants mémoires, qui ont été publiés par le baron de La Morinerie, son petit-neveu (2).

Le portrait de Mme de Laage, par Carmontelle, est de 1783. A cette date, les femmes de la cour de Marie-Antoinette encombraient leurs têtes de coiffures monumentales. C'est ce que montre le portrait de Mme de Laage. La pauvre femme ainsi surchargée est debout de profil à gauche, vêtue d'un déshabillé blanc, dont la jupe, garnie d'un haut volant, laisse paraître le bout d'un petit pied chaussé de bleu. Son bras droit est accoté à un lourd balustre de pierre construit au milieu d'un parc. Elle tient une longue canne dans sa main gauche, et sur l'index de sa main droite un perroquet vert, avec lequel elle semble causer avec intérêt. Mme de Laage, jeune encore dans cette peinture, est loin d'être belle; mais elle a de la vivacité dans les traits, de

(1) Comte Fleury, *Louis XV intime et les petites maîtresses*, Paris, Plon, 1899, p. 273.
(2) *Souvenirs d'émigration* de Mme la marquise de Laage de Volude, Évreux, Hérissey, 1869.

l'originalité dans la physionomie, et de l'esprit dans toute sa personne. Ce portrait, très largement peint, est signé : « Carmontelle *delt* ». Cette signature est comme un *satisfecit* que le peintre amateur s'est donné à lui-même. On sent, en regardant cette image vivement enlevée, à quel point le lecteur du duc de Chartres était physionomiste.

VI

OFFICIERS DE TERRE ET DE MER

119

LE VIDAME D'AMIENS

Le vidame d'Amiens, assis de profil à gauche et négligemment adossé dans son fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, tient une tabatière dans sa main droite, et ramène avec abandon sa main gauche derrière le dossier du fauteuil. Grand, mince, élancé, de traits réguliers et intelligents, mais de physionomie molle, sa figure, avec une certaine étrangeté, garde dans son ensemble une élégance de race à laquelle on ne peut se méprendre. Dessin à la sanguine et au crayon noir, d'un grand intérêt, daté de 1758. Le vidame d'Amiens a dix-sept ans dans ce portrait.

Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, vidame d'Amiens, puis duc de Picquigny, et enfin duc de Chaulnes à la mort de son père (1769), naquit le 24 novembre 1741 et fut marié fort jeune à sa cousine, Mlle de Chevreuse, plus jeune encore que lui. « Mardi dernier, 23 mai 1758, dit le duc de Luynes (*Mémoires*), eut lieu le mariage de Mlle de Chevreuse, ma petite-fille, avec le vidame d'Amiens, fils aîné du duc de Chaulnes. La mariée aura quatorze ans au mois de septembre, le marié en a dix-sept. M. et Mme de Chaulnes ont désiré que le mariage se fît dès à présent, mais on compte ne les laisser ensemble que dans deux ans »... Le vidame d'Amiens fut un des hommes les plus déséquilibrés de son temps. « Cette espèce de fou disparut

subitement le lendemain de son mariage pour aller en Égypte; il y resta plusieurs années, et à son retour il ne voulut jamais revoir sa femme » (Mme de Genlis, *Mémoires*), « parce qu'il s'était fourré dans la tête qu'on le ferait enfermer dès qu'il aurait donné un héritier à sa branche » (Lédans, 14)... Étant donné le nom qu'il portait, le vidame d'Amiens devait être soldat. Dès l'âge de quatorze ans (19 juin 1756), il fut pourvu d'un brevet de cornette surnuméraire aux chevau-légers de la Garde, avec commission de mestre-de-camp, dont il donna sa démission à la fin de l'année 1769. Il avait alors vingt-huit ans. Depuis sa jeunesse, les lettres et les sciences lui avaient fait négliger les armes; car l'hérédité devait en faire un savant : son père était membre de l'académie des Sciences (1). C'est comme chimiste, comme physicien surtout, et comme archéologue aussi, que se signala le vidame d'Amiens, devenu duc de Chaulnes (2). « L'électricité est la partie à laquelle il travaille le plus, et il a poussé les recherches fort loin à cet égard, écrit Mairobert le 21 juillet 1771. Il est parvenu, à l'aide d'un cerf-volant très grand, recouvert de taffetas vert et dont la principale baguette est de fer électrisé, qu'il élève à une très grande hauteur, à réunir et à condenser l'électricité répandue dans les airs, et à en tirer des éclairs et des foudres artificiels »... La science, cependant, ne possédait pas à tel point le jeune duc de Chaulnes qu'elle ne lui laissât des loisirs pour les pires extravagances. On peut juger de celles-ci par le pugilat du duc avec Beaumarchais; les *Mémoires secrets* le racontent à la date du 17 février 1773, et voici le récit de Lédans : « Le duc de Chaulnes devint éperdument amoureux de la petite et très aimable rouée Julie Ménard, depuis comtesse de Vauréal, maîtresse d'Osselin l'*Émigreur* et enfin épouse en tout bien et tout honneur de ce misérable et

(1) Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes (1714-1769), fut reçu à l'académie des Sciences, comme membre honoraire, en 1743.

(2) Voir, parmi les œuvres publiées du vidame d'Amiens : 1° *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, près de Sakara, consacré à la sépulture des animaux adorés pendant leur vie*, etc. Paris, Jarry, 1783, in-4°, fig. — 2° *Méthode pour saturer l'eau d'air fixe*; s. l. n. d., in-4°. — 3° *Mémoire et expériences sur l'air fixe qui se dégage de la bière en fermentation* (dans le t. IX du recueil des Mémoires des savants étrangers de l'académie des Sciences).

malheureux conventionnel, qui, bien que rapporteur de toutes les lois dirigées contre les émigrés, n'en fut pas moins guillotiné en juin 1794... Cette dangereuse Circé entraîna son amant dans la scandaleuse aventure qui mit en scène le duc avec Beaumarchais. La jalousie ayant fait perdre toute mesure à l'homme de qualité, il alla jusqu'à faire le coup de poing avec Figaro. L'autorité s'en mêla, et pendant que M. de Chaulnes pansait ses égratignures dans son hôtel, où on lui donna les arrêts, Beaumarchais lécha ses plaies au Fort-l'Évêque, où la police l'envoya faire une retraite expiatoire de quelques semaines ». Veuf en 1781, le duc de Chaulnes mourut en 1793, après avoir fait, dit-on, le plus sot et le plus grossier des mariages (1)... Ne semble-t-il pas que l'atavisme ait pesé sur la vie tout entière de ce singulier personnage? Son père avait été un savant, et il porte en lui le goût des sciences. Sa mère avait eu des désirs qui firent taire en elle toute raison; n'aurait-elle pas déposé dans l'âme de son fils le germe des passions coupables? La duchesse de Chaulnes douairière, « pétrie d'esprit, de verve et d'ironie, osait tout et disait tout; jamais elle ne laissait passer une sottise ou une bassesse; c'est une des figures les plus vivantes et les plus audacieuses du XVIII^e^ siècle. Un jour qu'on citait devant elle une femme de qualité qui s'unissait à un bourgeois : Je n'en crois rien, dit-elle; on ne fait qu'une de ces folies en un siècle, et je l'ai déguignonné » (*Lettres* de GALIANI, publiées par Lucien Pérey et G. Maugras, note de la page 282 du t. II). « Un sot et fol amour pour M. Giac avait fait perdre à la duchesse douairière de Chaulnes et son nom et sa dignité et le tabouret. Elle-même, ayant ouvert les yeux sur ce scandaleux mariage, se faisait appeler la *femme à Giac*. Voici son billet d'enterrement : Vous êtes prié d'assister aux convoi, etc., de dame Anne-Josèphe Bonnier de La Mosson, épouse de M. Giac, etc., etc. » (*Mémoires secrets*, 1^er^ décembre 1782). Regardez le portrait du vidame d'Amiens; ne découvrez-vous pas, dans la physionomie de cet adolescent, quelque chose d'étrange et qui fait songer aux singularités de la duchesse douairière de Chaulnes?

(1) Nous n'avons, sur ce mariage, que le témoignage de M. de Lédans. Il n'en est question ni dans les *Mémoires secrets*, ni dans les *Mémoires* de Mme de Genlis.

120

LE COMTE D'AUBIGNY

Carmontelle nous montre le comte d'Aubigny (1) de profil à droite, assis devant une table, et jouant aux cartes avec un partenaire qu'on ne voit pas. D'Aubigny est âgé déjà dans ce portrait, mais exubérant de santé, portant avec jovialité son obésité, et tenant de ses deux mains son jeu, qui doit être beau, car il sourit à la chance avec une satisfaction goguenarde, en relevant la tête vers son adversaire. Dessin à la sanguine, auquel on a mis la date de 1758. D'Aubigny venait alors d'être nommé maréchal-de-camp. Il paraît avoir de cinquante-cinq à soixante ans.

121

LE CHEVALIER DE BEAUSSET

L'amiral de Beausset, qui appartenait à une importante famille provençale, était chevalier de Malte. Il fit, comme chef d'escadre, la campagne de 1781 dans la Méditerranée, et fut nommé lieutenant-général en 1784. Il est porté sur la liste des émigrés le 12 novembre 1792... Dans le portrait de Carmontelle, il est en uniforme de la marine, et en tenue de cour. Debout, tête nue de profil à gauche, sur une terrasse qui domine la mer avec ses horizons de falaises et de côtes, il tient de sa main droite une lorgnette d'approche, tandis qu'il s'appuie de sa main gauche sur un haut porte-voix. L'habit bleu galonné d'or, à parements rouges, fait belle place à la cravate blanche et au jabot de dentelle. Rouge aussi est le gilet, ainsi que la culotte, attachée sur les bas blancs par des jarretières d'or. Les souliers à boucles d'argent

(1) Jean-Marc-Antoine de Morel, comte d'Aubigny, capitaine au régiment de Guébriant, « colonel du régiment de dragons de son nom, qui avait été Armenonville, qui fut Choiseul après lui, et puis ensuite Custine » (Lédans, 19), fut au siège de Philipsbourg en 1735, fit toute la campagne de 1742, passa comme lieutenant-colonel sous les ordres du maréchal de Saxe en 1744, était à Fontenoy en 1745, fit les campagnes de 1746 et des années qui suivirent; maréchal-de-camp en 1758, lieutenant-général en 1762, gouverneur du château et de la ville de Falaise.

dégagent le cou-de-pied. La date de 1783 est écrite au bas de cette peinture. M. de Beausset, remarquable encore par sa noble prestance et par la pureté de ses traits, est âgé déjà dans ce portrait. Ses cheveux poudrés, rejetés en arrière, découvrent son front dégarni sur les tempes. L'œil, qui fouille l'horizon, a de belles clartés. Le vieux marin, dans toute sa figure, a toutes les élégances de son temps.

122

LE BARON DE BESENVAL

Debout de profil à gauche, tête nue, la physionomie pleine de franchise, M. de Besenval (1) s'avance d'un air résolu, la main droite dans le plastron de son gilet et la gauche dans la poche de sa culotte. Il semble fort jeune encore, et il est cependant au plein de sa maturité ; car il porte la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1761, à l'âge de trente-neuf ans. Dessin à la sanguine et au crayon noir, exécuté probablement aussi en 1761... Voici ce que dit M. de Lédans : « Le baron de Besenval, lieutenant-colonel des Gardes-suisses, homme aimable et tout à fait français. Son père avait aussi servi dans les gardes, et ensuite dans les négociations, et avait montré des talents dans l'une et l'autre carrière. Quant au fils (Pierre-Victor-Joseph), il n'a guère été qu'un très délié courtisan, et ce mérite là suppose presque toujours l'absence de toute élévation dans l'âme. Le baron de Besenval eut un immense crédit sur

(1) Pierre-Victor-Joseph de Brünstadt, baron de Besenval, né à Soleure en 1720, était d'une famille patricienne originaire de Savoie. Son père avait été ministre de France en Saxe de 1707 à 1715. Pierre-Victor entra comme cadet dans les armées du Roi dès 1731, servit sur le Rhin en 1735 aux Gardes-suisses et au régiment de Bettens, fut aide-de-camp du maréchal de Broglie, quitta l'armée de Bohême pour aller en Flandre, retourna ensuite à l'armée du Rhin, fit toutes les campagnes de 1743 à 1747, fut créé maréchal-de-camp en 1758, reçut la croix de commandeur de Saint-Louis en 1761, fut nommé inspecteur des Suisses et Grisons, et lieutenant-général des armées du Roi en 1762. Il fut élu, en 1769, membre associé-libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture. « C'était, dit Mme de Genlis, un homme très aimable, avec de la grâce dans l'esprit, quoique Suisse, apprécié à la cour et très craint. Il jouait beaucoup, et fut l'ami du comte d'Artois ». Arrêté avec le marquis de Favras en 1789 et traduit devant le tribunal du Châtelet, il eut de Sèze pour avocat, et se défendit lui-même avec énergie. Il mourut le 2 juin 1791... M. de Besenval a laissé des *Mémoires*.

LE BARON DE BESENVAL

LE BARON DE BESENVAL

LE BARON DE BESENVAL

l'esprit de la Reine, et se fit peu d'honneur par l'influence qu'il exerça sur le cœur du comte d'Artois. Il eût pu diriger l'heureux caractère de ce prince, et il le laissa se flétrir par le contact honteux d'une jeunesse perdue de mœurs et dépourvue de délicatesse, qui entraîna ce jeune prince dans tous les écarts et toutes les folies politiques qui l'ont perdu lui et les siens. Il faut cependant rendre hommage au noble et grand caractère que M. de Besenval a montré dans la dernière scène de son drame politique. Le vandalisme du Comité des recherches le traduisit criminellement par-devant le Châtelet, et voulut l'envoyer à la potence avec Favras. Mais le baron, avec la tranquillité d'âme d'un noble chevalier français, confondit les absurdes sophismes de ces endiablés révolutionnaires et sortit victorieux de tous les débats. Il échappa à la terreur jacobine par sa présence d'esprit et son intrépide stoïcisme, lors de sa translation du château de Brie-Comte-Robert à Paris, et mourut tranquillement et philosophiquement quelques années après en finissant une partie de trictrac » (Lédans, 62).

123

M. DE BOISTEL

Sur un fond de paysage, M. de Boistel, de Strasbourg, jeune encore, la tête nue et les cheveux coiffés à la mode française de 1760, les traits fins et la physionomie fort agréable, cravaté de blanc, habillé de bleu galonné d'or, se tient debout au milieu de la campagne, les mains ramenées devant lui, tenant son tricorne et sa canne, sur laquelle il s'appuie. Il est officier et porte la croix de Saint-Louis.

124

LE MARQUIS DE BOUFFLERS

Le marquis de Boufflers, Charles-Marc-Jean, grand-bailli de Beauvais, était né le 10 août 1736. Brigadier le 20 février 1761, maréchal-de-camp le 25 juillet 1762, major des troupes envoyées en Espagne la même année,

inspecteur-général d'infanterie en août 1766. Il est en costume de chasse : habit vert, culotte rouge, bas gris à côtes. Il s'avance, tête nue, de profil à gauche, d'un pas calme, son tricorne et sa canne dans la main droite, au milieu d'une campagne ombragée d'arbres. La croix de Saint-Louis, dont il porte le ruban rouge sur la poitrine, est la preuve qu'il a servi dans les armées du Roi. Il semble jeune encore dans ce portrait, qui est daté de 1764... « M. le marquis de Boufflers-Remiencourt, frère aîné du chevalier de Boufflers, l'Anacréon de notre siècle » (Lédans, 295), mourut subitement en 1785 à Chanteloup, chez le duc de Choiseul, dont il était l'hôte.

125

M. DE BOURNEVILLE

M. de Bourneville, dans le portrait de Carmontelle daté de 1760, porte l'habit d'officier aux Gardes-françaises ; habit bleu garni d'argent, parement des manches, col et doublure rouges ; gilet rouge ; tricorne-lampion noir, tenu de la main gauche. Il est debout, de profil à gauche, en vue d'une campagne au fond de laquelle on aperçoit, à gauche un château, à droite une ferme avec des moulins à vent. Cet officier, quoique jeune encore, est envahi déjà par l'embonpoint. Sa physionomie, fort ordinaire, justifie le dire de M. de Lédans : « Ce bon gros garçon était fils du président de Meynières (voir plus loin, n° 354), et justifiait parfaitement le mot du duc de Choiseul, qui disait que le service de MM. les Gardes-françaises était un état entre la robe et l'épée. Bourneville ne pouvait même cacher sous son col rouge et son habit bleu le bout de l'oreille des Enquêtes, qui sautait aux yeux ».

126

M. DE BOUTHILLIER

Debout de profil à droite, M. de Bouthillier, capitaine de dragons, est appuyé de sa main droite sur une haute canne. Son corps, coupé à mi-jambes,

est vêtu de l'habit de son régiment, et sa tête est coiffée du lampion noir galonné d'argent, enfoncé droit jusqu'au bas du front. Ce portrait, daté de 1757, est un simple dessin. Carmontelle s'est servi de la sanguine pour les chairs et pour l'habit, et il a employé la pierre noire pour le chapeau, les cheveux et les parements des manches... M. de Bouthillier, devenu marquis de Chavigny à la mort de son père, fut nommé colonel du régiment provincial de Laon, créé en 1773 et supprimé l'année suivante, puis colonel en second du régiment de Béarn.

127

LE BARON DE BRÉGET

Philippe-Joseph de Bréget, baron de l'Empire, était capitaine de dragons dans le régiment de Caraman. Son portrait, par Carmontelle, est daté de 1759. La tête et les mains, ainsi que l'habit et la culotte, sont à la sanguine; les cheveux munis d'une queue et d'un catogan, les parements de l'habit, le tricorne et les bottes, sont à la pierre noire, avec des rehauts de blanc, surtout dans les cheveux, qui sont poudrés. Le personnage est de haute taille, debout, tête nue de profil à gauche. Il porte son chapeau sous le bras gauche, et s'appuie de ses deux mains sur une haute canne posée droit devant lui. Ses traits sont réguliers, et sa physionomie respire la bonté. Le terrain et un bouquet d'arbres dans le fond à gauche sont lavés à l'aquarelle.

128

LE COMTE DE BROGLIE

Charles-François, comte de Broglie, fils cadet de François-Marie, duc de Broglie, naquit le 20 août 1719. Il fut, en 1752, ambassadeur en Pologne, où il créa un parti français, capable de balancer l'influence russe. Muni des pleins pouvoirs de Louis XV, il correspondait directement avec lui. Au bout de trois années de séjour en Pologne, il était parvenu à rallier la noblesse à

ses vues, quand des intrigues ourdies à Versailles renversèrent une entreprise si laborieusement conduite. Rappelé en France, le comte de Broglie fut envoyé à l'armée d'Allemagne, où il servit sous les ordres de son frère aîné, Victor-François, duc de Broglie, maréchal de France. Maréchal-de-camp d'abord, lieutenant-général ensuite (1760), il se signala surtout par la belle défense de Cassel en 1761. Après la guerre de Sept ans, Louis XV lui confia la correspondance secrète, qu'il dirigea pendant dix-sept ans. Exilé, puis rappelé à la cour, il travailla avec une ardeur infatigable à faire exiler Choiseul à son tour, et, avant de mourir, en 1781, à l'âge de soixante-deux ans, il connut encore une fois la disgrâce et l'exil.

C'est en qualité de diplomate que le comte de Broglie a été peint par Carmontelle. Il est en costume de cour, debout, tête nue, de profil à gauche, appuyé de son bras droit sur un soubassement de pierre construit fort à propos au milieu d'un parc, son tricorne jeté négligemment sous le bras gauche. Ses cheveux sont frisés et poudrés comme on les portait au milieu du dix-huitième siècle. Son habit et son gilet, d'un bleu tendre, sont bordés d'argent, et sa culotte, attachée au-dessous du genou sur les bas blancs, est du même ton et de la même étoffe que l'habit. C'est ainsi qu'il devait être dans les beaux jours de son ambassade à la cour de Pologne. Tout est du diplomate dans ce portrait, rien de l'homme de guerre. La date de 1761, écrite au bas, est donc erronée; car, à cette date, le comte de Broglie était au plein de son action militaire pendant la guerre de Sept ans. Carmontelle a dû exécuter cette peinture soit au printemps de 1757, où le comte de Broglie passa trois mois à Paris avant de retourner en Pologne, soit au printemps de 1758, peu après le retour définitif du diplomate en France et avant son départ pour l'armée.

129

LE VICOMTE DE BROGLIE

« M. de Broglie, capitaine de dragons, 1759 » (Lédans, 45), appartenait

à la première branche de la maison de Broglie, établie en Provence dès le xv[e] siècle. Son grand-père et son père avaient été conseillers à la cour des comptes d'Aix. Son père, François de Broglie, et sa mère, Marie-Blanche de Glandevès-Niozelles, vivaient encore en 1771. Lui-même naquit à Aix le 8 août 1737, reçut les noms d'Elzéar-Marie-Joseph-Charles, et prit plus tard le titre de vicomte de Broglie. Il embrassa la carrière des armes et entra au service en février 1755, comme chevau-léger de la garde du Roi. Capitaine dans le régiment des dragons de Caraman le 1[er] septembre 1755, il se trouvait à l'armée d'Allemagne en 1758, au moment où « Carmontelle dessinait les *caricatures* de toute la *dragonaille* de l'armée, et tapissait la canonnière du duc de Chevreuse de toutes les figures des officiers de son régiment, et de ceux d'Orléans, de Bauffremont et de Caraman » (Lédans). M. de Broglie passa au régiment de Lameth le 10 mars 1759; colonel du régiment d'Aquitaine en 1761, chevalier de Saint-Louis en 1762, brigadier d'infanterie le 3 janvier 1770, il mourut à Metz le 28 septembre 1776.

Le portrait de Carmontelle est exécuté aux deux crayons : la tête et l'habit sont à la sanguine; le col de l'habit, le tricorne et les bottes sont à la pierre noire. Dans le fond seulement, un soupçon d'aquarelle... Le jeune vicomte de Broglie est debout, de profil à gauche, coiffé d'un tricorne noir orné d'un nœud de rubans. Il porte l'uniforme de son régiment, dont les couleurs ne sont pas indiquées sur ce dessin : l'habit rouge à col et parements gros-vert, avec pans retroussés par le bas, la culotte rouge engagée dans les bottes à éperons, l'épée passée en bandoulière sur l'épaule droite et tombant verticalement sur la cuisse gauche. Voilà un des beaux types de ces officiers de race, si séduisants dans notre ancienne France. La figure est sommairement exécutée dans son ensemble; le visage seul est soigneusement étudié : les traits, fins et spirituels, énergiques sans ostentation, dénotent le courage facile et la décision prompte. Le jeune vicomte représentait dignement sa branche dans l'illustre maison de Broglie, « race de capitaines, d'hommes d'État, d'écrivains, portant haut le sentiment de l'honneur, éminents avec des mérites très divers, tous sans peur, inflexibles dans leurs convictions,

et conservant à la tribune comme sur le champ de bataille la même allure militante » (Duc D'AUMALE, *Histoire des princes de Condé*, t. V, p. 159).

130

M. DE BULLIOUD

« M. de Bullioud était cornette de cavalerie, ayant à peine dix-huit ans, lorsqu'à la bataille de Crevelt (1758) il sauva un étendard, ou plutôt le reprit au milieu du feu avec un courage héroïque, ce qui lui valut la croix de Saint-Louis » (LÉDANS, 75). Fils de l'ancien gouverneur des pages du duc d'Orléans, il était le frère de Mme de Séran, dont nous avons décrit le portrait sous le n° 103.

M. de Bullioud porte le costume de capitaine des carabiniers : habit bleu, avec plastron et parements rouges bordés d'argent; culotte noire; bas blancs; souliers noirs à boucles d'argent. Assis dans un fauteuil, tête nue de profil à gauche, il tient de ses deux mains un livre ouvert, dans lequel d'ailleurs il ne lit pas. Son portrait porte la date de 1759. M. de Bullioud, charmant de visage, est séduisant dans toute sa personne. Il mourut en 1763, âgé de vingt-deux ans. « Son essai dans la littérature, la *Pétrissée*, quoique des plus médiocres, mérite qu'on jette quelques fleurs sur son tombeau » (*Mémoires secrets*).

131

M. DE CASSINI

Dominique-Joseph Cassini, né en 1715, était petit-fils du fameux astronome Jean-Dominique, et frère de César-François Cassini de Thury, astronome aussi et directeur de l'Observatoire. Il était exempt des Gardes du corps du Roi, et fut nommé maréchal-de-camp en 1767. Il avait eu avec Mme de Marsan, gouvernante des enfants de France, des difficultés d'étiquette qui furent tranchées en sa faveur. Sa femme, sœur du marquis de Pezay, était belle et fit parler de lui.

Debout de profil à gauche, grand de taille et pesant de tournure, vêtu d'un habit vert sur lequel s'étalent le ruban rouge et la croix de Saint-Louis, d'une culotte verte aussi et d'un gilet blanc brodé de fleurs, il porte son tricorne sous le bras gauche, et s'appuie lourdement de la main droite sur une longue canne. Daté de 1767. Sa physionomie, molle et insignifiante, répond au triste portrait qu'en ont fait les contemporains : « Ce mari débonnaire et trompé au suprême degré, dit M. de Lédans, n'a jamais été ni plaisant par colère, ni sensible par délicatesse; il était tout bêtement spectateur docile et résigné, et eût dit, dans le besoin, à M. le comte de Maillebois, l'inamovible amant de sa femme : ne vous gênez point, général;

Vous me faites, mon cher seigneur,
En la. . . beaucoup d'honneur. »

132

LE COMTE DE CASTELLA

« Rodolphe, comte de Castella, cadet au régiment de Bettens, mai 1723; enseigne, 9 janvier 1724; sous-lieutenant, 1er juillet 1725; enseigne au régiment des Gardes-suisses, 28 avril 1727; sous-lieutenant, 5 octobre 1736; capitaine, 10 mars 1743; brigadier, 1er mai 1745; maréchal-de-camp, 10 mai 1748; colonel titulaire d'un régiment suisse de son nom, 14 mars 1756; inspecteur-général des Suisses et Grisons, janvier 1759; lieutenant-général des armées, 17 décembre de la même année; commandeur de Saint-Louis, avril 1761; grand-croix, mars 1769. Le comte de Castella était un des plus braves et des plus vertueux hommes de son temps » (note écrite par le continuateur de Lédans au revers de ce portrait).

Le comte de Castella est debout, de profil à gauche, le tricorne noir jeté sous le bras gauche, dont la main est ramenée sur la poitrine. Comme il porte l'uniforme de lieutenant-général, ce portrait est postérieur au 17 décembre 1759. Le général de Castella s'y montre âgé de plus de cinquante ans. Quoiqu'il n'ait presque rien perdu de l'élégance de sa haute taille et de la

fierté de sa démarche, les années ont creusé des rides sur son noble visage. Ses traits n'en ont pas moins gardé leur dignité, avec un reste de leur ancienne beauté. Fond de paysage, avec cours d'eau.

133

LE MARQUIS DE CHABANAIS

François-Gilbert Colbert de Saint-Pouange, marquis de Chabanais, né le 7 novembre 1705, avait servi sous le maréchal de Saxe. Il parvint au grade de maréchal-de-camp, et mourut le 23 décembre 1765. Sa femme, fille du comte de Croissy, était une amie de Mme de Pompadour.

Le marquis de Chabanais paraît avoir plus de cinquante ans dans le portrait de Carmontelle. L'embonpoint l'a envahi considérablement déjà et l'on ne reconnaît plus le brillant officier dans ce ventru personnage, au visage bouffi et aux traits débonnaires. Debout et tête nue, de profil à gauche et les mains croisées derrière le dos, il porte un ample habit rouge à boutons d'or, dont les pans descendent jusque sur le haut des jambes chaussées de bas blancs, et sur le plastron duquel se détachent le ruban et la croix de Saint-Louis.

134

LE COMTE DE CHABOT, depuis DUC DE ROHAN

« Louis-Antoine-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan, pair de France, prince, comte et baron de Léon, comte de Porhoët, marquis de Blain, comte de Maillé et de la Marche, vicomte de Bignan, baron de Kerguéhéneuc, etc. premier baron, président né héréditaire de la noblesse de Bretagne, lieutenant-général des armées du Roi et chevalier de ses ordres. Fils de Guy-Auguste de Rohan-Chabot et d'Yvonne-Sylvie du Breil du Rais, né le 20 avril 1733, il entra au service en 1748 et fit la campagne de Flandre en qualité de cornette au régiment de cavalerie de Rohan ; colonel aux Grenadiers de France en 1749 ; colonel du régiment Royal-cavalerie en 1756, fit, en cette

qualité, les campagnes de 1757, 1758, 1759. Blessé à Minden, il reçut, à cette occasion, la croix de Saint-Louis; fut fait brigadier en 1760, maréchal-de-camp en 1762, lieutenant-général en 1781 et chevalier des ordres du Roi en 1783. Le duc de Rohan n'émigra pas et mourut en 1807. Il avait épousé Élisabeth-Louise de La Rochefoucauld, fille du duc d'Anville. Il est le frère aîné du vicomte de Chabot (dont le portrait sera décrit plus loin, n° 190) et le grand-père du duc Fernand de Rohan, dont le duc actuel est le petit-fils » (note remise en 1896 à M. le duc d'Aumale par le marquis de Lasteyrie, petit-fils du vicomte de Chabot et petit-neveu du duc Louis-Antoine).

Le duc de Rohan, né en 1733, a trente-deux ans en 1765, date de ce portrait. Tête nue, debout et de profil à gauche, il se promène sur la terrasse d'un de ses parcs, le tricorne galonné d'or sous son bras gauche, la main droite engagée dans son gilet blanc brodé de fleurs, dont les basques bizarrement coupées descendent jusque sur les cuisses, et la main gauche enfoncée dans la poche de sa culotte noire. Sur son habit à la française d'un jaune safran très clair, se détache le ruban rouge de la croix de Saint-Louis. Le jabot et les manchettes de dentelles, la cravate noire qui se confond derrière le cou avec le catogan, les bas blancs et les souliers à talons rouges, complètent le costume et sont à l'avenant du personnage. Le duc de Rohan a très grand air et porte très haut. Il est maigre, et, quoique jeune encore, fatigué déjà. Ses cheveux, qui sont poudrés, dégarnissent ses tempes, et les traits de son visage ne se recommandent pas par leur régularité : l'œil a de la fierté, la bouche est dédaigneuse, la physionomie intelligente, et, quand il le voulait, le charme devait s'en dégager très naturellement. « Il était impossible, dit Mme de Genlis, d'avoir plus d'esprit, de grâce et de séduction, sans être beau » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

135

LE COMTE DE CHABRILLANT

Carmontelle a peint le comte de Chabrillant dans son costume de colonel

du régiment de Conti-infanterie, habit blanc coupé à la française et garni de revers de velours bleu rehaussé de boutons d'argent; culotte blanche et guêtres blanches aussi, boutonnées sur des souliers noirs; cravate rouge; jabot et manchettes de dentelles. Rien de plus élégant et de plus coquet que ce costume. Ajoutez tous les agréments de la jeunesse dans celui qui le porte : la fraîcheur du teint, rehaussée par le blanc dont les cheveux sont poudrés, la régularité des traits, leur extrême douceur, par dessus tout le désir de plaire, et vous verrez justifié le surnom de *Chachat* qu'on donnait à ce bel officier. Sa tournure, d'ailleurs, complète sa physionomie. De taille moyenne, debout et de profil à gauche, l'épée à poignée d'or en verrouil, le tricorne noir galonné d'argent dans la main gauche et la haute canne dans la main droite, il porte son buste en avant comme en offrande, cambrant sa taille à plaisir, mais sans affectation, et désarmant l'envie à force de bonne grâce et de naïveté. Assurément, M. de Chabrillant « n'avait pas inventé la poudre », mais il se faisait aimer, ce qui n'est pas le moindre des mérites. Son portrait doit être d'une parfaite ressemblance... Richard de Lédans a écrit au revers du dessin : « M. le comte de Chabrillant, colonel du régiment d'infanterie de Conti, fils unique du marquis de Chabrillant, gouverneur de Montélimar, et gendre de M. le duc d'Aiguillon. Carmontel *delineavit ad vivum*, 1766 ». Et il a ajouté en note : « C'est celui que nous appellions *Chachat* à la cour, expression qui peignait ses mœurs douces et la bonhomie de son caractère, qui le faisait aimer de tout le monde (1) ». Joseph-Dominique de Moreton, comte de Chabrillant, avait alors vingt-deux ans. Né le 8 août 1744, il épousa, le 18 novembre 1766, Innocente-Aglaé de Vignerod du Plessis de Richelieu,

(1) « Le comte de Chabrillant, colonel du régiment de Conti-infanterie, gendre du duc d'Aiguillon. Son beau-père le fit nommer premier écuyer de Madame la comtesse d'Artois. On le dit mort dans l'émigration. Il n'avait pas, comme disent les bonnes gens, inventé la poudre, non plus que ses oncles les baillis; mais il était fils d'un père plein d'esprit, mort maréchal-de-camp, gouverneur de Montélimar, et que ses mérites et ses vertus eussent porté aux premières dignités de l'État, sans un défaut naturel qui barra sa fortune : il était bègue au point de faire trembler tous ceux qui causaient avec lui. Le colonel du régiment de Conti, qui n'avait hérité que de sa bonhomie et de la douceur de son caractère, était son fils unique. On lui avait donné à la cour le sobriquet de *chachat* » (Lédans, 455).

fille d'Emmanuel-Armand, duc d'Aiguillon, et de Louise-Félicité de Bréhan. Elle mourut le 11 juin 1776, au château d'Aiguillon.

136

LE MARQUIS DE CHALABRE

François-Jean de Bruyères, marquis de Chalabre, page de la petite écurie du Roi en 1744, cornette au régiment de cavalerie Royal-Étranger, puis aide-de-camp du maréchal-duc de Richelieu, vint à Paris, avec le duc de Fronsac, annoncer au Roi la prise de Mahon. Il s'en fut ensuite à l'Opéra donner cette nouvelle à la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. L'annonce en ayant été faite aussitôt, toute la salle se leva aux cris de « Vive le Roi ! »

Le portrait de Carmontelle, daté de 1759, n'est qu'un simple dessin. M. de Chalabre, debout, de profil à gauche et jeune encore, est en habit militaire. Sa tête, qui est nue et dont les traits ont une physionomie originale, est exécutée à la sanguine ; tout le costume, sauf quelques détails tracés en jaune avec un pinceau, est dessiné à la pierre noire. Fond rapidement ébauché à l'aquarelle.

137

LE MARQUIS DE CHOISEUL-BEAUPRÉ

Carmontelle a fait un charmant dessin du marquis de Choiseul-Beaupré (1). La tête, jeune encore et de physionomie agréable, est à la sanguine, ainsi que la main ; le reste de la figure, de tournure élégante, est au crayon noir ; l'aquarelle n'est employée que pour les accessoires. M. de Choiseul-Beaupré est assis et adossé, de profil à droite, sur une chaise recouverte de velours

(1) Claude-Antoine-Clériadus de Choiseul, appelé le marquis de Choiseul-Beaupré, né le 5 octobre 1733, mestre-de-camp de cavalerie en 1753, lieutenant-général des provinces de Champagne et de Brie en 1755, enseigne des gendarmes d'Orléans en 1757, inspecteur-général de cavalerie en 1774, marié en 1755 à Diane-Gabrielle de La Baume de Montrevel, marquise de La Baume, ci-devant chanoinesse de Remiremont.

frappé d'un rouge vif. Il s'appuie de son bras gauche sur un écran jaune placé à sa gauche, et tient son tricorne sur ses genoux. On lui peut donner vingt-cinq ans environ sur ce portrait, qui n'est pas daté... Carmontelle avait le sentiment juste de la valeur des tons. En plaçant son dessin, où domine de beaucoup le crayon noir, sur des accessoires vivement colorés, il lui a communiqué quelque chose des agréments de la peinture. On peut donc presque dire que ce portrait, dessiné avec délicatesse et avec esprit, est d'une belle couleur. Carmontelle, qui n'est qu'un simple dessinateur, pourrait, à l'occasion, être classé parmi les coloristes.

138

LE COMTE DE COIGNY

« M. le comte de Coigny, aide-maréchal-général des logis de l'armée, est celui des trois frères qui a le plus d'esprit. Il est entre le duc et le chevalier comme le maire de Tours était entre les deux convives du baron de Breteuil » (Lédans, 51). Gabriel-Augustin de Franquetot, frère cadet du duc de Coigny, était né le 23 août 1740. Mestre-de-camp-lieutenant en second du régiment de dragons Mestre-de-camp-Général en 1758, mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom en 1783, brigadier de dragons en 1768, maréchal-de-camp en 1780, chevalier des ordres du Roi en 1786, lieutenant-général en 1814, il mourut en 1817. Il avait épousé en 1767 Anne-Josèphe Michel de Roissy. La fille née de ce mariage, mariée elle-même au duc de Fleury, est l'héroïne de l'ode de *la Jeune captive*, composée par André Chénier, détenu avec elle à Saint-Lazare en 1794; elle vécut jusqu'en 1820.

Debout, de haute taille et de profil à droite, le comte de Coigny porte son tricorne sous le bras gauche, et s'appuie de la main droite sur une haute canne. Si la date de 1759 mise au bas de son portrait est bonne, et elle n'a rien que de vraisemblable, Coigny n'est âgé que de dix-neuf ans. Son visage, modelé à la sanguine, garde la fraîcheur des gais printemps; ses traits sont agréables, et il y a de la franchise dans sa physionomie. Ses che-

veux et son catogan, son habit et son gilet, sa culotte et ses hautes bottes, son épée qui bat en diagonale sur la cuisse gauche, sont largement dessinés au crayon noir, çà et là mêlé de crayon rouge. Le terrain et le fond sont ébauchés à l'aquarelle.

139

LE COMTE DE COMINGES

Marie-Joseph de Cominges, dit le comte de Cominges, né à Auch le 15 janvier 1734, capitaine de dragons au régiment de Caraman en 1755, puis lieutenant-colonel de dragons, épousa Jeanne de La Roque-Ordan, dont il n'eut pas d'enfants. « Excellent homme, d'une loyauté et d'une pureté d'âme parfaites, il est mort doyen de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel » (Lédans, 46). Debout de profil à gauche, en costume de dragon : tricorne noir, garni d'un nœud de rubans blancs, enfoncé jusqu'au bas du front; habit à la française boutonné par le haut, les basques évasées et retroussées par le bas; grand gilet descendant jusque sur les cuisses, la main gauche engagée dans ce gilet; lourdes bottes montant jusqu'au bas de la culotte; longue épée supportée par une bandoulière; la croix de Saint-Louis tenant à un ruban rouge passé dans une des boutonnières de l'habit. Longue canne tenue de la main droite. Démarche pesante, ordinaire au cavalier habitué à vivre sur son cheval et qui est comme dépaysé quand il marche sur ses jambes... Brave et honnête figure, simplement dessinée à la sanguine et au crayon noir. Daté de 1759.

140

LE COMTE DE COSSÉ

Carmontelle a peint M. de Cossé de profil à droite, debout sur le premier plan d'une campagne couronnée de collines et arrosée d'un cours d'eau. Il y a, dans la physionomie de ce personnage, une ostentation de noblesse qui compromet ce que la nature avait mis en lui de vraiment noble. Son habit

bleu, à revers et à parements rouges, est garni de boutons d'argent au col, au plastron, aux manches et jusqu'au bas des basques ; son gilet et sa culotte sont en nankin ; son tricorne est jeté sous le bras gauche, et son épée en verrouil émerge des basques de l'habit. Ainsi vêtu, sans galons ni décorations qui dénotent une dignité militaire quelconque, M. de Cossé s'avance avec hauteur, la tête relevée, la taille cambrée, le jarret tendu en avant.

Hyacinthe-Hugues-Timoléon, comte de Cossé, neveu du maréchal de Brissac, né le 8 novembre 1746, colonel d'infanterie, menin du Dauphin, marié en 1771 à Mlle de Wignacourt, morte en 1778, et en secondes noces (1784) à Françoise-Dorothée d'Orléans-Rothelin, morte en 1818. Duc de Cossé par brevet de 1784, maréchal-de-camp en 1788, lieutenant-général en 1791. Sa femme était dame d'atours de la Dauphine. Il émigra et rejoignit le comte de Provence à Vérone. Rentré en France, il se rallia à l'Empire, fut nommé sénateur en 1807, chambellan de Madame Mère, et mourut en 1813.

141

LE CHEVALIER DE COSSÉ

Le chevalier de Cossé, frère du précédent, si jeune encore que l'on dirait une fille habillée en homme, se promène gravement sur la terrasse qui domine les profondeurs d'un parc. Il est vêtu de rose, cravaté de noir, jaboté de dentelle blanche, et porte l'épée en verrouil. Le tricorne noir en forme de lampion est fourré de plumes blanches et jeté sous son bras gauche. On a mis la date de 1764 au bas de ce portrait, qui est précieusement et en même temps largement exécuté.

François-Artus-Hyacinthe-Timoléon de Cossé, né le 1er décembre 1749, reçu chevalier de Malte par minorité le 19 mai 1750, devint mestre-de-camp du régiment de Vivarais, maréchal-de-camp en 1788, et mourut en 1803. Son fils vécut jusqu'en 1857, et sa bru jusqu'en 1874, ayant eu deux filles mariées au duc de Rivière et au duc des Cars.

142

LE COMTE DE COURTEN

Maurice de Courten avait commencé de servir en 1706; il était parvenu au grade de lieutenant-général le 1er janvier 1748, et avait été nommé grand-croix de Saint-Louis en 1757. Il mourut le 29 janvier 1766.

M. de Courten a soixante-onze ans dans le portrait de Carmontelle. Tête nue, de profil à gauche, il est assis en une attitude reposée dans un fauteuil placé, comme presque toujours dans les portraits de Carmontelle, sur une terrasse attenant à un château et dominant un parc. L'heure du repos a sonné pour lui depuis longtemps déjà, et il continue cependant de faire bon accueil à la vie, qu'il voit s'éloigner à grands pas; doucement et avec esprit encore il lui sourit. Sa perruque est depuis longtemps démodée à l'heure où est peint ce portrait (1764). Ses traits, déformés par l'embonpoint, n'en conservent pas moins leur intelligence et leur bonté. Son jabot et ses manchettes de dentelle blanche égaient son habit et sa culotte, qui ont des teintes de feuilles mortes. Il tient sa tabatière entre ses mains, à portée de son mouchoir, placé sur ses genoux, et de sa canne, appuyée sur son bras. En sautoir et presque complètement caché sous l'habit, le cordon rouge de grand-croix de Saint-Louis, et sur la poitrine la plaque du Saint-Esprit. M. de Courten avait été créé comte du Saint-Empire par diplôme du mois de mai 1742.

Lédans a écrit au revers de ce portrait : « M. le comte de Courten, lieutenant-colonel du régiment des Gardes-suisses, homme plein d'esprit, était dans le monde (qui le recherchait beaucoup) ce que les sots ne manquent jamais d'appeler un méchant, mais auquel la très bonne compagnie n'a jamais donné que le titre d'homme très aimable et non moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Carmontelle a fait ce dessin en 1764 ». Et Mme de Genlis, joignant son témoignage à celui de Lédans, et revendiquant comme un honneur pour sa famille d'être alliée à celle de M. de

Courten, écrit dans ses *Mémoires :* « Le comte de Courten avait servi avec la plus grande distinction. Sa nièce, Mlle de Villeneuve, avait épousé le marquis de Genlis, mon beau-frère ».

143

M. ET Mlle DE CROISMARE

C'est à un concert que Carmontelle nous convie. La scène se passe dans un parc tout enguirlandé de verdure. Au milieu du tableau, le pupitre qui porte le cahier de musique. A gauche, M. de Croismare, assis et habillé de bleu, de profil à droite et battant la mesure. A droite, Mlle de Croismare, de profil à gauche, assise aussi et habillée de rose, avec une mante noire sur ses épaules, joue de la guitare, en suivant d'un regard attentif la notation indiquée par le musicien. A la gauche de M. de Croismare, enfin, et comme lui de profil à droite, un jeune officier, vêtu de blanc et galonné d'or, est debout et joue du violon. Tous ont la tête nue et les cheveux coiffés à la mode de 1766, date écrite au bas de cette peinture. M. et Mlle de Croismare, tout en inclinant déjà vers la vieillesse, ne sont pas encore vieux. Étant à peu près du même âge dans leurs portraits, ils doivent être frère et sœur.

144

M. DESGOUTTES ET Mlle DE LÉVIGNEN

Le continuateur de M. de Lédans a écrit au revers de ce double portrait : « M. Desgouttes, commissaire-général de la marine, et Mlle de Lévignen, 1770 ». M. Desgouttes, de profil à droite, est assis de côté sur une chaise vis-à-vis de Mlle de Lévignen, qui, assise aussi dans un fauteuil et de profil à gauche, semble écouter avec embarras les propos de son interlocuteur. L'habit de M. Desgouttes est bleu et galonné d'or; les revers en sont rouges, et rouge aussi est sa culotte; ses cheveux, relevés sur le front et frisés sur les côtés, sont poudrés et munis d'un catogan noir; son front est fuyant, son

regard allumé, et vainement il cache sous le fard les rides de son âge. — Mlle de Lévignen, qui est vraiment jeune et dont la fraîcheur est de bon aloi, baisse les yeux avec modestie sur l'éventail qu'elle tient de ses deux mains, et la gêne qu'elle éprouve lui est une sorte de charme. Sa robe blanche, à double jupe ramagée de fleurs, est légèrement ouverte sur la poitrine. Ses cheveux, poudrés en haut au-dessus du front largement découvert, gardent, derrière la tête, leur couleur naturelle, et sont coiffés d'une barbe de dentelle attachée par deux nœuds de rubans roses... Mlle de Lévignen était de la famille Lallemant, qui compta au dix-huitième siècle plusieurs fermiers-généraux : Lallemant de Lévignen, Lallemant de Betz, Lallemant de Nantouillet, etc... La scène se passe au milieu d'un parc, et elle est peinte avec autant d'esprit que de vérité.

145

LE MARQUIS DU HAUTOY

Carmontelle a peint le marquis du Hautoy, fort jeune encore en 1774, de profil à gauche, sous l'épais ombrage de grands arbres. Sa taille est élancée, son visage un peu pâle; ses cheveux sont poudrés et coiffés à la mode du temps. Tout habillé de rose tendre (habit, veste et culotte), il a de la délicatesse et de l'esprit dans les traits. Son tricorne est jeté sous le bras gauche, sa main droite est engagée dans le gilet, et il tient sa main gauche à portée de la poignée d'or de son épée...

146

LE COMTE DU LAU

Le comte du Lau (1), dans le portrait dessiné par Carmontelle, est assis de profil à gauche, dans un âge avancé déjà, les jambes croisées l'une sur l'autre

(1) Jean-Louis-Antoine du Lau, chevalier, puis comte d'Allemans, né à Montardy (Gascogne) le 25 novembre 1682, était fils d'Armand du Lau, marquis d'Allemans, baron de Chamniers, seigneur de Montardy, Brassac, etc., écuyer de la reine Marie-Thérèse, et de Suzanne du Lau,

et la main gauche posée sur ses genoux. Le cordon rouge est passé sous l'habit, sommairement indiqué au crayon noir. La tête, qui porte l'accent d'une bonne ressemblance, est dessinée à la sanguine. Le comte du Lau, né en 1682, aurait soixante-seize ans sur ce dessin, qui est daté de 1758. Voici ce qu'en dit M. de Lédans : « Le comte du Lau, officier général et cordon rouge, ancien lieutenant-colonel du régiment du Roy. Ce fut madame sa sœur qui gagna à la loterie la maison de la Chaussée-d'Antin de Mlle Guimard ».

147

LE JEUNE COMTE DU LAU

« Le jeune comte du Lau portant les armes devant le logis de son père, où il était en faction, faisant ses premières armes dans son régiment » (mention écrite au revers de ce portrait). Le jeune du Lau, âgé de huit à dix ans, porte l'uniforme du régiment de Neustrie, où son père était capitaine. Cet uniforme avait été récemment déterminé par l'ordonnance du 31 mai 1776 : habit blanc, parements et revers de panne noire, collet rose, boutons blancs. L'enfant, correctement équipé, est debout, de profil à gauche, et porte les armes devant la maison de son père, près d'une guérite peinte en rouge. Et ce n'est pas un jeu dont il s'amuse; il se prend à tel point au sérieux qu'on n'a pas envie de rire en le regardant. C'est un devoir qu'il accomplit avec une gravité naïve, gravité accompagnée sans doute de tristesse, car un nœud de crêpe entoure le bras gauche. Ce portrait a dû être exécuté de 1777 à 1780.

fille d'Armand du Lau, baron de Chambon, maréchal-de-camp, colonel de deux régiments d'infanterie, gouverneur de Saintes, etc., etc. Jean-Louis-Antoine du Lau entra au service, en 1704, dans le régiment du Roi-infanterie. Il prit part aux batailles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Denain; aux sièges de Douai, du Quesnoy, de Landau, de Fribourg; passa en Italie avec le régiment du Roi en 1733; se distingua aux sièges de Pizzighetone et de Milan, ainsi qu'à la bataille de Parme, où il fut grièvement blessé. Lieutenant-colonel au régiment du Roi en 1736, brigadier la même année, commandeur de Saint-Louis, gouverneur de Doullens et de Cognac, il quitta le service en 1741. Marié en 1745 à Jeanne-Louise de Cherisey, fille du comte de Cherisey, lieutenant-général, grand-croix de Saint-Louis, il mourut en 1762 (cette notice a été remise à M. le duc d'Aumale au mois de novembre 1895 par M. le marquis du Lau d'Allemans).

Ce soldat précoce n'a qu'une parenté éloignée avec le vieux comte du Lau dont nous venons de décrire le portrait. La famille du Lau était nombreuse et comprenait plusieurs branches, dont les membres étaient disséminés dans l'église, dans la marine et dans l'armée. Le *Mercure* d'octobre 1759 lui consacre un long article, à propos de l'emploi de colonel dans les Grenadiers de France accordé à Jean-Baptiste, comte du Lau. Un comte du Lau fut nommé maréchal-de-camp le 1er mars 1780. L'Annuaire de 1789 mentionne encore deux vicomtes du Lau, l'un colonel et l'autre lieutenant-colonel du régiment de Saintonge, tous deux chevaliers de Saint-Louis. Le colonel devint lieutenant-général et mourut en 1816; un de ses fils, Louis-Jacques-Auguste, né en 1778, mort en 1864, fut le grand-père du marquis du Lau d'aujourd'hui.

148

M. DU TARTRE DE BOURDONNÉ

Grand, portant haut, et se croyant beau encore, quoique vieux déjà, M. du Tartre de Bourdonné est debout, tête nue de profil à gauche, tenant de sa main droite un tricorne noir, et de sa main gauche une sorte de bourse verte. Sur son habit rouge garni de boutons d'or est jeté un pardessus d'un blanc légèrement rosé; des bottes éperonnées lui montent jusqu'aux genoux, tandis qu'à son côté pend un couteau de chasse en guise d'épée. Ce personnage semble plein de suffisance et de fatuité : « Homme à la mode, ce M. du Tartre était un bourgeois riche et d'une tournure fort élégante, qui avait la manie de jouer l'homme de qualité. On le voyait sans cesse au bois de Boulogne, mêlé au groupe des merveilleux, et prononçant, le soir au foyer de l'Opéra, sur le mérite du poème et de la musique, avec les juges infaillibles des talents. Il était particulièrement lié avec le marquis de Vintimille, ce qui lui avait donné, bien gratuitement d'ailleurs, la réputation de *méchant*. Des nigauds même, qui jugent de tout, affirmaient que c'était lui que Gresset avait pris pour le héros de sa pièce *le Méchant*. Du Tartre ne manquait pas d'une sorte d'esprit. Il s'était trop frotté à la fine fleur de ce qu'on appelait

alors le grand monde pour qu'il ne lui en fût pas resté quelque chose; mais, certes, il était loin d'avoir l'étoffe suffisante pour qu'on pût faire de lui un Cléon (1) » (Lédans, 64). Il mourut en 1782; sa mort fut annoncée le 28 janvier dans les *Mémoires secrets,* dont le jugement confirme celui de M. de Lédans.

149

LE COMTE D'EGMONT

« M. le comte d'Egmont (2), colonel de cavalerie, était autant homme d'honneur et de vertu que sa femme était spirituelle et aimable » (Lédans, 5). Jeune encore dans le dessin de Carmontelle, il a une bonne grâce naturelle qui est faite pour lui gagner les cœurs. Assis, tête nue, de profil à droite, sur un canapé, et les genoux familièrement croisés l'un sur l'autre, il porte la croix de Saint-Louis sur son habit négligemment déboutonné. Le visage, finement modelé, et le canapé, simplement indiqué, sont à la sanguine; les cheveux et toutes les parties de l'habillement sont au crayon noir.

150

LE MARQUIS D'ESPIEZ

Louis-Vespasien de Cossart, marquis d'Espiez, entra au service en 1719 comme mousquetaire du Roi. Il passa aux Gardes-françaises en 1727, et fit avec ce régiment toutes les campagnes de 1743 à 1762. Brigadier en 1748,

(1) *Le Méchant*, comédie en cinq actes et en vers, dont le personnage principal s'appelle *Cléon* et remplit le rôle du *méchant*. *Le Méchant* fut représenté en 1747.

(2) Casimir Pignatelli, comte d'Egmont, marquis de Renti, duc de Bisaccia, grand d'Espagne, était né le 3 novembre 1727, avait fait avec vaillance les campagnes de Flandre et d'Allemagne, et s'était distingué à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld, à la prise de Minorque, où il se trouvait comme aide-de-camp du maréchal de Richelieu, son beau-père. Il fut nommé lieutenant-général le 25 juillet 1762. Marié en premières noces à Alphonsine de Saint-Séverin d'Aragon, qui mourut fort jeune, il n'avait que vingt-neuf ans quand il se remaria à Sophie-Septimanie de Vignerod du Plessis-Richelieu, fille du maréchal de Richelieu, née le 1er mars 1740. Le comte d'Egmont n'ayant pas eu d'enfants, tous ses biens, qui étaient considérables, passèrent aux Luynes, héritiers de sa sœur unique, Henriette d'Egmont, qui, en 1738, avait épousé le duc de Chevreuse.

LE MARÉCHAL D'ESTRÉES

maréchal-de-camp en 1761, il survécut à son frère le lieutenant-général comte d'Espiez (mort en 1779), et mourut sans laisser d'enfants de Marie-Geneviève Béraud, qu'il avait épousée en 1741... C'est vers 1766 que le marquis d'Espiez posa devant Carmontelle. Il est debout de profil à droite, tête nue, le tricorne sous le bras gauche, les cheveux frisés et poudrés. Habit violet garni de dentelles; culotte du même ton que l'habit. M. d'Espiez porte la croix de Saint-Louis. Il a pris de l'embonpoint, ce qui ne l'a pas empêché de garder la finesse et la distinction de ses traits.

151

LE MARÉCHAL D'ESTRÉES

Louis Le Tellier, comte d'Estrées, d'abord chevalier de Louvois, né à Paris en 1695, mort en 1771, fils d'une sœur de Victor-Marie d'Estrées, huitième du nom, se distingua à Fontenoy (1745), à Raucoux (1746), à Lawfeld (1747), fut fait chevalier des ordres du Roi en 1746 et maréchal de France en 1756. Homme de guerre remarquable, il avait battu le duc de Cumberland à Hastembeck en 1757. Louis XV en fit un ministre d'État en 1758. « Il avait été une des meilleures têtes des Conseils du Roi, écrit Mme de Genlis. Après de longues souffrances supportées avec un courage et une patience sans bornes, il s'éteignit sans postérité, laissant une mémoire justement honorée par une vie sans tache, de grandes actions, un beau caractère et des talents supérieurs »... C'est le ministre d'État qu'a peint Carmontelle en 1763. Le maréchal d'Estrées est assis, de profil à gauche, devant son bureau chargé de papiers et de plans. Il tient une lettre de ses deux mains et la lit, en donnant à cette lecture toute son attention. La plaque du Saint-Esprit brille sur son habit, qui est d'un rose tendre et galonné d'or, et sous ce même habit s'aperçoit le cordon bleu de l'Ordre. Le personnage est loin de paraître ses soixante-huit ans. Il est resté tout entier d'esprit et de corps. Ni l'embonpoint ni la maigreur ne l'ont défiguré. Son visage a conservé la correction de ses lignes, et son esprit, qui n'a pas vieilli, continue d'animer sa physionomie.

152

LE MARQUIS D'ÉTAMPES

Le marquis d'Étampes, qui paraît très jeune encore dans ce portrait, est assis de profil à droite sur un canapé, au dos duquel il appuie son bras gauche, tandis qu'il tient son tricorne de la main droite, au poignet de laquelle est passé le cordon bleu d'une longue canne. Coiffé et poudré à la mode de 1764, date de ce portrait, il est cravaté de noir et vêtu d'un habit bleu à revers jaune, qui fait belle place au jabot et aux manchettes de dentelles... Louis d'Étampes, colonel aux Grenadiers de France, était né le 4 décembre 1734.

153

LE MARQUIS DE FLAVIGNY

« M. le marquis de Flavigny, surnommé le beau Flavigny » (Lédans, 326), lieutenant, puis capitaine au régiment des Gardes-françaises, était chevalier de Saint-Louis. De profil à gauche, agenouillé de la jambe droite sur une chaise basse et son pied gauche posant à terre, ses deux bras appuyés au dossier de cette chaise, son tricorne dans la main gauche et une petite boîte d'or dans la main droite, « le beau Flavigny », une fine épée d'or flambante à son côté, s'incline galamment vers une dame assise en face de lui, mais dont on ne voit que le bas de la jupe et les petites mains posées sur un métier à broder. Jeune encore, et de physionomie charmante, il est élégamment vêtu d'un habit gris-perle, sur lequel ressort la croix de Saint-Louis, ce qui prouve que, chez lui, la beauté était inséparable de la bravoure.

154

LE GÉNÉRAL DE FONTENAY

Gaspard-François Belon de Fontenay, lieutenant-général des armées de l'électeur de Saxe et son ministre à Paris, était né en 1686; il a donc

soixante-dix-sept ans en 1763, date de ce portrait. Gros de tête et obèse de corps, il est assis de profil à gauche au milieu d'un portique largement ouvert sur des verdures tout ensoleillées de lumière. La main gauche appuyée sur la cuisse, il tient de la main droite une canne à bec de corbin. Son costume (habit, gilet et culotte) est d'un violet clair virant au rose; l'habit et le gilet sont garnis de passementeries blanches semées de fleurettes violettes. Pour coiffure, une lourde perruque démodée depuis longtemps déjà en 1763... M. de Fontenay mourut à Paris le 25 août 1769.

155

LE DUC DE FRONSAC

Le duc de Fronsac (1), une haute canne dans sa main droite et debout de profil à droite, est âgé de vingt-deux ans dans le portrait de Carmontelle, daté de 1758. Son visage, aux traits réguliers et fins, n'a pas encore de physionomie. Son costume est tout militaire : tricorne noir à nœud blanc, enfoncé presque jusque sur les yeux, cravate noire, habit rouge à parements blancs, gilet blanc à boutons et à bordure d'or, culotte rouge, bottes montant jusqu'aux genoux, l'épée d'ordonnance suspendue en bandoulière. Ce portrait est un simple dessin. Le visage et l'habit sont à la sanguine; le tricorne, les cheveux, les bottes et l'épée sont au crayon noir. Le terrain et le fond sont à l'aquarelle.

(1) Louis-Antoine-Sophie de Vignerod du Plessis-Richelieu, duc de Fronsac, né en 1736 du second mariage du maréchal de Richelieu avec Sophie de Lorraine (Mlle de Guise), fut présenté à la cour, ainsi que sa sœur Sophie-Septimanie, au mois d'août 1750; il avait quatorze ans, sa sœur en avait neuf. Il fit, en qualité de mestre-de-camp, la campagne de Minorque, et s'y distingua. Ce fut lui qui, comme aide-de-camp du maréchal de Richelieu, son père, vint à Paris porter au Roi la nouvelle de cette conquête. Créé brigadier en 1756 et maréchal-de-camp en 1761, il prit, à la mort du maréchal en 1788, le titre de duc de Richelieu, et lui succéda dans la charge de premier gentilhomme de la Chambre, dont il avait déjà la survivance depuis 1756. Le duc de Fronsac se maria deux fois. Il épousa, le 25 février 1764, Adélaïde-Gabrielle de Hautefort, morte le 6 février 1767, et se remaria, le 20 avril 1776, à Marie-Antoinette de Galliffet. Son fils, le duc de Richelieu, fut ministre du roi Louis XVIII, et mourut en 1822; il s'était marié à Constance de Rochechouart, et, n'ayant pas eu d'enfant, le titre passa à une autre branche.

156

LE CHEVALIER DE GASCQ

Le chevalier de Gascq, l'épée au côté et la croix de Saint-Louis sur la poitrine, est en pied, tête nue et de profil à gauche, vêtu d'un habit gris passé sur un gilet rouge galonné d'or, la main droite engagée dans le gilet, le tricorne passé sous le bras gauche ballant le long du corps. D'un certain âge déjà, sa coiffure est à la mode de 1760, date de ce dessin. La pose de la figure est pleine de naturel et de bonhomie, et la tête devait être d'une parfaite ressemblance.

Le chevalier de Gascq, qui avait fait ses preuves comme soldat, était assez pauvre d'esprit, mais parfait honnête homme et irréprochable dans ses mœurs. On le sent à l'impression qui se dégage de son portrait. « Il est impossible de rien voir de plus ressemblant, dit M. de Lédans. Vous entendez ce qu'il dit, ce qu'il a dû dire et ce qu'il dira. Pour qui a connu cet honnête gentilhomme bordelais, à la seule inspection de cette *caricature* vous lisez sa vie entière. Son parent, le président de Gascq, avait été aportionné en plus de ce qui manquait d'esprit à son cousin. En revanche, il avait été traité en aîné du côté des mœurs, de la sévérité des principes et de la délicatesse des sentiments. Le chevalier de Gascq était un franc chevalier français de la vieille roche, qui se serait cru déshonoré s'il eût vendu à ses meilleurs amis de la ripopée falsifiée de Cahors pour du vin de goutte du Médoc. Lisez les *Mémoires* du président sur les escroqueries bachiques qui lui méritèrent le surnom de *président Mélange* » (Lédans, 208).

157

LE PRINCE DE GAVRE

Charles-Emmanuel-Joseph de Liedekerke, prince de Gavre, vêtu d'un habit gris bordé et galonné de jaune, passé sur un gilet et sur une culotte

noirs, se tient debout, droit et roide, de profil à gauche, tête nue, son tricorne sous le bras gauche, et les mains profondément enfoncées dans ses poches. Grand, mince, élancé, de tournure élégante, plaisant de visage et de physionomie spirituelle, il se promène au milieu de parterres attenant à un parc, et s'arrête pour poser devant Carmontelle, en se redressant dans sa haute taille. 1769.

158

LE DUC DE GESVRES

Louis-Léon Potier, né en 1695, comte de Tresmes, puis duc de Gesvres à la mort de son frère aîné, lieutenant-général des armées du Roi en 1745, gouverneur-général de l'Ile-de-France en 1757, mort le 28 décembre 1774. « Il est infirme, malade, bossu; n'aime que l'histoire naturelle, les oiseaux, les coquilles, etc. » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Vieux et podagre, en effet, le duc de Gesvres, portant la croix de Saint-Louis, est étendu plutôt qu'assis dans un fauteuil douillettement pourvu de coussins, en vue d'une campagne que dorent les feux d'un soleil couchant. Cravaté de noir et entièrement vêtu d'habits couleur feuille morte, ses mains croisées l'une sur l'autre et son tricorne posé sur ses genoux, il se sert de sa canne pour soutenir ses longues et maigres jambes douloureusement allongées. Sa tête, comme renfoncée dans les épaules, est bien construite encore; les traits en sont fins, et la physionomie a gardé son intelligence. Carmontelle, dans ce portrait daté de 1761, est moins sévère que Mme de Genlis pour le duc de Gesvres.

159

LE COMTE DE GISORS

Louis-Marie, comte de Gisors, né à Metz en 1732, mort en 1758, était fils unique du maréchal de Belle-Isle, ministre de la Guerre, gouverneur de Metz et des Trois-Évêchés, et petit-fils du surintendant Fouquet. « Ce jeune sei-

gneur, qui était colonel du régiment de Champagne, avait répondu au delà de toute espérance aux soins que son père avait pris pour en faire tout à la fois un capitaine et un homme d'État. M. de Gisors réunissait tous les genres de mérite à une fortune immense, et venait d'épouser la fille du duc de Nivernois, lorsqu'un boulet de canon, à la bataille de Crevelt (1758), vint trancher le fil d'une aussi brillante destinée, au moment où le jeune héros chargeait l'ennemi avec la plus grande vigueur à la tête de son régiment. Sa vertueuse veuve ne s'est jamais consolée. Le roi, l'armée et toute la cour s'étaient associés à son deuil » (Lédans, 12).

Le comte de Gisors, décoré de la croix de Saint-Louis, tête nue et de profil à gauche, est assis de côté sur une chaise, au dossier de laquelle il appuie son bras droit. Cravaté de noir et très simplement vêtu, il porte son tricorne sous le bras gauche et son épée ballante à son côté. Sa tête est jeune et fine d'expression; rien n'y sent l'homme de guerre. Dans cette figure, de tenue si familière et d'expression si douce, le vaillant capitaine qu'était le comte de Gisors s'efface derrière le mari si épris de sa femme et si tendrement aimé. Ce dessin, exécuté de verve et très rapidement sans doute, est un de ces décalques de la nature où excellait Carmontelle. Si la date qu'il porte est juste (1758), le comte de Gisors, tué à la bataille de Crevelt le 23 juin 1758, était à la veille de sa mort quand il se livrait au crayon de Carmontelle. Il avait vingt-six ans, la vie lui souriait, et, s'il en acceptait les joies, il en comprenait les devoirs.

160

LE MARQUIS DE GONTAUT-SAINT-BLANCARD

Jean-Armand-Henri-Alexandre de Gontaut-Biron, marquis de Gontaut, né le 6 novembre 1746 au château de Saint-Blancard, mort à Pau le 5 mai 1826, prit le titre de marquis de Biron après la mort du duc de Biron en 1793. Il avait épousé, le 25 avril 1770, Marie-Joséphine de Palerne, née en 1751, morte le 19 février 1830. Le marquis de Gontaut était entré aux Gardes-fran-

LE MARQUIS DE GONTAUT-SAINT-BLANCARD

JEAN-ARMAND-HENRI-ALEXANDRE DE GONTAUT-BIRON

çaises en 1762. Il y passa par tous les grades jusqu'à celui d'aide-major, avec brevet de colonel, qu'il obtint en 1768. Colonel du régiment Royal-dragons en juin 1778, brigadier de dragons le 5 décembre 1781, maréchal-de-camp le 9 mars 1788. Arrêté en octobre 1793, comme père d'émigré, et enfermé à Melun d'abord, puis à Paris avec sa femme, ils furent condamnés à mort le 8 thermidor an II, et sauvés le 9 par la mort de Robespierre. Rendu à la liberté, le marquis de Gontaut fut incarcéré de nouveau le 13 vendémiaire an IV et le 18 fructidor an V. Appelé par Napoléon au commandement de la garde nationale de Paris au mois de janvier 1814, il refusa et faillit être arrêté en sortant des Tuileries. Nommé lieutenant-général par Louis XVIII le 20 février 1815, il fut l'un des fondateurs et le vice-président de l'association fraternelle de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (notes remises à M. le duc d'Aumale par le comte Théodore de Gontaut-Biron).

Le jeune marquis semble âgé de douze à quinze ans dans le portrait de Carmontelle. Debout de profil à gauche, frisé, poudré, et pourvu du catogan, il est vêtu d'un habit de velours frappé d'un violet tendre doublé de satin blanc, muni de revers jaunes brodés de fleurs, et boutonné jusqu'en haut par des boutons d'or. Il se tient avec élégance, la taille cambrée, la main droite ramenée sur la poitrine et engagée dans l'habit, la main gauche ballant le long du corps, à portée de l'épée, qui bat en diagonale sur la cuisse gauche. Sa jeune tête est charmante. Il sourit à la vie, qui s'ouvre radieuse devant lui. Ce portrait doit avoir été peint vers 1760.

161

M. DE GRIBEAUVAL

Jean-Baptiste Waquette de Gribeauval, né à Amiens en 1715, entra dans l'artillerie en 1732, et fut capitaine au corps des mineurs en 1752. Envoyé en Prusse pour y étudier l'artillerie légère, il publia un excellent mémoire sur l'état militaire prussien. Nommé lieutenant-colonel en 1757, il passa, à la suite du comte de Broglie, au service de l'impératrice d'Autriche Marie-

Thérèse, qui le fit lieutenant-général de ses armées, grand-croix de Marie-Thérèse, etc. Il se signala par la défense de Schweidnitz en 1762 et fut fait prisonnier par Frédéric II, qui le reçut avec honneur. De retour en France, il fut nommé grand-croix de Saint-Louis (1764), lieutenant-général (1765), et premier inspecteur de l'artillerie (1776). Il mourut en 1789.

Le portrait de M. de Gribeauval par Carmontelle est daté de 1760, date évidemment erronée; car, à cette époque, il était au service de l'Autriche, et il n'avait alors que quarante-cinq ans, tandis qu'il paraît ici plus âgé de vingt ans; la plaque de grand-croix de Saint-Louis, qu'il a sur ce portrait, ne lui fut, d'ailleurs, accordée qu'en 1764. Quoi qu'il en soit, M. de Gribeauval se montre à nous fort bel homme encore, portant avec majesté sa haute taille. Son visage, quoique marqué par l'âge, garde une correction pleine de noblesse. Debout, de profil à gauche, et vêtu d'un habit de velours bleu broché ton sur ton, il tient sa canne de la main droite et son tricorne sous le bras gauche. L'épée est suspendue presque horizontalement sur la cuisse gauche, et la plaque de Saint-Louis flambe sur l'habit à l'endroit du cœur. Fond de paysage.

162

LE COMTE DE GUINES

Adrien-Louis de Bonnières de Souastre, comte, puis duc de Guines, était né le 14 avril 1735. Colonel aux Grenadiers de France, il obtint en 1761 le régiment de Navarre et fut nommé brigadier des armées du Roi le 25 juillet 1762, maréchal-de-camp en 1770, lieutenant-général en 1784. Il s'était marié, en 1753, à Caroline-Françoise-Philippine de Montmorency-Logny. Une de ses filles épousa le marquis de Juigné, mort en 1819, l'autre le duc de Castries, lieutenant-général et pair de France, qui mourut en 1842... « Le comte de Guines, habitué de Villers-Cotterets, passait pour un des hommes de la cour les plus brillants et les plus aimables. Sa figure, sa personne, n'avaient rien de remarquable qu'une extrême sécheresse d'habillements. Il voyait les petits ridicules, les dénonçait à la maréchale de Luxem-

bourg, pour s'en moquer avec elle et Mme de Boufflers. Il contait en peu de mots et agréablement; sa moquerie n'atteignait jamais la réputation. Il était bon musicien. Il crut avoir une grande passion pour Mme de Montesson, qui le fit ambassadeur, pensant à son mariage avec le duc d'Orléans. Il fut, par son crédit, ambassadeur à Berlin, et aussi à Londres » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

Le comte de Guines, dont le portrait n'est pas daté, est debout, tête nue et de profil à gauche. Il porte l'habit blanc de l'infanterie, à revers bleu de ciel, sur lequel tranche le cordon rouge de la croix de Saint-Louis, le gilet blanc à boutons d'or qui découvre le jabot de dentelle au-dessous du col rouge, la culotte blanche et les bottes montant jusqu'au-dessous des genoux. Tenant de la main droite tendue en avant sa canne et son tricorne noir bordé de blanc, tandis que la main gauche s'abaisse jusqu'à son épée, il semble appuyer d'un geste prétentieux sa conversation. Son visage est haut en couleur, et sa tête, dont l'épaisse chevelure exagère le volume, semble trop grosse pour son corps, qui s'amoindrit, sanglé qu'il est dans le brillant uniforme. La physionomie, quoique prétentieuse, ne manque pas d'un certain agrément; mais rien n'y fait comprendre comment et pourquoi le comte de Guines « passait pour un des hommes de la cour les plus brillants et les plus aimables ». Ce portrait, au contraire, ressemble fort à l'homme médiocre qu'a connu M. de Lédans : « M. le comte de Guines, que la faveur de la reine a fait duc à brevet, s'est rendu célèbre dans l'armée par ses culottes étroites, à la cour par ses grâces *chirographes*, et dans le monde par son procès avec son secrétaire d'ambassade, Le Tort, contre lequel il n'eut pas raison » (Lédans, 380).

163

LE CHEVALIER D'HEERE

Le chevalier d'Heere, debout, tête nue et de profil à gauche, est coquettement habillé de rouge, avec jabot et manchettes de dentelle, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, l'épée au côté et le tricorne sous le bras gauche.

Personnage opulent, d'âge moyen et de figure agréable... Marc-René d'Heere était alors capitaine au régiment Colonel-général. Sa sœur avait épousé, en 1758, le fermier-général Clément de Laage.

164

LE BARON D'HUART ET M. DE FRAGUIER

La scène se passe devant une fenêtre largement ouverte sur la campagne. Les deux personnages, officiers l'un et l'autre, puisqu'ils portent la croix de Saint-Louis, sont assis en vis-à-vis et jouent au trictrac : l'un, de profil à droite et vêtu d'un habit violet, tenant son cornet dans sa main droite; l'autre, de profil à gauche et habillé de blanc, ayant son cornet dans sa main gauche. Attentifs et silencieux, ils se regardent et s'épient, dans l'espoir d'une distraction. Tous deux ont la tête nue et les cheveux accommodés à la mode de 1760 environ (1).

165

M. DE LALLY-LENOIR

Dans le portrait de Carmontelle, M. de Lally-Lenoir, « capitaine au régiment de la Marine », debout de profil à gauche, est vêtu d'un habit puce, sur lequel pend la croix de Saint-Louis, et d'un gilet rouge rayé de jaune, dans la poche duquel est placée sa main gauche. Déjà sur le retour, il fait encore bonne figure à la vie. Il a conservé la beauté de ses traits et n'a rien perdu de sa physionomie joviale; mais son corps a pris un embonpoint excessif, et pour cause sans doute; car devant lui, sur une table couverte d'une nappe, se trouvent un pâté, une bouteille et un verre rempli de vin... Ce portrait n'est pas daté. Il est excellent, et porte le cachet d'une parfaite ressemblance.

(1) Ambroise-Nicolas, marquis de Fraguier, était brigadier des armées du Roi. — Clément, baron d'Huart, devint aussi brigadier des armées.

166

LE COMTE DE LANGEAC

M. de Langeac, tête nue de profil à gauche, tient de sa main droite une haute canne. Debout et portant la croix de Saint-Louis, il est bel homme et jeune encore dans le portrait de Carmontelle, qui n'est qu'un simple dessin; le visage seul soigneusement exécuté à la sanguine, le reste largement esquissé au crayon noir. La date de 1759 se voit sur la monture verte de ce dessin... Jean-Gilbert-Allyre de Langeac, dit le comte de Langeac, mestre-de-camp-lieutenant du régiment de Conti en 1744, brigadier en 1748 et maréchal-de-camp du 16 avril 1767, avait épousé Gilberte de La Queuille, fille du comte de Pramenoux, qu'il perdit en 1766.

167

LE COMTE DE LANGERON ET SON FILS

Le comte de Langeron, la tête de profil à droite et le corps vêtu d'un habit mauve galonné d'or sur lequel brille la croix de Saint-Louis, est assis dans un fauteuil au milieu de son parc, et tient sur son genou gauche un beau bébé, habillé d'une robe blanche, qu'il regarde avec tendresse et admiration... Louis-Théodore Andrault, comte de Langeron, était entré fort jeune au service; capitaine au régiment du Maine-cavalerie en 1713, sous-lieutenant des gendarmes de Berry en 1717, brigadier en 1734, maréchal-de-camp en 1739, lieutenant-général en 1744 et commandant en chef en Guyenne, il mourut le 27 septembre 1779. Son fils, Alexandre-Louis Andrault, était né le 13 janvier 1763. Il a donc cinq ans dans le portrait de Carmontelle, qui est daté de 1768. Sa mère, Marie-Thérèse de Damas, était la seconde femme de M. de Langeron, qui l'avait épousée en 1761. Elle mourut, âgée seulement de vingt-trois ans, trois semaines après la naissance de son fils. Au moment de la Révolution, le jeune Langeron était colonel en second du régiment

d'Armagnac. Il émigra et ne revit pas la France. Lieutenant-général au service de la Russie en 1799, il devint gouverneur d'Odessa, où il mourut le 4 juillet 1831.

168

LE COMTE DE LAUMURE

M. de Laumure, de profil à gauche, se promène dans une allée de parc bordée de fleurs. Habit et culotte d'un rose virant au gris, gilet d'un rose plus ferme et plus franc, jabot et manchettes de dentelles, cravate noire, tricorne sous le bras gauche, la croix de Saint-Louis sur la poitrine. Le comte de Laumure est âgé déjà dans ce portrait. Cependant son long corps garde, dans sa démarche, un reste de jeunesse ; son visage amaigri laisse paraître encore quelque beauté ; son esprit surtout est comme vivant toujours dans sa physionomie. Daté de 1764... « La marquise de Livry, femme du premier maître d'hôtel du Roi, avait longtemps vécu avec Laumure dans une grande intimité. Ruinée par le jeu, qu'elle aimait avec frénésie, elle faisait des serments horribles de ne plus toucher de cartes. — Oui, lui dit Laumure ; mais que ferez-vous si vous ne jouez plus ? — Eh bien, j'aurai des amants, je ferai l'amour. — C'est bientôt dit, réplique le vétéran ; mais vous n'avez plus le sou ! ! Encore faut-il de l'argent (1) ! » (Lédans, 296).

169

LE CHEVALIER LE MAIRAT

Pierre-Joachim Lépinette Le Mairat, dit le chevalier Le Mairat, officier aux Gardes-françaises, porte l'uniforme de ce régiment : habit de forme mondaine, d'un bleu vif doublé de rouge et garni de boutons d'argent, très largement bordé d'argent, les manches encadrées de bandes d'argent aussi et pourvues de parements en argent également et de dimensions exagérées ;

(1) La marquise de Livry, Marie-Christine de Maniban, avait épousé en 1741 Paul Sanguin, marquis de Livry, premier maître d'hôtel du Roi, qui mourut en 1758.

culotte noire, bas rouges et souliers noirs à boucles; cravate blanche: jabot et manchettes de dentelles; tricorne noir, foisonnant de fioritures et de nœuds; épée à poignée d'argent, pendue au côté gauche; grande pique en forme de hallebarde, tenue de la main droite. Dans ce prétentieux costume, et la boutonnière fleurie d'un bouquet, M. Le Mairat, plus semblable à un suisse d'église qu'à un soldat du Roi, s'avance, tête nue et de profil à gauche, en s'appuyant de la main droite sur sa haute hallebarde, et en tenant de la main gauche son tricorne derrière son dos, de manière à se bien découvrir et à ne laisser rien perdre de son insignifiante et précieuse personne... Au fond un palais somptueux, pour bien montrer la prétention du personnage d'être surtout un homme de cour... Voici ce qu'en dit M. de Lédans : « M. le chevalier Le Mairat, en l'ancien et ridicule uniforme du régiment des Gardes. Frère du président de la chambre des Comptes, bellâtre et sot comme son frère, il portait toujours un bouquet d'un demi-pied de diamètre. Il ne désemparait point des couloirs de l'Opéra, et fut, pendant vingt ans, le tenant de la petite Teissier, femme du régisseur de la grande écurie » (Lédans, 175). Carmontelle et Richard de Lédans ont fait également ressemblant ce prétentieux personnage.

170

LE CHEVALIER DE LÉVIGNEN

Jeune encore, debout de profil à gauche, le chevalier de Lévignen, lieutenant-colonel du régiment de Talleyrand, est de tous points un bel homme, grand de taille, élégant de tournure et de visage agréable. Tête nue; coiffé à la mode de 1759, date de ce portrait; cravaté de noir: jabot et manchettes de dentelles; habit bleu à brandebourgs or et rouge, avec la croix de Saint-Louis; gilet rouge garni de boutons et de boutonnières d'or, et bordé d'un galon de passementerie en or aussi; culotte noire; bas blancs; souliers à boucles d'argent. Fond de paysage. Dans ce dessin, la sanguine et le crayon noir font très bon ménage avec l'aquarelle... Le chevalier de Lévignen

appartenait à la famille des Lallemant de Lévignen, de Betz, de Nantouillet, qui compta plusieurs fermiers-généraux. Il était lieutenant-colonel du régiment de Talleyrand, depuis incorporé dans Royal-Piémont, et fut nommé brigadier de cavalerie le 25 juillet 1762.

171

LE MARQUIS DE LEZAY

Le marquis de Lezay-Marnésia, capitaine au régiment du Roi-infanterie, est debout, tête nue de profil à gauche au milieu de la campagne. Cravaté de blanc et portant jabot, il a un habit brun bordé de jaune, un gilet blanc rayé de jaune aussi, et une culotte noire. Sa main droite est enfoncée dans son gilet, et sa main gauche dans la poche de son pantalon. Ses cheveux, haut montés au-dessus du front, sont munis d'un catogan. Il est maigre et porte sa grande taille avec importance. Ses traits n'ont rien d'attirant (1).

172

LE CHEVALIER DE LISTENOIS-BAUFFREMONT

Carmontelle a représenté M. de Listenois-Bauffremont habillé de vert et assis de profil à gauche sur le premier plan d'un parc, où les charmilles s'arrangent en architectures savamment disposées. Ses jambes sont croisées l'une sur l'autre. Son bras gauche est ramené vers le milieu du corps, et de sa main droite, posée sur une table placée à sa droite, il tient une tabatière d'or. Quoique robuste encore, le chevalier est vieux déjà et sa carrière militaire est finie (2). Daté de 1768.

(1) Claude-François-Adrien de Lezay, fils de François-Gabriel, marquis de Lezay, et d'Antoinette de Bressey, né à Metz en 1735, resta onze mois emprisonné pendant la Révolution, et mourut à Besançon en 1800. De son mariage avec Marie-Claudine de Nettancourt, morte en émigration à Londres en 1793, il avait eu un fils et une fille. Cette dernière épousa Claude de Beauharnais, père de la princesse de Bade.

(2) Charles-Roger de Bauffremont-Listenois, chevalier de Malte, frère du prince de Bauffre-

M. DE LONGUEIL

173

M. DE LONGUEIL

Henri-Charles de Longueil des Chenets, né à Angers le 27 septembre 1715, page du duc d'Orléans en avril 1739, cornette au régiment de cavalerie d'Orléans, gentilhomme du duc de Chartres (Louis-Philippe d'Orléans) en novembre 1747, est assis au milieu d'un parc, les jambes croisées l'une sur l'autre, tête nue de profil à gauche, vêtu d'un habit gris, dont le ton produit un accord parfait avec l'étoffe bleue de la chaise; il porte la croix de Saint-Louis. M. de Longueil paraît jeune encore, et sa physionomie est intelligente; il tient de ses deux mains un grand livre à tranche rouge, relié de veau fauve, sur lequel se concentre toute son attention. En tête de la page qui semble l'intéresser à un si haut point, on lit : « MOT EI ». M. de Longueil était un lettré; il a laissé un drame en trois actes, *l'Orphelin anglais*, qui, joué et sifflé le 26 janvier 1769, fut imprimé en 1770.

174

LE DUC DE LUYNES

Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes, né le 30 juillet 1695, était fils d'Honoré-Charles d'Albert de Luynes, duc de Montfort, etc. Il avait neuf ans, en 1704, quand il perdit son père, mortellement blessé devant Landau. Pair de France, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, il épousa en 1710 (il avait quinze ans) Louise-Léontine-Jacqueline de Bourbon-Soissons, comtesse de Dunois, de Chaumont et de Noyers, fille de Louis-Henri, prince légitimé de Bourbon-Soissons, morte en 1721, et se remaria en 1732 avec Marie Brûlart, veuve, depuis 1709, de Louis-Joseph de Béthune,

mont et du prince de Listenois, était né le 4 octobre 1713. Colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, mestre-de-camp du régiment de dragons de Bauffremont en 1744, brigadier de dragons le 20 mars 1747, il crut avoir à se plaindre d'un passe-droit au sujet de son avancement, donna la démission de ses emplois en 1748 et ne servit plus.

marquis de Charost, qui avait été tué à Malplaquet. Nommée dame d'honneur de Marie Leczinska, la nouvelle duchesse de Luynes ne quitta jamais la Reine, dans l'intimité de laquelle vécut aussi le duc de Luynes. Celui-ci mourut au château de Dampierre le 2 novembre 1758, et fut inhumé à Paris dans l'église de Saint-Sulpice. C'est lui qui est l'auteur des *Mémoires*.

Ce portrait, portant la date de 1758, montre le duc de Luynes l'année même de sa mort, âgé de soixante-trois ans. C'est un simple dessin à la sanguine et à la pierre noire, où la tête seule est soigneusement étudiée. Le duc, coiffé d'une perruque hors de mode en 1758, est debout, le dos appuyé au dossier d'un fauteuil. Ses traits sont réguliers et beaux. Sa physionomie est intelligente et pleine de noblesse.

175

LE COMTE DE MAILLEBOIS

Tête nue, de profil à gauche, et assis dans un fauteuil recouvert de velours rouge, le comte de Maillebois est vêtu d'un habit rose, sur lequel brille la plaque du Saint-Esprit, d'une culotte rose aussi, et d'un gilet blanc quadrillé de jaune, traversé par le cordon bleu de l'ordre royal; les genoux sont croisés l'un sur l'autre; la main droite est engagée dans le gilet et la main gauche appuyée au bras du fauteuil; l'épée, relevée par le siège de ce fauteuil, pointe horizontalement en avant. Fond de parc, au milieu duquel on aperçoit l'extrémité d'une colonnade supportant un entablement surmonté d'un balcon... En 1760, date mise au bas de ce portrait, M. le comte de Maillebois avait quarante-cinq ans et il était loin de paraître son âge. Il avait conservé la tournure et la physionomie d'un jeune homme (1).

(1) Yves-Marie des Marets, comte de Maillebois, né le 9 août 1715, fils du maréchal de Maillebois, fit ses premières armes sous son père, fut nommé brigadier le 20 février 1743 et lieutenant-général en 1748, fit les guerres d'Italie, et se distingua à la prise de Mahon. Chevalier des ordres du Roi le 1er janvier 1757, il fut accusé, au cours de cette même année, d'avoir empêché le maréchal d'Estrées de profiter de la victoire d'Hastembeck, et de ne s'être pas opposé à la convention de Closterseven, afin de compromettre Richelieu. Il publia un mémoire justificatif, et l'affaire fut portée devant le tribunal des maréchaux. Maillebois, déclaré calom-

176

M. DE MARCENAY

M. de Marcenay, avec quelque chose de presque dégingandé dans sa haute taille, est très jeune encore dans ce portrait. Debout à l'orée d'un bois, tête nue et de profil à gauche, il prend des niveaux et prête grande attention à son opération. Il porte, sur un gilet blanc, l'habit bleu à col, bordure et doublure rouges de l'artillerie. Le corps penché en avant, l'œil fixé sur l'appareil qui lui donne ses points de repère, il est en train de mesurer les distances et de mettre chaque chose en sa place. Daté de 1773. Au revers de ce portrait, on lit : « M. de Marcenay, gendre de Mme Herbert. Il sert avec grande distinction dans le corps de l'artillerie ».

177

M. ET Mlle DE MAUPASSANT

M. de Maupassant était commissaire des guerres et figure avec cette qualité dans l'*État militaire de France pour l'année 1763*. Mlle de Maupassant, sa fille, épousa M. Chardon, intendant en Corse. — Debout au milieu d'un parc, tête nue et de profil à gauche, M. de Maupassant s'entretient avec sa fille, qui est de profil à droite, attentive et debout aussi devant lui. M. de Maupassant, jeune encore, quoique père d'une fille déjà bonne à marier, élégant de tournure et de visage agréable, les cheveux frisés et poudrés comme on les portait en 1760 (date mise au bas de ce double portrait), est vêtu d'un habit bleu à parements rouges et garni de boutonnières à glands d'or, d'un gilet rouge quadrillé d'or et d'une culotte noire. La main gauche

niateur, fut enfermé dans la citadelle de Doullens. On le retrouve en Hollande en 1784, soutenant le parti démocratique contre la Prusse. Ayant pris parti contre la Révolution en 1789, il fut dénoncé à l'Assemblée nationale en 1790, pour avoir rédigé un plan de contre-révolution, que devait appuyer la cour de Turin. Décrété d'accusation, il put sauver sa tête en se réfugiant en Belgique, et mourut à Liège le 14 décembre 1791 (Dufort de Cheverny, *Mémoires*).

enfoncée dans son gilet, il s'accoude du bras droit à un balustre de pierre, et appuie du geste de sa main droite les paroles qu'il adresse à sa fille : celle-ci semble leur faire un excellent accueil. Mlle de Maupassant, très jeune encore et très avenante déjà, est habillée d'une robe rose garnie de dentelles et décolletée en carré sur la poitrine. Au poignet de sa main droite est suspendu, par un ruban vert, un de ces sacs comme on en porte encore aujourd'hui. A son corsage, un bouquet de roses; à son cou, un collier formé de petits nœuds de rubans roses; et, dans ses cheveux, de mignons bouquets de roses alternant avec des nœuds de dentelles et formant couronne avec eux: tous ces roses s'accordant avec le rose des joues, sur lesquelles le fard ne paraît pas encore d'une manière offensante... Ces deux portraits réunis se tiennent et font tableau. — Nous décrirons plus loin (n° 294), le portrait de Mme de Maupassant.

178

LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE MONTSOREAU

Le marquis et la marquise de Montsoreau sont assis en vis-à-vis sur un banc de bois au milieu d'un parc, lui de profil à droite, elle de profil à gauche. M. de Montsoreau, jeune encore, se penche vers sa femme. Son habit est rose, son gilet blanc et sa culotte noire; ses cheveux poudrés sont munis d'un catogan. Mme de Montsoreau, qui est en pleine beauté, tient son éventail de ses deux mains. Elle porte une robe blanche à fines rayures bleues, entre lesquelles courent des fleurettes roses. Sa chevelure, très haut montée, forme un édifice au sommet duquel flotte une écharpe blanche. C'est avec cette extravagance qu'on se coiffait déjà en 1780, date de ce portrait... Yves-Marie du Bouchet de Sourches, marquis de Montsoreau, frère du marquis de Tourzel, né le 9 janvier 1749, avait épousé Marie-Charlotte-Françoise Lallemant de Nantouillet. Il était maréchal-de-camp au moment de la Révolution. Ses deux filles furent mariées au duc de Blacas et au comte de La Ferronnays.

179

LE CHEVALIER DE MONTBARREY ET LE COMTE D'ENTRAGUES

Ce double portrait a été dessiné et gravé en 1761. Le chevalier de Montbarrey, debout, tête nue et de profil à droite, domine de sa très haute taille le jeune comte d'Entragues, qui est assis devant lui, tête nue de profil à gauche. L'un est presque un vieillard, l'autre presque encore un enfant. — Claude-Anne-François de Saint-Mauris, appelé le chevalier de Montbarrey, né en 1701, mousquetaire en 1716, puis capitaine et lieutenant-colonel du régiment Royal-Cravates, brigadier en 1745, maréchal-de-camp en 1758, grand-croix de Saint-Louis en 1763, s'était distingué en Allemagne, à la prise et à la défense de Prague, à Dettingen, à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld, à Hastembeck, etc. Il a soixante ans dans ce portrait. La taille bien droite, élégante encore et cambrée, portant haut tout naturellement, le tricorne sous le bras gauche, la main droite ramenée sur la poitrine et engagée dans l'habit, il est vêtu de noir, avec le grand cordon de Saint-Louis passé en sautoir. Ses traits ont gardé leur finesse d'accentuation, leur esprit. On le retrouve tel que le dépeint M. de Lédans, « faisant, jusqu'à sa fin, les délices de la bonne compagnie. Rien n'était si fin et si léger que la conversation de ce militaire aimable, quoique parfois un tantinet licencieuse. C'est lui qui répondit un jour à des dames de la cour, qui s'apitoyaient sur ce qu'il avait passé tout un hiver avec son régiment dans une chétive petite ville de province avec de maussades *garnisonières* : Mais point du tout, mesdames, je vous assure que je n'ai pas eu un quart d'heure d'ennui... J'avoue que la bonne compagnie y est détestable!... Mais la mauvaise y est parfaite!... C'est vraiment délicieux!... ». — Le jeune comte d'Entragues paraît avoir quinze ans à peine dans ce portrait, daté de 1761. A cette date, il y avait plusieurs familles de ce nom : Crémeaux d'Entragues, Launay d'Antraigues, Illiers d'Entragues, Entraigues-Latis, Entraigues du Pin, Montvallat d'Entraygues, etc. Il ne peut être ici question de César-François de Crémeaux d'Entragues,

qui était né en 1732, non plus que du fameux d'Antraigues qui donna tant de soucis à la police du Consulat et de l'Empire et qui n'avait que six ans en 1761, date de ce double portrait. Nous croirions volontiers que le jeune homme ici représenté est Jean-Joseph-Casimir de Montvallat, cousin et héritier de Nicolas-Hyacinthe de Montvallat, comte d'Entraygues; né en 1747, Jean-Joseph avait quatorze ans en 1761; c'est l'âge qu'on peut donner au jeune homme dont nous décrivons le portrait. Vêtu d'un élégant costume rouge galonné d'or et l'épée crânement suspendue à son côté, il est assis sur une chaise, au dossier de laquelle il appuie son bras droit, en croisant ses jambes l'une sur l'autre dans une pose pleine de grâce naïve et de naturel abandon.

180

LE MARQUIS DE MONTMORT

Debout, tête nue de profil à gauche, vêtu d'une redingote noire passée sur un vêtement de dessous blanc largement tacheté de grenat, qui descend jusqu'aux genoux, M. de Montmort, « major des Gardes du corps du Roi » (Lédans, 221), se promène sur une terrasse dominant un parc; au fond à droite, un château. Cet officier devait être gaucher, car il porte son épée du côté droit. C'est d'ailleurs sous son bras gauche qu'est passé son tricorne, et c'est de sa main droite qu'il s'appuie sur sa canne. Sur le plastron gauche de son habit, brille la plaque de grand-croix de Saint-Louis, qu'il avait reçue en 1761. Quoique âgé déjà, ce personnage se tient toujours droit et ferme (1). Date probable, 1762.

181

MM. DE MONTMORT, FILS DU PRÉCÉDENT

Les jeunes fils du vaillant officier dont on vient de voir le portrait sont peints ici par Carmontelle en train de jouer à un jeu qui s'appelait *la Comédie*.

(1) François de Redmont de Montmort, fils de Pierre de Redmont de Montmort, mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, avait fait brillamment toutes les campagnes de

Des images se succèdent en glissant, l'une suivant l'autre, dans une boîte horizontalement placée sur une table, et se réfléchissent dans un miroir incliné à 45 degrés au-dessus d'elles. Ce miroir les renvoie à son tour dans une grosse loupe verticale, à travers laquelle le spectateur les voit comme vivantes et considérablement agrandies. C'est à ce jeu que s'amusent avec une admiration naïve les deux fils de M. de Montmort, âgés de douze à quatorze ans. Debout devant la table, ils regardent, en s'en amusant fort, les agrandissements qui se déroulent devant eux. L'aîné, en habit rouge, pose sa main droite sur la table qui porte *la Comédie ;* le plus jeune, en habit ponceau, regarde par-dessus l'épaule de son frère, en s'y appuyant de sa main droite. Beaux l'un et l'autre d'une beauté saine et intelligente, ils promettent à la France de brillants officiers.

182

LE BARON DE MONTPEZAT

Debout, tête nue de profil à gauche, son tricorne sous le bras gauche, la main droite appuyée sur une haute canne et la main gauche fourrée dans la poche de son long gilet, le baron de Montpezat se promène sur une terrasse d'où l'on domine un palais. M. de Montpezat, chevalier de Saint-Louis, d'une très ancienne famille du midi de la France (Trémolet de Montpezat au pays de Foix), « était auprès de la reine d'Espagne (Louise-Élisabeth d'Orléans), en qualité de capitaine des gardes, lorsque cette princesse habitait le Luxembourg » (Lédans, 169). Il est âgé déjà dans ce portrait, ce qui ne l'empêche pas d'avoir encore dans sa physionomie beaucoup de finesse et de distinction... Dessin, légèrement colorié ; la tête finement exécutée à la sanguine, le reste de la figure au crayon noir, avec quelques rehauts de couleur discrètement posés, d'un effet charmant. 1760.

1721 à 1760 : brigadier en 1744, maréchal-de-camp en 1748, major des Gardes du corps et commandeur de Saint-Louis en 1758, lieutenant-général et grand-croix de Saint-Louis en 1761.

183

M. DE MARASSÉ

« M. de Marassé, capitaine aux Grenadiers de France. On l'appelait le beau Marassé dans la bonne compagnie, et le *Satyre* dans la mauvaise. Ce brave garçon fut un patriote pur et très chaud jusqu'à la chute du Roy, à la personne duquel il était loyalement et chevaleresquement dévoué, comme à la cause du trône, qu'il avait toujours cru défendre. On ignore ce qu'est devenu cet honnête homme depuis la fugue de Dumouriez, sous les drapeaux duquel il avait servi » (Lédans, 404). Trois lieutenants-généraux, le duc de Chartres, Valence et Marassé, avaient suivi la fortune de Dumouriez : le duc de Chartres fut Louis-Philippe I^er^, roi des Français; Valence fut sénateur de l'Empire et pair de la Restauration; Marassé fut employé à l'armée de Condé, puis se fixa à Témesvar en Hongrie, où il mourut le 18 août 1803.

Le portrait de Carmontelle répond parfaitement au signalement donné par M. de Lédans. M. de Marassé est bien là l'honnête homme dévoué au roi jusqu'à la chute du trône, et le patriote pur, non moins passionné pour la France après la chute de la Royauté. Il est debout de profil à gauche, au milieu d'une campagne au fond de laquelle on aperçoit une église. Ses cheveux, poudrés par devant, gardent leur couleur noire derrière la tête et lui font une longue queue, qui pend jusqu'au bas du dos. Sur son habit bleu à boutons d'or, à col rouge, à revers blancs et à épaulettes d'or, brille la croix de Saint-Louis; le gilet est blanc, la culotte d'un jaune pâle; les bas blancs sont à côtes; des boucles d'argent ornent les souliers; le tricorne noir galonné d'or est tenu de la main droite, et la main gauche est ballante sur l'épée, qui ressemble plutôt à un sabre. Une belle franchise se dégage de cette figure robuste et loyale. Ce portrait, qui n'est pas daté, doit avoir été peint vers 1765. Jean-René-Blandine de Marassé était né à La Rochelle le 18 janvier 1726. Brigadier d'infanterie le 1^er^ mars 1780, il fut promu maréchal-de-camp le 1^er^ mars 1791, puis lieutenant-général le 7 septembre 1792.

184

LE COMTE DE NANTIAT

« Le comte de Nantiat, major du régiment du Roy-dragons » (Lédans, 47), porte l'uniforme de son régiment. De profil à gauche, la tête coiffée du tricorne enfoncé jusque sur les yeux, la main droite appuyée à une canne et la gauche disparaissant dans le gilet, il montre une physionomie pleine de franchise et de bonne humeur. Sa démarche pesante, avec ses grandes et lourdes bottes montant jusqu'aux genoux, est celle d'un endurci cavalier. Il a un commencement d'obésité jovialement porté. Sa croix de Saint-Louis doit avoir été vaillamment gagnée. Dessin à la sanguine et au crayon noir, avec l'accent d'une parfaite ressemblance. Daté de 1759... Pierre Joubert, comte de Nantiat, fut nommé brigadier de dragons le 10 février 1761.

185

LE MARQUIS DE PIMODAN

« M. le marquis de Pimodan a commandé les mousquetaires noirs » (Lédans, 441). Charles-Jean de La Vallée de Rarécourt, marquis de Pimodan, né le 31 août 1730, mestre-de-camp de cavalerie en 1761, officier à la seconde compagnie des mousquetaires de la Garde, parvint au grade de brigadier le 1er mars 1780. Il épousa, le 2 mai 1762, Charlotte-Sidonie-Rose Gouffier, fille du marquis de Thois... Tête nue de profil à gauche, tout habillé de rouge, la main gauche enfoncée dans la poche de sa culotte et la droite engagée dans son gilet, jeune encore et déjà chevalier de Saint-Louis, il semble ici d'assez méchante humeur, et se promène, d'un air résolu, sur une terrasse d'où la vue s'étend sur la campagne. Il était brave, cela va sans dire. La bravoure, d'ailleurs, est héréditaire chez les Pimodan ; le combat de Castelfidardo l'a douloureusement prouvé... Ce dessin a dû être exécuté en 1768.

186

LE CHEVALIER DE PONS

Emmanuel-Louis-Auguste, comte de Pons-Saint-Maurice, connu longtemps sous le nom de chevalier de Pons, était né le 20 octobre 1712. Cornette au régiment de cavalerie de Brissac en 1733, colonel du régiment d'infanterie de Bassigny en 1740, et du régiment d'Orléans-dragons en 1749, brigadier en 1746, maréchal-de-camp en 1748, lieutenant-général le 7 décembre 1759, ses états de service étaient brillants. Gouverneur du duc de Chartres et premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans en 1752, il prit le titre de comte en 1759, lors de son mariage avec Anne-Claudine Mayneaud de La Tour, veuve du financier Mazade (nous avons décrit le portrait de la comtesse sous le n° 94). Le chevalier de Pons était la perfection des époux; il adorait sa femme et sa femme le lui rendait bien. « A l'âge de cinquante ans, dit Mme de Genlis, il avait encore la plus belle figure qui se pût voir. Sa politesse était exquise. Il tenait un rôle important dans les divertissements de Villers-Cotterets, et jouait la comédie en véritable acteur. M. de Pons jouait notamment le *Misanthrope* avec une perfection rare; il n'imitait aucun acteur de la Comédie française; il avait une noblesse dans le maintien et les manières que nul acteur de profession ne peut avoir » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

Le chevalier de Pons est assis de trois quarts à gauche, presque de face, les mains et les jambes croisées l'une sur l'autre. M. de Lédans a écrit au revers de ce portrait : « M. le chevalier de Pons. Carmontelle *delineavit*, 1755 ». Dessin à la sanguine et au crayon noir, d'une excellente exécution. Par une rare exception, Carmontelle nous déshabitue ici de ses éternels profils... Ce portrait, le premier en date de toute la collection, marque l'époque où Carmontelle a entrepris son œuvre. L'artiste semble avoir voulu dessiner tout d'abord le portrait de son premier protecteur (voir la Notice en tête du volume).

LE MARQUIS DE PONS

[illegible]

[illegible] de Villers-Cotterets [illegible]

[illegible] de Pons est [illegible]

[illegible] « M. le chevalier de Pons. Carmont[illegible]

187

LE MARQUIS DE PONS

Louis-Marie de Pons-Saint-Maurice, marquis de Pons, né en 1744, neveu du chevalier de Pons, entra fort jeune au régiment d'Orléans-dragons, dont il devint colonel en second en 1758; brigadier de dragons en 1762, maréchal-de-camp en 1770, ministre de France à la cour de Prusse en 1773, il parvint en 1784 au grade de lieutenant-général. Il avait épousé en 1763 la fille du comte de Cossé-Brissac.

M. le marquis de Pons (habit gris-clair, gilet rouge et culotte noire) est négligemment assis et adossé dans un fauteuil recouvert de velours rouge. Semblant très jeune encore, le ruban rouge de la croix de Saint-Louis fait comme une tache de sang sur son pâle habit d'un gris presque blanc. Élégant de tournure et de visage agréable, on retrouve en lui, sous tant de séduction, plutôt le diplomate que l'homme de guerre. Cet aimable portrait est à retenir, autant pour la parfaite aisance de l'attitude que pour l'agrément de la physionomie.

188

LE COMTE DE POUDENX

Le comte de Poudenx se promène dans une campagne dont le fond est accidenté de collines. De profil à gauche, tête nue et le tricorne jeté sous son bras gauche, cet ancien officier est vêtu d'un habit bleu largement galonné d'or, sur lequel il porte la croix de Saint-Louis. La santé est exubérante chez ce rubicond et ventru personnage. Derrière lui, une fontaine. 1769. — Henri de Poudenx, capitaine au régiment des Gardes françaises, avait été nommé maréchal-de-camp le 20 février 1761. Il fut gouverneur de Saint-Jean-Pied-de-Port en 1772. Son frère François, baron de Poudenx, « excellent homme et d'un très grand sens, était premier maître d'hôtel du duc d'Orléans » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

189

M. DE RANCHET

Debout, de profil à gauche, habit et culotte noirs, gilet blanc fleuri de rose et de jaune, le jarret tendu en avant, l'épée au côté, les cheveux frisés et poudrés comme on les portait en 1759, date de ce portrait, M. de Ranchet, intendant de la marine, jeune encore, élégant et fringant de tournure, se promène sur une plage, en vue de la mer, sur laquelle on aperçoit des navires.

190

LE VICOMTE DE ROHAN-CHABOT

Charles-Rosalie de Rohan-Chabot, comte de Jarnac, maréchal-de-camp des armées du Roi, commandant en second des provinces d'Aunis, Saintonge et Poitou, nommé d'abord vicomte de Chabot, puis comte de Jarnac, frère cadet du duc de Rohan. Né le 9 juillet 1740, il entra, à quatorze ans, dans le régiment de son frère aîné, et obtint un régiment de dragons de son nom en 1763. Il s'appelait encore le vicomte de Chabot en 1760. Émigré en 1789, il mourut en Angleterre en 1813. Il avait épousé en premières noces Guyonne-Hyacinthe de Pons-Saint-Maurice, nièce du chevalier de Pons dont il vient d'être parlé, et en secondes noces Élisabeth Smith. De son premier mariage, naquit Adélaïde-Louise-Guyonne, mariée au comte de Castellane, père du maréchal de ce nom. Il eut de son second mariage Louis-Charles-Guillaume, grand-père maternel du marquis de Lasteyrie, qui donna ces renseignements à M. le duc d'Aumale en 1896.

« Le jeune vicomte de Rohan-Chabot » (Lédans, 128) est un bel adolescent, très élégamment vêtu d'un habit et d'une culotte en velours d'un bleu clair, et d'un gilet blanc brodé d'or. Son cou est cravaté de noir, son jabot et ses manchettes sont en fine dentelle blanche, et ses cheveux, frisés et poudrés à la mode de 1760, sont pourvus d'un catogan. Le tricorne jeté sous le

bras gauche, l'épée en verrouil et le jarret tendu en avant, il s'avance fièrement au milieu de la campagne, et se dirige vers la porte d'un parc où probablement il est chez lui. Daté de 1760.

191

LE MARQUIS DE SACHÉ

Le marquis de Saché, qui a servi dans les armées du roi, repose sa vieillesse dans un large fauteuil où il est mollement étendu. Ses jambes sont croisées l'une sur l'autre, et ses mains disparaissent frileusement sous son ample vêtement. Il a l'épée au côté et sa canne à portée de sa main. Les traits sont déformés par l'âge, ce qui n'empêche pas l'œil d'être vif encore. La longue perruque, dont les boucles tombent sur les épaules, est démodée depuis longtemps en 1758, date de ce portrait, spirituellement dessiné au crayon noir et à la sanguine... Le marquis de Saché, né vers 1690, était fils de François Rouxellé, marquis de Saché, et d'Henriette-Antoinette Quatrebarbes de La Rongère.

192

M. DE SAINT-AMARANT

M. de Saint-Amarant, fils du fermier-général, était l'homme le plus dépravé qui fût au monde. Sa femme, qu'il avait jetée dans le désordre, racheta les erreurs de sa vie par une mort affreuse, bravement supportée. Nous la verrons, dans le chapitre suivant, périr sur l'échafaud révolutionnaire avec sa fille, la belle Mme de Sartine, son gendre, son jeune fils, etc. Quant à M. de Saint-Amarant, il mourut misérablement et honteusement en Allemagne... Écoutons M. de Lédans nous parler de ce triste personnage : « Homme mal né. Il débuta par le plat libertinage des jeunes gens riches et livrés à toutes leurs vicieuses inclinations, mangea de bonne heure toute sa fortune, tomba dans le mépris et la plus profonde misère. Après

être entré dans le monde avec le grade de capitaine de cavalerie, il finit par aller mourir en Allemagne, où il se faisait cocher pour avoir du pain » (Lédans, 320)... M. de Saint-Amarant, debout de profil à gauche, habillé de vert, le tricorne sous le bras et la main dans sa poche, l'œil éteint, le visage bouffi et dépourvu d'expression, promène avec nonchalance et d'un air hébété son abrutissement à travers les rues d'une des petites villes où l'ont relégué tous ses vices. C'est aux alentours de 1780 probablement que Carmontelle a peint ce crapuleux personnage, dont le seul intérêt est d'avoir été le mari d'une femme alors célèbre dans le monde de la galanterie.

193

LE BARON DE SAINT-ÉLIX

Parmi les habitués du Palais-Royal, Mme de Genlis cite M. et Mme de Saint-Élix : « Celle-ci avait été attachée à la feue duchesse d'Orléans; c'était une femme du plus rare mérite, par sa vertu et la perfection de son caractère et de sa conduite. Son mari avait les mêmes vertus. Ils vivaient l'un et l'autre très retirés, et venaient rarement dîner chez la princesse »... M. de Saint-Élix, debout, tête nue et de profil à gauche, se promène sur un tertre en vue d'un camp. Vêtu d'un habit bleu à brandebourgs d'or, sur lequel brille la croix de Saint-Louis, d'un gilet blanc à boutons d'or, d'une culotte du même bleu que l'habit, et de bottes molles éperonnées d'or, il a jeté son tricorne sous son bras gauche, et porte avec bravoure son épée, dont le manche est orné d'une dragonne d'or. Jeune encore, vêtu et bien pris dans sa taille, il marche fièrement, sans affectation de hauteur. Il y a dans cette figure un mélange d'esprit et de résolution qui lui fait une originalité.

194

LE COMTE DE SCEY-MONTBÉLIARD

Alexandre-Antoine, comte de Scey-Montbéliard, d'abord lieutenant au

régiment du Roi-dragons, en devint colonel en 1754, et garda ce régiment jusqu'en 1761, où il fut nommé maréchal-de-camp. C'est à la tête du régiment du Roi-dragons qu'il se distingua en Alsace et en Allemagne, qu'il eut part à la prise des duchés de Gueldres et de Juliers (1757), à la bataille de Crevelt (1759), à la bataille de Minden, etc... M. de Scey, debout, tête nue de profil à gauche, est vêtu de vert et porte la croix de Saint-Louis. Son tricorne est sous son bras gauche, et il s'appuie des deux mains sur une canne posée droit devant lui. Physionomie attachante et très particulière. « Très original, mais loyal chevalier, généreux et estimé de tous » (Duc des Cars, *Mémoires*). Un petit terrier blanc gambade devant lui. 1759.

195

M. DE SECATY

Debout de profil à gauche, le tricorne carrément posé sur la tête, M. de Secaty s'appuie de la main gauche sur une longue canne. Il y a une incontestable naïveté dans la physionomie de cet officier. « Ce brave homme étoit aide-de-camp et capitaine des gardes de M. de Chevreuse, à peu près comme Mlle de Chevreuse était l'épouse de son cousin, *ad honores* (1) » (Lédans, 18). Dessin à la sanguine et au crayon noir; la tête très finement traitée.

196

LE COMTE DE TAVANNES

Charles-François-Casimir de Saulx, comte de Tavannes, descendant d'une très ancienne maison bourguignonne, comptait parmi ses ancêtres : Gaspard de Saulx-Tavannes (1500-1573), maréchal de France ; Guillaume de Saulx-

(1) Mlle de Chevreuse (Marie-Pauline-Angélique d'Albert de Luynes), fille de Marie-Charles-Louis d'Albert, duc de Chevreuse, épousa, en 1758, son cousin Marie-Joseph-Louis d'Albert, vidame d'Amiens, puis duc de Chaulnes. Nous avons décrit le portrait du vidame d'Amiens sous le n° 119; nous rencontrerons plus loin, n° 207, celui de la vidame.

Tavannes (1553-1633), qui avait brillamment combattu pour le roi contre la Ligue, etc., etc. Il était né en 1739 et avait débuté comme mousquetaire en 1753. Menin du Dauphin en 1758, colonel aux Grenadiers de France en 1759, il parvint en 1780 au grade de maréchal-de-camp, émigra, fut lieutenant-général et pair de France en 1814, et mourut en 1820. Le duché de Tavannes avait été érigé en sa faveur en 1786.

Le comte de Tavannes, dans le portrait de Carmontelle, apparaît comme un des *talons rouges* les mieux réussis de son temps. Son élégance est parfaite et sa correction irréprochable. Assis de côté, les jambes croisées l'une sur l'autre, devant un palais qui domine les ombrages d'un parc, il appuie son bras droit avec une désinvolture pleine d'aisance au dossier de sa chaise, et tient sur ses genoux, de la main gauche, son tricorne noir. Les cheveux poudrés accompagnent à ravir ce jeune et charmant visage. Tout, jusqu'aux notes tendres du costume, semble fleurir et sourire en ce jeune homme. Daté de 1763.

197

LE MARQUIS DE TURGIS

M. de Turgis, arrivé à l'âge où l'on n'a plus qu'à repasser sa vie, est assis, tête nue de profil à gauche, les jambes croisées l'une sur l'autre, dans une attitude reposée, devant un balcon d'où il regarde l'eau couler paisiblement à travers la campagne qui se perd en de lointains horizons. Sa perruque est sans doute surannée déjà pour son temps; mais, sur son habit d'un gris-perle, d'une forme peut-être également démodée, il porte la plus chère relique de sa vie, une chose qui ne vieillit pas, la croix de Saint-Louis. La tête est d'une rare finesse d'exécution. Il y a dans toute cette figure quelque chose d'exquis... Michel Colbert, marquis de Turgis, fils d'un capitaine de vaisseau mort en 1715, avait servi lui-même dans la marine. Capitaine de vaisseau en 1754, il épousa, en cette même année, Françoise de Rascas, qui lui donna trois fils. Il mourut chef d'escadre.

198

LE MARQUIS D'USSÉ

Le marquis d'Ussé se montre ici dans un âge avancé. Assis de profil à gauche, coiffé d'une lourde perruque blanche et vêtu d'un habit orange plaqué de carreaux blancs tachetés de bleu, les jambes croisées l'une sur l'autre et les mains jointes comme dans une prière, il est en contemplation devant l'*Armide* de Lulli, dont la partition est toute grande ouverte devant lui sur un pupitre à musique. Les yeux fixés sur le chef-d'œuvre, il s'abandonne au rêve qui a été le charme de sa vie. A terre, un violon, à côté de la musique des Tartini, des Viviani, etc.; tandis que derrière lui, sur un tabouret, un volume des œuvres de Boerhaave se trouve avec des feuilles volantes où le géomètre a tracé ses savantes épures. « Le marquis d'Ussé était extrêmement répandu et très recherché par les savants et les gens du monde. Il passait pour très profond dans les sciences exactes, et cultivait les arts avec goût; mais il ne sut jamais se faire à la musique moderne. Lully était son idole » (Lédans, 131). Le double caractère d'artiste et de savant a été très ingénieusement noté par Carmontelle, qui, en plaçant la croix de Saint-Louis sur la poitrine du marquis d'Ussé, a rappelé l'homme de guerre qu'avait été aussi ce personnage... Louis-Sébastien Bernin, marquis d'Ussé, était, par sa mère, petit-fils du maréchal de Vauban.

199

LE COMTE D'USSON-BONAC

Dans le comte d'Usson-Bonac, Carmontelle a surtout montré l'ambassadeur. Assis au milieu de son parc, il lisait un livre qu'il tient maintenant fermé sur ses genoux, et, regardant devant lui, il repasse en esprit tant d'événements mémorables dans lesquels il a joué son rôle. Cravaté de blanc et coiffé à la mode du temps, il porte un habit gris galonné d'or, une culotte

noire, un gilet d'un jaune paille d'où déborde le jabot de dentelles, qui s'étale au milieu de la poitrine, et des manchettes de dentelles qui se répandent jusque sur les mains. Au point de vue de la couleur, les valeurs relatives trouvées dans cette peinture sont d'une harmonie discrète et d'un heureux effet.

Pierre-Chrysostôme d'Usson-Bonac, comte d'Usson, frère du marquis de Bonac dont nous avons déjà décrit le portrait (n° 108), était né le 30 juin 1724 à Constantinople, où son père était ambassadeur de France. Désigné d'abord sous le nom de chevalier de Bonac, il servit dans l'armée et obtint le grade de mestre-de-camp ; puis, suivant l'exemple de son père et de son frère aîné, il entra dans la diplomatie. En 1752, il accompagna son frère dans son ambassade de Hollande, et y fit connaissance d'une riche veuve, qui lui donna sa main et cent mille florins de revenu (novembre 1754). La date de 1764, mise au bas de ce portrait, peut être avancée de quelques années, car le comte d'Usson-Bonac ne paraît pas avoir ici moins de cinquante ans. C'est chez le duc d'Orléans que Carmontelle a dû rencontrer le comte d'Usson avant son départ pour la Suède; il y allait en compagnie de son frère puîné, le marquis de Donnezan, « homme parfaitement aimable, dit Mme de Genlis, et le seul conteur toujours amusant que j'aie connu ». Nommé ambassadeur en Suède, le comte d'Usson arriva à Stockholm le 9 décembre 1774 et y mourut le 20 janvier 1782.

200

LE MARQUIS DE VALENÇAY D'ESTAMPES

Debout de profil à droite, vêtu d'un habit violet à larges pans, qui laisse à peine apercevoir le devant d'un gilet blanc semé de fleurs, le marquis de Valençay d'Estampes, son tricorne sous le bras gauche, s'achemine, la canne à la main, vers le château qu'on aperçoit au fond du tableau. Il est jeune encore. Ses traits, réguliers et avenants, sont aimables avec simplicité. Sa coiffure est celle qui se portait en 1764, date de ce portrait... Hector-Joseph

d'Estampes, marquis de Valençay, frère du marquis de Mauny, né le 13 septembre 1736, capitaine de cavalerie au régiment Commissaire-général, puis brigadier de cavalerie, capitaine des gardes du duc de Chartres, puis chambellan du duc d'Orléans, chevalier de Saint-Louis, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, mourut à Paris le 13 mai 1788.

201

LE MARQUIS DE VASSAN

Charmant portrait d'un très jeune gentilhomme, officier déjà, et dont la fraîcheur ainsi que la beauté ne dépareraient pas l'adolescence d'une jeune fille. De profil à gauche et les joues en train de s'épanouir encore, ce *prince Charmant* se promène avec une désinvolture pleine de grâce au milieu d'un parc qui, sous ses pas, prend les apparences du rêve. Sa tête est nue, avec un œil de poudre sur ses cheveux bruns, coiffés à la mode de 1768, date inscrite au bas de ce portrait. Ses beaux yeux bleus sont comme étonnés devant la vie qui s'ouvre devant eux. Il porte le costume militaire avec élégance et sans ostentation. Son habit vert à revers rouges est discrètement rehaussé de galons d'or; son gilet et sa culotte sont d'un jaune paille; ses bas blancs sont bien tirés sur ses jambes bien faites, et ses pieds sont délicatement chaussés de souliers à boucles d'argent. Le jabot et la manchette de dentelles complètent ce costume. Le jeune marquis de Vassan a jeté sous son bras gauche son tricorne bordé d'un galon d'or. Il a engagé dans son gilet sa main droite, tandis que dans la poche de sa culotte il a enfoncé sa main gauche. Rarement le lecteur du duc de Chartres a été mieux inspiré que dans cette peinture. Le fond, avec le pavillon à l'italienne presque perdu au milieu des charmilles, est à l'unisson de la figure... Louis-Zacharie, marquis de Vassan, mestre-de-camp de cavalerie, capitaine en survivance des Levrettes de la chambre du Roi, épousa, en mars 1774, Geneviève-Jeanne-Émilie Fourché de Quehillac, qui mourut peu de jours après son mariage.

202

LE COMTE DE VAUDREUIL

Le comte de Vaudreuil (1), fort jeune encore, grand, mince, élancé, de belle tournure, séduisant dans toute sa personne, se tient debout de profil à gauche sur un fond de plein air, son tricorne sous le bras, sa main gauche dans la poche de sa culotte et sa main droite enfoncée dans son gilet. Simple dessin; le visage à la sanguine et le reste de la figure au crayon noir; le fond seul indiqué à l'aquarelle. Daté de 1759. « Le comte de Vaudreuil, en 1759, était encore bien petit garçon, fort peu répandu; mais c'était une jeune plante qui promettait, et il faut avouer que la serre chaude de la comtesse Jules (de Polignac) l'a fait pousser vite » (Lédans, 442).

203

LE COMTE DE VAUDREUIL

M. de Vaudreuil a, dans le présent portrait, un an de plus que dans le précédent, si l'on s'en rapporte aux dates placées au bas de chacun de ces por-

(1) Joseph-Hyacinthe-François-de-Paule de Rigaud, comte de Vaudreuil, était né le 2 mars 1740. Son grand-père, mort gouverneur du Canada en 1725, avait eu huit enfants. Un d'eux, marié à la fille d'un riche colon de Saint-Domingue, fut le père de Joseph-Hyacinthe, qui commença de servir à l'âge de dix-neuf ans. Joseph-Hyacinthe avait une figure charmante, quoique un peu gâtée par la petite vérole. A en croire M. de Besenval, « jamais homme n'a porté si loin la violence du caractère. Au jeu, à la chasse, dans la conversation, la moindre contrariété le mettait hors de lui. Sa paresse et son indocilité le rendaient impropre à tout emploi. Une santé mauvaise l'avait rendu hypocondre et vaporeux, à quoi n'avaient pas peu contribué le désir d'occuper de lui et la complaisance avec laquelle Mme de Polignac et sa société prenaient l'impression qui lui plaisait » (Besenval, *Mémoires*). Son crédit à la cour vint, en effet, de la faveur qu'y eurent ses amis les Polignac. Ses défauts, d'ailleurs, étaient rachetés par de grandes qualités. M. de Vaudreuil était un ami chaud, constant, serviable, franc, loyal, et d'une probité si scrupuleuse, qu'il la poussait parfois jusqu'à la férocité. Ses manières nobles et attrayantes effaçaient les aspérités de son caractère. Émigré en Angleterre, il épousa, en 1795, après la mort de la duchesse de Polignac, sa cousine Joséphine-Victoire de Vaudreuil, qui, beaucoup plus jeune que lui, fut une femme exemplaire... La correspondance du comte de Vaudreuil avec le comte d'Artois (qui fut le roi Charles X) est précieuse pour l'histoire de ce prince et pour l'histoire de l'Émigration. Le comte de Vaudreuil mourut le 17 janvier 1817.

traits (1759 et 1760), dates sujettes souvent à caution d'ailleurs, mais qui n'ont rien ici que de vraisemblable. En 1759, Carmontelle avait fait le portrait dessiné; en 1760, il fit le portrait peint. C'est de part et d'autre le même personnage. Il est encore ici debout et de profil à gauche, tient son tricorne sous le bras gauche et ses deux mains derrière le dos. Son habit et sa culotte sont d'un bleu clair, et son gilet blanc est piqué de fleurettes jaunes. Derrière le personnage, une barrière de bois teinte en vert. La coiffure, le catogan, la cravate noire, le jabot de dentelles, toutes les élégances françaises de cette époque (1760) se retrouvent dans cette peinture.

204

LE COMTE DE WALDNER

Le comte de Waldner (1), dans le portrait de Carmontelle, porte l'uniforme de lieutenant-général. Sur son habit bleu largement galonné d'or brille la plaque de grand-croix de l'ordre du Mérite militaire qu'il avait obtenue en 1759, et sur son gilet rouge galonné d'or aussi passe le cordon bleu foncé de cet ordre (2); la culotte est rouge comme le gilet, les bas sont blancs; les souliers à boucles d'argent et l'épée de parade complètent ce costume. Le personnage est debout, tête nue de profil à gauche, la main gauche enfoncée dans la poche de la culotte, la droite tendue en avant avec résolution, dans

(1) Christian-Frédéric-Dagobert, comte de Waldner, né en 1712 dans le canton de Soleure, enseigne en 1728, sous-lieutenant en 1729, aide-major en 1733, capitaine aux Gardes-suisses en 1741, brigadier en 1747, colonel du régiment suisse de son nom, maréchal-de-camp en 1758, lieutenant-général en 1762 (L. Susane, *Histoire de l'infanterie*, t. VI, p. 393). Le comte de Waldner était oncle paternel de la baronne d'Oberkich, qui a laissé des mémoires et qui fut l'amie de la princesse Dorothée de Wurtemberg-Montbéliard, dont le portrait par Lampi se voit au Musée Condé (*Chantilly, la Peinture, — Écoles étrangères,* n° 150). Le père de la baronne d'Oberkich devint comte de Waldner après la mort de son frère.

(2) L'ordre du Mérite militaire avait été créé par ordonnance du 10 mars 1759 en faveur des officiers protestants, les catholiques seuls pouvant recevoir la croix de Saint-Louis ainsi que l'ordre du Saint-Esprit. Le nouvel ordre comportait deux grands-croix, l'une pour les Allemands, l'autre pour les Suisses. Les deux premiers titulaires furent le prince de Nassau-Saarbrück et le comte de Waldner. Louis XV dit à celui-ci, en lui donnant l'ordre du Mérite militaire : « En créant cet ordre, monsieur le comte, c'est à vos services que j'ai surtout pensé ».

l'attitude du commandement. La figure est majestueuse avec naturel et simplicité. La tête, belle encore, a une remarquable fermeté d'accentuation. Waldner se montre ici âgé de plus de cinquante ans; mais son corps robuste a résisté à toutes les fatigues, et il est prêt toujours pour l'action. Les dernières guerres où il s'est prodigué ne l'ont pas lassé. Il a contribué en 1758 à la conquête de la Hesse et s'est couvert de gloire au grand combat de Sundershausen (23 juillet); il s'est conduit avec une rare valeur à la bataille de Lützelberg (10 octobre); il a fait admirer son courage à Bergen (13 avril 1759), à Minden (1er août), à Dillembourg où il a été grièvement blessé (7 janvier 1760). Des années se sont écoulées depuis lors, et il ne semble pas moins capable de recommencer. Fond de paysage, où l'on voit les tentes d'un camp. Daté de 1765, ce portrait a été très bien gravé par Lafosse.

VII

GRANDES DAMES ET AUTRES

205

Mme D'ALENÇON

Françoise-Thérèse-Éléonore de Nettancourt-Vaubecourt avait épousé, en 1757, Charles-Mathias, comte d'Alençon, d'une ancienne famille de Lorraine, né en 1727, capitaine de cavalerie... Dans une chambre lambrissée d'étoffes encadrées de boiseries dorées, Mme d'Alençon (son nom est écrit au revers du portrait par le continuateur de M. de Lédans), assise de profil à gauche, les jambes allongées sur une causeuse en bois sculpté et doré recouverte d'une soierie jaune, travaille à un ouvrage de broderie fixé sur un tambour posé sur ses genoux. Sa robe blanche à rayures bleues, ouverte sur la gorge, est garnie d'un volant qui ne découvre que le bout des pieds chaussés de satin blanc. Un mantelet de soie noire est jeté sur ses épaules, tandis qu'un bouquet d'œillets aux vives couleurs fleurit sur sa poitrine. Elle est très jeune encore, de visage fort agréable et d'expression charmante. Un toquet de dentelle blanche couronne ses cheveux légèrement poudrés, relevés au sommet du front et annelés de chaque côté des tempes. Toute cette toilette nous porte aux alentours de 1760. A cette date, Mme d'Alençon ne semble pas loin de sa vingtième année. Elle est mariée depuis peu de temps, la vie lui sourit, s'ouvre devant elle pleine de promesses (1).

(1) M. d'Alençon était fils d'un ancien gouverneur du maréchal de Saxe, et sa femme était

206

LA COMTESSE D'AMBERT

« La comtesse d'Ambert, née Tholozan, bru de Mme de Merle » (Lédans, 482), assise de profil à gauche, jeune encore et assez jolie, élégante et fine dans un déshabillé blanc qui lui sied à ravir, tient de ses deux mains un livre ouvert sur ses genoux. Au-dessus de sa tête, de gros nœuds blancs font tapage sur ses cheveux bouclés et poudrés, qui se répandent jusque sur le cou. Au fond à droite, les colonnes et l'entablement d'un petit temple circulaire surgissent des verdures d'un parc. 1771... En regardant ce dessin, on se sent pénétré de la grâce et de l'originalité de la mignonne petite femme que devait être la comtesse d'Ambert.

207

LA VIDAME D'AMIENS

Assise de trois quarts à gauche, la vidame d'Amiens, très jeune dans ce portrait, semble presque une enfant. Son visage a la fraîcheur d'un fruit qui est en train de mûrir encore. Elle a de très beaux yeux, et une bouche faite exprès pour ses yeux. Sa robe blanche à paniers est semée de roses, et des roses à profusion sont jetées aussi sur le devantier du corsage qui découvre la gorge, sur le collier de rubans qui entoure le cou, et plus discrètement dans les cheveux poudrés et frisés au petit fer. La jeune femme, avec quelque chose de gêné dans sa pose, semble avoir dans le regard d'étranges curiosités.

attachée à Madame la Dauphine, dont sa tante, Mme Dufour, était première femme de chambre (Luynes, *Mémoires*, année 1757). Mme d'Alençon était morte avant la Révolution. Si elle eût vécu jusque-là, elle aurait vu la tête de son mari tomber sur l'échafaud. Le 26 germinal an II, Charles-Mathias d'Alençon comparaît devant le tribunal révolutionnaire. Interrogé sur sa famille, il répond qu'il a quatre enfants, deux fils et deux filles (on lui fait signer « deux mâles et deux femelles ») : la fille aînée a suivi son mari, il ne sait où ; la seconde vit de son bien à Nancy ; un de ses fils est profès de Malte ; il ne sait où est l'autre. « Parent d'émigrés », porte le procès-verbal. Il est condamné à mort, et guillotiné le jour même (Wallon, *Histoire du tribunal révolutionnaire*).

LA VIDAME D'AMIENS

MARIE D'ALBERT DE LUYNES

Ses mains sont ramenées comme avec embarras l'une sur l'autre, la droite tenant un éventail, et les cordons d'un sac de soie rose passés dans le bras gauche. La vidame d'Amiens a, dans ce portrait, une beauté naïve et pleine d'étonnements. On sent que de cette beauté elle n'a su que faire encore. Née en 1744, Marie d'Albert de Luynes, fille du duc de Chevreuse, avait épousé, en 1758, son cousin, le vidame d'Amiens, qui « ne voulut jamais consommer le mariage » (nous avons décrit le portrait du vidame d'Amiens sous le n° 119). Devenue « la femme en blanc de cet être bizarre, et condamnée par ce mariage sans noces à carême perpétuel, la vidame d'Amiens *gabiona* sa virginité imperméable de son immense panier de cour et n'en fut pas moins dame du palais de la Reine » (Lédans, 15). « Elle était jolie, mais elle manquait d'esprit et de naturel, et elle avait mille prétentions ridicules. Il y avait de la fatuité dans son maintien, dans ses manières, dans son ton et dans tous ses discours. Au reste, elle avait une très bonne conduite » (Mme de Genlis, *Mémoires*). La dignité de sa vie lui mérita l'estime et le respect de ses contemporains. Devenue duchesse de Chaulnes en 1769, elle mourut le 17 octobre 1781... Le portrait de Carmontelle est ressemblant sans doute. Il est un des rares exemples où le lecteur du duc de Chartres se soit écarté de la règle qu'il s'était imposée de ne faire que des profils.

208

LA MARQUISE D'ARMENTIÈRES

La marquise d'Armentières, mère du maréchal, était en son nom Diane-Gabrielle de Jussac. Elle eut pour fils le maréchal d'Armentières (1) et pour petit-fils le marquis de Conflans; elle eut aussi une fille, Mme de Faudras, dame du palais de la dauphine, infante d'Espagne. Assise de profil à gauche,

(1) Louis de Conflans, marquis d'Armentières et maréchal de France, naquit le 27 février 1711. En 1717, il eut la charge de premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans, que ses oncles exercèrent pour lui successivement. Il entra aux mousquetaires en 1727, servit en Italie, y fut blessé en 1734, et fut maréchal-de-camp en 1743; commanda en Flandre, dans les Pays-

sur la terrasse d'un de ses parcs, elle est fort âgée déjà et garde, dans ses habits de vieille, un reste de beauté. Vêtue d'une robe à larges rayures jaunes et violettes, et coiffée d'un petit bonnet de tulle blanc ruché, par-dessus lequel une fanchon de dentelle noire tombe du sommet de la tête pour s'enrouler autour du cou, elle tient d'une main son ouvrage et de l'autre main ses lunettes. Elle porte en vraie grande dame, vaillamment et avec noblesse, le poids des ans. La tête de ce portrait est dessinée et modelée à la sanguine avec délicatesse.

209

LA MARQUISE D'AUXY

« Mme la marquise d'Auxy, sous-gouvernante des enfants de France, femme infiniment respectable et qui a conservé toute sa tête dans un âge très avancé » (Lédans, 79). Mme d'Auxy avait été présentée à la cour le 9 février 1746 par Mme de Tallard. En 1758, date approximative de ce portrait, elle est veuve depuis quelques années déjà : « Aujourd'hui 9 octobre 1753, écrit le duc de Luynes, j'ai appris la mort de M. d'Auxy; il avait soixante-deux ans. Il est mort dans ses terres près Vendôme. Sa femme est sous-gouvernante des enfants de France ». Elle était beaucoup plus jeune que son mari. ... Assise de profil à gauche dans un large fauteuil de damas rouge garni de coussins, Mme d'Auxy chante, en s'accompagnant de la guitare, des morceaux dont la musique est étendue sur ses genoux. Sa robe verte, semée de roses et agrémentée de nœuds roses aussi, est une de ces lourdes soieries

Bas et en Allemagne; combattit à Raucoux, et apporta au Roi la nouvelle de cette bataille ; fut créé lieutenant-général et chevalier des ordres du Roi en 1753; combattit à Lawfeld, Hastembeck, etc., etc. et fut fait maréchal de France en 1768. Il avait été marié deux fois : 1° à Jeanne-Françoise de Bouteroux d'Aubigny, morte le 9 mai 1746; 2° à Marie-Charlotte de Senneterre, guillotinée le 26 juillet 1794; elle avait quarante-quatre ans. Le maréchal était mort en 1774. De son second mariage, il avait eu un fils, Charles-Louis-Gabriel, marquis de Conflans, né le 12 mars 1772, mort le 24 décembre 1849, qui fut le dernier du nom et le père de la princesse de Ligne (note donnée à M. le duc d'Aumale par la comtesse Arthur de Vogüé, née de Contades). Le maréchal d'Armentières était oncle maternel d'une Damas, aïeule du comte Arthur de Vogüé (archives du château de Commarin, Côte-d'Or).

brochées dont l'opulence est encore aujourd'hui la joie de nos yeux. Pour coiffure, de petites frisures poudrées, qui respectent la forme de la tête et en font valoir les délicatesses. Le visage, aux traits réguliers, a de la finesse, et l'ensemble de la figure est d'une rare distinction.

210

Mme D'AZINCOURT

M. Blondel d'Azincourt avait reçu en 1754 la survivance de la charge de son père, M. Blondel de Gagny, intendant des menus plaisirs... Mme d'Azincourt, assise de profil à gauche, est jeune, et son visage, de traits réguliers et avenants, est d'expression molle. Ses cheveux, relevés sur le front, sont coiffés d'un toquet blanc et d'une fanchon noire attachée sous le menton. Sa robe blanche, semée de petites fleurs roses, est fort simple. Mme d'Azincourt était une *femme savante*, et comme elle faisait parade de sa science, sa science était suspecte. Elle avait de grandes prétentions en histoire naturelle. Aussi tient-elle une coquille dans chacune de ses mains, et a-t-elle soin de montrer, sur une petite table placée devant elle, des madrépores richement montés et une petite caisse pleine d'échantillons rares. Daté de 1760. Peut-être M. de Lédans, dont la raillerie est souvent mordante, est-il un peu sévère en rangeant Mme d'Azincourt parmi les hypocrites : « Mme d'Azincourt, femme de l'intendant des menus, était savante comme notre ami La Live était affligé (M. de La Live, dont nous trouverons plus loin le portrait sous le numéro 349, avait pleuré sa femme avec une ostentation de douleur qui ne l'empêcha pas de se remarier avantageusement peu de temps après). Elle avait un cabinet d'histoire naturelle fort cher, dans lequel elle n'entrait jamais, se donnait des airs *scientifiques* qui faisaient mourir de rire les gens instruits, prenait un nautile-papylacé pour un bernard-l'ermite, et acheta plus d'une fois un coquillage pêché à la grenouillère pour un bivalve des Maldives. Cette ignorante, au demeurant, sauf ce petit travers qui ne faisait de tort à personne, était fort aimable » (Lédans, 144).

211

Mlle D'AZINCOURT

De profil à gauche, Mlle d'Azincourt, très jeune encore et jolie déjà, parée, coiffée, fardée, habillée, décolletée, posée comme si elle avait l'âge, un loup de velours noir à barbe de satin rose dans sa main droite, se promène avec une gravité enfantine dans un parc au fond duquel on rencontre l'inévitable temple de l'Amour. Son joli petit visage fleurit sous ses cheveux frisés et poudrés, d'où surgit une aigrette rouge, accompagnée de petites roses pompons. Sa robe rose, à volants de mousseline blanche, est tout enrubannée de feuillages; le corsage en est décolleté, et de la jupe longue gonflée par les paniers sort le bout d'un pied mignon chaussé de rose... Au fond, la nature et l'art font fête à cette délicieuse petite personne, en qui tout est artificiel déjà. 1759.

212

Mlle DE BEAUMONT DU REPAIRE

Habillée d'une robe blanche ramagée de rouge et coiffée à la mode de 1759 (date mise au bas de ce portrait), Mlle de Beaumont du Repaire, assise de profil à gauche dans un fauteuil, croise ses jambes l'une sur l'autre, et caresse un chat qu'elle tient sur ses genoux. De nature et de physionomie assez sèches, elle a de l'élégance, sans avoir de beauté. Fond de plein air... « Mlle de Beaumont du Repaire, parente de l'archevêque Christophe, le plus entêté prélat de l'Église gallicane (Christophe de Beaumont du Repaire, archevêque de Paris en 1746, mort le 12 décembre 1781). Qu'auraient fait de ce boute-feu les sauvages de 1789, qui eurent la cruauté d'insulter à la douceur évangélique et à la bonté de son successeur, le véritablement vertueux Juigné » (Lédans, 69)? A bien regarder Mlle de Beaumont du Repaire, on se demande si elle n'avait pas quelques-unes des vertus combatives de son oncle, le fougueux archevêque.

MADEMOISELLE DE BERNAY

III

MADEMOISELLE DE BERRY

III

M. DE [illegible]

213

LA COMTESSE DE BELSUNCE

Mlle Angélique de la Live d'Épinay, que Carmontelle avait peinte, vers 1760, travestie en bergère (voir le n° 258), a épousé, en 1764, Henri-François-Xavier de Belsunce, colonel du régiment de Béarn. En 1775, Carmontelle fait le portrait de cette jeune femme, âgée de vingt-six ans environ. Assise, de profil à gauche, dans les profondeurs d'un parc ombragé de grands arbres, Mme de Belsunce tient de ses deux mains un ouvrage de broderie. Sa robe à paniers et à larges rayures blanches et noires, amplement étoffée et pourvue de volants, découvre les pieds chaussés de blanc; un fichu de mousseline blanche protège les épaules. Les cheveux bruns non poudrés, arrangés en grosses papillotes qui tombent jusque sur le cou, sont coiffés d'un massif chapeau blanc à plumes noires et blanches assorties à la robe. Ce portrait est de dimensions plus grandes et de colorations plus vives que la plupart des portraits de Carmontelle. Le fils aîné de Mme de Belsunce fut massacré à Caen en 1789.

214

Mlle DE BERNAY

Assise, de profil à gauche, sur une chaise de bois doré recouverte de damas bleu, Mlle de Bernay, jeune et fort jolie, ayant derrière elle un grand chêne et devant elle une allée bordée d'orangers plantés dans des caisses et taillés en boules, joue d'un violon qu'elle tient entre ses genoux comme un violoncelle. Sa robe de soie rose, brochée de rouge et de vert, dont la fraîcheur pâlit devant l'éclat de son teint, est ouverte en carré sur la poitrine et l'habille à ravir : en haut du corsage, à gauche, fleurit un bouquet aux vives couleurs; les manches, qui dégagent les avant-bras, sont amplement garnies de dentelles; du bas de la jupe largement étoffée, se dégage le bout des

pieds chaussés de vert; au cou, un collier ruché de rubans roses; dans les cheveux poudrés, dont les frisures sont relevées en boucles au sommet de la tête, semblent mises par la nature elle-même de petites fleurs roses et rouges. Mlle de Bernay était douce à voir, même en peinture. Son portrait par Carmontelle est daté de 1764.

215

Mme DE BLICOURT

« Madame de Blicourt, femme d'un sous-fermier, tenant une fort bonne maison » (Lédans, 68). Jeune encore, mais de physionomie insignifiante, vêtue de rose et assise de profil à gauche, elle tient de ses deux mains sur ses genoux un petit épagneul blanc. 1759. Coiffure répondant à cette date.

216

LA COMTESSE DE BLOT

Le portrait de Carmontelle est daté de 1760. Mme de Blot (1), née en 1734, avait alors vingt-six ans. On lui en donnerait peut-être davantage. Comme

(1) Pauline Charpentier d'Ennery, sœur du comte d'Ennery, fut mariée fort jeune à Gilbert de Chauvigny, comte de Blot, qui mourut en 1785 après avoir été l'homme « le plus borné qu'on ait jamais vu dans le monde » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Elle n'avait que quinze ans le 4 novembre 1749, quand elle fut présentée par Mme de Tallard. « Les conditions de son mariage ayant été qu'elle serait auprès de Mme la duchesse de Chartres, elle dut être présentée à nouveau quand elle eut l'honneur de lui appartenir » (Luynes, *Mémoires*). « La comtesse de Blot fut donc dame d'honneur de Mme la duchesse de Chartres, et elle était en grande faveur au Palais-Royal » (Lédans, 149). « Elle avait, dit Mme de Genlis, une figure très agréable et une grande élégance, qu'elle garda même quand elle ne fut plus jeune. Il y avait en elle deux personnes : elle était aimable, gaie, rieuse, naturelle en petite société; quand elle voulait paraître et briller, elle devenait affectée, dissertait au lieu de causer, soutenait des thèses fort ennuyeuses sur la sensibilité et l'élévation des sentiments. Elle attachait une grande importance au ton, aux manières, et poussait la politesse jusqu'à la puérilité ». Le témoignage de la baronne d'Oberkirch n'est pas sans une pointe de méchanceté : « Mme de Blot avait la prétention de ne vivre que d'ambroisie. Comme on l'avait surprise dévorant des côtelettes dans son arrière-cabinet, elle ne s'en consolait pas. Elle voulait absolument être une essence éthérée, quelque chose d'aérien, de transparent, une ombre. C'est un des ridicules les plus corsés que j'aie vus; mais c'était bien un des plus charmants visages qui ait existé ». Lédans

elle n'est ni en petite ni en grande société, mais en tête à tête avec elle-même, elle se montre au naturel et en toute simplicité. Assise de profil à gauche, dans un déshabillé blanc rehaussé de broderies coloriées sur le devant de la jupe et au bas des manches, elle s'adosse avec abandon au dossier de son siège et laisse aller son regard au hasard de sa rêverie. Sur ses genoux, une boîte à ouvrage, dans laquelle elle chiffonne; à ses pieds, un petit chien noir, qui cherche à monter sur sa jupe; à sa droite, une table chargée d'étoffes multicolores. Coiffure de l'époque, très simple, sur laquelle est jetée une fanchon noire, nouée sous le menton.

217

LA COMTESSE DE BLOT ET LA MARQUISE DE BARBANTANE

Nous connaissons la comtesse de Blot, dont nous venons de voir le portrait. Sa compagne, Charlotte de Mesnildot de Vierville, avait épousé, le 19 mai 1753, Joseph-Pierre de Puget, marquis de Barbantane, chambellan du duc d'Orléans. « La marquise de Barbantane, écrit Mme de Genlis, était de l'âge de Mme de Blot et l'une de ses amies intimes. Elle avait été dame de la feue duchesse, et depuis gouvernante de Mme la duchesse de Bourbon, sœur de M. le duc de Chartres. La jeune princesse ne fut remise qu'à quinze ans entre ses mains; elle y resta jusqu'à son entrée dans le monde »... Mmes de Blot et de Barbantane, jeunes et jolies toutes deux, et la main dans la main, sont assises sur une causeuse recouverte d'un velours broché rouge et jaune. L'une et l'autre habillées, coiffées et chaussées de blanc, elles confondent leurs cœurs en d'intimes confidences, et de tous les blancs de leurs

ajoute : « Elle a eu longtemps pour adorateur en titre d'office le marquis de Castries. Sous le ministère du maréchal, elle devint le canal des grâces, — elle s'avançait alors vers la cinquantaine, — presque toujours distribuées au mérite, parce qu'elles étaient sollicitées par la délicatesse, et accordées par la probité et par l'honneur. Mme de Blot n'est point revenue de son émigration. Je crois que son respectable ami y est mort il y a quelques années ». Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, marquis de Castries, maréchal de France, qui avait été ministre de la marine en 1780, émigra avec Mme de Blot et mourut à Wolfenbuttel le 11 janvier 1801. Mme de Blot avait alors soixante-sept ans.

costumes émergent leurs frais visages, délicieusement colorés de rose par la nature, et presque outrageusement barbouillés de rouge par l'abus du fard. Mme de Blot est à gauche; son visage se montre de trois quarts à droite. Elle est là telle que la montre Mme de Genlis quand elle se trouvait en petite société, aimable, gaie, naturelle, très agréable et d'une grande élégance. Mme de Barbantane, de profil à gauche, est charmante aussi, mais, à ce qu'il semble, d'une nature moins affinée et d'une distinction native moindre aussi. Ces deux jeunes femmes n'en forment pas moins, au point de vue de l'art, un accord parfait, que complète de la façon la plus heureuse la partie décorative de leur double portrait. Étant donné que la comtesse de Blot, née en 1734, avait vingt-cinq ans en 1759, c'est cette date qu'il faudrait mettre approximativement au bas de ce double portrait.

218

LA MARQUISE DE BONNELLES

Assise de profil à gauche, habillée d'une robe rose garnie de dentelles, et coiffée comme on se coiffait vers 1760, la marquise de Bonnelles s'occupe gravement à caresser un petit *kings carl*, qu'elle tient sur ses genoux et qui la regarde avec de doux yeux. Elle en vaut bien la peine, car elle a des restes de jeunesse qui sont bons à voir encore. On l'appelait alors (en 1760) Mlle de Bullion. Dernière héritière de la maison de Bullion-Bonnelles, elle reçut le titre de dame, avec l'autorisation de porter le nom de marquise de Bonnelles.

219

Mme BONTEMPS

Les mémoires contemporains nous disent que Mme Bontemps (1) était jolie, fantasque, et très répandue dans le monde. Carmontelle, dans son

(1) Femme de Louis-Pierre-Dominique Bontemps, gouverneur des Tuileries et l'un des premiers valets de chambre du Roi. « Elle était fille de Tessier, intendant de la grande écurie, qui

portrait, confirme le dire des contemporains. Mme Bontemps joue à la bergère. Nous ne sommes, cependant, qu'en 1760, et les beaux jours de Trianon sont encore loin. Vêtue d'un pardessus rose tendre, passé sur une jupe d'un bleu cru, que dépasse un pied également chaussé de bleu, elle est assise sur une roche artificielle adossée aux grands arbres d'un parc. Dans sa main droite un long bâton en forme de houlette, et dans sa main gauche un livre entr'ouvert. Sur ses cheveux d'un blond presque châtain coiffés en longues papillotes relevées au-dessus de la tête, un petit chapeau tout enrubanné de bleu. En haut des avant-bras, des nœuds de rubans, bleus aussi; et sur la gorge, que découvre la robe, un fichu blanc rayé de bleu encore. Sur la tempe gauche, enfin, une mouche noire très voyante — une *assassine* — vient aviver l'éclat de l'œil. Mme Bontemps était une jolie femme, capricieuse et coquette. Dans ce quelque chose de rustique par quoi elle excite la curiosité, c'est le désir de plaire qui la possède. N'est-ce pas l'espoir d'y avoir réussi qui fait rayonner de joie son visage? 1760.

220

LA COMTESSE DE BOUFFLERS

Assise, de profil à gauche, devant une table à thé toute servie, la comtesse de Boufflers (1) est enveloppée d'un déshabillé blanc (mousseline et dentelle), où elle est ainsi que dans un nuage. La tête fraîche et rose, pure de

dotait richement ses enfants » (Luynes, *Mémoires*). « A la mort de son mari, que le roy aimait beaucoup et qui mourut âgé de vingt-huit ans le 28 janvier 1766, Jeanne-Thérèse Tessier obtint le gouvernement des Tuileries, et cinq ans après (10 janvier 1771) elle épousa le marquis de Bissy, membre *ad honores* de l'Académie française; car il a été aussi silencieux sur le fauteuil académique qu'il l'a été (au dire de la chronique) dans le lit nuptial. (Son frère, le comte Claude de Thiard-Bissy, né le 13 octobre 1721, mort le 26 septembre 1810, fut reçu à l'Académie française le 29 décembre 1750, à la place de l'abbé Terrasson). M. de Bissy, que la hache révolutionnaire a épargné, vit encore (1806) et avec une sorte de stoïcisme qu'on n'est pas tenté d'admirer. Son respectable frère, le comte de Thiard, qui certes avait dix fois plus d'esprit que son aîné et qui périt sur l'échafaud, a laissé dans toutes les âmes honnêtes un deuil qu'on ne portera jamais pour le veuf de la dame Bontemps » (Lédans, 368).

(1) Marie-Charlotte-Hippolyte de Saujon, comtesse de Boufflers-Rouverel, née à Paris en 1725, mourut en 1800. Elle avait épousé le comte de Boufflers-Rouverel, qui avait servi en Alle-

lignes et de physionomie charmante, émerge de tous ces blancs. Les cheveux poudrés sont un peu haut montés sur la tête pour la date de 1760, mise au bas de ce portrait. Par une large baie ouverte au fond du tableau, un parc sur les verdures duquel plafonne le ciel bleu... — « Amie intime de M. le prince de Conti (Louis-François, prince de Conti, né en 1717, mort en 1776), elle avait sur lui le plus grand ascendant. On l'appelait l'*Idole* du salon du Temple et de l'Isle-Adam. Elle passait pour la personne la plus spirituelle de la société. Elle était même auteur de plusieurs drames et comédies, mais qui n'ont jamais été imprimés. C'est une des plus aimables personnes que j'aie connues » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Voir, au musée du Louvre, le tableau intitulé *le Salon du prince de Conti au Temple*.

221

LA COMTESSE DE BOUFFLERS ET THÉRÈSE

Bien que la comtesse de Boufflers ait sensiblement vieilli, c'est toujours la même femme aux traits nobles et purs, d'une parfaite élégance dans toute sa personne. Assise de profil à droite, coiffée de cheveux poudrés, annelés et couronnés d'un toquet de dentelles, habillée de gris, une guimpe en dentelle blanche sur les épaules et des dentelles blanches aussi sur les avant-bras, elle tient de ses deux mains un cahier grand ouvert sur ses genoux, et fait réciter une leçon à Thérèse, que l'on voit devant elle, droite et attentive. « Thérèse, fille d'un pauvre bourgeois de Lunéville, était remplie de grâces, et Mme de Boufflers se plaisait à l'élever » (Grimm, *Correspondance,* nov. 1763). La beauté naissante de l'enfant s'avive de la beauté déjà sur le retour de Mme de Boufflers. Thérèse, vêtue de blanc, le haut de sa petite poitrine découvert, les cheveux poudrés, relevés en coques et emmêlés de dentelles, est déjà, sous le fard, ou plutôt malgré le fard, une charmante petite personne. Comme complément à ces deux figures, les fraîcheurs d'un beau parc,

magne et en Flandre, et s'était distingué à Lawfeld comme colonel-lieutenant du régiment de Chartres-infanterie; il mourut en 1764. Ne pas confondre cette comtesse de Boufflers avec la marquise de Boufflers-Remiencourt, mère du chevalier.

les grands arbres du premier plan enveloppant de leur verdure sombre la femme et l'enfant, et reléguant le vert tendre des lointains dans un horizon qui fait rêver.

222

LA COMTESSE DE BOUFFLERS ET LA DUCHESSE DE LAUZUN

En peignant la duchesse de Lauzun chez la comtesse Amélie de Boufflers, bru de la comtesse de Boufflers dont nous avons vu le portrait (220), Carmontelle a saisi sur le vif quelque chose de l'intimité de ces deux femmes. — Assise de profil à gauche, la comtesse de Boufflers (1), habillée d'une robe rose agrémentée de rubans verts et de dentelles en haut du corsage et au bas des manches, caresse de ses deux mains un chat noir et blanc qui fait mine de se trouver fort bien sur les genoux de sa maîtresse. — Assise aussi, mais de trois quarts faible à droite, vis-à-vis de Mme de Boufflers, la duchesse de Lauzun est vêtue d'une robe blanche rayée de vert... Toutes deux portent à leurs corsages de volumineux bouquets; toutes deux ont autour du cou un mince cordon noir en guise de collier; toutes deux, enfin, sont haut coiffées de leurs cheveux poudrés ramenés au sommet de la tête et couronnés d'une barbe en dentelle blanche. « Mme de Lauzun était douce et bonne », dit Mme de Genlis. Nous la voyons en plein épanouissement de beauté en 1769. Vingt-cinq ans plus tard, le 27 juin 1794, cette femme charmante devait périr sur l'échafaud révolutionnaire, six mois après son mari. Pour être moins tragique, la fin de la comtesse Amélie de Boufflers fut lamentable aussi. Complètement ruinée, Mme de Boufflers passa dans la misère les dernières années de sa vie, soignée par deux de ses anciennes femmes de chambre, qui ne voulurent pas l'abandonner, et qui mirent au Mont-de-Piété leur linge et leurs robes pour subvenir à ses besoins. Retirée dans une chambre au cinquième étage d'une maison située en face de son ancien hôtel, la comtesse s'y éteignit en 1825 dans les bras de ces deux humbles et admirables amies.

(1) Amélie Puchot des Alleurs, fille du comte des Alleurs, ambassadeur à Constantinople,

223

LA MARQUISE DE BRANCAS

Marie-Anne-Renée-Jacqueline Grandhomme de Gizeux était mariée depuis 1747 à Louis-Paul de Brancas, des comtes de Forcalquier, marquis de Brancas, né en 1718, parvenu au grade de lieutenant-général en 1759, et nommé duc de Céreste-Brancas par Louis XVI. Elle avait été présentée à la cour le 7 décembre 1754 comme dame de compagnie de Mesdames de France (Victoire, Sophie et Louise). A la date de 1763, qui est celle de ce portrait, elle semble jeune encore et fort agréable. Assise de profil à gauche, coiffée à la mode de son temps, habillée d'une robe blanche lamée de rose, garnie de dentelles sur la poitrine ainsi qu'à l'extrémité des manches, elle est en train de savourer une glace.

224

LA COMTESSE DE BRIONNE

Le portrait qu'a fait Carmontelle de Mme de Brionne (1) est tout à fait insuffisant. C'est un simple dessin à la sanguine et au crayon noir, où le

avait épousé le fils de la comtesse de Boufflers-Rouverel, dont Mme de Genlis parle souvent dans ses *Mémoires*. « Elle n'avait rien de remarquable. Sa belle-mère l'aimait passionnément et contait d'elle des mots charmants, qu'elle seule avait entendus; mais, depuis la mort de la comtesse de Boufflers-Rouverel, on n'en a plus cités ». Mme de Genlis, on le voit, a peu de bienveillance pour la comtesse Amélie de Boufflers. — Quant à la duchesse de Lauzun, née de Boufflers (5 mai 1751), elle était la petite-fille de la duchesse de Boufflers, née Madeleine-Angélique de Neufville-Villeroy, qui s'était remariée, en 1750, à Charles-François de Montmorency, duc de Luxembourg, maréchal de France. « Mme de Lauzun fut élevée par sa grand'-mère, qui, par cette parfaite éducation, racheta bien des fautes. Elle fut mariée très jeune à Armand-Louis de Gontaut, d'abord comte de Biron, puis duc de Lauzun, et enfin duc de Biron » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

(1) Louise-Julie-Constance de Rohan-Montauban, née en 1734, épousa en 1748 Charles-Louis de Lorraine (de la branche issue des ducs d'Elbeuf), comte de Brionne, grand-écuyer de France, qui la laissa veuve à vingt-trois ans, le 28 juin 1761. Elle était d'une grande beauté, qu'elle conserva longtemps. Grande dame par ses manières autant que par sa naissance, elle était fort méchante. Elle fréquentait beaucoup chez Mme du Deffand, où elle disputait la palme de la beauté à Mmes d'Egmont et de Duras. Elle était fort liée avec l'abbé de Périgord, devenu évêque d'Autun, et qui fut depuis ce qu'on sait. Au moment de la première insurrection de

visage et le vêtement sont à peine indiqués. On peut presque dire que ce dessin ne compte pas. On n'y sent ni la grande beauté ni la rare distinction de Mme de Brionne. La dureté du caractère semble, cependant, y avoir été prise sur le vif. « Mme la comtesse de Brionne était, dit Lédans, veuve du grand-écuyer, dont elle remplit les fonctions jusqu'à la majorité de son fils, le prince de Lambesc, qui, depuis la Révolution, s'est réfugié près de l'empereur d'Autriche, son parent. Il avait fait quelques gaucheries le dimanche 12 juin 1789, en exécutant avec un zèle mal entendu les ordres de Besenval. Il entra par le pont tournant dans les Tuileries à la tête de son régiment, le Royal-Allemand, y sabra très impolitiquement un citoyen paisible, et se rendit par là tellement odieux au peuple qu'il se ferma pour tout jamais les portes de Paris. Bien lui prit d'échapper par la fuite, lui et ses reîtres, à la fureur de la multitude, car il ne s'en fût pas échappé un seul à sa rage aveugle. A son retour à Versailles, pour prix de ce que M. de Lambesc avait cru l'héroïsme du dévouement à la cause du Roi, la Reine l'accabla d'apostrophes injurieuses, gronda fort le baron de Besenval, chef de l'expédition, d'en avoir confié l'initiative à un pareil imbécile, et le déclara, en présence de tout Israël, inapte à tout autre office qu'à celui de casse-cou, métier dans lequel effectivement il n'a pas de parangon » (Lédans, 11).

225

Mme DE BUFFON

« Mme de Buffon, la très aimable et illustre compagne de l'immortel interprète de la nature. Elle était folle du bal de l'Opéra » (Lédans, 372). Habillée d'une robe d'un rose vif garnie de dentelles, et tenant de ses deux mains un

Paris, l'évêque apprend que Mme de Brionne se dispose à s'enfuir. Il court chez elle : « Pourquoi cette résolution ? — Parce que je ne veux être ni victime ni témoin de scènes qui me font horreur. — Mais faut-il pour cela quitter la France ? — Où voulez-vous que j'aille ? — Je ne vous conseille pas de rester à Paris, ni même dans vos terres ; mais allez dans quelque petite ville et restez inconnue. — Fi ! monsieur de Périgord. Paysanne, tant qu'on voudra ; mais bourgeoise, jamais ! .. » (Beugnot, *Mémoires*). Mme de Brionne émigra à Vienne, en Autriche, où elle mourut en 1807.

livre ouvert, elle est assise, de profil à gauche, dans un fauteuil adossé au piédestal d'un vase de marbre au milieu d'un parc. Ses cheveux, poudrés et fleuris de petites roses rouges, sont coiffés à la mode de 1760 à 1765. Elle est âgée déjà dans ce portrait, cela se voit sous le fard ; mais elle a dû être jolie, et garde, avec une certaine sveltesse, de l'élégance encore... Née de Saint-Belin, elle avait épousé Buffon le naturaliste en 1750, et mourut en 1768. Elle fut ardente au plaisir jusqu'à la fin de sa vie... La date de 1769, qui se lit au bas de ce dessin, doit être remplacée par celle de 1766 (1).

226

Mme CAZE ET SES ENFANTS

Suzanne-Félix Lescarmotier était la seconde femme d'Anne-Nicolas-Robert Caze, fermier-général, secrétaire du Cabinet du Roi, trésorier-général des postes, qui avait été marié en premières noces à Mlle Brunet d'Évry. D'après Mme de Genlis, Mme Caze était fort belle, mais sans aucun esprit. D'autres disent plus crûment qu'elle était aussi bête que belle.

La belle Mme Caze, vêtue d'une robe blanche chargée de ramages d'un rose vif, les pieds chaussés du même rose, qui se retrouve aussi dans la torsade blanche entremêlée aux cheveux poudrés, est assise de profil à droite sur un long canapé et travaille à une broderie fixée sur un tambour posé sur

(1) De son mariage avec Mlle de Saint-Belin, Buffon eut une fille, qui mourut en bas âge, et un fils, Louis-Marie Leclerc de Buffon, comte de Buffon, qui fut capitaine au régiment de Chartres-infanterie, et qui épousa Mlle de Cepoy en 1784. Le comte de Buffon, dès le début de la Révolution, s'était déclaré pour les réformes. Il n'en fut pas moins arrêté en 1794 et traduit devant le tribunal révolutionnaire, où il fit triste figure. Pour sauver sa vie, il écrivit à Fouquier-Tinville une lettre indigne et lâche où, pour preuve de son civisme, il se vanta d'avoir divorcé avec Mlle de Cepoy, à cause de ses relations avec le duc d'Orléans, et de s'être remarié avec la fille de Daubenton. Il n'en fut pas moins conduit à la guillotine. Et, sur l'échafaud, espérant encore fléchir la populace, il lui cria : « Citoyens, je me nomme Buffon » ! Sa femme, Mlle de Cepoy, fut plus vaillante dans ses égarements. Amie fidèle de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, elle ne l'abandonna pas après son arrestation, et resta dans sa prison jusqu'à l'heure de l'exécution. Elle était connue dans l'entourage du prince et même dans sa famille sous le nom de « la dame de la rue Bleue », où elle habitait. Remariée à M. de Bussières, elle fut la mère de M. Renouard de Bussières, qui devint ambassadeur sous le règne de Louis-Philippe. La veuve de M. Renouard de Bussières vivait encore en 1892.

ses genoux. Son fils, âgé de sept à huit ans, habillé de bleu, assis de profil à gauche, lui présente sa petite sœur, qu'il soutient toute droite sur ce même canapé. On aperçoit, par une large baie ouverte au fond du tableau, le château et le parc qui en est le complément... « *La belle* Mme Caze, écrit M. de Lédans (184, 185, 186), femme du fastueux fermier-général, fut une des femmes du dix-huitième siècle qui mérite le mieux son surnom. Je n'ai connu que son automne, et j'ose attester que le plus délicat des amateurs l'eût encore préféré au printemps de la plus éclatante des Psychés de ce temps là. Un des premiers personnages de l'État en faisait encore ses beaux jours. Ce fut sous l'égide de ce ministre que cette Vénus presque sexagénaire pensa mettre au frais, dans les *galbanons* (cabanons) de Bicêtre, le pauvre Dugazon, qui s'était permis de trouver mauvais que le maître des Requêtes, fils de la belle, lui prît sa femme ». L'enfant représenté dans le portrait de Carmontelle était né en 1751 et devint le maître des Requêtes dont parle M. de Lédans.

227

LA MARQUISE DE CHABANNES

« Marie-Élisabeth de Talleyrand-Périgord, femme de Jacques-Charles, marquis de Chabannes-Curton, et arrière-grand-mère du marquis de Chabannes qui vit encore de nos jours » (1). Mariée le 20 février 1759, la jeune marquise de Chabannes avait été présentée au Roi le 4 mars, et nommée, le 19 avril, dame pour accompagner Madame Adélaïde de France (Luynes, *Mémoires*).

Carmontelle a peint Mme de Chabannes assise, de profil à droite en vue de son parc, dans un fauteuil recouvert de damas rouge, dont le ton s'accorde à ravir avec le déshabillé blanc tout chamarré de bleu dont s'est habillée la marquise. Elle est dans tout l'éclat de sa jeune beauté, peu de temps après son mariage sans doute. Ses cheveux poudrés courent, en papillotes légères, du front et des tempes au sommet de la tête, qu'elles parent sans la charger.

(1) Note donnée par le comte de Chabannes et transmise en 1892 à M. le duc d'Aumale par le marquis de Chabannes et la marquise, née d'Havrincourt.

Tout est élégant dans cette mignonne petite figure. Ce portrait a été exécuté vers 1760.

228

Mmes DE CHALUT ET Mmes DE SPON

Elles sont assises en face l'une de l'autre, séparées seulement par le métier à broder sur lequel travaille l'une d'elles, Mme de Chalut sans doute, qui est de profil à droite, habillée d'une robe marron, égayée d'une garniture blanche brodée de fleurs. Mme de Spon, qui lui fait vis-à-vis, est de profil à gauche et vêtue d'une robe rose. L'une et l'autre sont coiffées comme on se coiffait vers 1760, date de ce double portrait. Ces deux dames, entre deux âges, sont fardées à l'excès, pas jolies, mais de physionomies heureuses... Celle que nous croyons être Mme de Chalut nous mettrait surtout en confiance. Mme de Chalut, née Élisabeth de Varanchon, fut mariée à Versailles, le 22 septembre 1751, à Geoffroy Chalut de Verin, écuyer-trésorier de la Dauphine (Marie-Josèphe de Saxe). Mme de Chalut fut également attachée à cette princesse. C'était une femme excellente, de beaucoup de sens et de cœur. Ce fut elle qui décida la Dauphine à adopter Aurore de Saxe, fille naturelle du maréchal de Saxe et de Marie Buteau, dite Mlle de Verrières. Après la mort du maréchal, Mme la Dauphine prit soin de cette enfant, la fit élever à Saint-Cyr et la maria au comte de Hornes, qui mourut peu après. Aurore se remaria plus tard avec M. Dupin de Francueil et fut la grand'mère de Mme George Sand (Gaston Maugras, *les Demoiselles de Verrières*)... Le mari de Mme de Spon devint président du conseil souverain de Colmar.

229

LA MARQUISE DE CHAUVELIN

La marquise de Chauvelin s'appelait Agnès-Thérèse Mazade d'Argeville. Elle fut mariée et présentée le 2 avril 1758 (Luynes, *Mémoires*). Bernard-Louis, marquis de Chauvelin, son mari, ancien ambassadeur de France à

Turin, mourut subitement au jeu du Roi, le 23 novembre 1773. « Louis XV l'aimait autant qu'il pouvait aimer quelqu'un. En le voyant mourir d'apoplexie, il parut ému pendant plus d'un bon gros quart d'heure; mais la chasse du lendemain ne fut pas retardée d'une demi-seconde, et Sa Majesté Très-Chrétienne, un demi-tour de cadran après le brusque trépas de son bon ami, alla très gaillardement massacrer quelques centaines d'innocentes perdrix dans la plaine de Villepreux » (Lédans, 228).

Mme de Chauvelin, encore jeune et jolie dans son déshabillé blanc qu'accompagne un large bouquet de roses, a ses cheveux poudrés déjà un peu haut montés au sommet de la tête. Elle est assise de profil à gauche et fait de la frivolité. Sa physionomie est agréable, mais avec quelque chose de prétentieux peut-être. « Mme la marquise de Chauvelin, dit Lédans, femme très aimable, visant un peu à l'esprit fort ». Le temple antique placé à l'arrière-plan du parc qui sert de fond à ce portrait, ne serait-il pas là pour rappeler les prétentions philosophiques de Mme de Chauvelin? Daté de 1768.

230

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

Mme de Chevreuse (1), assise de profil à gauche, travaille à une broderie tendue sur un tambour. Vêtue d'une simple robe de chambre, et les cheveux non coiffés couverts d'un bonnet de tulle, elle est belle encore, bien qu'elle ne soit plus de première jeunesse. Elle a surtout, dans la physionomie, la bienveillance et la bonté, qui ne vieillissent pas. « Mme la duchesse de Chevreuse, sœur du comte d'Egmont, était digne en tous points de son frère et

(1) Henriette-Nicole d'Egmont-Pignatelli, née en 1719, avait dix-neuf ans en 1738 quand elle épousa Marie-Charles-Louis d'Albert, duc de Chevreuse, âgé de vingt et un ans seulement et déjà veuf de Thérèse-Pélagie d'Albert-de-Grimberghen, sa parente, qu'il avait épousée, âgée de seize ans, en 1735, et qu'il avait perdue l'année suivante. Marie-Charles-Louis d'Albert de Luynes, né le 28 août 1717, était fils de Charles-Philippe d'Albert de Luynes, qui est l'auteur des *Mémoires*. Il mourut le 8 octobre 1771. Henriette-Nicole, sa femme, mourut en 1782. C'est par elle que les biens des Egmont passèrent aux Luynes, le comte d'Egmont, son frère, marié à la fille du maréchal de Richelieu, étant mort sans postérité.

de son mary » (Lédans, 6). Simple dessin, sommairement exécuté au crayon noir et à la sanguine; daté de 1758. Mme de Chevreuse avait alors trente-neuf ans.

231

LA MARQUISE DE COETLOGON

Françoise-Bernarde-Thérèse-Eugénie de Roy de Vaquières avait épousé, au mois de juin 1764, Alain-Emmanuel-Félicité, marquis de Coëtlogon, officier au régiment du Roi... Mme la marquise de Coëtlogon, vêtue d'une robe vert d'eau, les épaules couvertes d'une guimpe de tulle noir ruchée et attachée sur la poitrine par un nœud rose, tient un éventail, et est coiffée d'une abondante chevelure poudrée qui donne à sa tête un volume considérable. Elle est jolie, avec une grande douceur dans la physionomie.

232

Mlle COLLIN

« Mlle Collin, cousine de Collin d'Harleville » (Lédans, 39), habillée d'une robe rose à devantier blanc qui découvre le haut de la poitrine, est assise de profil à droite, des nœuds de rubans blancs à ses manches et un collier de ruchés blancs autour de son cou. Pour coiffure, une sorte de bonnet de dentelle posé sur les cheveux, relevés à la mode de 1758, date de ce portrait. Mlle Collin, quoique jeune, est sans beauté et de physionomie ingrate. Dessin presque entièrement exécuté à la sanguine et au crayon noir.

233

LA COMTESSE DE COSSÉ

« Mme la comtesse de Cossé (1), belle-sœur du maréchal de Brissac » (Lédans, 311), de profil à gauche, est assise et adossée dans son fauteuil, au

(1) Marie-Anne Hocquart, née en 1726, morte en 1779, avait épousé, en 1744, René-Hugues-

milieu d'une chambre éclairée par une fenêtre donnant sur des jardins. Elle est très simplement vêtue d'une robe bleue et d'un mantelet noir. Une fanchon de tulle noir est assujettie sur ses cheveux déjà blanchis et non coiffés. La santé paraît l'avoir abandonnée sans retour. Son visage est amaigri, son corps a pour ainsi dire disparu dans le vêtement qui l'enveloppe, et ce qui lui reste de beauté est comme flétri par la douleur. Mme de Cossé n'aurait là, cependant, que quarante-six ans, si la date de 1770, écrite au bas de ce portrait, était bonne. Ce qui est certain et fort bien exprimé par Carmontelle, c'est l'état de maladie qui enveloppe cette figure d'une incurable souffrance. La comtesse de Cossé, avec son œil triste au regard lointain, n'aurait-elle pas mis déjà dans l'au-delà de la vie toutes ses espérances?

234

LA DUCHESSE DE COSSÉ ET SA FILLE

Adélaïde-Diane-Hortense-Délie Mancini, seconde fille du duc de Nivernois, née le 27 décembre 1742, avait épousé, le 28 février 1760, Louis-Hercule-Timoléon, duc de Cossé, devenu duc de Brissac à la mort de son père le maréchal, et massacré à Versailles le 9 septembre 1792.

La duchesse de Cossé a vingt-trois ans dans ce portrait, daté de 1766. Assise, de profil à gauche, sur un banc de bois au milieu de son parc, elle regarde avec sollicitude sa fille âgée de deux ans environ, installée dans la petite voiture d'osier, douillettement garnie, qui lui sert de berceau. Mme de Cossé est coiffée de boucles de cheveux poudrés remontant au sommet de la tête, où les couronne une barbe de dentelle. Sa robe blanche est agrémentée

Timoléon, comte de Cossé, né en 1702, lieutenant-général en 1748, mort en 1754, qui servit brillamment en Allemagne, en Bohême et en Italie. Il était frère du duc et du maréchal de Brissac. Le duc de Brissac, massacré à Versailles pendant la Révolution, n'ayant eu qu'une fille, la duchesse de Mortemart, fut le dernier représentant de la branche aînée Après lui, le duché de Brissac revint au descendant du comte de Cossé et de Mlle Hocquart. Tous les Cossé-Brissac actuels descendent de Mlle Hocquart (note remise à M. le duc d'Aumale par le comte Théodore de Gontaut-Biron, marié à Mlle de Brissac).

de nœuds violets au bas des manches, et de bouillons ruchés, violets aussi, sur le devant de la jupe. Sa fille montre de profil à droite son gentil petit minois, qui s'épanouit entre un serre-tête blanc, bordé d'un ruban rose, et une robe rose, passée sur des dessous blancs. Mlle de Cossé (Adélaïde-Pauline-Rosalie) épousa, le 28 décembre 1782, Victurnien-Jean-Baptiste-Marie de Rochechouart, duc de Mortemart, né le 8 février 1752, mort le 4 juillet 1812. Elle-même mourut le 2 mai 1808; une de ses filles épousa le duc de Noailles, qui fut membre de l'Académie française; son fils, Casimir-Louis-Victurnien, duc de Mortemart, pair de France, lieutenant-général, ambassadeur, sénateur, mourut le 1er janvier 1875.

235

LA COMTESSE DE CUCÉ-BOISGELIN

De profil à gauche, habillée d'une robe blanche foisonnant de dentelles, et coiffée à la mode de 1768, date de ce portrait, sans poudre sur ses cheveux blonds, la comtesse de Cucé-Boisgelin est assise et engoncée dans son fauteuil, sans dignité dans son maintien, sans le moindre agrément dans toute sa personne. Sa jeunesse est sans grâce, ses traits n'ont aucune beauté, son visage est renfrogné, tout est déplaisant en elle, tout, jusqu'à ses longs pieds chaussés de blanc que découvre sa robe.

Marie-Catherine-Stanislas de Boufflers, née le 13 août 1744, avait épousé en 1760 Louis-Bruno de Boisgelin, comte de Cucé, colonel des Gardes lorraines et maître de la garde-robe du Roi en 1760, chevalier du Saint-Esprit en 1778, maréchal-de-camp en 1780. Tous deux furent décapités le 7 juillet 1794. Mme de Cucé-Boisgelin était la sœur du célèbre chevalier de Boufflers, de l'Académie française, connu pour ses poésies légères et ses contes. Leur mère, la marquise de Boufflers-Remiencourt, était aussi spirituelle et piquante que son fils, mais Mme de Cucé n'avait aucun esprit, « ce qui, dans cette famille, avait l'air d'une distraction » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

236

LA COMTESSE DE DAMAS

Mme de Damas-Crux (1), assise de profil à gauche, file de ses deux mains la laine dont est chargée sa quenouille, et l'enroule autour de la bobine fixée au rouet qu'elle tient sur ses genoux. Coiffée d'un petit bonnet de linge blanc posé sur ses cheveux annelés et poudrés, elle est habillée d'une robe rose, chamarrée de bandes multicolores. Tout entière à son ouvrage, il semble qu'elle n'en veuille pas être distraite. De jeunesse et de beauté, il n'en est plus question pour elle dans ce portrait, qui est daté de 1759.

237

LA COMTESSE DE DAMAS

Marie-Roseline d'Arcy, fille du comte de La Varenne, mariée le 22 juillet 1749 au comte Claude-Mathieu de Damas, capitaine de cavalerie (de la branche des seigneurs de Villers), est assise de profil à gauche, habillée d'une robe blanche sur laquelle courent de nombreuses petites fleurs bleues, et coiffée à la mode de 1770 environ. Elle fait de la broderie sur un métier qu'elle tient sur ses genoux, est d'âge moyen, et loin d'être belle. Pour fond, un parc, avec charmilles et quinconces.

238

LA COMTESSE ALEXANDRE DE DAMAS

Carmontelle a peint Mme de Damas jouant de la guitare. Elle est assise de profil à gauche en vue de son parc, dans un déshabillé blanc à devantier

(1) « La comtesse de Damas, mère de Mme de Marly », s'appelait Marie-Louise de Menou, et était fille de François-Charles de Menou, marquis de Cosne en Nivernais, brigadier des armées du Roi, capitaine-lieutenant aux chasseurs légers d'Anjou, chevalier de Saint-Louis, et de

rose, avec un bouquet attaché au côté droit de la poitrine. Ses cheveux blonds, crêpés et poudrés, haut montés au-dessus de sa tête, sont coiffés d'un bonnet de linge blanc à rubans bleus. Daté de 1784. En ce temps là, Mme de Damas, mariée depuis un an seulement, était dans tout l'éclat de sa jeunesse. Elle est jolie, mais de physionomie peu avenante (1).

239

Mlle DELSAY-VALORY

Nous n'avons trouvé nulle part le nom de « Delsay-Valory », écrit au bas de ce portrait et ajouté après coup. Nous avons déjà eu l'occasion de corriger l'orthographe de certains noms, et nous pensons qu'il faut lire ici « de Lecé-Valori ». Mlle de Lecé était la sœur ou la fille de François-Marthe-Hubert de Valori, seigneur de Lecé. Assise de profil à gauche, elle porte une robe verte semée de fleurs rouges; ses épaules et sa poitrine sont enveloppées d'une sorte de châle blanc. Cheveux légèrement poudrés, très simplement coiffés. Entre deux âges et pouvant passer déjà pour vieille fille, Mlle de Lecé tient un éventail ouvert dans sa main gauche. 1763.

Marie-Anne Cornuau de la Grandière de Meurcé. Elle épousa, le 31 octobre 1734, Louis-Alexandre, comte de Damas-Crux, et mourut fort âgée en 1796 (note remise à M. le duc d'Aumale par Mme la comtesse Arthur de Vogüé).

(1) Marie-Joséphine-Catherine Collet était fille de M. Collet, président du Conseil supérieur au Cap (île de Saint-Domingue). Elle fut mariée au comte Alexandre de Damas en 1783, et présentée à la cour le 19 mai de la même année. On ne sait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Son mari, le comte Alexandre de Damas-Trédieu, né à Brenat, près d'Issoire en Auvergne, le 18 octobre 1755, fut page du Roi, capitaine d'Orléans-dragons, colonel commandant le régiment de Beauvoisis de 1782 à 1790. Ce fut lui qui porta au prince de Condé le drapeau de ce régiment, qu'il était parvenu à enlever au corps révolté. Il eut le commandement d'un régiment d'infanterie dans l'armée de Condé, et fit avec le prince toutes les campagnes de l'émigration. Nommé lieutenant-général en 1814, il reçut le commandement de Cherbourg. Le 2 janvier 1830, il fut substitué à la pairie du duc de Damas-Crux. De son mariage avec Catherine Collet naquit, le 26 août 1786, René-Adolphe, mort le 17 avril 1864, officier dans l'armée anglaise. Il épousa à Halifax, en 1814, Suzanne-Louise Emerson, morte à Brunsee le 26 janvier 1879, laissant deux filles et un fils. Le fils périt noyé dans la Seine. Une des filles, la comtesse de Chastellux, née Damas, veuve en premières noces du comte de Vogüé, fut la grand'-mère du comte Arthur de Vogüé, dont la femme, née Contades, a remis la présente note à M. le duc d'Aumale en 1894.

240

Mme DES MAZURES

Mme des Mazures, assise sur une chaise adossée à un arbre, a le corps de trois-quarts et la tête de profil à gauche. Sa robe verte décolletée, agrémentée d'un nœud rose au milieu du corsage, est pourvue d'un volant au bas de la jupe, qui découvre les pieds chaussés de blanc. Un chapeau rond, cerclé d'un ruban rose et garni d'un épi vert surmonté de trois grosses plumes d'autruche, est posé sur la masse des cheveux blonds, qui, après avoir surchargé la tête, retombent lourdement sur le cou, qu'ils engoncent et déforment. Mme des Mazures, jeune encore et non sans quelque beauté, porte d'un cœur léger cet encombrant accoutrement. Son portrait, qui n'est pas daté, nous mène vers 1780 et même au delà.

241

Mme DES MOUSSEAUX

Mme des Mousseaux, vêtue d'une robe rose dont le devant est tout entier garni de dentelles, et très simplement coiffée, est assise de profil à gauche à côté d'une rampe en fer forgé placée en bordure d'une terrasse. Ses pieds, chaussés de souliers du même rose que la robe, sont étendus sur un tabouret qui appartient au même mobilier que la chaise. Mme des Mousseaux n'est plus jeune. Sans doute elle a été jolie. Daté de 1759.

242

Mme DU BOCAGE

« Marie-Anne Le Page, dame Fiquet du Bocage, avait un salon comme Mme Geoffrin, mais analogue à son humeur douce, froide, polie et un peu triste. On y voyait beaucoup d'hommes de caractère estimable, mais sans

relief ni couleur » (Marmontel, *Mémoires.*) Mme du Bocage (née à Rouen le 22 octobre 1710, morte à Paris le 8 août 1802) était poète. Elle a laissé des tragédies et des poésies diverses. Le recueil de ses œuvres a été publié en trois volumes à Lyon, en 1762, 1764 et 1774... M. du Bocage (Pierre-Joseph Fiquet), receveur des tailles à Dieppe, faisait aussi de la littérature. Il publia, en 1751 et 1752, plusieurs volumes de pièces traduites de l'anglais.

Assise de profil à gauche devant son bureau, Mme du Bocage est vêtue d'une robe noire, surmontée d'une pelisse blanche attachée par un bouquet de violettes sur le devant de la poitrine. Un livre est ouvert sur ses genoux. La coiffure permet de mettre au bas de ce portrait une date voisine de 1760. Mme du Bocage n'est plus jeune, mais on voit encore qu'elle a dû être assez jolie. Sa physionomie est intelligente; il y a surtout en elle de la bienveillance et de la bonté. Raynal se moque un peu de ses prétentions littéraires : « Cette dame a plus la fureur que le talent de rimer » (*Nouvelles littéraires*). Grimm ajoute aussitôt, comme correctif : « Si Mme du Bocage n'a pas reçu en partage le génie de la poésie, elle a en revanche des vertus et tous les agréments d'une société douce » (*Correspondance littéraire,* mars 1757).

243

LA COMTESSE, DEPUIS DUCHESSE DU CHATELET

Vêtue d'un simple peignoir blanc, Mme du Châtelet est assise de profil à droite devant sa toilette. Elle tient sur ses genoux un petit chien noir. Derrière elle, un guéridon chargé de livres. Ce portrait, plutôt dessiné que peint, est insuffisant. Il n'en montre pas moins une femme qui n'est pas sans beauté, sans caractère surtout, et dont la physionomie est des plus intelligentes. 1758. Mme du Châtelet n'est encore ici que la comtesse du Châtelet. Elle peut avoir de vingt à vingt-cinq ans.

Diane-Adélaïde de Rochechouart avait épousé en 1751 le comte Florent-Louis-Marie du Châtelet-Lomont, qui fut créé duc en 1777. Il était fils de la marquise du Châtelet, l'Émilie de Voltaire, et, disait-on, de Voltaire lui-

même. M. et Mme du Châtelet étaient des habitués du Palais-Royal et de Villers-Cotterets : « Mme du Châtelet eut toujours une conduite irréprochable et ne se mêla jamais d'une seule intrigue. C'était une des plus estimables personnes de la cour, et l'on peut dire la même chose de son mari. Si l'on eût ajouté foi à ce qu'on disait de la naissance de M. du Châtelet, on se serait étonné de trouver en lui tant de douceur et un esprit si peu brillant; mais cet esprit était juste. Il était sérieux et silencieux, mais il avait beaucoup de mérite, et il a laissé des mémoires qui montrent la plus belle âme. La fidélité de son amitié pour le duc de Choiseul a donné un bel exemple à la cour » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Lieutenant-général et colonel des Gardes françaises au moment de la Révolution, le duc du Châtelet fut guillotiné le 13 décembre 1793 : « Il faut tirer un voile bien épais sur la fin déplorable de cet homme vertueux. Des monstres vraiment infernaux ajoutèrent à l'atrocité de son supplice les plus exécrables outrages » (Lédans, 32). La duchesse du Châtelet fut également guillotinée le 22 avril 1794, en même temps que son amie Béatrix de Choiseul, duchesse de Gramont. Toutes deux moururent avec le plus noble courage (Dufort de Cheverny, *Mémoires*).

244

Mme DU DRENEUC

On lit au revers de ce portrait : « Année 1771. Mme du Dreneuc ». Et on lit aussi, écrit de la même main, au revers du portrait que nous avons décrit sous le n° 65 : « Année 1771. Le chevalier du Dreneuc ». Ces deux portraits ont donc été exécutés en même temps, et ce rapprochement permet de croire que la dame du Dreneuc ici représentée est la femme du chevalier. Assise de profil à gauche au milieu d'un parc, elle est vêtue d'une robe brune garnie de dentelles et agrémentée de nœuds bleus au corsage et aux manches, et chaussée de souliers du même bleu, qui se retrouve encore dans les rubans mêlés aux boucles de ses cheveux bruns. Sans être jolie, elle a de l'élégance, sait s'habiller et porte bien la toilette.

245

LA COMTESSE DU DRENEUC

« La comtesse du Dreneuc, femme de l'officier aux Gardes », telle est la mention écrite par le continuateur de Lédans au bas de ce portrait, exécuté vers 1780. Nous avons décrit plus haut (n° 64) le portrait du comte du Dreneuc (Jacques-Philippe Le Long), capitaine aux Gardes-françaises, brigadier d'infanterie le 20 avril 1768, maréchal-de-camp le 1er mars 1780. Il n'était encore que lieutenant aux Gardes quand il épousa, le 30 mars 1745, Henriette Marquet, fille de Maurice Marquet et de Marie-Anne Mercier. Devenu veuf, il se remaria en mars 1774. On lit dans le *Mercure de France* (avril 1774, 1er vol., p. 211) : « Le Roi et la famille royale ont signé au contrat de mariage du comte du Dreneuc avec Mlle de Champoléon », qui est la dame ici représentée. Elle est en robe claire à double jupe (blanche rayée de rose), assise de profil à gauche à côté d'un balustre de pierre, d'où la vue s'étend sur les verdures d'un parc. Au-dessus de sa tête spirituelle et fine, se dressent en pyramides des ondes de cheveux légèrement poudrés, que rehausse encore un pouf de dentelles entremêlé de rubans roses. Un gentil *kings-carl* blanc et noir est couché sur les genoux de la dame, qui pose avec satisfaction devant Carmontelle. Elle se tient droite et presque raide; son œil est grand ouvert et son regard fixe, sa petite bouche un peu pincée, mais non sans charme. La coiffure nous rapproche de 1780, au moment où, avec la complicité de la jeune reine, de véritables monuments se construisaient au-dessus des plus charmantes têtes, comme pour en détruire les proportions et en fausser l'harmonie.

246

Mlle DU LAURENT

Assise de profil à droite, vêtue d'une robe blanche semée de fleurs de différentes couleurs, un bouquet de roses à son corsage, un éventail dans la

main droite et un nœud de dentelle blanche au dessus du front, Mlle du Laurent, encore jolie, n'est déjà plus jeune dans ce portrait (1760). Par ce qu'elle est ici, cependant, on peut juger de ce qu'elle fut... « Quelques mauvaises langues de la cour des Fontaines chuchotaient que cette aimable personne n'avait point été indifférente à M. l'abbé O'Melan » (Lédans, 162). On trouve, dans les comptes d'aumônes distribuées par Mme de Pompadour, « mille huit cents livres à Mlle du Laurent, pour être religieuse ». Est-ce la femme dont nous avons ici le portrait par Carmontelle dont il est question dans le livre des aumônes de Mme de Pompadour ?

247

LA MARQUISE DU PLESSIS-BELLIÈRE

La marquise du Plessis-Bellière, dans un déshabillé blanc chamarré de fleurs, est assise, de profil à gauche, devant son bureau. De ses deux mains elle tient un cahier qu'elle lit avec attention. Grande et robuste, elle a quelque chose de massif et de masculin dans toute sa personne. Ses traits, d'une correction froide, semblent fermés à l'émotion. Des pieds à la tête, elle manque de délicatesse et de grâce, et de ce charme particulier qui fait la femme. « Elle a été veuve de bonne heure, dit M. de Lédans, et passe pour avoir gardé son blanc » (Lédans, 9). Dessin à la sanguine et au crayon noir, daté de 1758. — Marie-Thérèse d'Albert-d'Ailly, sœur du duc de Chaulnes, née le 10 février 1709, avait épousé, le 21 janvier 1722, Louis de Rougé, marquis du Plessis-Bellière, dont elle devint veuve le 24 juin 1732. Elle mourut le 11 juillet 1765.

248

Mme DU PRÉ DE SAINT-MAUR

Mme du Pré de Saint-Maur est assise, de profil à gauche, devant une table volante sur laquelle est posé un manuscrit qu'elle feuillette de ses deux mains. Très simplement habillée de noir, elle semble âgée de quarante à

quarante-cinq ans. Sa coiffure nous porte de 1755 à 1760. Sa physionomie respire la franchise, l'intelligence, et aussi la bonté. Un rare bon sens est comme répandu dans toute sa personne. Comme elle avait plus de soixante-dix ans quand elle mourut en 1789, elle avait dû naître vers 1715. Marie-Marthe Alléon avait épousé, en 1730, Nicolas-François du Pré de Saint-Maur, trésorier de France, maître des Comptes, un des quarante de l'Académie française, mort le 2 décembre 1774. Écoutons M. de Lédans, qui l'avait beaucoup connue : « Mme du Pré de Saint-Maur, amie du père Trudaine, eut longtemps la haute main sur les ponts et chaussées. Cette femme avait beaucoup d'esprit. Au commencement de la Révolution, elle eut une opinion aussi franchement prononcée contre les sottes rêveries des aristocrates que courageusement opposée aux démagogues hypocrites qui voulaient pêcher en eau trouble et renverser l'ancienne monarchie pour s'en arracher les lambeaux. Mme du Pré de Saint-Maur était dans la plus parfaite mesure d'une bonne citoyenne et d'une Française zélée pour la gloire et le bonheur de son pays, votant de tout son cœur la réforme des abus honteux qui avilissaient également les gouvernants et les gouvernés. Notre parenté d'opinions politiques nous avait rapprochés d'une manière plus particulière, Mme du Pré de Saint-Maur et moi, lorsque j'eus la douleur de la perdre en 1789 par le plus horrible des accidents. Cette brave femme, plus que septuagénaire, fut brûlée vive dans sa propre chambre, le feu ayant pris à ses vêtements, qui s'enflammèrent en masse avant qu'on eût pu lui apporter aucun secours » (Lédans, 177).

249

Mme DU TARTRE

Habillée d'une robe rose garnie de dentelles blanches, et coquettement coiffée d'un léger bonnet de dentelle blanche aussi garni de rubans roses, Mme du Tartre, assise de profil à droite, le dos mollement appuyé au dossier de son siège, de ses deux mains élégamment dessinées travaille à un ouvrage de broderie. Un collier de rubans roses entoure son cou; un bouquet

MADAME DU TARTRE

d'œillets rouges émerge de son corsage; des mules roses à talons blancs chaussent ses pieds délicats; et, parmi tous ces roses, le visage fleurit avec un redoublement de fraîcheur. Voilà un portrait charmant dans toutes ses parties, et qui peut compter parmi les meilleurs portraits de Carmontelle. La figure est, dans son ensemble, d'une rare élégance. Les traits, d'une extrême finesse, sont parfaitement réguliers. Les mains, et jusqu'à l'oreille, sont d'une correction presque irréprochable, chose rare chez l'auteur des *Proverbes*. Date probable, 1760 à 1765... Nous avons vu, n° 148, le portrait d'un certain du Tartre, se faisant appeler comte du Tartre de Bourdonné, bourgeois enrichi, vaniteux, jouant l'homme de qualité parmi les habitués du foyer de l'Opéra. Y eut-il quelque chose de commun entre ce prétentieux personnage et la créature exquise dont nous avons ici le portrait?... Notons que, dans ce dessin, Carmontelle montre que les négligences qui se remarquent dans beaucoup de ses portraits ne tiennent pas surtout à son insuffisance, mais à la grande hâte qu'il mettait dans la plupart de ses ouvrages.

250

MARQUISE D'ÉCHOISY

« Mme la marquise des Choisi (il faut lire d'Échoisy), fille de Mme de Montauban », est assise, de profil à gauche, en vue des treillages en forme de temple périptère qui décorent son parc. Elle est vêtue d'une robe blanche à rayures jaunes et s'occupe à broder au tambour. Sa coiffure est celle que portaient les dames du grand monde vers 1765.

Claudine-Césarine de La Tour-du-Pin de Montauban, fille du comte de Montauban, premier écuyer du duc d'Orléans (mort en 1760), était née le 12 juin 1741. Elle s'était mariée en 1756 avec Jean-Jacques-Philippe-Joseph Lesmerie, marquis d'Échoisy, capitaine de cavalerie dans le régiment Royal-Piémont, puis guidon de la compagnie des Gendarmes anglais, tué à la bataille de Minden le 1er avril 1759. Elle épousa en secondes noces (1768) Charles-Georges, marquis de Clermont-Gallerande, né en 1744, chambellan

du duc d'Orléans et mestre-de-camp-lieutenant de son régiment de cavalerie. « Elle avait fort mal vécu avec son premier mari; à la mort de M. d'Échoisy, elle était fort jeune et fort belle, et n'avait point de fortune. M. de Clermont, chambellan de M. le duc d'Orléans, l'épousa par amour, malgré ses parents, et surtout parce que M. le duc d'Orléans le voulait. Je n'ai jamais connu de femme plus humoriste et plus capricieuse; elle avait peu d'esprit, mais il y avait en elle du naturel, de la singularité, quelque chose de piquant. Elle était souvent insupportable; elle n'était jamais ennuyeuse et contait quelquefois très agréablement » (Mme de Genlis, *Mémoires*) (1).

251

Mlle D'ÉCOUVILLE

Assise de profil à droite et habillée d'une robe brune à larges raies blanches chamarrées de fleurs, Mlle d'Écouville tient de ses deux mains un éventail fermé. Sa coiffure qui, pas plus que sa toilette, ne fait tapage, répond à la date de 1758, mise au bas de son portrait. La tête, intelligente, est d'expression volontaire... « Mlle d'Écouville, écrit M. de Lédans, avait alors trente-trois francs de rente. Un joaillier du duc d'Orléans en a fait sa femme, et lui en a apporté quarante mille. Ses onze écus ont prospéré » (Lédans, 29).

252

LA COMTESSE D'EGMONT DOUAIRIÈRE

Henriette-Julie de Durfort-Duras, née en 1696, mariée en 1717 au comte Procope d'Egmont-Pignatelli, qui mourut en 1743, avait été fort belle, et non

(1) M. de Lédans est mal servi par ses souvenirs lorsqu'il écrit : « Le mari de Mme des Choisi disparut à la bataille de Raucoux (1746), sans que l'on ait jamais pu retrouver son corps, en sorte que cette dame n'a jamais pu se remarier; car, lorsque le temps déterminé par la loi pour lui rendre sa liberté fut révolu, un obstacle non moins puissant a remplacé le premier : Mme de Clermont (c'est le nom de famille de la dame) n'offre plus à ses anciens adorateurs que les tristes ruines d'une des plus belles femmes de Paris ». M. de Lédans a connu sans doute Mme d'Échoisy veuve de son second mari, M. de Clermont; elle était vieille alors et laide.

LA COMTESSE D'EGMONT

FILLE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU

moins légère que belle. Liée avec la marquise de Prie, elle fut ensuite l'amie intime du duc de Bourbon. Carmontelle l'a peinte dans l'arrière-saison de sa vie, âgée d'environ soixante-dix ans. Assise de profil à gauche et accotée dans son fauteuil, elle garde sa belle humeur d'autrefois, et de ses deux mains gaiement encore elle tricote. Un tablier noir à bavette est attaché sur le devant de sa robe, dont la couleur fait songer aux feuilles que l'automne a dorées; des dentelles blanches foisonnent sur sa gorge et sur ses avant-bras; un collier de perles entoure son cou; et de petits nœuds de rubans du même ton que la robe s'arrangent en couronne sur le bonnet de dentelle blanche aussi qui la coiffe. La comtesse d'Egmont douairière conserve donc, dans sa robuste vieillesse, les traces de son ancienne beauté... Elle avait eu trois fils et une fille : deux de ses fils moururent jeunes sans laisser de postérité; le troisième épousa Sophie-Septimanie de Vignerod du Plessis de Richelieu, fille du maréchal de Richelieu, dont Carmontelle va nous montrer le portrait; sa fille était mariée au duc de Chevreuse (voir plus haut leurs portraits, nos 127 et 230). Les mémoires du temps disent que la comtesse d'Egmont douairière, au moment du mariage de son fils avec Mlle de Richelieu, était une aimable vieille femme, maîtresse de maison accomplie, belle-mère incomparable et très bonne. La bonté, qui avait été inséparable de la beauté chez la jeune comtesse d'Egmont, faisait fête encore à la vieillesse de la comtesse d'Egmont douairière. Date probable, 1765.

253

LA COMTESSE D'EGMONT

FILLE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU

Sophie-Septimanie de Vignerod du Plessis de Richelieu, née le 1er mars 1740, fille du maréchal de Richelieu et de sa seconde femme, Mlle de Guise, princesse de Lorraine, avait été mariée fort jeune (10 février 1756) à Casimir Pignatelli, comte d'Egmont, fils de la comtesse d'Egmont dont nous venons de décrire le portrait. Carmontelle nous la montre âgée de dix-huit ans.

Assise de profil à gauche, elle joue de la guitare avec la meilleure grâce du monde. La tête, bien étudiée à la sanguine, est fort belle, régulière de traits, charmante d'expression. Les mains, également à la sanguine, sont soigneusement dessinées aussi. Les cheveux, arrangés à la mode du milieu du dix-huitième siècle, sont au crayon noir; de même le reste de la figure, qui n'est que sommairement indiqué. Cette jeune femme porte sa triomphante beauté avec une simplicité majestueuse. On pourrait presque dire de ce dessin qu'il est exécuté de main de maître. Daté de 1758.

254

LA COMTESSE D'EGMONT

FILLE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU

Sept ans se sont passés; c'est en 1765 que Carmontelle exécute ce second portrait de la comtesse d'Egmont. Agée maintenant de vingt-cinq ans, la fille du duc de Richelieu a conquis dans le monde la grande situation que lui valaient sa naissance, son mariage, ses qualités personnelles et sa remarquable beauté; mais elle n'a plus la rayonnante santé de ses dix-huit ans; peut-être le mal qui devait l'enlever à la fleur de l'âge, en 1773, s'annonçait-il déjà... De profil à droite, assise, au milieu de son parc, sur un banc rustique peint en vert et adossée à ce banc, la comtesse d'Egmont, habillée d'une robe bleue à double jupe toute garnie de dentelles blanches, étend avec lassitude son bras gauche sur le dossier de son siège, et tient de sa main droite un livre fermé sur ses genoux. Un chapeau du même bleu que la robe est posé de côté sur ses cheveux annelés et poudrés; des fleurs s'épanouissent en haut de son corsage, et ses petits pieds, que découvre le bas de sa robe, sont chaussés de blanc. Cette figure est comme enveloppée de fraîcheur. Tout en elle semble délicat. Le corps a de la légèreté, la tête est intelligente, les traits sont fins et naturellement enjoués.

Français et étrangers ne tarissent pas d'éloges sur la comtesse d'Egmont : « Elle dispute la palme de la beauté et du charme à Mmes de Monaco et de

LA COMTESSE D'EGMONT

FILLE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU

Brionne », écrit Horace Walpole en arrivant à Paris (lettre à Lady Hervey, 14 septembre 1765); et quelques mois plus tard, il répète : « Elle est délicieusement jolie... *delightfully pretty, and civil, and gay, and conversable* » (2 janvier 1766) (1). Mme d'Egmont était une des habituées de l'Isle-Adam; Mme de Genlis l'y rencontra en 1766 : « Elle était encore d'une figure charmante, malgré sa mauvaise santé. Elle avait le plus joli visage que j'aie vu. Elle faisait beaucoup trop de mines, mais toutes ses mines étaient jolies. Son esprit ressemblait à sa figure; il était maniéré et néanmoins rempli de grâce. Elle a fait beaucoup de grandes passions; on pouvait lui reprocher un sentiment romanesque qu'elle a conservé longtemps, mais ses mœurs ont toujours été pures. Les femmes ne l'aimaient pas; elles enviaient le charme séduisant de sa figure, elles ne rendaient nulle justice à sa bonté, à sa douceur » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Quand le roi de Suède Gustave III vint à Paris en 1770 (2), il fut sous le charme de Mme d'Egmont. En quittant la France, il voulut avoir son portrait (3), et elle devint la plus active de ses correspondantes. Mme la comtesse d'Armaillé a tiré de cette correspondance une attachante biographie : *La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, 1740-1773, d'après ses lettres inédites à Gustave III* (Paris, 1890, in-12). Voici enfin le témoignage de M. de Lédans : « Mme la comtesse d'Egmont, une des femmes les plus aimables de son temps, faisait les délices de son père, le maréchal de Richelieu; elle en était l'idole, et cette idolâtrie était justifiée par toutes les sortes de mérite, qu'elle réunissait au plus haut degré. Nul n'était admis chez elle sans avoir fait ses preuves. La perte de cette fille adorée fut le seul véritable chagrin qui pût atteindre l'âme jusque-là impassible du maréchal. Son profond égoïsme échoua devant cette catastrophe, qui flétrit le reste de la plus longue et de la plus brillante carrière. Nous fûmes témoin de son affreuse douleur. Cette âme desséchée sembla se rajeunir par les élans de la plus déchirante sensibilité » (Lédans, 4 et 327). Le

(1) *The Letters of* Horace Walpole, edited by Peter Cunningham, vol. IV-V (Londres, 1857).
(2) Voir *Gustave III et la cour de France*, par A. Geffroy (Paris, 1867).
(3) Lettre de Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul, 16 mars 1771.

portrait de Carmontelle est le complément des témoignages qu'apportent les contemporains en faveur de la femme exquise que fut la comtesse d'Egmont.

255

Mme ÉMANGART

Mme Émangart la mère, née Marie-Juliette de Fresne, était sous-gouvernante de Mlle d'Orléans (depuis duchesse de Bourbon), qui avait pour elle la plus grande tendresse et ne l'appelait que *Bobonne*. Le 23 août 1764, la jeune princesse écrit à son amie la comtesse de Barral : « Bobonne est au désespoir de ne pas trouver le moment de vous mander l'établissement avantageux qu'elle trouve pour M. Émangart ». Huit jours après, celui-ci épousa Françoise Tracot; il était alors maître des Requêtes et âgé de vingt-huit ans. Il devint président au grand-conseil en 1768, puis successivement intendant de Bordeaux, de Caen et de Lille... Ce portrait étant daté de 1764, c'est vers l'époque de son mariage que la jeune Mme Émangart (née Françoise Tracot) posa devant Carmontelle.

Assise de profil à gauche, habillée d'une robe rose garnie de dentelles, et coiffée de boucles remontantes de cheveux poudrés, agrémentées d'une petite plume et d'une aigrette blanche, Mme Émangart fait de la frivolité avec une de ces élégantes navettes d'or dont le dix-huitième siècle nous a légué tant et de si précieux spécimens. A son bras gauche, un sac de soie blanche. Dans le visage de cette jeune femme, on serait tenté de dire encore de cette jeune fille, il y a autant de gentillesse que de naïveté.

256

Mme D'ÉPINAY

Mme d'Épinay a trente-trois ans dans le portrait exécuté par Carmontelle, qui porte la date de 1759. Sa physionomie est fort intelligente, son œil très grand ouvert sur les choses de l'esprit. Assise de profil à gauche, les pieds

commodément posés sur un tabouret, devant un bureau à pupitre où est posé un manuscrit qu'elle feuillette de sa main droite, elle est tout entière à sa lecture. Le rouge de sa robe, atténué par des ramages peu voyants, et sa coiffure à la mode du temps ne dénotent aucune coquetterie. Il devait faire bon vivre avec une pareille femme... M. de Lédans a écrit au revers de ce portrait : « On reprochait à Mme d'Épinay de prétendre trop au titre d'esprit fort, mais le fait est qu'elle avait prodigieusement d'esprit, et qu'elle fut amie passionnée de Diderot, qui commandait au cœur encore plus par sa bonté et son excellent caractère que par son génie ». En annonçant la mort de M. d'Épinay, le continuateur de Bachaumont écrit : « Sa femme est une virtuose, surtout célèbre par la passion de J.-J. Rousseau, que le mari avait recueilli chez lui et qu'il appelait son *ours* » (*Mémoires secrets*, 16 février 1782). MM. Lucien Pérey et Gaston Maugras ont consacré à Mme d'Épinay deux intéressants volumes : *La Jeunesse de Mme d'Épinay* (Paris, 1882), et *Dernières années de Mme d'Épinay* (Paris, 1883) (1).

257

Mme D'ÉPINAY ET Mme DE MEAUX

Ces deux noms sont écrits au-dessus du dessin, au bas duquel on lit : « Écoutez donc que je vous dise » ! Et Mme de Meaux, debout et penchée sur Mme d'Épinay, fait mystérieusement, de la bouche à l'oreille, l'intime confidence, que Mme d'Épinay écoute avec intérêt... Mme d'Épinay, assise

(1) Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, née le 11 mars 1726 dans la ville de Valenciennes, dont son père était gouverneur, morte à Paris le 15 avril 1783, et enterrée à Sainte-Marie de la Ville-l'Évêque, avait épousé par inclination, en 1745, son cousin-germain, Denis-Joseph de La Live d'Épinay. La vie scandaleuse de ce triste mari, notamment ses extravagances avec les demoiselles de Verrières et les embarras financiers qui s'ensuivirent, rendirent cette union très malheureuse. Ils expliquent les écarts de conduite de Mme d'Épinay, ses faiblesses pour Francueil et pour Grimm, qu'elle se fit pardonner à force de charme et d'esprit. « Elle avait, dit Mme de Genlis, cinquante ans quand je la vis très infirme, très obligeante, naturelle, sans nulle prétention, très aimable. Elle a laissé des mémoires dignes d'intérêt et des récits remarquables, entr'autres *les Conversations d'Émilie*, et des lettres charmantes ».

de profil à gauche, le bras gauche appuyé sur une petite table qui la sépare de Mme de Meaux, est vêtue d'une robe mauve, sur laquelle est attaché un tablier noir à bavette. La tête de ce portrait est finement dessinée. Elle répète, en mieux, celle du précédent portrait. Quant à Mme de Meaux, habillée d'une longue robe verte, elle ne nous montre que son dos. De sa tête nous ne voyons rien, qu'une plaque de fard appliquée sur la joue droite.

258

Mlle D'ÉPINAY

Ce nom est écrit au-dessus du dessin, au bas duquel on lit : « La petite bergère ». Comme Mlle d'Épinay était née vers 1748 et qu'on lui peut donner ici environ quatorze ans, c'est la date de 1762 qu'il convient d'assigner à ce portrait... Assise au bord d'un ruisseau, le corps presque de face et la tête de profil à droite, Mlle d'Épinay, costumée en bergère, tient de ses mains écartées le tablier de sa robe, où elle a mis les fleurs qu'elle a cueillies aux buissons d'alentour. Le costume et le modèle, ainsi que le paysage qui leur sert de fond, tout est fraîcheur dans cette peinture. Le rouge vif des fleurs fait pâlir le rose très vif cependant de la robe, devant lequel fléchit à son tour le rose tendre des joues. Mlle d'Épinay fut mariée au comte Henri-François-Xavier de Belsunce, colonel du régiment de Béarn. Nous avons vu le portrait de Mme de Belsunce sous le n° 213.

259

LA BARONNE D'ERLACH

Anne Masson de Bessé, fille du marquis de Bessé, avait épousé, en 1757, Abraham d'Erlach, baron de Riggisberg, dit le baron d'Erlach, ancien capitaine aux Gardes-suisses, brigadier en 1748, maréchal-de-camp en 1761, grand-croix de l'ordre du Mérite militaire en 1770. Carmontelle a dû peindre le portrait de la baronne d'Erlach en 1760 ou 1761, peut-être au moment où

d'Erlach fut nommé maréchal-de-camp. L'arrangement des cheveux est bien de cette époque. Mme d'Erlach, alors, était jeune encore, et d'Erlach ne l'était déjà plus... Assise de profil à gauche, coiffée d'une fanchon noire ramenée autour du cou, habillée, sans goût, d'une robe de damas de soie rouge broché, dont le haut du corsage et les manches sont garnis de dentelles blanches, elle se penche frileusement en avant, en fourrant ses mains dans un manchon brun posé sur ses genoux. Les traits du visage sont réguliers et ne manquent pas d'un certain agrément; mais la figure, dans son ensemble, est dépourvue d'élégance.

260

Mme D'ESCLAVELLES ET M. DE LINANT

« Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, et M. de Linant jouant une partie d'échecs; la mie Michel en contemplation ». C'est ainsi qu'au revers de cette peinture sont désignés ces trois portraits par le continuateur de Lédans. — Mme d'Esclavelles (Florence-Angélique Prouveur de Preux) avait été mariée en 1724 à Louis-Gabriel Tardieu, baron d'Esclavelles, maréchal-de-camp, gouverneur de Valenciennes et commandeur de Saint-Louis. « De 1682, qu'il était entré aux pages, jusqu'en 1723, il n'y eut combat ni siège auquel il ne prît part » (*Chronologie militaire*). De ce mariage était née une fille unique, Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, qui fut Mme d'Épinay. Mme d'Esclavelles mourut en 1762. Elle est donc âgée de près de soixante ans en 1760, date de cette peinture. C'est une bonne vieille femme, vêtue simplement d'une robe blanche rayée de mauve, sur laquelle est jetée une pèlerine noire, dont le capuchon couvre la tête par-dessus le bonnet de linge tuyauté, qui s'avance sur le front et sur les joues, en formant comme des abat-jour de chaque côté des yeux. Assise de profil à gauche dans une large bergère jaune chamarrée de rouge, elle se penche attentive, les yeux fixés sur l'échiquier placé devant elle, et rien ne la peut distraire de la partie d'échecs qu'elle a engagée avec M. de Linant. On se sent en confiance

vis-à-vis de Mme d'Esclavelles. — On n'en peut dire autant de M. de Linant, dont on ne voit que le dos sous un habit rouge, et la partie postérieure de la tête sous une perruque presque blanche. Il était gouverneur des fils de Mme d'Épinay et portait le petit collet comme insigne de sa charge, mais n'était pas prêtre. C'était un triste personnage. Après une dizaine d'années de médiocres services, M. d'Épinay, par bonté d'âme, l'avait fait entrer comme souffleur chez les demoiselles de Verrières, dont le théâtre, à la ville et aux champs, dans l'hôtel de la Chaussée-d'Antin aussi bien que dans la villa d'Auteuil, était le rendez-vous de toutes les élégances et de tous les beaux esprits. — Quant à la mie Michel, coiffée et vêtue presque comme Mme d'Esclavelles, elle est debout à la droite de M. de Linant et suit la partie d'échecs avec une humeur qui ne paraît pas satisfaite. C'est une vieille amie autant qu'une vieille servante; après toute une vie de dévouement, elle fait partie de la famille autant que de la maison.

261

LA COMTESSE D'ESCLIGNAC

Thérèse-Marguerite Chevalier de Montigny était veuve, depuis 1730, du marquis de Sebbeville, quand elle épousa (1752) Charles-Louis de Preissac de Marestang, comte d'Esclignac, mestre-de-camp de cavalerie et gouverneur de Châteauneuf en Béarn, mort en 1777... Mme d'Esclignac n'est ni jeune ni belle dans son portrait, et, si l'on s'en rapporte à sa physionomie, son intelligence ne la doit pas gêner beaucoup. Assise de profil à gauche en vue de son parc, elle est habillée d'une robe verte à ramages multicolores, et coiffée d'un bonnet de dentelle blanche, posé sans goût sur ses cheveux platement arrangés. Sur l'index de sa main gauche elle tient un serin, auquel, de sa main droite, elle présente un bouquet de mouron. Et son visage s'épanouit d'aise en présence de ce touchant spectacle. C'était son plaisir favori. En se faisant peindre ainsi, elle avait du moins le courage de ses opinions (1760). « L'hôtel d'Esclignac a été pendant longtemps le point central de la plus

noble hospitalite pour les personnes de delà la Loire. La bonne comtesse donnait la becquée avec autant de grâce à ses Gascons qu'à ses serins » (note écrite par M. de Lédans au revers de ce portrait).

262

Mme DE FEUILLANT

Au milieu d'un parc, sur une chaise d'appartement adossée à de grands arbres, Mme de Feuillant, vêtue d'une robe d'un rose cru, est assise et tient de ses deux mains sur ses genoux un petit épagneul blanc et feu. Ses cheveux, très simplement coiffés, sur lesquels est jetée une fanchon de dentelle blanche, permettent d'écrire au bas de ce portrait une date voisine de 1760... Nous ne savons rien de cette jeune femme, sinon qu'elle avait de la beauté, et qu'il paraît y avoir en elle de l'esprit et de la franchise.

263

LES COMTESSES DE FITZ-JAMES ET D'HUNOLSTEIN

Dans ce double portrait, Marie-Claudine-Sylvie de Thiard, mariée le 26 décembre 1768 à Jacques-Charles, comte de Fitz-James (1), est assise de profil à droite, sur un banc rustique au milieu de son parc. Sa robe, d'un blanc crème à double jupe, est élégamment taillée, et ses cheveux, haut montés au-dessus de sa tête, sont surélevés encore par des aigrettes de plumes blanches. Elle a de la finesse dans les traits, de la loyauté dans le regard, de la franchise dans sa physionomie, de la grâce dans toute sa personne. Voyant venir la comtesse d'Hunolstein (2), elle lève la tête vers elle et lui tend la main. — La comtesse d'Hunolstein, de son côté, s'incline vers la

(1) Jacques-Charles devint duc de Fitz-James à la mort de son père en 1787. Né à Paris le 26 novembre 1743, maréchal-de-camp en 1778, gouverneur du Limousin, il mourut pendant l'émigration. De son mariage avec Marie-Claudine de Thiard naquit un fils, Édouard, duc de Fitz-James, marié une première fois en Angleterre en 1798 et une seconde fois en 1819.

(2) Mlle de Barbantane, fille du marquis de Barbantane, chambellan du duc d'Orléans, et de

comtesse de Fitz-James. Sa robe mauve est garnie de dentelles, et ses cheveux blonds, chargeant sa tête, sont eux-mêmes chargés de plumes d'autruche qui font panache au-dessus d'eux. Elle est jeune et infiniment séduisante, de tournure élégante, jolie de visage, et joue l'ange à ravir... « La comtesse d'Hunolstein était fille de la marquise de Barbantane. Elle avait été élevée au couvent de Panthémont avec la duchesse de Bourbon, qui refusa de la prendre pour dame et eut l'extrême honnêteté de ne pas dire la raison de son refus. Elle ne la fit connaître que quatorze ou quinze ans après, quand Mme d'Hunolstein fut enfermée dans un couvent. La princesse Louise de Condé savait les mêmes choses et avait gardé le même silence. La comtesse d'Hunolstein avait un joli visage, mais de vilains pieds et des mains affreuses » (Mme de Genlis, *Mémoires*). On lit d'autre part dans les *Mémoires secrets*, 30 juin 1783 : « La comtesse d'Hunolstein, attachée à Mme la duchesse de Chartres, mène une telle vie de désordre que la marquise de Barbantane, sa mère, a écrit à Mme la duchesse de Chartres pour lui représenter que sa fille était désormais indigne de ses bonnes grâces et même d'approcher de sa personne, qu'en conséquence elle lui demandait la permission de la faire enfermer pour mettre fin à son libertinage, à ses escroqueries, et l'empêcher de déshonorer plus longtemps sa famille et son nom... ». Il convient d'ajouter qu'une fois enfermée Mme d'Hunolstein expia sévèrement ses erreurs et mena la vie la plus édifiante. « Lorsque la Révolution chassa les religieuses du couvent, elle se retira à un cinquième étage, chez des pauvres dont elle avait soulagé la misère, et y resta jusqu'à la fin de la Terreur. M. d'Hunolstein put alors l'emmener dans une terre qu'il possédait à une grande distance de Paris; elle y vécut dix-huit mois encore, avec la même sévérité que dans son couvent. Lorsqu'elle se sentit près de mourir, elle se fit mettre sur la cendre, et c'est ainsi qu'après avoir expié tous ses égarements, elle rendit le dernier soupir » (Mme de Genlis, *Mémoires*)... Voilà

la marquise, gouvernante de Mlle d'Orléans (depuis duchesse de Bourbon), avait épousé, en 1770, le comte d'Hunolstein, colonel du régiment de Chartres-dragons, et avait été présentée à la cour le 23 janvier 1771.

donc de ces portraits dont les élégances rappellent à la fois des fautes poussées jusqu'à la folie et des expiations montées jusqu'à l'héroïsme... On a mis au bas de cette peinture la date de 1771 ; j'y mettrais plus volontiers, en examinant les costumes, celle de 1780.

264

Mme DE FLICOURT

Nous ne savons rien de Mme de Flicourt, sinon qu'elle est jeune et jolie. De profil à gauche, assise et adossée dans son fauteuil, elle est habillée d'une robe brune à rayures oranges, garnie d'un devantier en dentelle, avec des dentelles encore qui débordent des manches sur les avant-bras. Ses cheveux, légèrement poudrés, sont frisés à la mode de 1759, date mise au bas de ce portrait. Sa gorge est découverte, ses genoux sont croisés l'un sur l'autre et ses pieds chaussés de mules blanches rayées de bleu clair. Elle tient de sa main gauche un éventail blanc, décoré du même bleu que les mules.

265

Mme FROMENT ET Mme ROUSSEAU

Qu'est Mme Froment? On l'ignore. Quant à Mme Rousseau, elle était sœur de Mme Campan et de Mme Auguier. On la disait fort aimable, et elle était attachée au service de M. le Dauphin. Son mari était maître d'armes des enfants de France. Il fut jeté en prison sous la Terreur, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et guillotiné le même jour. Un de ses juges eut l'indignité de lui crier, au moment de sa condamnation : « Pare celle-ci, Rousseau » !

Mme Froment et Mme Rousseau, qui semblent à peu près du même âge (cinquante ans environ), sont assises vis-à-vis l'une de l'autre au milieu d'un parc, dans les profondeurs duquel on aperçoit le sempiternel temple de l'Amour. — A la gauche du tableau, Mme Froment sans doute, de profil à droite, maigre et laide, mais de physionomie spirituelle, est fort simplement

vêtue d'une robe blanche et d'un mantelet noir jeté sur ses épaules. Une haute coiffe noire, largement étoffée et garnie de plumes blanches, couvre les cheveux montés en boucles massives et cache le front jusqu'aux yeux. Ses mains sont ramenées l'une sur l'autre. Sa tête est comme tendue vers Mme Rousseau, qu'elle écoute avec intérêt. — Mme Rousseau, de profil à gauche, est envahie déjà par l'embonpoint; elle a pu être jolie et a gardé dans ses traits un certain agrément. La même lourde cape noire qui coiffe Mme Froment coiffe aussi Mme Rousseau, dont les cheveux sont mêmement arrangés, et s'enfonce également jusqu'au bas du front. Sa robe blanche, largement bordée de mauve, est à double jupe. Un tablier de gros tulle noir est attaché devant elle, et de ses deux mains elle tient des fils rouges, dont elle fait une sorte de filet... Ces deux portraits sont peu flatteurs, mais doivent avoir été ressemblants. Datés de 1780.

266

Mlle DE FRONVILLE

« Mlle de Fronville, bonne amie de Mlle d'Azincourt (1), fille de l'intendant des menus » (Lédans, 84), est encore une enfant dans ce portrait, fort jolie déjà, parée comme une petite femme, et faisant fête à la vie, qu'elle regarde avec enchantement de ses beaux yeux bleus grands ouverts. De trois quarts à gauche et debout sur un frais gazon, elle est vêtue d'une robe de gala rose décolletée, pourvue de paniers, garnie de volants de dentelles et foisonnant du haut en bas de roses naturelles. Au sommet de sa chevelure frisée et poudrée pointent aussi des boutons de rose, et du milieu de toutes ces roses elle émerge comme la plus fraîche et la plus délicieuse des roses. De sa main gauche elle tient précieusement un des pans de sa jupe bouffante, et de sa main droite elle agite une *folie*. Son maître à danser lui a bien appris sa leçon. Daté de 1769.

(1) Nous avons décrit plus haut, sous le n° 211, le portrait de Mlle d'Azincourt, qui pourrait servir de pendant à celui de Mlle de Fronville.

267

LA COMTESSE DE GACE

« Mme de Gacé et Champagne, son fidèle serviteur » (Lédans, 456 et 457). Diane-Jacqueline-Louise-Josèphe de Clermont d'Amboise, née en 1733, avait épousé Marie-François-Auguste Goyon de Matignon, comte de Gacé, le 8 janvier 1753; elle avait alors dix-neuf ans. Carmontelle peignit son portrait neuf ans plus tard sans doute. Vêtue d'une robe blanche, tachetée de rose et garnie d'un volant de mousseline blanche qui découvre le pied chaussé de blanc, Mme de Gacé est assise de profil à droite dans une bergère recouverte en velours d'Utrecht d'un jaune d'or. Sur sa gorge, un fichu de dentelle blanche, et, sur ses cheveux poudrés et relevés en haut du front, une fanchon de dentelle blanche aussi, nouée sous le menton. Mme de Gacé, avec quelque chose d'altéré dans les traits, porte sur ses genoux un petit pupitre; elle commence une lettre où elle a déjà écrit : « Il est odieux de ne pas avoir de nouvelles de l'armée... ». Champagne, au même instant, lui présente une lettre qui vient d'arriver; Mme de Gacé lève la tête et sa figure se rassérène. Le fidèle Champagne est vêtu d'une livrée rouge à parements violets, bordés de blanc. Nous sommes en 1762, et M. de Gacé, brigadier de cavalerie, est à l'armée d'Allemagne. La comtesse, qui a trente ans à peine, paraît plus âgée que son âge; mais elle n'a rien perdu de sa finesse ni de sa distinction. « Elle était charmante; elle avait des grâces qui ne vieillissent point, du naturel, de la naïveté dans l'esprit, de l'originalité, et le caractère le plus égal et le plus aimable » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Devenue veuve le 8 février 1763, elle se remaria en 1766 avec Charles-Étienne Maignard, marquis de La Vaupalière, brigadier de cavalerie et lieutenant des Mousquetaires gris, un des familiers de Villers-Cotterets et de Chantilly, dont le nom se trouve maintes fois dans le *Journal* de Toudouze, capitaine des chasses du prince de Condé (1).

(1) Ms. n° 1054 du *Cabinet des livres* du Musée Condé.

« Sans la passion du jeu, M. de La Vaupalière aurait été fort aimable; le jeu était à la fois pour lui le bonheur et sa seule affection » (Mme de Genlis, *Mémoires*)... Le portrait de la comtesse de Gacé se fait remarquer par le bel accord que produit le contact du rose tendre de la robe et du jaune franc du fauteuil. Carmontelle trouve à chaque instant dans ses portraits de ces rapprochements de couleurs, d'où partent des ondes de lumière d'un effet charmant.

268

LA MARQUISE DE GLÉON

Assise de profil à gauche, les jambes croisées l'une sur l'autre et le menton appuyé sur la main droite, la marquise de Gléon, de traits réguliers et fins, pâle et l'œil perdu dans le rêve, est quelqu'un surtout par le sentiment et par l'expression. Très simplement coiffée, elle est presque négligemment vêtue d'une robe verte et d'un mantelet noir qui enveloppe ses épaules. Carmontelle semble s'être particulièrement complu dans ce portrait aux colorations éteintes. Il n'a rien voulu donner au dehors ; il a cherché surtout la ressemblance intérieure. Il a connu et admiré la marquise de Gléon, on le sent, et il a reproduit très simplement et avec une sincérité respectueuse ce qui la faisait aimer... Mme de Gléon, née Geneviève de Savalette, était nièce de M. de Savalette, garde du Trésor royal et locataire du château de la Chevrette, qui appartenait à M. de La Live d'Épinay, mari de Mme d'Épinay. Grimm la représente comme une femme belle et spirituelle, jouant la comédie dans la perfection. « Femme charmante, ajoute M. de Lédans qui confirme le dire de Grimm, elle était au premier rang pour jouer la comédie. Le théâtre de la Chevrette, sur lequel elle se faisait admirer, était alors, sans contredit, le premier de nos théâtres de société. A Paris, on en comptait par douzaine à cette époque, sans parler des tréteaux de bas train, qui étaient sans nombre » (Lédans, 484). Quand Mme de Gléon ne fut plus d'âge à paraître sur la scène, elle écrivit des comédies ; plusieurs ont été publiées en 1787. Elle mourut à Vienne en 1795.

269

LA DUCHESSE DE GRAMONT

Mme DE STAINVILLE ET LE COMTE DE BIRON

Béatrix de Choiseul-Stainville, née à Lunéville en 1730, était sœur d'Étienne-François de Choiseul, comte de Stainville, qui, créé duc de Choiseul et pair de France en 1758, remplaça, la même année, le cardinal de Bernis aux Affaires Étrangères, puis le maréchal de Belle-Isle à la Guerre (1761). Dame et coadjutrice de l'abbaye de Bouxières-aux-Dames, Mlle de Stainville n'avait pour vivre que sa prébende. Ambitieuse, d'un caractère ferme, dur même, propre aux affaires et aux intrigues, il lui fallait une place dans le monde et de la fortune. Elle trouva le tout chez le duc de Gramont, qu'elle épousa le 16 août 1759. Dès lors, son pouvoir sur son frère devint absolu, au grand désespoir de sa belle-sœur Mme de Stainville (Lucien Pérey et Gaston Maugras, *Histoire d'une grande dame au XVIII^e siècle.*)... La duchesse de Gramont, dans la peinture de Carmontelle, est assise de profil à droite, au premier plan du tableau, sur un canapé recouvert de damas vert. Sa robe blanche est semée de dessins d'un rose tendre, sur un dessous d'un rose vif. Par-dessus cette robe, un mantelet noir, jeté sur les épaules, enveloppe la poitrine. Les cheveux, coiffés à la mode de 1762 environ, sont couronnés d'un léger toquet de dentelle blanche, rehaussé d'un ruban rouge. Petite à ce point que, assise, ses pieds chaussés de rose ne touchent presque pas à terre, elle fait de la frivolité, en songeant à bien d'autres choses. Ses traits réguliers expriment une volonté. On sent qu'il y a en elle une opiniâtreté extraordinaire.

Mme de Stainville, née Thomasse-Thérèse de Clermont d'Amboise-Renel, habillée d'une robe de gala jaune à devantier vert, est assise de profil à gauche vis-à-vis de la duchesse de Gramont, dont elle est devenue la belle-sœur en épousant (3 avril 1761) le frère cadet du duc de Choiseul, et vers laquelle elle se penche dans une attitude presque révérentieuse. Charmante de visage, ardente au plaisir et d'esprit fort éveillé, elle prendra la vie plus que légèrement, et fera tant qu'après une aventure dont le comédien Clairval sera le

héros, sa réputation, déjà terriblement compromise, achèvera de se perdre. M. de Stainville alors (janvier 1767) se verra forcé de faire enfermer sa femme dans un couvent de Nancy, où son repentir sera sincère. « Mme de Stainville, écrit Lédans, après avoir scandalisé la cour, la ville et la province par les étourderies de sa jeunesse, vient d'édifier l'univers par la sincérité de son repentir et l'exemple qu'elle donne à la capitale du département de la Meurthe de toutes les humilités chrétiennes et des expiations dont elle peut s'aviser (1) ».

Quant à M. de Biron, il n'est qu'un personnage de second plan dans la peinture de Carmontelle. On le voit, dans un habit de velours violet moucheté de blanc, debout et de profil à droite derrière Mme de Gramont, à laquelle il est en train de faire sa cour. Il est fort jeune, étant né le 15 avril 1747. C'est ici le futur et fameux Lauzun; lui seul portait alors le titre de comte de Biron, et c'est sous ce nom qu'il fut marié à Mlle Amélie de Boufflers. Duc de Lauzun ensuite, puis duc de Biron à la mort du maréchal (1788), il fut guillotiné le 31 décembre 1793. M. de Lédans se trompe donc en faisant de ce jeune homme le futur duc de Gontaut : « Le duc de Gontaut, dit-il, a eu le bonheur, ainsi que le maréchal de Biron son frère, de ne point voir la Révolution. L'altière duchesse de Gramont y laissa sa tête » (Lédans, 197-198-199). Elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamnée à mort et monta sur l'échafaud avec le plus noble courage, le 22 août 1794.

270

Mme D'HÉROUVILLE

Mme d'Hérouville, vêtue d'une robe d'un rose foncé tout chamarré de blanc,

(1) Mme de Stainville avait deux filles, dont Mme de Gramont prit soin. L'aînée, Marie-Stéphanie, était élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec Hélène Massalska, qui devint princesse de Ligne, puis comtesse Potocka. Elle épousa, en 1778, Claude-Antoine-Clériadus-Gabriel de Choiseul-Beaupré, qui devint duc de Choiseul en 1785 et dont elle eut une fille qui mourut en 1861, veuve du marquis de Marmier. La seconde, Thérèse-Félicité, épousa le prince de Monaco en 1782, et fut guillotinée en 1793.

porte un tablier vert à bavette qui recouvre le devant de cette robe. Assise de profil à gauche, elle fait de la frivolité. Quoiqu'elle ne soit plus de première jeunesse, elle est assez belle encore, a conservé sa jolie tournure et le sentiment de l'élégance qui était inné en elle. Ses pieds sont chaussés du même rose que sa robe, et ses cheveux sont coiffés à la mode française de 1760 à 1765. Si elle repasse sa vie d'autrefois, elle doit songer à bien des choses. « Elle s'appelait Louise Gaucher, surnommée Lolotte. Elle avait été danseuse, et très connue surtout comme maîtresse de l'ambassadeur d'Angleterre près la cour de France, Guillaume-Anne Keppell, lord Albermarle, qui mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie le 22 décembre 1754. Lord Albermarle, de son mariage avec Anne Lennox, fille du duc de Richmond, avait eu cinq garçons et deux filles. Sa fortune était mince. Il ne laissa à Louise Gaucher que 20,000 écus » (Luynes, *Mémoires*). « Louise Gaucher, ajoute Marmontel, eut un si grand chagrin de la mort de lord Albermarle que sa santé s'altéra. On lui conseilla les eaux de Barrèges. En y allant, elle s'arrêta à Montauban, où elle vit le comte d'Hérouville, qui commandait à Bordeaux. Il la reçut honorablement, se lia avec elle et finit par l'épouser. Elle était très belle, très spirituelle, de manières distinguées. Elle comprit, cependant, qu'elle ne pourrait être du monde, et longtemps ne reçut que des hommes. Mais l'ambition vint à son mari, à elle aussi peut-être. Elle alla dans le monde, n'y trouva que des humiliations, et mourut en 1765 » (Marmontel, *Mémoires*). Antoine de Ricouart, comte d'Hérouville, se remaria l'année suivante pour donner une mère à la petite fille que lui avait laissée Louise Gaucher. Il avait commandé en Guyenne, était lieutenant-général et inspecteur de l'infanterie. Il mourut le 1er septembre 1782.

271

LA PRINCESSE DE HORNES

La princesse de Hornes était la troisième fille de Charles-Emmanuel-Joseph de Liedekerke, prince de Gavre (dont nous avons vu plus haut le portrait,

n° 157), et de Louise-Henriette de Waha de Fronville. Née le 27 novembre 1735, Marie-Albertine de Liedekerke avait épousé, le 10 août 1752, Maximilien-Emmanuel, prince de Hornes, dont elle devint veuve le 12 janvier 1763... La princesse de Hornes est une jeune femme de traits réguliers et fins, avec de la grâce dans leur expression. Assise, de profil à gauche, au milieu de son parc, elle se complaît à la vue des charmilles et des eaux. Sa robe grise, agrémentée de volants du même ton, est d'une tenue modeste qui sied fort bien à son veuvage. Un mantelet noir jeté sur ses épaules met en pleine valeur le rose et le blanc du visage. Les cheveux poudrés, relevés au sommet du front et coiffés d'un toquet de dentelle, accompagnent cette tête charmante et la mettent en valeur. La princesse se trouvait sans doute à Paris avec le prince de Gavre son père, dont le portrait est daté de 1769.

272

LA PRINCESSE DE KINSKY

On lit dans les *Mémoires* du duc de Luynes : « Samedi 3 janvier 1756. Mme de Kinski est ici. La Reine la vit avant-hier dans la galerie: elle ne sera point présentée. Son nom est Palfi; c'est de la grande noblesse de Hongrie; les Kinski sont de Bohême. Elle est veuve du fils de M. de Kinski que nous avons vu ici ambassadeur de la reine de Hongrie » (en 1729). La princesse de Kinsky revint souvent à Paris et fut présentée à la cour le 23 septembre 1766 (*Mercure de France*)... Carmontelle a peint la princesse de Kinsky assise de profil à gauche, habillée d'une robe blanche brochée de feuillages et de fleurs. Elle tient de ses deux mains ramenées devant elle une grosse fleur rouge. Une fleur, rouge aussi et plus grosse encore, est attachée en haut de son corsage. Un petit chapeau fait de tulle et de rubans noirs, retenu sous le menton par une bride de dentelle noire, coiffe très coquettement et sans le moindre tapage les cheveux arrangés à la mode du temps... La princesse de Kinsky était d'une grande beauté et passée maîtresse dans l'art de s'habiller. L'âge de la jeunesse était déjà loin d'elle en 1765, date de ce portrait.

273

LA MARQUISE DE LA CROIX

La marquise de La Croix (1), suivant Gleichen, était une beauté romaine, pleine de grâce et de caractère. Elle avait l'œil perçant, le nez aquilin, la tête altière, la démarche majestueuse. On voyait en elle l'idéal d'une belle impératrice. En admettant qu'il y ait, dans ce signalement, quelque chose de vrai, l'habillement et la coiffure du temps de Marie-Antoinette suffiraient à eux seuls pour enlever à une telle beauté tout son caractère; d'ailleurs, quelque bonne volonté qu'on y mette, on a peine à retrouver dans le portrait de Carmontelle quelque chose de romain. Assise, ou plutôt étendue sur un tertre et adossée à un arbre au milieu des bois, la marquise de La Croix, habillée d'une robe blanche barrée de rose et égayée de nœuds de même couleur, chaussée de rose aussi, tient sur ses genoux un livre ouvert dans lequel elle ne lit pas. Son regard, en effet, est plongé bien loin dans le rêve. Ses cheveux à demi poudrés, haut montés au-dessus de sa tête, sont enguirlandés de petites roses. Cette coiffure, qui nous porte vers 1780, sied fort bien à Mme de La Croix, que l'histoire littéraire de la dernière partie du dix-

(1) Mlle de Jarente, cousine de l'évêque d'Orléans Jarente, avait épousé M. de La Croix, lieutenant-général au service du roi d'Espagne. Ayant fait, peu après son mariage, un séjour à Avignon, elle inspira, dit-on, la plus vive passion au légat du pape Acquiviva. De retour en Espagne près de son mari, son esprit et sa grâce lui permirent de prendre une place importante dans la société madrilène. Arrive Beaumarchais, porteur de recommandations de l'évêque d'Orléans pour la marquise de La Croix. Il se lie avec elle, et bientôt on ne la voit plus que dans les salons de Madrid où lui-même est reçu. Toujours en quête d'intrigues, il invente de mettre la belle marquise en relations avec le roi Charles III, pour le distraire et avoir près de lui une influence française. Mme de La Croix objecte qu'elle n'est pas assez forte pour mener à bien ce grand dessein. Beaumarchais ne lâche pas, lui promet l'appui de Choiseul, et il semble, en effet, qu'elle prit une sorte d'influence sur le roi d'Espagne (*Correspondance de Beaumarchais*, publiée par M. André Hallays.) ... Plus tard, on la retrouve chez Cazotte, où elle s'occupe de théosophie et où elle passe pour illuminée... On ne sait quand ni comment elle mourut. M. de Lédans croit qu'elle vivait encore au commencement du XIXe siècle : « Cette espèce de folle, dit-il, née Jarente, veuve d'un marquis de La Croix, officier général au service de l'Espagne, est placée comme une sainte dans la légende des illuminés. Nous avons eu occasion d'observer assez près ce cerveau brûlé du quiétisme moderne. Il est difficile de réunir plus d'esprit à une plus forte dose de déraison » (Lédans, 317).

huitième siècle représente comme une femme remarquable par sa beauté, de mœurs équivoques, d'un esprit extravagant, à ses heures même presque illuminé. Carmontelle a dû la faire ressemblante.

274

LA MARQUISE DE LA FORCE

De moyenne jeunesse et aussi de moyenne beauté, l'air assez renfrogné, la marquise de La Force, assise de profil à gauche, habillée de rose, avec un fichu de dentelle noire sur les épaules, tient entre ses bras un petit épagneul blanc aux oreilles noires. Sa coiffure confirme la date de 1763, écrite au bas de son portrait. Derrière elle, sur une console de marbre, un tambour à broder. Pour fond, des treillages tout enrubannés de feuillages et de fleurs... En 1763, Marie-Philiberte Amelot, fille du secrétaire d'État, était veuve depuis longtemps déjà; le marquis de La Force, qu'elle avait épousé en juin 1742, avait été tué devant Coni le 30 septembre 1744. Mme Amelot, mère de Marie-Philiberte, veuve en 1749, avait épousé en 1754 le marquis d'Amezaga.

275

Mme DE LA GRANGETTE

Assise de profil à gauche, jeune encore et assez agréable d'expression, Mme de La Grangette, habillée d'une robe blanche à ramages de fleurs, appuie son menton sur sa main droite, et tient de sa main gauche un livre fermé sur ses genoux. Une fanchon noire, jetée sur les cheveux, vient se nouer sur le devant du cou. Un petit épagneul blanc et noir cherche à monter sur ses genoux. Date probable entre 1760 et 1765.

276

Mme DE LA HOUZE ET Mlle DE LONGUEIL

Dans le double portrait de Carmontelle, Mme de La Houze (1) joue à la

(1) « La belle Mlle Favre, devenue baronne de La Houze. Son mari, le coryphée des Gascons,

fermière avec Mlle de Longueil. Habillée de blanc et assise de profil à droite à côté d'une cuve remplie de lait, elle en offre un verre à Mlle de Longueil, qui, de profil à gauche et vêtue d'une robe blanche rayée de rose, est debout vis-à-vis de son amie. L'une et l'autre sont jeunes. Mme de La Houze est d'une beauté rare; Mlle de Longueil n'a guère que la beauté du diable. Toutes deux portent pour coiffures de véritables monuments. Mme de La Houze, qui a jeté son chapeau à terre, montre ses cheveux bruns, presque sans poudre, arrangés en une longue pyramide qui s'élève très haut au-dessus de son front. Quant aux cheveux blonds et poudrés de Mlle de Longueil, ils forment un large soubassement, au sommet duquel un chapeau, bordé de vert et rempli de roses massives, fait l'effet d'une véritable jardinière placée sur un soubassement. Telles étaient les extravagances de la mode peu après 1780. Elles sont l'équivalent d'une date pour ces deux portraits. Pour fond à ce tableau : à gauche le bâtiment de la ferme, devant laquelle on aperçoit, dans une prairie ombragée d'arbres, les vaches qui ont donné leur lait aux jolies fermières... Nous avons décrit plus haut (n° 79) le portrait d'une dame de Longueil, et, sous le n° 173, celui d'Henri-Charles de Longueil; nous ne savons si ces deux personnages ont quelque chose de commun avec la demoiselle de Longueil du présent portrait.

s'il n'est mort à Dantzick ou à Copenhague, où il a été longtemps ministre du Roy, doit avoir laissé ses os dans le pays de Dax, où il était né natif, et où il fallait qu'assurément il eût fait de bien bonnes études. Dieu veuille lui faire paix et miséricorde » (Lédans, 422). M. de La Houze était fils d'un chirurgien de village; il en portait sa gentilhommerie avec d'autant plus de hauteur. Il avait été chargé d'affaires à Copenhague en 1792. « J'ai rencontré, raconte le duc des Cars, M. de La Houze chez le comte de Bernstorf. Tout à coup il s'écrie : « Que dites-« vous, mon cher baron (des Cars était alors baron, il ne fut créé duc que sous la Restauration), « de ces drôles de l'Assemblée qui prétendent qu'il n'y aura plus de noblesse en France ! Que « le baron des Cars n'est pas gentilhomme!... » Et, avec une inflexion de voix qui marquait son grand courroux : « Que le baron de La Houze n'est pas gentilhomme!... » (Duc des Cars, *Mémoires*). Nous laissons au duc des Cars la responsabilité de ses assertions. Ajoutons seulement que le baron de La Houze, fils d'André Basquiat, baron de La Houze, et de Marie-Anne de Vaguier d'Aubignan, appartenait à une famille de Saint-Sever en Gascogne. D'abord ministre de France à la cour de Parme, chevalier du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, chevalier honoraire de Malte, il était résident de France près les princes et États du cercle de la Basse-Saxe, lorsqu'il épousa Mlle Favre; le roi signa à son contrat de mariage le 17 avril 1775.

277

Mme DE LA HULLIÈRE

Assise de profil à gauche, Mme de La Hullière tient de chacune de ses mains un bouquet de roses. Sa robe et ses cheveux sont largement dessinés et modelés au crayon noir. Son visage seul est peint. Les traits, réguliers, ont, dans leur expression, une certaine dureté.

278

Mlle DE LA HULLIÈRE

Assise, de profil à gauche, dans une attitude reposée, les jambes croisées l'une sur l'autre et le dos accoté au dossier de son fauteuil, Mlle de La Hullière, vêtue d'une robe jaune-orange à ramages du même ton et coupée de raies blanches, tient de ses deux mains une feuille de musique, et sourit de bonheur en la lisant. Tout chante dans sa fine petite tête, où l'esprit et la musique vont si bien ensemble. La coiffure répond à la date de 1759, mise au bas de ce portrait... « Mlle de La Hullière, virtuose très distinguée, écrit M. de Lédans. Nous l'avons vue épouser dans la suite un lieutenant-général de l'artillerie, qui ne craignit pas d'être blâmé en honorant le mérite et la vertu » (Lédans, 65). Il est regrettable que M. de Lédans ne nous ait pas dit le nom de cet honnête homme, et de quoi il ne craignit pas d'être blâmé. Mlle de La Hullière n'est plus jeune dans le portrait de Carmontelle, mais elle a conservé son esprit, son bon goût et sa grâce.

279

LA PRÉSIDENTE DE LAMOIGNON ET SES ENFANTS

Marie-Élisabeth Berryer, fille de Nicolas-René Berryer, secrétaire d'État au département de la Marine, puis garde des Sceaux, avait épousé, le 9 avril

LA PRÉSIDENTE DE LAMOIGNON

ET SES ENFANTS

1758, Chrétien-François de Lamoignon, marquis de Bâville, président à mortier, qui fut garde des Sceaux de 1787 à 1788. On le trouva mort dans son parc de Bâville, son fusil déchargé près de lui, le 16 mai 1789 (Dufort de Cheverny, *Mémoires*). Mme de Lamoignon eut sept enfants (1). En 1766, date de ce dessin, elle en a quatre. Agée d'environ vingt-sept ans, elle est de profil à gauche, habillée d'une robe blanche brodée de fleurs rouges, assise dans un fauteuil, et entourée de ses quatre enfants comme d'une gloire. Elle tend ses bras vers le quatrième, qui est un garçon, le futur marquis de Bâville, à peine âgé d'un an, et que soutiennent, sur une chaise placée devant elles, la fille aînée, qui sera la marquise d'Aguesseau, âgée de sept ans environ, et la troisième, qui s'appellera la comtesse Molé, âgée de trois ans. La seconde, qui sera la marquise de Brou, âgée de six ans, se tient derrière sa mère, les mains appuyées sur un des bras du fauteuil. Pour fond, un parc complétant, par ses verdures délicates et sonores, les harmonies tendres dont sont enveloppées ces cinq figures, qui se ressemblent, tout en gardant chacune sa physionomie particulière.

280

Mme DE LANCISE

De profil à droite, coiffée à la mode de 1758 (date de ce portrait), habillée, comme pour un bal masqué, d'une ample robe d'un brun clair à capuchon,

(1) Voici, selon l'ordre chronologique, la liste de ces sept enfants : 1° Marie-Catherine, née le 3 mars 1759, mariée, le 18 janvier 1775, à M. d'Aguesseau, pair de France en 1814; morte le 23 février 1849. — 2° Marie-Gabrielle-Olive, née le 18 juillet 1761, mariée, le 14 décembre 1778, à Charles-Henri Feydeau, marquis de Brou. — 3° Marie-Louise-Élisabeth, née en 1763, mariée, le 9 février 1779, au président Molé, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire; leur fils fut ministre du roi Louis-Philippe et membre de l'Académie française. — 4° Christian-René-Augustin, marquis de Bâville, né le 19 juin 1765, pair de France en 1832, mort le 3 avril 1845. — 5° Marie-Charles-Guillaume, né le 31 janvier 1767, capitaine au régiment de Périgord, fusillé après l'affaire de Quiberon en 1795. — 6° Anne-Pierre-Chrétien, vicomte de Lamoignon, né le 15 juin 1770, blessé à Quiberon, pair de France en 1815, mort le 21 mars 1827, laissant une fille qui épousa en 1823 le vicomte de Ségur. — 7° Marie-Constance, née le 14 février 1774, mariée, le 30 avril 1788, à François de Caumont, marquis de La Force, pair de France en 1839; elle mourut en 1823.

Mme de Lancise, « riche financière » (Lédans, 30), tient dans sa main droite un éventail ouvert, et regarde devant elle d'un air provocant. Elle est jeune et jolie, avec quelque chose de mutin dans la physionomie.

281

Mme DE LARMINAT ET SON FILS

Assise de profil à gauche au milieu de la campagne, sur un fauteuil recouvert de velours bleu, Mme de Larminat tient de ses deux mains un plan que lui présente son fils, debout vis-à-vis d'elle. Mme de Larminat, coiffée à la mode de 1760, date de ce portrait, avec une barbe de dentelle posée sur ses cheveux blonds, est habillée d'une robe rouge lie de vin fort décolletée. Son fils, très jeune encore (treize à quinze ans), est vêtu d'un habit et d'un gilet roses, et d'une culotte noire; ses cheveux sont poudrés et munis d'un catogan. La mère et le fils, qui ne sont beaux ni l'un ni l'autre, ont l'air fort satisfait de se trouver ensemble, paraissent en communauté complète d'idées et de sentiments.

282

Mme DE LA ROUE

Mme de La Roue, habillée d'une robe de soie bleue garnie de dentelles blanches, et coiffée comme on se coiffait en 1765 en province aussi bien qu'à Paris, est assise de profil à gauche et tient de sa main droite un éventail fermé. Elle a dû être belle, et, bien qu'elle ne soit plus jeune et que l'embonpoint l'ait considérablement alourdie, il lui reste encore quelque chose de son ancienne beauté. Elle garde surtout un fonds de bonne humeur et une physionomie bienveillante qui la rendent agréable à voir... « Mme de La Roue, l'une des plus jolies et des plus aimables femmes de Lyon, la ville de France où cela se rencontre le plus fréquemment » (Lédans, 470). M. de Lédans, qui avait connu Mme de La Roue, non content d'en avoir ainsi parlé dans son catalogue, a écrit au revers de ce portrait : « Mme de La Roue, de Lyon, femme extrêmement aimable ».

283

Mme DE LA TOUR

« Mme de La Tour, intendante d'Aix » (Lédans, 312), assise de profil à gauche, est habillée d'une robe à larges raies vertes et blanches entièrement semée de fleurettes rouges et pourvue d'un devantier de dentelle noire. Dans sa main droite, un éventail rouge. Sur ses cheveux frisés, comme on se frisait en 1765, une barbe de dentelle blanche. On voit que Mme de La Tour a dû être jolie ; mais elle n'est plus jeune, et sa beauté est comme une fleur sur laquelle le vent d'hiver a passé déjà... Marie-Madeleine d'Aligre, née en 1731, avait épousé, en 1748, Charles de Gallois, seigneur de La Tour, intendant de Provence, puis premier président du parlement d'Aix. Un autre de Gallois de La Tour, fils ou neveu du précédent, fut intendant d'Aix de 1776 à 1790.

284

LA COMTESSE DE LA TOURAILLE

Mince, élancée, jeune encore et d'une physionomie fine, la comtesse de La Touraille, assise de profil à gauche, est habillée d'une robe rouge, égayée, aux manches et au cou, de dentelles blanches qui se retrouvent dans les cheveux... Marguerite-Louise Patiot avait épousé, le 6 février 1759, Jean-Christophe Larcher, comte de La Touraille, capitaine de cavalerie au régiment de Condé, et attaché à la maison de M. le Prince. M. de La Touraille fut emprisonné le 3 thermidor an II (21 juillet 1794), et guillotiné le 8, quelques heures avant la mort de Robespierre (Wallon, *Histoire du tribunal révolutionnaire,* V, 168). Peu de temps avant son arrestation, prévoyant sa mort prochaine, il écrivait à Soulavie, envoyé de France à Genève : « Vous pourrez un jour écrire que j'étais un bon Français, et que M. le prince de Condé était digne de son rang et de son sang » (Moreau, *Histoire de Soulavie*).

285

LA VICOMTESSE DE LAVAL

Le 10 décembre 1765, Mlle d'Orléans écrivait à son amie la comtesse de Barral : « Nous avons encore un grand mariage à Bon-Secours, qui est Mlle de Boulogne, fille du trésorier général des colonies, qui épouse M. de Laval de Montmorency ; il a seize ou dix-sept ans, et elle n'en a que quatorze. Je suis enchantée de ce mariage-là, parce que ce sera pour moi une société fort agréable quand je serai dans le monde, l'ayant connue et aimée étant fille » (1)... Catherine-Jeanne Tavernier de Boullongne était sur le point d'épouser Mathieu-Paul-Louis, vicomte de Laval, colonel du régiment d'Auvergne, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur en survivance du duc de Laval son père. Le contrat de la vicomtesse de Laval fut signé par le Roi le 25 décembre 1765 ; elle fut présentée à la cour le 23 février 1766.

Le portrait de Carmontelle, portant la date de 1770, montre la vicomtesse de Laval cinq ans après son mariage, dans sa belle et fraîche jeunesse. Assise de profil à gauche, elle tient de sa main gauche un éventail bleu, et de sa main droite, dont le bras s'appuie sur une table-vitrine placée devant elle, une petite boîte d'or qu'elle regarde avec complaisance. Elle est habillée, gantée et chaussée de blanc. Pour rompre l'uniformité de tous ces blancs, des rubans d'un bleu turquoise sont arrangés en nœuds sur la poitrine et sur les bras, en simple collier autour du cou, et en couronne au sommet des cheveux poudrés, assez haut montés au-dessus de la tête. Au milieu de ces tons clairs, le visage, dont le rose naturel est avivé par le rouge du fard, apparaît avec une chaude tonalité. Ainsi présentée, la vicomtesse de Laval est agréable à voir. « D'une figure à la fois douce et piquante, elle avait de la singularité dans la manière de se mettre, mais son joli visage pouvait la supporter, et sa conversation ressemblait à son joli visage » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

(1) Archives du Musée Condé, série I, vol. V.

286

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE

Le portrait de Carmontelle portant la date de 1760, la duchesse de La Vallière (1) a ici quarante-sept ans et est déjà grand'mère. Étendue de profil à gauche, presque couchée sur une causeuse recouverte d'une soie blanche rayée de bleu et fleurie de jaune, elle travaille à une tapisserie déroulée sur ses genoux. Sa robe blanche à rayures roses, semée de fleurs du même ton, s'accorde fort heureusement avec l'étoffe de cette causeuse. Un fichu de dentelle noire entoure sa poitrine. Ses pieds sont coquettement chaussés de mules blanches rayées de rose. Une barbe de dentelle blanche, égayée de rose aussi, est posée sur ses cheveux, coiffés à la mode du temps. Mme de La Vallière a conservé l'élégance de sa taille, la finesse et l'aménité de ses traits. « Elle garda jusqu'à son extrême vieillesse toute la fraîcheur de son esprit et presque toutes les grâces de sa personne. Elle était, en quelque sorte, une échappée des beaux jours de la cour de Louis XIV » (Lédans, 136).

287

Mme LEFÈVRE

Mme Lefèvre, assise de profil à droite, est habillée d'une jupe rose et d'un corsage blanc; elle porte, sur ses propres cheveux qui sont bruns, une de ces lourdes perruques poudrées à la mode de 1780, surmontée d'un chapeau à larges bords d'un gris presque blanc, garni de rubans du même ton. De ses deux mains elle tient sur ses genoux un cahier couvert d'écriture, dans lequel, d'ailleurs, elle ne lit pas. Mme Lefèvre est jeune encore dans ce por-

(1) Anne-Julie de Crussol d'Uzès, mariée en 1732 à Louis-César de La Baume Le Blanc, duc de Vaujour, puis de La Vallière, grand-fauconnier de 1748 à 1780, petit-neveu de Louise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière. La duchesse de La Vallière n'eut qu'une fille qui épousa, en 1756, le duc de Châtillon, à peine âgé de dix-huit ans. Il mourut fort jeune de la petite vérole, et laissa deux filles : l'une fut mariée au duc de Crussol, son oncle à la mode de Bretagne; l'autre épousa le prince de Tarente, duc de La Trémoille.

trait. Ses traits ont du caractère et de la régularité, avec une certaine dureté d'expression... Cette Mme Lefèvre est la femme de l'auteur dramatique Lefèvre, né en 1741, mort en 1813. « Mme de Montesson, qui porta à l'excès l'ambition d'auteur, prit chez elle M. Lefèvre, auteur de quelques tragédies (1); elle le logea, le maria, lui assura une pension de six mille livres, le tout pour lui donner, disait-elle, quelques petits conseils littéraires, et elle se mit à faire des tragédies » (Mme de Genlis, *Mémoires*).

288

Mme LE MERCIER

Habillée de blanc et coiffée d'un toquet de dentelle blanche huché sur ses cheveux frisés, poudrés et haut montés au-dessus de sa tête, Mme Le Mercier, assise de profil à droite sur un fauteuil recouvert de damas vert dans un appartement tendu d'une étoffe du même ton, s'occupe à faire de la frivolité. Elle est jeune, et il semble y avoir de l'esprit dans sa physionomie. La coiffure équivaut ici à une date qu'il faut chercher aux alentours de 1780.

289

Mlle DE LESPINASSE

Née à Lyon le 9 novembre 1732, morte à Paris le 22 mai 1776, fille naturelle de Mme d'Albon, dit Grimm, et du cardinal de Tencin, ajoute le continuateur de Bachaumont, Mlle de Lespinasse fut déclarée à sa naissance par Claude Lespinasse, bourgeois de Lyon, et demoiselle Julie Navarre, sa femme, et reçut les noms de Julie-Jeanne-Éléonore. Ces pseudo-parents la laissèrent orpheline à quinze ans; elle fut alors placée comme gouvernante chez la comtesse de Vichy, puis comme dame de compagnie chez Mme du Deffand, qui en fit son amie. Après dix ans d'intimité, elle rompit avec sa bienfai-

(1) Une de ses pièces, *Élisabeth de France*, n'ayant pu être donnée en public à cause de l'opposition de la cour d'Espagne, fut jouée et fort applaudie sur le théâtre particulier du duc d'Orléans, et imprimée en 1784 sous le titre de *Don Carlos*.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE

trice et lui enleva une partie de ses nombreux amis, qui formèrent autour d'elle une nouvelle société, où trôna d'Alembert... « Mlle de Lespinasse était l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho... Ce feu qui circulait dans ses veines et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant, d'éclat et de charme, l'a consumée avant le temps » (Marmontel, *Mémoires*). Elle mourut de l'amour que lui inspira l'insensible Guibert. « Mon ami, lui écrivait-elle, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir ». Toutes ses lettres sont la paraphrase douloureuse de ces simples mots. Et de cet amour elle mit tous ses soins à ne rien laisser voir. C'est à la tombe qu'elle confia le secret de son cœur. D'Alembert ne pénétra pas le mystère, et il en fut de même de tous les fidèles à qui Mlle de Lespinasse « donnait à causer » dans son salon (1).

Le portrait de Carmontelle, étant daté de 1760, montre Mlle de Lespinasse à l'âge de vingt-huit ans. Habillée d'une robe noire, dont les manches sont garnies de dentelles, et d'une guimpe blanche qui couvre les épaules et le devant de la poitrine, elle est assise de profil à droite, à côté d'un balcon qui domine un parc, et s'abandonne à son imagination en faisant de la frivolité. Plutôt petite que grande et plutôt maigre que grasse, elle a de l'élégance et de l'esprit plutôt que de la beauté. Carmontelle a signé ce portrait comme une de ses œuvres de prédilection. On peut donc le croire très fidèle.

290

Mme DE LISMORE

M. O'Brien, Irlandais, était, en France, le principal agent du prétendant Édouard, qui le nomma lord et comte de Lismore; Louis XV le fit en outre grand-croix de Saint-Louis. Après l'arrestation du prince Édouard, Mme de Lismore fut exilée à Orléans; mais la disgrâce de Maurepas fit bientôt cesser

(1) Voir, dans les *Causeries du lundi*, le travail consacré par Sainte-Beuve à Mlle de Lespinasse. — Voir aussi : Grimm, *Correspondance littéraire*, édition Tourneux, t. XI, pp. 262-265; *Mémoires secrets*, 27 et 31 mai 1776; et les *Lettres* de Mlle de Lespinasse, publiées par M. Eugène Asse en 1876-1877.

l'exil. « Le Roi a fait dire à Milady Lismore, par le maréchal de Richelieu, qu'il était très fâché de l'avoir exilée; que c'était une méprise dont M. Maurepas était l'auteur, et qu'il la réparerait à son égard et à celui de sa famille, mais qu'elle n'intriguât plus d'aucun côté » (Marquis d'Argenson, *Mémoires*, janvier 1750). C'est environ dix ans plus tard que Carmontelle l'a peinte, debout de profil à gauche, habillée d'une robe bleue semée de roses, les cheveux couverts d'une fanchon de dentelle blanche, travaillant à une broderie tendue sur un métier placé devant elle. Elle a été belle sans doute, mais elle n'est plus jeune, et cherche, à force d'art, « à réparer des ans l'irréparable outrage ». Le fard qui couvre ses joues et la grosse mouche posée au coin de son œil gauche, en avivant son teint, ne donnent pas à son visage l'apparence de ce qui n'est plus. Les intrigues amoureuses de la vieille Irlandaise avec le vieux M. de Saint-Albin sont connues de tous. Devant Mme de Lismore se tient son nègre Aza, qui « passait sa vie à colporter les madrigaux hystériques de cette Héloïse sexagénaire », et qui porte ici une lettre cachetée d'un as de cœur. « Mme de Lismore eut la douleur de survivre à son amant » (Lédans, 103 et 104).

291

Mme DE LORME

Assise de profil à gauche, les jambes croisées l'une sur l'autre, le coude gauche appuyé sur une *liseuse* (petite table volante servant à poser des livres) et tenant de ses deux mains un cahier grand ouvert sur ses genoux, Mme de Lorme regarde devant elle, l'œil songeur et comme absorbée dans ses méditations. Sa robe d'un rose tendre rayé de vert, décolletée en carré, est pourvue de nœuds violets aux manches et sur le devant du corsage. Autour de son cou, un collier de petits nœuds violets aussi. A ses pieds, enfin, de petites mules vertes. Le visage est un peu long; mais l'œil est beau, la bouche petite, et la physionomie pleine d'agrément. Il devait faire bon vivre en la compagnie de cette aimable femme.

« Mme de Lorme était tante de la jolie Mlle de Vismes, et lui avait servi de

mère. Élevée dans sa maison, la jeune personne devint l'héroïne de toutes les gentillesses poétiques qui pleuvaient sans cesse dans le salon de la tante. Celle-ci était, dans son quartier (le quartier du Marais), la Geoffrin de tout le bas clergé du Parnasse, comme l'autre s'était constituée la femme de basse-cour des philosophes (d'où le surnom de *la Geoffrin du Marais* donné à Mme de Lorme). Les Panard (Charles-François Panard, chansonnier, 1694-1765), les Collé (Charles Collé, membre du Caveau, 1709-1783), les Jéliotte (Pierre Jéliotte, chanteur à l'Opéra de Paris, 1711-1782), et les Duphely (Duphely, claveciniste et professeur distingué, 1716-1788), se partageaient les agapes de ce temple subalterne, comme les d'Alembert et les Marmontel renouvelaient leur garde-robe chez le Mécène femelle de la porte Saint-Honoré. Au reste, les soupers de Mme de Lorme étaient mille fois plus agréables que ceux de la marchande de culottes. On y retrouvait, à côté de cette bonne et franche joie française, que nous avons perdue avec l'ouverture des États-généraux, cette fleur de politesse et ces grâces de l'esprit qui faisaient l'âme de nos cercles du Marais du bon temps. Au lieu des dissertations empesées et philosophiques de Mme Geoffrin, on y chantait souvent des couplets que les Chaulieu et les La Fare n'auraient pas désavoués. Inspirés par la bonhomie, la franchise et l'amitié, ils n'étaient pas, comme ceux de nos lettraillons d'aujourd'hui, nourris et bondés de prétentions. Les Panard et consorts étaient de beaux esprits sans doute, et n'étaient pas autre chose; mais ils avaient le bon sens qui fait tarifer cet esprit-là tout ce qu'il vaut » (Lédans, 105).

292

LA COMTESSE DE MALEISSYE

Assise de profil à gauche, Mme de Maleissye, habillée d'une robe verte, garnie d'un double volant de dentelle blanche et de nœuds roses attachés au corsage ainsi qu'aux manches, porte, sur son cou, un fichu de dentelle, et, sur sa poitrine, un gros bouquet de fleurs où dominent le rose et le jaune. Une barbe de dentelle, piquée de petites roses, est posée sur ses cheveux déjà

haut montés sur la tête, comme on commençait à les porter vers 1770. Mme de Maleissye est jeune et jolie, avec un certain air de naïveté parfaitement rendu par Carmontelle. Ce portrait est un de ceux qui prouvent le mieux à quel point l'auteur des Proverbes avait le sentiment de la couleur. Il semble que le vert ait eu pour lui un attrait spécial. Carmontelle excellait à accorder entre eux les différents verts et à tirer de leur rapprochement des sonorités particulières. Voyez, dans le portrait de Mme de Maleissye, le vert de la robe, franc jusqu'à la crudité, gardant tout son éclat au contact des vert-sombre des arbres du premier plan, et donnant des apparences de rêve aux verdures tendres des charmilles et des bois qui foisonnent au fond du tableau. Avec quelle heureuse harmonie apparaît la tête de la jeune femme, blanche et rose au milieu de tous ces verts, où l'œil aime à se reposer!... M. de Lédans a écrit de sa main au revers de ce dessin : « Mme la comtesse de Maleissye, dessinée par Carmontelle en 1770. Elle est aujourd'hui (1800) Mme de La Chaboissière ». Nous ne savons en quelle année elle perdit son premier mari, Charles-Philibert Tardieu, comte de Maleissye, lieutenant aux Gardes françaises, qu'elle avait épousé en 1769. Elle-même était fille d'Adrien Sylva, maître des Requêtes.

293

Mme DE MARLY

Marie-Adélaïde de Damas, fille de Louis-Alexandre, comte de Damas-Crux, et de Marie-Louise de Menou, avait épousé, le 22 novembre 1755, Charles-Marie Lallemant de Nantouillet, seigneur de Marly-la-Ville, maître des cérémonies. Assise de profil à gauche et travaillant à faire de la frivolité, elle est vêtue fort simplement d'une robe d'un vert clair, pourvue d'un tablier noir à bavette. Un sac rose est suspendu à son bras gauche, et ses cheveux sont coiffés à la mode de 1759, date de ce portrait. Mme de Marly, mariée depuis quatre ans seulement, était jeune alors, assez jolie de visage, agréable de physionomie, mais sans qu'on pût dire précisément qu'elle était une jolie

femme. M. de Lédans pouvait donc écrire avec vérité à propos de ce portrait : « Cette dame, quoique fort sèche, n'en était pas moins aimable ». Nous avons décrit plus haut (n° 25) le portrait de M. de Marly.

294

Mme DE MAUPASSANT

Ce portrait est daté de 1759, et la coiffure de la dame répond à cette date. Mme de Maupassant, jeune encore et de physionomie piquante, est assise devant son clavecin et tout entière à la musique dont elle est l'interprète. Elle se montre de profil à droite, vêtue d'une robe lilas clair semée de fleurettes rouges et bleues. Les manches et le haut du corsage sont garnis de dentelles blanches et de nœuds roses. Le cou est entouré d'un bouillonné de rubans roses. Une fanchon de dentelle noire, jetée sur le sommet de la tête, vient se nouer sous le menton. L'attitude est d'une parfaite correction. La forme et la couleur du clavecin, les ornements et attributs qui le décorent, sont bons à retenir aussi... Nous avons décrit plus haut les portraits de M. et de Mlle de Maupassant (n° 177).

295

Mlle DE MERCY

Mlle de Mercy, de Villers-Cotterets, assise de profil à gauche, dans un fauteuil doré recouvert de velours frappé d'un gros vert, est habillée d'une robe à double jupe d'un vert tendre, munie d'un devantier de dentelle blanche sur la poitrine et de bandes blanches et roses rapportées sur les jupes, qui découvrent le bout des pieds chaussés de vert. Quoique jeune, Mlle de Mercy est dépourvue de beauté. Sa coiffure ajoute encore à sa disgrâce ; ses cheveux bruns, légèrement poudrés et très haut montés sur la tête, portent gauchement en leur sommet un petit chapeau mauve, garni de dentelle blanche et de rubans roses. Au fond, un parc, qui est peut-être celui

de Villers-Cotterets, avec un pavillon d'une bonne architecture, qui pourrait bien être aussi une des dépendances du château. Daté de 1774. La coiffure autorise à proposer une date plus voisine de 1780.

296

Mme DE MONTAINVILLE

Assise de profil à gauche, le bras droit appuyé à une table volante placée à sa droite, Mme de Montainville, de Chartres, tient sur ses genoux, de ses deux mains gantées de mitaines montantes en tricot de soie noire, un livre fermé. Sa robe blanche, décolletée en carré, est coupée de larges bandes vertes bordées de raies roses et semée de dessins verts et roses également. La coiffure est celle de 1759, date de cette peinture (cheveux frisés au petit fer, piqués de fleurettes assorties à la robe et couronnés d'une barbe de dentelle blanche). Mme de Montainville est jeune et fort jolie dans ce portrait, qui porte l'accent d'une bonne ressemblance.

297

LA COMTESSE DE MONTBOISSIER

Assise de profil à gauche en vue d'un parc, Mme de Montboissier, vêtue d'une robe gris-perle, gantée et chaussée du même ton, tient d'une de ses mains un éventail fermé, et de l'autre un livre ouvert sur ses genoux. Une guimpe de dentelle blanche couvre la gorge, que découvre la robe. La coiffure justifie la date de 1768 mise au bas de ce portrait. Mme la comtesse de Montboissier est jeune et assez jolie. Sa physionomie est d'une remarquable douceur. Elle était amie de la comtesse de Blot, dame d'honneur de Mme la duchesse de Chartres, et fréquentait beaucoup le Palais-Royal. Elle était née Françoise-Alexandrine-Camille de Rochechouart-La Brosse et avait épousé, le 13 février 1763, Philippe-Claude de Beaufort-Canillac-Montboissier, dit le comte de Montboissier, lieutenant-général des armées du Roi.

298

LA MARQUISE DE MONTPEZAT

La marquise de Montpezat, tout habillée de noir et tenant de ses deux mains sur ses genoux un éventail noir, est assise de profil à gauche en face de hautes charmilles fort joliment entreillagées. Une fanchon noire tombe de ses cheveux sur son cou. Elle est comme enveloppée de deuil. Sans être vieille encore, la jeunesse l'a abandonnée déjà. Peut-être a-t-elle été jolie. Ce portrait porte la date de 1769; il y avait trente et un ans que Marie-Justine-Espérance d'Agoult avait épousé Jean-Joseph-Paul-Antoine Trémolet, marquis de Montpezat.

299

Mme DE MONTREGARD

Carmontelle montre Mme de Montregard sous les traits d'une très jeune femme, que l'on prendrait presque pour une jeune fille. Assise de profil à gauche, et tenant de ses deux mains un chat noir sur ses genoux, elle est délicieusement habillée d'une robe blanche décolletée, dont le devant du corsage, l'extrémité des manches et le bas de la jupe sont couverts de fleurettes rouges entremêlées de feuillages. Les pieds, que découvre cette robe, sont chaussés de satin blanc. Les cheveux blonds, ornés d'une légère aigrette blanche, sont coiffés à la mode de 1759, date de ce portrait, et sous cette coiffure, qui avantage la tête sans la charger, le visage apparaît avec un redoublement de fraîcheur et de grâce. Cette jeune femme est comme parée encore des étonnements de la jeune fille... Marie-Henriette Hue avait épousé, au mois de novembre 1757, Pierre Thiroux de Montregard, intendant-général des Postes; elle était sœur du comte de Gray-Hue (les portraits de M. de Montregard et du comte de Gray seront décrits plus loin sous les nos 445 et 454).

300

Mme DE MONTHULÉ ET SES ENFANTS

Mme de Monthulé (Élisabeth Oudry, femme de Jean-Baptiste de Monthulé, conseiller d'État et secrétaire des commandements de la Reine) peut avoir une trentaine d'années dans ce tableau, où elle est peinte en compagnie de ses trois enfants, fort jeunes encore. Assise de profil à droite, elle est habillée d'une robe vert d'eau, enguirlandée de violet et de blanc. Sa coiffure donne approximativement la date de 1760. Ses traits ont de la correction, mais sont d'une expression un peu froide. Elle tient sur ses genoux un livre entr'ouvert, et, abandonnant sa lecture, elle regarde ses enfants. — Son fils, âgé d'une dizaine d'années, est à sa gauche. Il porte un costume de hussard bleu, et est d'une gentillesse tout à fait drôle dans cet accoutrement. — Ses deux filles sont vêtues de robes jaunes à crevés noirs. Leurs cheveux, frisés et poudrés à la mode du temps, sont coiffés de petits toquets de dentelle noire surmontés d'aigrettes jaunes. L'aînée, âgée de nuit ans environ, est debout devant sa mère. Elle appuie sa main droite au dossier de la chaise sur laquelle sa sœur, âgée de six ans tout au plus, est assise, tenant de sa main gauche un bouquet qu'elle présente à Mme de Monthulé... Pour fond à ce tableau, les premiers plans d'un parc, avec des lointains de campagne... Une des filles de Mme de Monthulé, Émilie, épousa en 1775 Henri Turpin, marquis de Crissé, maréchal-de-camp et inspecteur-général de la cavalerie.

301

Mme DE MONTHULÉ, M. ET Mme DE BRÉGET

Mme de Monthulé, habillée d'une robe virant à la teinte neutre, est assise de profil à droite et accoudée de son bras gauche à une table placée devant elle. De sa main droite, elle tient un livre. — De l'autre côté de la table, Mme de Bréget, assise de profil à gauche et vêtue d'une robe verte, est en

train de peindre le portrait de Mme de Monthulé. — M. de Bréget, vêtu de noir et debout derrière sa femme, se penche sur le dessin en cours d'exécution et regarde en même temps Mme de Monthulé... En l'absence de la jeunesse et à défaut de la beauté, ces trois personnes ont du caractère, et il y a de l'esprit dans leurs physionomies. Les coiffures des deux femmes, déjà monumentales et encore poudrées, nous portent entre 1775 et 1780... Philippe-Joseph de Bréget avait posé devant Carmontelle en 1759, alors qu'il était capitaine de dragons au régiment de Caraman (voir plus haut, n° 127).

302

Mme DE MORACIN

Assise de profil à gauche sur une chaise et regardant dans les profondeurs d'un parc dont les arbres sont revêtus de hautes charmilles, Mme de Moracin, jeune, fort jolie et le sachant bien, avenante de physionomie, élégante et fine dans toute sa personne, est habillée de rose et chaussée de blanc. Elle a reçu en don la finesse et la grâce; sa bouche est petite, son nez délicat et bien dessiné; son œil a de l'éclat, avec quelque chose de naïf et de provoquant tout ensemble. Une barbe de dentelle blanche accompagnée de nœuds roses court dans ses cheveux blonds, coiffés en longues papillotes, déjà un peu haut montées au-dessus de la tête. Tandis que son bras gauche, dont la main tient un éventail, s'accote au dossier de la chaise, son bras droit est gracieusement abandonné devant elle. Daté de 1768 (1).

303

Mme DE MORACIN

Mme de Moracin a ici huit ans de plus que dans le précédent portrait, et n'en paraît pas moins jeune. Sa beauté s'est de plus en plus affirmée. Il y

(1) « Mme de Moracin, femme de l'honnête administrateur de la Compagnie des Indes, qu'elle trompait le plus consciencieusement du monde. Bon cœur et mauvaise tête » (Lédans, 412).

a, dans toute sa figure, plus d'ampleur et non moins d'élégance. Elle est plus sûre d'elle-même et semble de moins en moins faite pour décourager ses adorateurs. De profil à droite et appuyée sur une longue canne qu'elle tient de sa main droite, elle se promène au milieu des bois. Sa robe jaune, garnie de bandes lamées de rouge, lui sied fort bien. Un fichu de dentelle couvre ses épaules et le devant de sa gorge ; et les hauts talons rouges de ses mules, que découvre le bas de sa jupe, sont là pour témoigner en faveur de ses petits pieds. Quant à ses cheveux blonds dont pas un grain de poudre n'altère la couleur naturelle, ils ne sont presque pas plus haut montés sur sa tête en 1776 qu'en 1768 ; les ondes en sont seulement plus massives et plus larges... Ce portrait est très largement et très spirituellement exécuté.

304

Mme MOREAU ET Mlle DE FLINVILLE

Petite et l'air vieillot, vêtue d'une robe d'un rose tendre et d'une pèlerine blanche, un chapeau rond à rubans roses rayés de noir posé sur ses cheveux arrangés à la mode de 1772 à 1775, Mme Moreau, maîtresse de musique de Mlle de Flinville, est assise de profil à gauche devant le pupitre qui porte la musique, et accompagne de sa harpe le morceau qu'elle fait chanter à son élève. — Derrière Mme Moreau, Mlle de Flinville, jeune fille encore, bientôt femme sans doute, de tournure élégante, fine de traits, intelligente de physionomie, charmante et attirante dans toute sa personne, est debout de profil à gauche, l'œil grand ouvert sur sa musique et tout entière à la leçon qu'est en train de lui donner Mme Moreau. Un pardessus bleu bordé de dentelle blanche est passé par-dessus sa robe blanche ; sur sa gorge, un fichu de dentelle ; à ses pieds, des souliers blancs ; sur ses cheveux mousseux et poudrés selon la mode du temps, un chapeau plat bordé de fleurettes bleues formant couronne. La date de 1762 est écrite au bas de cette peinture. Cependant, on ne se coiffait pas ainsi en 1762. Nous mettrions plutôt ce double portrait au compte de l'année 1768. Le portrait de Mlle de Flinville est délicieux.

305

LA DUCHESSE DE MORTEMART

Charlotte de Manneville, troisième femme du duc de Mortemart, vêtue d'un déshabillé bleu garni de dentelles et coiffée de dentelles posées sur des cheveux sommairement arrangés, est assise dans un fauteuil en présence des perspectives de son parc. Bien qu'on saisisse encore en elle des restes de beauté, elle touche à la vieillesse et l'embonpoint l'a envahie déjà. C'est aux approches de 1770 que semble avoir été peint ce portrait... Charlotte de Manneville, fille d'Henri-Joseph, comte de Manneville, gouverneur de Dieppe, était née le 5 novembre 1728; c'est le 1er mai 1751 qu'elle avait épousé Jean-Baptiste-Victor de Rochechouart, comte, puis duc de Mortemart.

306

LA COMTESSE DE NOÉ

De profil à gauche, habillée d'un rose vif et coiffée de cheveux courts qui donnent à son visage quelque chose de presque masculin, le dos appuyé à l'oreiller recouvert de dentelle dont est pourvu le fauteuil dans lequel elle est assise, la comtesse de Noé (1), les pieds paresseusement étendus sur un tabouret, dévide de la laine à l'aide d'un petit rouet tout enrubanné posé sur ses genoux. Sans être de première beauté, elle est fort agréable à voir. Fond de verdure. Ce portrait a pu être peint vers 1760... Madeleine-Élisabeth-Flavie Cohorn de La Palun avait épousé, le 2 octobre 1752, Louis de Noé, lieutenant des vaisseaux du Roi, chambellan du duc d'Orléans. Nous avons décrit le portrait du comte de Noé sous le n° 86.

(1) « Mme de Noé, femme de Louis de Noé, chambellan de M. le duc d'Orléans et gouverneur de Bordeaux, a été présentée aujourd'hui (14 février 1753) par Mme de Croissy. Mme de Noé est La Palun. Son père s'appelait Charmont; son oncle, M. de La Palun, est le second mari de Mme Trudaine » (Luynes, *Mémoires*).

307

Mme D'ORVAL ET Mlle DE WARGEMONT

Catherine-Cécile Péan de Mosnac avait épousé, en février 1733, Jacques-Mathurin Taboureau, seigneur d'Orval, trésorier-général des bâtiments du Roi, mort le 31 décembre 1753. Leur fille avait été mariée, au mois de juin 1753, à François-Louis Le Fournier, marquis de Wargemont, colonel des volontaires de Soubise. Mlle de Wargemont, petite-fille de Mme d'Orval dont on voit ici le portrait, épousa le marquis de Persan (Anne-Nicolas Doublet), officier au régiment du Roi et premier maréchal-des-logis du comte d'Artois. — Assise de profil à gauche, Mme d'Orval, âgée d'environ soixante ans, coiffée à la mode de 1760, est habillée d'une robe blanche quadrillée de bleu clair, en partie recouverte par un tablier noir, qui entoure le cou et cache les épaules. De sa main gauche, elle attire à elle sa petite-fille, Mlle de Wargemont, enfant de six à sept ans, et de sa main droite elle lui essaie un petit chapeau. Et, grand'mère accomplie, elle est dans le ravissement et sourit de bonheur en contemplant la fille de sa fille. — Celle-ci, coiffée déjà comme une petite femme et habillée d'une robe verte très décolletée, se tient debout, de profil à droite, devant sa grand'mère, et se prête de très bonne grâce à toutes les coquetteries qu'on a pour elle. Elle les rendra à l'horrible poupée habillée d'un rose vif qu'elle porte ici sur son bras droit... Au fond, à gauche, les perspectives ensoleillées d'un parc ; à droite, la colonnade et l'entablement d'un palais semblable à un temple.

308

Mme PALU

Assise de profil à gauche, Mme Palu s'occupe à faire de la frivolité. La tête seule est peinte ; la robe est largement dessinée au crayon noir. Fond de verdure lavé sommairement à l'aquarelle. Daté de 1759. Coiffure répondant

à cette date. Mme Palu, qui n'est plus jeune dans ce portrait, est veuve depuis un an. Son mari, Bertrand-René Palu du Ruau, maître des Requêtes, intendant à Moulins d'abord, puis à Lyon, était mort en 1758 (1).

309

Mme DE PARDAILLAN

Assise de profil à droite, Mme de Pardaillan travaille à un ouvrage de broderie. Elle est vêtue d'une robe blanche lamée de rose, ouverte en carré sur la poitrine. Deux fleurs d'un rouge vif sont fixées en haut de son corsage, et des velours roses garnis de dentelle lui tiennent lieu de collier. Sa coiffure confirme la date de 1758, inscrite au bas de son portrait, qui est plutôt un dessin qu'une peinture. Mme de Pardaillan, très élégante dans toute sa personne, porte bien la toilette. Elle a surtout grand air. Elle était « dame attachée à la princesse de Lamballe » (Lédans, 28). Une de ses descendantes sans doute, s'appelant comme elle du nom de Pardaillan, comptait parmi les fidèles du Palais-Royal et de Neuilly; M. le duc d'Aumale l'y avait vue sans cesse dans son enfance, et il en gardait le souvenir.

310

Mlle PARTIET

Assise de profil à gauche, coiffée à la mode de son temps, et vêtue d'une robe jaune décolletée qu'elle porte assez gauchement, Mlle Partiet tient de sa main droite un éventail dont elle ne joue pas avec aisance. Elle est sans jeunesse et aussi sans beauté; mais il y a de la bonté dans sa physionomie. En 1758, date de ce portrait, son père venait d'être nommé intendant des

(1) René Palu avait été, en outre, fermier des domaines de la ville d'Orléans, ainsi que le prouve la pièce suivante, conservée dans les archives du château de Chantilly : « Dépenses du duc d'Orléans : 1749, à René Palu, fermier des domaines de la ville et élection d'Orléans, la somme de 6,000 livres pour une année échue au dernier septembre 1749 de l'indemnité de la diminution dans la perception des droits de gros sur les vins vendus à Orléans ».

Invalides. « En juillet 1758, M. Partiet succède à M. de Vallet dans l'intendance des Invalides. Avant, il avait été chargé des affaires du commerce français à Cadix. La place d'intendant des Invalides vaut, dit-on, 20,000 livres de rente, d'autres disent 50,000 » (Luynes, *Mémoires*). Mlle Partiet (Anne-Madeleine-Françoise-Julienne) épousa, le 3 décembre 1760, Marie-Charles-Pierre Le Tellier, seigneur de Vaubadon, conseiller au parlement de Rouen.

311

M^me^ PÉCOUL

Carmontelle nous montre dans Mme Pécoul une jeune et assez jolie femme, de taille élancée, de tournure élégante. Assise de profil à gauche, habillée d'une robe décolletée d'un rouge virant au violet et barrée de raies bleues, elle fait de la frivolité comme la plupart des dames de son temps. Un collier de rubans bouillonnés entoure son cou ; un sac bleu pend à son bras gauche ; et des fleurettes bleues et roses se mêlent à ses cheveux coiffés d'une aigrette.

312

LA MARQUISE DE POLIGNAC

Marie Rioult de Cursay avait épousé, le 24 octobre 1737, François, marquis de Polignac, de la famille des Polignac de Saintonge. Dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe-Joseph, elle était d'autant plus recherchée au Palais-Royal qu'elle s'y faisait craindre par son esprit. « Elle était laide, mais avec quelque chose d'extraordinaire dans sa laideur, de la drôlerie dans les traits, de la vivacité dans la physionomie, de la malice dans l'esprit, et une certaine brusquerie dans toute sa personne qui lui donnait l'air de la franchise. Elle avait eu pour amant le comte de Maillebois, et, loin de s'en cacher, elle en tirait gloire. Pour lui, elle avait été chez Mme du Barry ; c'était la chose du monde pour laquelle on avait alors le moins de tolérance, surtout au Palais-Royal. Elle sut, néanmoins, se la faire par-

donner » (Mme de Genlis, *Mémoires*). Son portrait par Carmontelle devait être ressemblant... La marquise de Polignac, vêtue d'une robe vert d'eau semée de fleurs et tout le haut du corps engoncé dans une large pelisse noire, s'y montre de profil à gauche. Assise et enfoncée dans son fauteuil, les genoux relevés à la hauteur de la tête, elle a suspendu son sac à son bras gauche, dont la main tient un éventail de plumes rouges. Quoique jeune encore, on lui voit déjà quelque chose de cette laideur de singe dont on parlera plus tard. Elle vécut jusque dans un âge avancé et n'émigra pas. « Mme la marquise de Polignac n'a jamais quitté le Palais-Royal; et longtemps, depuis la Révolution et pendant les jours hideux de la Terreur, nous l'avons vue promener ses rides durant des heures entières dans les jardins du ci-devant Palais-Royal » (Lédans, 150).

313

LA PRÉSIDENTE PORTAIL

La présidente Portail, assise de profil à gauche à côté d'une balustrade d'où l'on domine, au delà d'un parc, la campagne jusqu'en de lointaines profondeurs, est habillée de noir et tient ses mains enfoncées dans un manchon presque blanc. Sa coiffure correspond à la date de 1765 environ. Mme Portail, envahie par l'embonpoint, est sur le retour déjà. Elle a dû être belle, et il lui en reste encore quelque chose... Marthe-Antoinette Aubery, fille du marquis de Vatan, née en 1720, avait épousé, en 1732, Jean-Louis Portail, président à mortier. Leur fille épousa le marquis de Conflans (Louis-Gabriel de Conflans d'Armentières), maréchal-de-camp en 1770.

314

Mlle DE PROVENCHÈRES

Mlle de Provenchères est âgée de dix à douze ans dans ce portrait. Après avoir habillé cette enfant d'une belle robe blanche décolletée toute semée de

roses, et avoir piqué des petites roses dans ses cheveux poudrés et coiffés à la mode de 1760 (date de ce portrait), on a attaché sur sa poitrine un gros bouquet de roses; on a mis un éventail dans sa main gauche, et on l'a gravement assise, de profil à gauche, sur une chaise trop haute pour que ses petits pieds puissent toucher à terre. Pour fond, les verdures d'un parc.

315

LA MARQUISE DE PUISIEUX

Charlotte-Félicité Le Tellier était petite-fille de Louvois et fille du marquis de Souvré. Elle avait épousé, en 1722, Louis-Philogène Brûlart de Sillery, marquis de Puisieux, qui fut ambassadeur et ministre. Née en 1709, elle a cinquante-huit ans dans le portrait que Carmontelle a peint à la date de 1767... Au milieu d'un parc que nous avons vu maintes fois déjà, avec ses arbres dont les troncs sont enserrés dans des gaînes de charmilles, elle est, de profil à gauche, assise et adossée dans un fauteuil, les jambes étendues et rehaussées sur un tabouret. Sa robe blanche est zébrée de rose et de vert en long et en large sur tout le devant du corsage et de la jupe. Elle porte sur la poitrine un bouquet de fleurs, et, sur ses cheveux poudrés et frisés, une barbe de dentelle blanche garnie de fleurs aussi. Quoiqu'elle ne soit plus jeune depuis longtemps déjà, la séduisante marquise n'a pas cessé de plaire. Elle a gardé le charme et la grâce, que la mort seule pourra lui ravir... « Mme de Puisieux avait été la plus belle personne de la cour du jeune Louis XV. Elle avait vu un moment de la Régence; son mari avait depuis été ministre des Affaires Étrangères, et, petite-fille du grand Louvois, elle avait la tête remplie d'une infinité d'anecdotes intéressantes et curieuses qu'elle contait à merveille. Sa conversation était animée, spirituelle et charmante. Elle était, avec Mmes de Beauvau, de Boufflers-Rouverel et la maréchale de Luxembourg, un parfait modèle de l'amabilité, de la politesse et de la grâce sociales » (Mme de Genlis, *Mémoires*). La douleur qu'elle eut de la mort de son mari (1770) altéra sa santé; elle lui survécut quinze ans, et mourût

d'une attaque d'apoplexie foudroyante, comme étaient morts presque tous ceux de sa famille depuis Louvois.

316

LA MARQUISE DE QUERRIEUX

La marquise de Querrieux, assise de profil à gauche, fait de la frivolité au milieu de son parc très abondamment pourvu de treillages verts, comme tous les parcs peints par Carmontelle. Vêtue d'une robe blanche semée de fleurettes roses, des nœuds roses à son corsage, à ses manches, autour de son cou, et jusque dans ses cheveux poudrés et frisés au petit fer, elle tient dans sa main droite une navette rose, et, de l'index et du pouce de sa main gauche, tire le fil enroulé sur cette navette. Un sac, rose aussi, est posé sur ses genoux... On lit, au revers de ce dessin : « Mme la marquise de Quirieux (Querrieux). On disait de cette dame qu'elle était aussi aimable que belle ». Cet éloge se trouve presque justifié par le portrait que Carmontelle a signé et daté (« Carmontelle, 1763 ») comme pour se donner, de sa propre main, un *satisfecit*... Louise-Alexandrine Le Fournier, fille du marquis de Wargemont, capitaine-sous-lieutenant des gendarmes de la Garde, et de Bonne-Gabrielle de Saint-Chamans, avait épousé, en février 1756, Raphaël-Jean-Baptiste de Gaudechart, marquis de Querrieux. Le frère de Mme de Querrieux, marquis de Wargemont après la mort de son père, épousa Mlle Taboureau d'Orval (voir plus haut, n° 307).

317

LA COMTESSE DE ROCHECHOUART

La comtesse de Rochechouart, assise de profil à gauche dans un confortable fauteuil, tient sur ses genoux et dans ses bras trois charmants petits *kings-carls*, qui ont l'air d'être là comme chez eux. Sur sa robe couleur vert-d'eau courent une quantité de fleurettes roses. Des nœuds roses sont attachés

à l'extrémité de ses manches garnies de dentelles. La même note rose se retrouve dans les bouillonnés de dentelle qui lui servent de collier, et jusque dans le toquet qui couronne ses cheveux poudrés et relevés à la mode de 1759. Rose, enfin, est sa chaussure, que découvre la jupe. Mme de Rochechouart, de physionomie heureuse et enjouée, semble pénétrée du bonheur de vivre. Ses chiens, de leur côté, ont l'air de trouver qu'il fait bon d'être avec elle. Tout porte à croire, d'après ce portrait, qu'elle avait le don de se faire aimer... Marie-Françoise de Conflans d'Armentières avait épousé, le 13 décembre 1728, François-Charles de Rochechouart de Clermont, comte de Rochechouart, lieutenant-général en 1748 et gouverneur de l'Orléanais. Nommée dame de la Dauphine en 1744, la comtesse mourut en 1764.

318

LA VICOMTESSE DE ROCHECHOUART

Autant la comtesse semble prendre la vie pour ce qu'elle est et s'en accommoder sans chercher au delà, autant la vicomtesse est comme absorbée dans le rêve. La première est plaisante, sans être précisément belle; la seconde est belle, sans être absolument plaisante. Habillée d'une robe blanche semée de fleurettes bleues et agrémentée de nœuds jaunes au bas des manches et sur le devant du corsage, la vicomtesse de Rochechouart est assise et enfoncée dans un grand fauteuil recouvert de velours frappé rouge, la tête appuyée sur sa main droite, le bras reposant sur le bras du fauteuil. Son visage, de trois quarts plein à gauche, presque de face, est très haut monté de ton; les traits en sont fouillés et rendus avec un rare bonheur d'expression dans ce qu'ils ont de volontaire et de décidé. Autour de la vicomtesse, les verdures d'un parc. 1759. On regrette, en regardant cette peinture, que Carmontelle ne se soit pas plus souvent départi des éternels profils qu'il avait adoptés pour ses portraits... Marie Geslin de Trémargat était la seconde femme de François de Rochechouart du Bâtiment, vicomte de Rochechouart-Pontville.

319

LA VICOMTESSE DE ROCHECHOUART

Cette vicomtesse de Rochechouart est la belle-fille de la précédente. Tout habillée d'un rose presque rouge, elle est assise de profil à gauche et joue de la guitare. Et tels sont la grâce de sa tête, la finesse de ses traits, le charme de son sourire, la rare élégance de toute sa personne, que tout semble en elle mélodieux et chantant. Les verdures rafraîchissantes d'un parc, ainsi que la luxuriante architecture du pavillon d'habitation si bien placé au milieu de ses ombrages, complètent l'harmonie de cette peinture, qui porte la date de 1760... Marie-Victoire Boucher, fille du trésorier-général des colonies françaises de l'Amérique, avait épousé, en 1757, François-Louis-Marie de Rochechouart-du Bâtiment, vicomte de Rochechouart-Pontville, cornette de la première compagnie des Mousquetaires, qui mourut en 1778. Elle fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, et monta sur l'échafaud, le 22 avril 1794, en compagnie de Lamoignon de Malesherbes, de la duchesse du Châtelet et de la duchesse de Gramont.

320

LA COMTESSE DE ROMANET

La comtesse de Romanet, femme du lieutenant-de-roi de Sarrelouis, aisée dans sa pose, de tournure élégante, portant bien la toilette, est jeune encore et jolie dans ce portrait. Assise de profil à gauche, elle fait de la frivolité, tirant de sa main gauche le fil enroulé autour de la navette qu'elle tient de sa main droite. Le visage, les mains et la gorge sont peints; les cheveux blonds, coiffés d'une barbe de dentelle noire, le sont aussi. La robe, à double jupe et à volants ruchés, est dessinée au crayon noir, auquel Carmontelle, à force d'habileté, donne presque de la couleur. 1758.

321

Mme RONDÉ

Mme Rondé, tout habillée de noir, assise de profil à gauche en vue d'une charmille, tient de sa main gauche un bouquet d'iris jaunes dont elle s'apprête à respirer le parfum. Elle est âgée déjà et fort envahie par l'embonpoint. Sous ses cheveux blancs coiffés d'une fanchon de velours noir, son visage, rubiconnant et orné d'un double menton, n'a rien que de vulgaire. Mais sa physionomie respire la loyauté et aussi la bonté. Ce portrait ne porte pas de date. Comme Mme Rondé n'a aucune prétention à la mode, il n'y a rien ni dans sa toilette ni dans sa coiffure qui puisse renseigner à cet égard. « Mme Rondé, dit M. de Lédans, est celle qui était toujours sur sa première cave. Nous n'avons fait qu'entrevoir, et sur le retour, cette brave, bonne et honnête bourgeoise qui, soit qu'elle fût sur sa première cave ou non, avait la réputation de jouer plus noblement et plus loyalement que beaucoup de grandes dames que je sais. Mais chut! » (Lédans, 189). — M. Rondé était commissaire des guerres et attaché au corps des Mousquetaires à Paris.

322

LA COMTESSE DE RUMAIN,

LA COMTESSE DE POLIGNAC, SA FILLE AINÉE, ET Mlle DE RUMAIN, SA SECONDE FILLE

Constance-Simonne-Flore-Gabrielle Rouault, fille du marquis de Gamaches, née en 1725, avait épousé en 1746 Charles-Yves Le Vicomte, comte de Rumain. Sa fille aînée, Constance-Gabrielle-Bonne de Rumain, dame d'honneur de la duchesse de Chartres, avait épousé, le 23 avril 1767, Louis-Alexandre, comte de Polignac, né en 1742, capitaine de cavalerie, mort le 14 juillet 1768. C'est donc probablement au printemps de 1768 que Carmontelle a peint ces portraits. Quant à la cadette, sa mère « avait voulu la marier à Castéra, lequel n'épousa point, et paya le dédit du picotin de

LA COMTESSE DE RUMAIN

LA COMTESSE DE POLIGNAC

SA FILLE AINÉE

MADEMOISELLE DE RUMAIN

SA SECONDE FILLE

diamants qu'il avait donné d'avance comme présent de noces » (Lédans, 387, 388, 389); elle épousa, le 14 mai 1771, le marquis d'Usson-Bonac, colonel aux Grenadiers de France. Telles sont les trois figures que Carmontelle a réunies dans un même tableau, chacune bien à sa place, avec la pose, le geste et l'expression qui lui conviennent.

Dans la chambre d'un palais qui prend jour sur un parc par une baie largement ouverte, Mlle de Rumain, habillée de gris, est assise de profil à droite devant son clavecin. Vis-à-vis d'elle, sa sœur aînée, la comtesse de Polignac, vêtue d'une robe blanche à raies roses et vertes, travaille, assise de profil à gauche, à un ouvrage de tapisserie fixé sur un tambour qu'elle porte sur ses genoux, et, se détournant de cet ouvrage, regarde la jeune virtuose avec une admirative attention. La comtesse de Rumain, enfin, tout habillée de blanc, se tient debout derrière la plus jeune de ses filles, en se penchant vers elle comme pour mieux l'entendre. Toutes trois sont coiffées de barbes de dentelle blanche, qui couronnent des cheveux frisés et poudrés, déjà un peu haut montés sur la tête, mais sans exagération notable encore... Mme de Rumain, née en 1725, a quarante-trois ans sur ce portrait, qui est daté de 1768 Elle est belle encore, élégante et d'une taille élancée, portant haut sans affectation de hauteur, aimable et l'air ravi en écoutant sa fille... Mme de Polignac, de son côté, est dans la fleur de son âge. A vingt et un ans, elle est déjà mère d'une fille (1), et bientôt elle sera veuve. « Aimable et bonne, elle n'était pas jolie; mais l'extrême petitesse de sa taille, un pied imperceptible, de petites mains charmantes, une physionomie agréable et quelque chose d'enfantin dans ses manières, donnaient à toute sa personne de la grâce et de la gentillesse » (Mme de Genlis, *Mémoires*)... Quant à Mlle de Rumain, elle semble intelligente, mais n'est pas jolie. Telle qu'on la voit ici, on comprend le désistement de M. de Castéra... La réunion de ces trois portraits forme un charmant tableau, fort bien composé.

(1) Cette enfant, qui n'avait que trois mois à la mort de son père, épousa en 1786 Louis-Joseph-Jean-Baptiste de La Boissière, comte de Chambors. De ce mariage naquit une fille unique, Caroline, qui, devenue comtesse Héracle de Polignac, est l'aïeule maternelle des Sainte-Aldegonde d'aujourd'hui; elle mourut le 14 juillet 1864.

323

Mme DE SAINT-AMARANT

Le portrait de Mme de Saint-Amarant (1) n'est pas daté. D'après la coiffure, on serait tenté de mettre une date voisine de 1785. Mme de Saint-Amarant était née en 1751. Elle avait trente-quatre ans en 1785, et quarante-deux ans quand elle fut guillotinée. Sa beauté, dont elle n'avait pas été ménagère, était très fatiguée déjà. C'est ce que montre Carmontelle. Mme de Saint-Amarant est debout de profil à gauche, habillée d'une robe blanche agrémentée de rayures roses sur le devant du corsage et au bas de la jupe, qui découvre des pieds coquettement chaussés de rose aussi. Un pardessus rose, élégamment coupé, complète cette toilette. Comme coiffure, un bonnet de dentelle à rubans roses huché sur des cheveux blonds très haut montés au-dessus de la tête. Ainsi parée, Mme de Saint-Amarant s'appuie de son bras droit sur une balustrade de pierre placée devant elle, à l'ombre des grands bois... « Mme de Saint-Amarant, fille naturelle, dit-on, du marquis de Saint-Simon, s'était mariée au sieur de Saint-Amarant, fils du fermier-général de ce nom... Ayant fait scission complète avec son indigne mari, elle nous donna, de concert avec le maître des requêtes Hocquart, cette céleste créature qui fit courir tout Paris au Ranelagh du Bois de Boulogne en 1789, pour lui voir danser la valse avec les grâces enchanteresses et cette légèreté admirable qui lui méritèrent le nom de Terpsichore. Mme de Saint-Amarant eut aussi un gentil petit garçon avec le même Hocquart, bien qu'il ait plu au

(1) Jeanne-Françoise-Louise Demier, mariée au fils du fermier-général Saint-Amarant... Après avoir demandé au tribunal révolutionnaire et obtenu de lui la tête de Mme de Saint-Amarant, ainsi que celles de sa fille et de son fils, Fouquier-Tinville s'écria : « Dussé-je manquer mon dîner, je veux les voir à l'échafaud ». Si la mère avait été belle, la fille la surpassait de beaucoup encore en beauté. « Beauté unique », disent les mémoires du temps, Charlotte-Rose-Émilie de Saint-Amarant, mariée à Charles-Marie-Antoine de Sartine, avait dix-neuf ans lorsqu'elle fut guillotinée. « La nature s'était plu à la parer de tous ses dons », dit un contemporain. Mme de Saint-Amarant, sa fille et son gendre M. et Mme de Sartine, et son fils Louis, âgé de dix-sept ans, périrent sur le même échafaud, le 29 prairial an II.

public d'en faire les honneurs au vicomte de Pons. Quoi qu'il en soit de ces paternités équivoques, la mère et les deux charmants enfants furent sacrifiés à la rage de Robespierre dans le fort de la Terreur. On a fait une histoire (que je crois apocryphe) des motifs qui portèrent le monstre d'Arras à commettre cet assassinat en masse, dans lequel furent compris et confondus soixante inconnus, qu'on revêtit de chemises rouges, comme complices d'un crime qui n'avait été ni commis ni même conçu, et quoique aucun d'eux ne se connût. Le jeune fils de l'ancien lieutenant de police Sartine se trouva englobé dans la proscription comme gendre de Mme de Saint-Amarant. Ils allèrent tous à la mort avec un courage héroïque » (Lédans, 319). Il faut se découvrir devant eux.

324

LA COMTESSE SAPIEHA

Les Sapieha étaient Polonais. Un prince Sapieha vint s'établir en France sous le règne de Louis XIV... Assise de profil à gauche et tout habillée de blanc, la comtesse Sapieha, jeune et jolie, de tournure élégante, tient dans sa main droite un livre fermé. Aux manches et autour du cou, des rubans d'un rose vif rehaussent le blanc de la robe, qui est simplement indiquée au crayon noir, mais avec une telle habileté qu'on ne peut se méprendre sur la couleur du vêtement. Des guirlandes de fleurettes, roses aussi, s'enroulent dans les cheveux annelés et poudrés, tels qu'on les portait vers 1765. Pour fond, les verdures d'un parc.

325

Mme DE SÉNAC

Richard de Lédans a écrit au revers de ce portrait : « Mme de Sénac, femme de l'aveugle qui nous donnait à sa maison de Villiers-la-Garenne de si bons et si scandaleux soupers. Elle était belle-sœur de la respectable Mme de Millian (Meilhan).... ». Jean-Baptiste Sénac, premier médecin

de Louis XV, avait eu deux fils. L'aîné, Gabriel, est connu dans la littérature sous le nom de Sénac de Meilhan; il fut intendant des provinces d'Aunis, de Provence et de Hainaut (nous décrirons son portrait sous le n° 355). Le second fut fermier-général et épousa, en 1766, la fille du payeur des rentes Baray. Il devint aveugle dans les dernières années de sa vie et mourut en 1783 (*Mémoires secrets,* 26 juin 1783).

Assise de profil à gauche au milieu d'un parc, le bras gauche relevé sur le dossier de sa chaise et la main droite posée naturellement sur le devant de sa robe, Mme de Sénac, femme du fermier-général, est une jeune et jolie femme, de tournure élégante et de physionomie fort agréable. Ses cheveux poudrés, dont les frisures sont relevées en haut du front et de chaque côté des tempes, montent en s'étageant pour se nouer au sommet de la tête. Sa robe rose décolletée, dont les manches garnies de dentelles découvrent les avant-bras, est à l'avenant de la coiffure ; pourvue, sur le devant de la poitrine, d'un devantier blanc garni de nœuds en rubans roses, elle est coupée de quilles blanches longitudinales ruchées de blanc et de rose de chaque côté de la jupe, et de volants également ruchés au bas de cette même jupe... Ainsi présentée par Carmontelle, la séduisante femme qu'était Mme de Sénac répond au portrait de l'histoire. La nature en avait fait une honnête femme, le monde où la jeta son mariage en fit presque forcément autre chose. « Cette jeune et charmante femme, que son caractère, son éducation et même son tempérament portaient tout naturellement à la sagesse, ne put échapper au danger du mauvais exemple que son crapuleux mari mettait continuellement sous ses yeux. Sans cesse entouré de filles d'opéra et de jeunes libertins de son espèce, il poussait le cynisme jusqu'à vouloir que sa jeune épouse s'associât aux orgies dégoûtantes qui se répétaient trois fois la semaine dans sa maison de Villiers. On conçoit combien une jeune personne bien élevée et heureusement née dut être révoltée d'une aussi infâme conduite. Elle prit son mari en dégoût et en haine. Les corrupteurs, qui étaient aux aguets, surent profiter de ces dispositions. Un prince du sang, jeune encore, mit le siège devant la place, et l'on se doute bien

qu'elle ne tarda pas à battre la chamade. Mme de Sénac ne fut pas plutôt proclamée à la face d'Israël la sultane favorite de M. le comte de la Marche, que notre mauvais sujet de mari prit la mouche. Il voulut réclamer ses droits, qu'il avait si légitimement perdus. L'Altesse lui fit dire de se taire, et le public lui rit au nez » (Lédans, 391). Mme de Sénac, malgré les écarts de sa vie, était donc digne d'intérêt. C'est ce que prouve ce qu'il y a d'honnête et de décent dans le portrait de Carmontelle.

326

LA BARONNE DE TALLEYRAND

La baronne de Talleyrand, vêtue d'une robe blanche lamée de jaune et fleurie de rose, est assise devant son pupitre à musique, sur lequel est placée une partition grande ouverte, qu'elle lit avec attention, et dont, de sa main droite, elle tourne les feuillets. Sur sa gorge et ses manches foisonnent des dentelles blanches. Une barbe de dentelle, blanche aussi, couronne ses cheveux poudrés, dont l'arrangement donne à peu près la date de 1765. Mme de Talleyrand, jeune encore dans ce portrait, n'a rien d'élégant dans sa taille. Ses traits sont chiffonnés ; mais son œil est beau et le regard est intelligent. Elle comptait parmi les personnes qui, non attachées au Palais-Royal, venaient le plus souvent aux petits soupers de la duchesse de Chartres. « Elle avait de la gentillesse dans la taille et quelque chose de vieillot dans le visage ; ses manières et son ton manquaient de noblesse, mais elle a eu une conduite irréprochable : bonne épouse et bonne mère. Le baron était d'une très belle figure, mais il était lourd dans la conversation et peu aimable » (Mme de Genlis, *Mémoires*)... Louise-Fidèle Durand de Saint-Eugène-Montigny, nièce de Calonne, avait épousé en 1738 Louis-Anne-Marie, baron de Talleyrand, qui fut maréchal-de-camp en 1781, ambassadeur à Naples en 1788, et mourut en 1799. Le baron de Talleyrand, et son frère le chevalier, dont nous décrirons plus loin le portrait (n° 356), étaient les oncles du célèbre prince de Talleyrand.

327

LA COMTESSE DE THÉLIS

Mme de Thélis, tout habillée de noir avec un plastron blanc qui couvre sa gorge et enserre son cou, est assise de profil à gauche devant une table volante où reposent ses mains, dans lesquelles elle tient un livre ouvert. Sa chevelure, d'une ampleur exagérée, fait plus que doubler le volume de sa tête. Ses traits, avec quelque chose d'hommasse et de presque masculin, sont d'une belle correction, et il y a de l'intelligence dans sa physionomie... « M. le comte de Thélis, capitaine aux Gardes françaises, excellent patriote, rempli de bonnes vues et de lumières, a imaginé un *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfants de la campagne,* dans lequel il se propose de suppléer aux corvées... » (*Mémoires secrets,* 20 mai 1779). Il reçut l'autorisation de créer une *École nationale* qui fut installée à Vaugirard; les premiers résultats furent bons, mais l'œuvre périclita faute d'être soutenue; quand l'engouement qui s'attache à toute nouveauté fut passé, l'argent manqua, et le comte de Thélis dut licencier ses élèves.

328

Mme TIMOTHÉE

Assise de profil à gauche et vêtue d'une robe violette enrichie de dentelles, Mme Timothée tient de ses deux mains un éventail fermé sur ses genoux. A ses manches, autour de son cou et jusque dans les frisures de ses cheveux poudrés, des nœuds de rubans jaunes, et à ses pieds des chaussures jaunes aussi. Mme Timothée est jeune et semble n'avoir pas froid aux yeux. 1759. Coiffure répondant à cette date.

329

Mme TRONCHIN-LABAT

Nabote, petite, et de physionomie fort ingrate, Mme Tronchin-Labat, assise

de profil à gauche, est maladroitement engoncée dans une robe blanche, dont le corsage est agrémenté d'un bouquet de fleurs. Est-elle vieille déjà ou jeune encore? On ne sait. Ses cheveux poudrés, surmontés d'un linge blanc qui pourrait bien être un bonnet, sont gauchement coiffés à la mode de 1782, date de ce portrait. Elle tient de sa main gauche un éventail fermé, et pose sa main droite sur un divan placé devant elle. Ce portrait est fort habilement peint... Les Tronchin de Genève étaient légion et formaient plusieurs branches. Mme Tronchin, née Labat, femme de Jean-Armand Tronchin, résident de Genève près de Louis XVI, n'avait qu'une parenté fort éloignée avec le célèbre médecin. La baronne d'Oberkirch la connut à Paris au mois de mars 1786 : « Nous allâmes aux Italiens avec Mme Tronchin. Ce n'était point la veuve du célèbre médecin, petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Ce n'était pas non plus la femme de M. Tronchin, riche fermier-général, qui a, rue d'Antin, un hôtel superbe. C'était la femme d'un envoyé de Genève à Paris, pleine d'esprit, fort bonne, mais cousue de ridicules. Elle avait peur de tout, surtout du tonnerre, des araignées et des lapins; pourquoi des lapins, je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'elle ne les supportait pas, même en peinture; à peine en écoutait-elle le nom sans pâlir. Elle nous amusait beaucoup, et ne s'en tourmentait guère » (Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*). De son côté, M. de Lédans ne ménage pas Mme Tronchin-Labat, « petite bourgeoise pétrie de ridicules, se donnant le titre de margrave, ne voyant que des gens de qualité qui se moquaient d'elle et n'en parlaient que comme d'une extravagante... Elle a un frère bien plus sot qu'elle ; il s'est fait longtemps appeler baron de Grandcour par ses gens, tandis que les loustics du pays de Vaud ne lui donnaient que le sobriquet de marquis *Toulipano*. Maintenant il est comte de je ne sais où, et fait jabot quand les loueurs de chaises de Coblentz lui prodiguent ce titre-là en lui tirant la langue, ce que le comte-baron ne voit pas, attendu qu'il a la vue très basse, et même l'oreille un peu dure lorsqu'il force un honnête homme à lui dire qu'il est un sot » (Lédans, 433).

330

Mme DE VALCOURT

« Mme de Valcourt, bourgeoise de Paris, très respectable mère de famille, dont il reste plusieurs filles, dignes à tous égards de leur mère » (Lédans, 27). M. de Valcourt était maître d'hôtel du Roi et maître des Comptes... Assise de profil à gauche, Mme de Valcourt fait de la frivolité. Sur sa robe décolletée, elle a jeté une pèlerine qui cache ses épaules et découvre le haut de sa poitrine. Elle est de tournure élégante, blonde, jeune, jolie, avec de l'esprit et de la bonté dans la physionomie. La tête seule est peinte. Le reste de la figure est dessiné avec esprit au crayon noir. 1758.

331

LA COMTESSE DE VALENTINOIS

Marie-Christine-Chrétienne de Rouvroy de Saint-Simon, née le 7 mai 1728, épousa, le 10 décembre 1749, Charles-Maurice Grimaldi, comte de Valentinois (cinquième fils de Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, qui avait été substitué aux nom et armes de Grimaldi en épousant la fille et héritière d'Antoine Grimaldi, prince souverain de Monaco et duc de Valentinois). Grande d'Espagne par la mort du duc de Ruffec son oncle, la comtesse de Valentinois fut nommée dame de Mesdames en 1762, puis dame de compagnie de Madame, et mourut à Paris en juillet 1774. Elle était tante de Mme de Monaco, qui, après une longue liaison avec le prince de Condé, l'épousa en Angleterre.

Assise de profil à droite, adossée à son palais et en vue de son parc, la comtesse de Valentinois, habillée de blanc, et jeune encore dans ce portrait, tient sur ses genoux un petit épagneul blanc et feu. Une barbe de dentelle est posée sur ses cheveux, annelés et poudrés à la mode de 1765

environ. La tête seule est peinte, et elle est loin d'être belle. Le reste de la figure est dessiné au crayon noir. Le fauteuil et le fond sont peints aussi.

332

Mme DE VANNES

Mme de Vannes est assise, de profil à gauche, au milieu d'un parc, au fond duquel on aperçoit le temple de l'Amour, toujours le même. Habillée d'une robe blanche rayée de bleu, munie d'une ceinture rose qui enserre la taille et de nœuds de rubans roses qui garnissent les manches, elle appuie son bras gauche au dossier de sa chaise, et tient de sa main droite un livre relié de bleu posé sur ses genoux. Un ruban du même rose se retrouve dans le bonnet qui coiffe les cheveux poudrés, massivement arrangés. Mme de Vannes est âgée dans ce portrait, postérieur sans doute à 1780, et ses traits se sont accentués à l'excès, sans avoir perdu, toutefois, leur caractère.

333

LA COMTESSE DE VAREILLES

Radegonde de Marcillac, mariée depuis 1731 à Jean-Marie de La Broue, comte de Vareilles, maréchal-de-camp, est assise sur un fond de campagne, la tête de profil et le corps de trois-quarts à gauche. Vêtue d'une robe décolletée en soie d'un rose violâtre, brochée de guirlandes blanches au milieu desquelles des fleurs sont à profusion répandues, elle a ramené l'une sur l'autre ses deux mains devant elle. Un collier de diamants fixés sur un velours noir entoure son cou. A ce collier de brillants succède un collier de roses blanches, qui descend jusque sur la gorge. D'autres fleurs tombent de ses cheveux poudrés et se répandent sur ses épaules, tandis que du sommet de sa tête surgit une légère aigrette noire. Mme de Vareilles, jeune encore en dépit de son âge, charmante et le sachant bien, trône avec importance dans cette toilette diamantée tout autant que fleurie. Daté de 1758.

334

Mme DE VAUDONCOURT

Assise de profil à droite dans un parc entouré de treillages, Mme de Vaudoncourt, vêtue d'une robe verte décorée de bandes violettes bordées de blanc, tient sur ses genoux un épagneul blanc. A son cou, des rubans violets arrangés en collier. Sur ses cheveux poudrés et coiffés à la mode de 1763, une couronne de dentelles blanches, également entremêlée de rubans violets. Jeune et fort jolie, Mme de Vaudoncourt a fourni à Carmontelle l'occasion de peindre un charmant portrait. Daté de 1763... On lit dans les *Mémoires secrets* (27 juillet 1771) : « C'est une Mme de Vaudoncourt qui a fait élever à ses frais le monument de M. de Chevert à Saint-Eustache. Cette dame vivait depuis longtemps avec lui dans l'union la plus intime et la plus respectable; elle faisait la consolation de sa vieillesse, et il l'avait instituée sa légataire universelle, d'où il résultait un bien-être d'environ 25,000 livres de rente. Mais elle n'a pu voir achever le monument et elle n'a pas survécu longtemps à la perte de son bienfaiteur ».

335

LA COMTESSE DE VAUBAN

Debout et de profil à gauche au milieu d'un parc, la comtesse de Vauban continue à cueillir de sa main droite des roses, dont elle a déjà fait un bouquet, qu'elle tient de sa main gauche. Sa robe, à double jupe et à volants, garnie de mousseline blanche, est d'un ton qui oscille entre le rose et le jaune. Attaché sur la poitrine en haut du corsage, un nœud de rubans d'un bleu clair. Pour coiffure, des cheveux poudrés formant sur la tête un volumineux édifice, au sommet duquel une guirlande d'églantines s'enroule autour d'une longue et large barbe de dentelle blanche. En 1776, date de ce portrait, Mme de Vauban est jeune et sa beauté bat son plein. Elle a de l'élé-

LA COMTESSE DE VAUBAN

gance dans la taille, de la finesse et de l'esprit dans les traits, de la distinction dans toute sa personne. Sa coiffure, même dans ce qu'elle a d'extravagant, ne lui messied pas... Il n'y avait qu'un an (20 juin 1775) qu'Henriette de Puget de Barbantane, fille du marquis de Barbantane, et sœur de la comtesse d'Hunolstein dont nous avons décrit le portrait sous le n° 263, avait épousé Jacques-Anne-Joseph Le Prestre, comte de Vauban, sous-lieutenant de gendarmerie et chambellan du duc d'Orléans.

336

LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Mme de Vaudreuil, assise de profil à gauche, joue de la guitare et semble, en s'écoutant, trouver que tout est bien. Une mouche, coquettement posée au coin de son œil, avive son teint. Sa robe blanche, fleurie de roses et garnie de bandes vertes, l'habille dans la perfection, et la fanchon qui la coiffe lui sied à ravir. Bien qu'approchant la quarantaine, elle paraît jeune encore et assez jolie, mais satisfaite d'elle-même jusqu'à faire douter de son esprit (1). 1759... Louise-Thérèse Fleury de La Gorgendière avait épousé, en 1733, François-Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, septième fils de

(1) Ce que dit M. de Lédans ne donne pas une haute idée de la dame. « Mme Rigaud de Vaudreuil étant venue se fixer à Paris après son veuvage, son frère (Fleury de La Gorgendière), riche habitant de Saint-Domingue, lui confia sa fille unique, qu'il faisait élever avec le plus grand soin dans le meilleur couvent de Paris. La tante, qui était sans esprit et, par suite, avait beaucoup de vanité, sacrifia sa charmante nièce à la sotte fantaisie de lui donner un grand nom. Elle la maria (8 novembre 1772), malgré nos conseils et les constants efforts que nous opposâmes à la ligue intéressée qui avait couché en joue la dot de l'intéressante et riche héritière, au souverainement ridicule vicomte de Choiseul-Meuze, qui depuis dix ans traînait sa nullité dans les foyers de l'Opéra et de la Comédie italienne. Sa vieille bête de tante, qui, dans le fond, était la meilleure femme du monde, ne tarda pas à se dégriser. Les vapeurs de la fleur d'oranger, de la poudre à la maréchale, et surtout des vingt billettes qui décorent l'écu des Choiseul et qui lui étaient montées à la tête, se dissipèrent; elle vit à nud la marionnette masquée, prévit les malheurs de sa nièce adorée, et mourut de chagrin. La victime a bu dans le calice de la honte et des regrets un peu plus longtemps, après avoir épuisé jusqu'à la lie tous les déboires de cette triste alliance. Maltraitée, ruinée, flétrie par son époux, elle s'en sépara enfin, et la mort n'a mis un terme à ses misères que depuis quelques années, au retour de son émigration » (Lédans, 59).

Philippe de Rigaud de Vaudreuil qui mourut gouverneur du Canada en 1725. François-Pierre était gouverneur de Montréal; son aîné, Pierre, était gouverneur du Canada, et signa la capitulation qui nous fit perdre cette riche colonie (1760); les deux frères, tous deux marquis de Vaudreuil, rentrèrent ensuite en France. L'aîné n'était pas marié.

337

LA MARQUISE DE VAUDREUIL

Carmontelle vient de nous montrer Mme de Vaudreuil au plein de sa beauté; il nous la présente maintenant au plein de son veuvage, sur le retour déjà, toujours assise de profil à gauche, toujours pourvue de la même mouche au coin de l'œil gauche, toujours habillée d'une robe blanche semée de fleurs, et coiffée maintenant d'une barbe de dentelle blanche sur des cheveux désormais grisonnants. Elle ne joue plus de la guitare, elle fait de la frivolité. Douze à quinze ans ont passé sans doute entre ces deux portraits. M. de Lédans nous a dit de quelles fautes et de quels désespoirs ils avaient été remplis. Mme de Vaudreuil a beaucoup vieilli. Les traits cependant, sous les empâtements qu'amène l'embonpoint, se retrouvent avec quelque chose encore de leur finesse d'autrefois; la physionomie seulement est devenue maussade et presque dure, mais sans rien de méchant. On se rappelle alors les fautes qu'une sotte vanité a fait commettre à la malheureuse femme, et l'on a, devant ce portrait, comme la vision des chagrins, des remords et du désespoir qui ont dû s'ensuivre.

338

LA VICOMTESSE DE VAUDREUIL

Louise-Thérèse Le Clerc de Fleurigny, née le 4 octobre 1734, avait épousé, le 4 janvier 1759, Jean de Rigaud, vicomte de Vaudreuil, frère des deux marquis de Vaudreuil, lieutenant-général des armées du Roi, alors âgé

de soixante-quatre ans, mort en 1780. Elle était donc la belle-sœur de la marquise de Vaudreuil dont nous venons de parler, et la tante du comte de Vaudreuil, l'ami du comte d'Artois, dont nous avons décrit les portraits sous les nos 202 et 203... Assise de trois-quarts à gauche et habillée d'une robe vert d'eau semée de fleurs rouges, elle tient un livre ouvert, dont elle interrompt la lecture pour montrer ses beaux yeux. Des nœuds de rubans du même rouge que les fleurs de la robe garnissent le devant du corsage, décolleté en carré. Sur les cheveux frisés et poudrés, de petites fleurs toujours du même rouge, dont quelques-unes tombent en cascade du sommet de la tête jusque sur les épaules. La vicomtesse de Vaudreuil est jeune et charmante dans ce portrait, qui doit avoir été fait de 1760 à 1765.

339

Mme DE VAUX

Assise de profil à gauche au bas d'un escalier monumental qui accède à la terrasse qui domine son parc, Mme de Vaux est vêtue d'une robe verte décolletée, qui forme une belle opposition de couleurs avec le rouge du fauteuil. Les manches sont garnies de dentelles, et les souliers que découvre la jupe sont blancs. Mme de Vaux tient, sur ses genoux, de sa main gauche un éventail blanc, et de sa main droite un sac recouvert d'un filet rose, où elle a mis sans doute sa frivolité. Ses cheveux annelés et poudrés, couronnés d'un toquet de dentelle blanche, donnent, pour son portrait, une date voisine de 1760. Mme de Vaux est jeune et ne manque pas d'une certaine beauté; mais elle semble petite et un peu ramassée dans sa taille.

340

LA COMTESSE DE VÉZINS

Mme de Vézins est une femme âgée, qui se console de vieillir en faisant des patiences. Elle a été belle, et elle en garde de bons restes. L'embon-

point, d'ailleurs, l'a envahie, et sa vie est nécessairement sédentaire. Assise de profil à gauche devant une table recouverte d'un tapis vert sur lequel elle a étalé ses cartes, elle est vêtue d'une robe d'un jaune cru et d'une pèlerine de dentelle noire, à laquelle tient un capuchon de soie noire. Un bonnet de dentelle blanche est posé sur ses cheveux gris. Malgré son âge, Mme de Vézins a mis un paquet de rouge au plein de sa joue et une grosse mouche noire — une *assassine* — au coin de son œil gauche. Donc, elle veut plaire encore. Date probable, 1767. Il y avait longtemps déjà que Claudine-Marie de Lastic-Saint-Jal avait épousé François de Levezou, comte de Vézins, mestre-de-camp de cavalerie, sous-lieutenant des Gardes du corps du Roi.

341

Mme DE VILLAUMONT ET Mme D'ESCOURS

Ces deux dames (1), « très jolies femmes, douées de tous les talents », dit Lédans, sont assises vis-à-vis l'une de l'autre devant le péristyle d'un château entouré d'un beau parc. Élégantes, jeunes et jolies toutes deux, on ne sait laquelle est Mme de Villaumont, et laquelle est Mme d'Escours. Celle de gauche, de trois-quarts à droite, joue de la guitare. Celle de droite, de profil à gauche, brode au tambour. La première est habillée d'une robe jaune décolletée, garnie de guirlandes de fleurs d'un rouge vif. La seconde est vêtue d'une robe grise, moins voyante et plus calme, ornée d'une garniture bleue. Toutes les deux sont coiffées à la mode de 1760 environ. L'une de ces deux femmes est mariée déjà en secondes noces, puisque, après s'être appelée Mme Préaudeau, du nom de son premier mari, elle s'appelle, sur ce

(1) Mme de Villaumont, née Goulart, avait épousé en premières noces Claude-Jean-Baptiste Préaudeau, neveu du fermier-général Bouret. Devenue veuve, elle se remaria avec son oncle par alliance, Augustin Bouret de Villaumont, frère cadet du fermier-général. Ayant encore perdu ce second mari, elle épousa en troisièmes noces Pierre-Isaac Peyre... Collet la donne comme une des plus belles et des plus bêtes créatures que Dieu fit. — Sur Mme d'Escours, on ne sait rien. Peut-être tient-elle au d'Escours qui fut cité comme témoin dans le procès de Mme du Barry, et qui, traduit lui-même ensuite devant le tribunal révolutionnaire, monta sur l'échafaud le 11 décembre 1793.

portrait, Mme de Villaumont. Cela ne l'empêche pas d'être encore jeune et jolie, et peut-être de s'acheminer gaiement vers un troisième mariage.

342

Mme DE VILLENEUVE

Très maigre et d'une taille qui n'en finit pas, Mme de Villeneuve, déjà sur le retour, est assise de profil à gauche, droite, raide et comme empalée sur son fauteuil. Sa robe blanche, dont les manches sont garnies de dentelles, est semée de fleurs. Des rubans roses bouillonnés autour du cou lui forment un chaud collier. Les cordons de son sac sont passés à son bras gauche, et de sa main gauche elle tient ouverte une tabatière, dans laquelle, de l'index et du pouce de sa main droite, elle prend une prise de tabac. Un bouquet de petites fleurs rouges est posé au sommet de sa tête, dont la coiffure très plate conviendrait presque à un homme aussi bien qu'à une femme. 1759... Gabrielle-Suzanne Barbot, dame de Gaalon de Villeneuve, avait des prétentions littéraires. Raynal l'arrange de belle manière : « Une certaine Mme de Villeneuve, qui jusqu'ici n'avait fait qu'arranger les comptes de M. de Crébillon le père, avec lequel elle vit et dont elle est une manière d'intendant, a voulu être auteur, comme bien d'autres. Elle donna, l'année dernière, un roman intitulé *la Jardinière de Vincennes,* en cinq volumes, dont on n'entendit pas parler. Elle vient d'en donner un autre sous le titre du *Juge prévenu.* Il ne mérite pas même qu'on en donne l'idée : des événements sans préparation et sans vraisemblance, les détails les plus communs, point de caractères et de sentiments, et le style le plus plat, le plus lâche et le plus incorrect, voilà ce que j'y ai trouvé » (*Nouvelles littéraires*, 20 juillet 1754). Et, onze ans plus tard, Grimm écrit à son tour : « On vient de réimprimer les *Contes* de Mme de Villeneuve, en cinq parties qui seront suivies de plusieurs autres ; cela est d'une belle insipidité, et d'un vide à exténuer le lecteur le plus intrépide » (*Correspondance littéraire,* novembre 1765).

343

LA MARQUISE DE VOISENON

Marguerite-Pauline Bombarde de Beaulieu avait épousé Louis-Victor Fuzée, marquis de Voisenon, maréchal-de-camp. Elle était la belle-sœur de l'abbé de Voisenon... Coiffée de cheveux gris négligemment arrangés et vêtue d'une robe rouge qui ressemble à une robe de chambre, la marquise de Voisenon, de profil à droite, installée dans un fauteuil, les pieds commodément posés sur un tabouret posé devant elle, tient de ses deux mains, ouvert sur ses genoux, un exemplaire des *Aphorismes* d'Hippocrate. Ce n'est pas là précisement une lecture de femme. La lectrice, cependant, paraît s'y intéresser grandement. Mme de Voisenon, qui n'est plus une jeune femme sur ce portrait et que l'embonpoint a légèrement envahie déjà, semble avoir une physionomie très ouverte sur les choses de l'esprit.

VIII

DIPLOMATES — MAGISTRATS — ADMINISTRATEURS

344

M. BAROT ET M. DE MONTICOURT

La scène se passe sur la terrasse à balustres d'un palais dominant un parc... M. Barot, secrétaire du Sceau, et M. de Monticourt, commandant des hoquetons du Garde des Sceaux, sont assis l'un vis-à-vis de l'autre de chaque côté d'une table de tric-trac. La partie bat son plein. M. Barot, de profil à droite, est tout habillé de noir, et M. de Monticourt, de profil à gauche, est vêtu de rouge. Tous deux, bien que d'âge déjà mûr, sont vigoureux encore. Leurs perruques à marteaux font partie du costume de leur charge. Chacun d'eux, d'ailleurs, a la physionomie de sa profession. Ces deux amis, qui sont des adversaires devant le tric-trac, s'observent mutuellement, tâchent réciproquement de se prendre en faute... Voilà un tableau de genre, d'une exécution sommaire, mais d'une information très juste. Après avoir vu M. Barot et M. de Monticourt dans le double portrait de Carmontelle, on devait, comme observe Grimm, les reconnaître en quelque lieu qu'on les rencontrât.

345

M. DE BLOSSAC

Debout, de profil à gauche, jeune encore, tête nue, cravaté de blanc et tout habillé de noir, M. de La Bourdonnaye de Blossac, intendant de Soissons,

tient son tricorne sous le bras gauche, et se promène au bas d'une terrasse à laquelle on monte par un escalier monumental. Ses cheveux poudrés, coiffés en longues boucles qui tombent jusqu'au milieu du dos, donnent une date postérieure à 1780.

346

L'ABBÉ CHAUVELIN

Henri-Philippe Chauvelin, abbé de Moutier-Ramey, chanoine de Notre-Dame, janséniste ardent, conseiller au parlement de Paris, né le 18 avril 1714, mort le 14 janvier 1770; se signala en 1750 dans l'affaire des immunités ecclésiastiques; fut arrêté et enfermé au mont Saint-Michel en 1753, pour avoir fait rendre par la cour du parlement, dont il faisait partie, un arrêté déclarant que la cour ne pouvait, sans manquer à son devoir, obtempérer à l'ordre du Roi qui lui avait enjoint de suspendre toutes poursuites concernant le refus des sacrements. Rentré au parlement, il se rendit célèbre par ses attaques contre les jésuites. Le 17 avril 1761, il les dénonça comme ennemis de l'État; le 8 juillet de la même année, il renouvela ses attaques, et, le 29 avril 1762, il prononça un discours demeuré fameux au sujet de la sanction pragmatique du roi d'Espagne qui les visait. Peu après, l'ordre était banni de France. Ce succès valut à l'abbé Chauvelin une grande popularité. Carmontelle fit son portrait (le portrait même qui fait partie de la collection du Musée Condé), et ce portrait fut aussitôt vulgarisé par la gravure de Lafosse. « Tout le public, écrit Bachaumont le 26 mars 1762, voit avec plaisir une ingénieuse gravure de M. de Carmontelle; c'est le portrait de M. l'abbé Chauvelin, ce redoutable écueil contre lequel sont venus se briser l'orgueil, l'astuce et la politique des jésuites. Il est représenté avec les attributs de la magistrature, tenant en main le livre des *Constitutions;* on lit au bas ce simple et magnifique éloge : *Non sibi, sed patriæ natus* ». Grimm ajoute, sur un ton plus modéré : « Le 6 de ce mois (août 1762) a été pour les jésuites de France le jour de destruction jusqu'à nouvel ordre.

Les arrêts du parlement de Paris déclarent leurs vœux nuls, la société dissoute, et perturbateur du repos public quiconque oserait en proposer le rétablissement. On a fait les deux vers suivants sur cet événement :

> Veux-tu savoir le sort de la secte perverse?
> Un boiteux l'établit, un bossu la renverse.

Pour entendre ces vers, il faut se souvenir qu'Ignace était boiteux, et savoir que M. l'abbé Chauvelin, l'arc-boutant de toute cette mémorable affaire, n'est pas l'homme de France le mieux fait. On disait de lui, l'année dernière, lorsqu'il fut nommé conseiller de grand'chambre après la mort de M. l'abbé d'Héricourt, qu'il avait grimpé à la Grand'chambre comme on dit des autres qu'ils y montent. On a gravé son portrait d'après le dessin de M. de Carmontelle, et vous jugez si ce profil a eu de la vogue depuis trois mois. Il est représenté examinant les *Constitutions des Jésuites,* édition de Prague ».

La figure de Chauvelin est celle d'un parlementaire plein d'ardeur pour les causes qu'il embrasse, et ne respire rien de la charité chrétienne d'un homme d'église. Assis de profil à gauche, il tient de ses deux mains le livre des *Constitutions*. Le personnage n'a d'un abbé que le petit rabat noir bordé de blanc attaché sous son menton. La perruque à marteaux, la robe noire et la longue pèlerine rouge, montrent le conseiller au parlement. L'expression est celle aussi d'un homme de loi, on est tenté de dire d'un homme de chicane. On sent, sous cette robe, le lutteur passionné, redoutable à ses adversaires et ne lâchant jamais sa proie. L'abbé Chauvelin n'a que quarante-huit ans en 1762, et il en paraît bien davantage. C'est qu'il n'avait jamais ménagé sa peine. La lame a ferraillé avec tant de vigueur qu'elle a déjà usé le fourreau. L'œil n'en est pas moins plein de flamme encore, l'esprit moins vaillant, la physionomie moins passionnée... Bien qu'appartenant à l'Église, l'abbé Chauvelin a joué un rôle trop important dans l'histoire politique du XVIII^e^ siècle pour que nous ne le placions pas au milieu des magistrats et des diplomates, auxquels ce chapitre est consacré.

347

LE BARON DE GLEICHEN

Le baron de Gleichen passait sa vie en France. Très lié avec le duc et la duchesse de Choiseul, qu'il avait connus à Rome pendant leur ambassade, il avait été, sur la demande du duc, nommé par le roi de Danemark son envoyé à Paris, bien qu'il fût Allemand (septembre 1763). Il avait été au service de la margrave de Bayreuth, sœur du grand Frédéric. Quand il ne fut plus employé aux affaires diplomatiques, il revint en France, et, après la disgrâce de Choiseul, il se fixa à Chanteloup, d'où il ne bougeait plus... Gleichen a laissé des mémoires intéressants et une correspondance considérable, pleine des portraits véridiques de tous les personnages qui comptaient pour quelque chose en France et à l'étranger.

Vêtu d'un costume marron sur lequel se détachent un grand cordon rouge bordé d'un liséré jaune et la plaque diamantée qui correspond sans doute à ce cordon, le baron de Gleichen se promène avec solennité au milieu de ruines artificielles fabriquées à son intention. Il est nu-tête, son tricorne sous le bras gauche, tenant dans sa main gauche une canne à pomme d'or, et dans sa main droite quelque chose de noir dont la signification nous échappe. Le baron de Gleichen est grand et maigre, avec quelque chose en lui d'étrange ou plutôt d'étranger. Il y a dans ses traits de l'esprit et dans toute sa personne une certaine distinction, qui expliquent le goût que des personnages tels que les Choiseul avaient pour lui. Quant à ses prétentions archéologiques, que dénoncent suffisamment les ruines d'un goût douteux placées par Carmontelle au fond du tableau, elles étaient peu justifiées sans doute.

348

M. ET Mme DE LA CHAPELLE ET M. DE LESSEPS

On lit au revers de ces portraits : « M. et Mme de La Chapelle et M. de Lesseps, employé aux Affaires étrangères »... M. et Mme de La Chapelle

sont assis en vis-à-vis, Monsieur de profil à droite, Madame de profil à gauche. M. de La Chapelle, âgé, mais de belle humeur encore, coiffé d'une perruque à cadenettes, habillé d'une redingote marron, d'un gilet jaune et d'une culotte noire, pose sa main gauche sur un livre que porte un pupitre placé à sa gauche, et appuie l'autre main contre une table qui se trouve à sa droite. Mme de La Chapelle, moins âgée que son mari, fait de la dentelle et travaille tout en causant. Sa robe rouge, zébrée de rayures et de fleurs blanches, est munie d'un tablier vert à bavette. Une fanchon noire, jetée sur ses cheveux, vient se nouer sous son menton. — Derrière elle se tient, debout et de profil à gauche, M. de Lesseps, jeune encore, vêtu d'un habit vert largement galonné d'or et d'une culotte verte aussi. Michel de Lesseps, né le 3 février 1729, secrétaire d'ambassade à La Haye en 1750, fut attaché en 1751 au département des Affaires étrangères, et ne quitta plus Versailles que pour de rares missions temporaires. Il avait treize frères ou sœurs; notre grand Lesseps était son petit-neveu. M. de La Chapelle, chez qui M. de Lesseps paraît être comme chez lui, était chef de bureau aux Affaires Étrangères.

349

M. DE LA LIVE

Ange-Laurent de La Live, connu sous le nom de La Live de Jully, né en 1725, fils d'un fermier-général, frère de Mme d'Houdetot et de M. de La Live d'Épinay, mari de la célèbre Mme d'Épinay, fut avocat du Roi au Châtelet, et entra de bonne heure dans la diplomatie. Après un court séjour à Genève, il fut rappelé à Paris et nommé introducteur des ambassadeurs. Les loisirs de sa charge lui permirent de donner presque tout son temps aux arts, qu'il aimait passionnément. Grâce à sa grande fortune, il se fit une importante galerie de peinture et de sculpture. Il reproduisit par la gravure un certain nombre de ses tableaux, et dans ces reproductions il montra un réel talent. Veuf en 1752 de Louise-Élisabeth Chambon, il épousa en 1762 Marie-Louise-Josèphe de Nettine.

Sous le pinceau de Carmontelle, M. de La Live est séduisant dans toute sa personne. Il a trente-cinq ans déjà, et ne paraît pas son âge. Ses traits délicats et fins gardent la fraîcheur de la jeunesse, et toute sa figure est à l'avenant. Le costume, avec ses tendres couleurs, contribue aussi à cette impression. L'habit et la culotte mauves, le gilet blanc brodé de fleurs, le blanc de la cravate qui se mêle à celui des dentelles du jabot et des manchettes, tout donne l'impression d'un printemps plutôt que d'un été. Sous de si séduisants dehors, il y avait cependant des dessous qui étaient moins beaux, s'il faut en croire Lédans, contemporain de La Live et qui l'a bien connu : « M. de La Live, introducteur des ambassadeurs, pinçait de la harpe. A la mort de sa première femme, il afficha un deuil hypocrite qui le rendit très ridicule. Il lui fit élever à Saint-Roch, à grands frais, un beau monument *sentimenté,* où l'on voyait le symbole de la fidélité conjugale. Le lierre y jouait un grand rôle, enguirlandant cette légende prétentieuse : *Je meurs où je m'attache.* Tout ce grand étalage de douleur *imperméable* conduisit bientôt M. de La Live à épouser Mlle de Nettine, sœur de Mme de La Borde » (Lédans, 143). Grimm se montre moins sévère : « M. de La Live se trouve depuis quelques années dans un état de santé si déplorable que sa famille a pris le parti de faire vendre son cabinet au profit de ses enfants mineurs (1). C'était un homme aimable et généralement aimé. Il n'avait pas beaucoup d'esprit; il n'avait pas un grand fonds, mais il était doux et aimable dans la société; riche d'ailleurs et d'une figure intéressante, un peu dévôt, un peu musicien, un peu graveur, il n'en faut pas davantage pour être à la mode, à la cour et à Paris. A l'âge de quarante ans, remarié à une femme qu'il aimait, entouré de petits enfants dont il raffolait, il est tombé dans un état de mélancolie qui a affecté sa tête et l'a séquestré de la société » (*Correspondance littéraire,* février 1770). M. de la Live vécut encore quelques années et mourut en 1775.

(1) « On vient de publier le *Catalogue raisonné des tableaux des différentes écoles, des figures et bustes de marbre, groupes et bas-reliefs de terre cuite, dessins et estampes, coquillages et meubles précieux qui composent le cabinet de M. de La Live, ancien introducteur des ambassadeurs.* Ce cabinet doit être vendu au plus offrant, le 5 mars prochain (1770) ».

350

LE COMTE DE LA PORTE ET SA FILLE

Le comte de La Porte, vêtu d'un habit de velours violet foncé et d'un gilet jaune clair, est assis sur un banc rustique au milieu d'un bois, au fond duquel on aperçoit un *hameau* qui rappelle les *hameaux* de Versailles et de Chantilly. Il était en train de lire, quand survient sa fille dont il serre tendrement la main. Cette fille, qui a toutes les apparences d'une jeune femme, se penche, debout de profil à gauche, vers son père, en s'appuyant de sa main droite sur une haute canne. Sa robe à paniers est bleue, et sa coiffure très haut montée nous porte aux alentours de 1780.

351

M. MAYNEAUD DE LA TOUR

Paul-Étienne-Charles Mayneaud de La Tour, domicilé rue de Richelieu, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi (*Almanach royal,* 1769), était conseiller de grand'chambre au parlement de Paris depuis le 31 janvier 1720. C'est le père de la comtesse de Pons-Saint-Maurice, dont nous avons décrit le portrait sous le n° 94. Habillé de gris et coiffé d'une perruque à marteaux, il est assis de profil à droite, le dos appuyé au dossier de son fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre et les mains ramenées devant lui. Il est âgé, mais frais encore et bien conservé. Ses traits ont de la finesse et sa physionomie respire la bonté. On voit en lui l'image d'un parfait conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, en l'an de grâce 1759. Fond de campagne.

352

M. MAYNEAUD FILS

M. Mayneaud, fils du conseiller de grand'chambre, est assis en plein air, de profil à gauche, tête nue, et coiffé à la mode de 1759. Son habit brun

largement galonné d'or, son gilet de nuance claire dont les basques débordent sur la culotte noire, sa cravate blanche, son jabot et ses manchettes de dentelles, tout, jusqu'à l'épée ballante à son côté, lui donne l'apparence d'un fringant gentilhomme en quête d'aventures. Il est, d'ailleurs, élégant de tournure, frais de visage et florissant de jeunesse... Bien que nous lisions dans le livre de Richard de Lédans, ainsi qu'au bas de ce portrait : « M. Mayneaud fils, conseiller au parlement de Paris » (inscription mise par M. de La Mésangère d'après le catalogue du chevalier Richard), nous sommes tenté de croire qu'il y a ici erreur, et que M. de Lédans a été mal servi par sa mémoire, ce qui lui arrive parfois, nous avons pu le constater. Nous ne doutons pas que le personnage ici représenté ne soit le fils de Mayneaud de La Tour, mais nous avons remarqué que sa tenue ne répond guère à l'état de conseiller au parlement. Or, en consultant dans les *Almanachs royaux* les listes des conseillers au parlement, nous avons bien trouvé Mayneaud le père, mais nous n'avons pas rencontré son fils. D'autre part, dans son *Dictionnaire de la noblesse,* La Chênaye-Desbois ne nomme que deux enfants de Mayneaud de La Tour, une fille et un fils; la fille épousa en premières noces le fermier-général Mazade, et en secondes noces le comte de Pons-Saint-Maurice; le fils, François-Gaspard Mayneaud, appelé le marquis de Coulanges, né le 24 juin 1739, embrassa la carrière militaire, devint maréchal-général-des-logis des camps et armées du Roi et chevalier de Saint-Louis. Dans l'*État militaire de France pour* 1777, figure en effet, en tête des maréchaux-généraux-des-logis, un « M. de Collange », promu depuis 1767 et ayant rang de colonel. Le nom exact est-il Coulanges ou Collange, peu importe. Ce qui est certain, c'est que le portrait de Mayneaud fils donne bien plus la figure d'un officier que celle d'un conseiller au parlement.

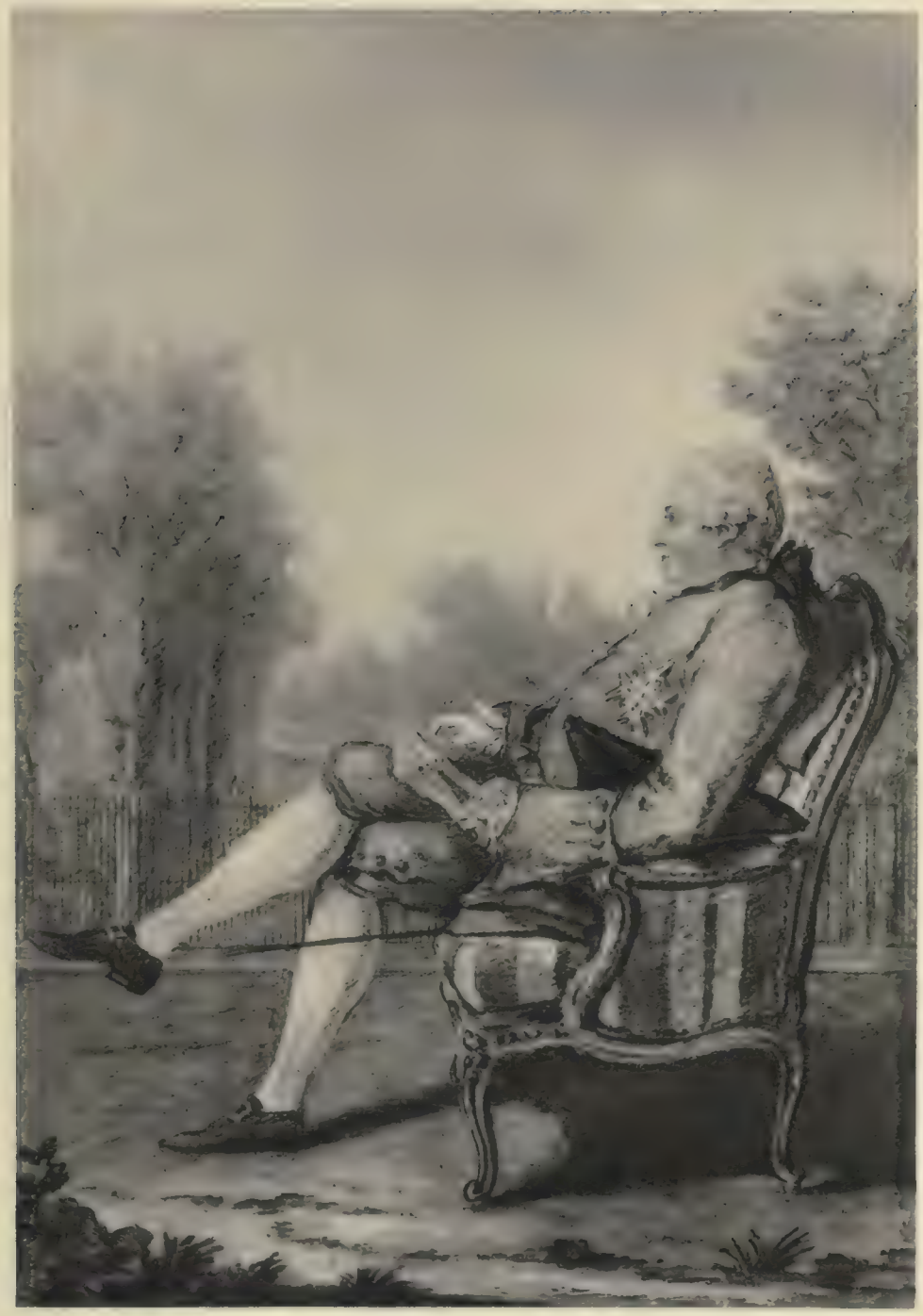
353

LE MARQUIS DE MARIGNY

Abel-François Poisson, marquis de Marigny, surintendant des Bâtiments du Roi, né en 1727, mort à Paris en 1781. Mme de Pompadour, sa sœur,

LE MARQUIS DE MARIGNY

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES BATIMENTS



rêva pour lui toutes les fortunes. Introduit à la cour en 1747 sous le nom de Vandières, il obtint la survivance de la charge de directeur-général des Bâtiments, à laquelle venait d'être nommé Le Normand de Tournehem, oncle de Le Normand d'Étioles, mari de Mme de Pompadour. Pour se préparer à cette haute fonction, il voyagea en Italie sous la direction de Soufflot, de l'abbé Leblanc et de Cochin (1), et succéda, en novembre 1751, à celui qui n'avait fait que lui garder la place. Une fois en possession de sa charge, il augmenta la richesse des collections royales, acheva le pavillon auquel il a laissé son nom (pavillon Marigny), voulut continuer le Louvre jusqu'aux Tuileries et n'y parvint pas. Il chargea Soufflot de la construction de Sainte-Geneviève (le Panthéon), etc., etc. Plusieurs fois il changea de nom nobiliaire. Après avoir hérité de sa sœur, il prit le nom de marquis de Ménars (1764). On ne sait d'où lui vint le nom de Marigny. Il épousa, en décembre 1766, une toute jeune fille de mince bourgeoisie, Mlle Filleul, avec laquelle il ne put vivre. La marquise de Marigny était fille de Charles-François Filleul, écuyer, secrétaire du Roi, et de Marie-Christine-Irène du Buisson de Longpré. Elle habitait, sans son mari, l'Abbaye-aux-Bois, où elle recevait le monde le plus brillant, la princesse de Salm, le prince-cardinal de Rohan, etc. Sa sœur cadette était Mme de Flahaut, mariée en secondes noces au comte de Souza (Marmontel, *Mémoires*). Somme toute, Marigny était un galant homme. Dans une situation équivoque il sut se tenir avec dignité, et n'être point inférieur aux importantes fonctions qu'il devait à sa sœur Mme de Pompadour, dispensatrice des faveurs royales.

Carmontelle a peint le marquis de Marigny assis en vue de son parc, le dos reposé au dossier du fauteuil, son tricorne jeté sous le bras gauche, feuilletant de la main droite un cahier de notes qu'il tient de la main gauche. Les traits du directeur-général des Bâtiments sont agréables et d'une grande fraîcheur encore. *Le petit frère*, comme l'appelait Louis XV, ressemblait à sa

(1) Voir l'élégante et instructive lecture faite à la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre 1899, par M. Henri Roujon, membre de l'Institut, délégué de l'Académie des Beaux-Arts : *Le Voyage en Italie de M. de Vandières et de sa compagnie*, 1749-1751.

sœur. Son visage, sous le pinceau de Carmontelle, est un peu poupard. Ses cheveux, coupés court, sont frisés, poudrés et coiffés à la catogan, comme on les portait vers 1760. Marigny doit avoir, dans ce portrait, environ trente-trois ans. Sur son habit d'un gris bleuté, il porte la plaque du Saint-Esprit, et l'on aperçoit, sous ce même habit, le cordon bleu de l'Ordre. « Le Roi me décrasse », avait-il dit en le recevant en 1756; il était secrétaire de l'Ordre, avec le titre de « grand-officier et commandeur ». Conseiller d'État en 1772 et gouverneur du château de Blois, il se démit en 1773 de ses fonctions de directeur-général des Bâtiments, et mourut de la goutte le 10 mai 1781.

354

LE PRÉSIDENT DE MEYNIÈRES

De profil à gauche, assis ou plutôt à cheval sur sa chaise, au dossier de laquelle il appuie ses deux bras, le président de Meynières, en 1760, date de ce portrait, est, sous la lourde perruque blanche dont les boucles tombent jusque sur ses épaules, un vieillard sec de corps autant que de visage, robuste toujours et plein de vivacité dans toute sa personne. Son œil, d'un éclat singulier, éclaire en lui une physionomie pleine d'intelligence, sa bouche est spirituelle, et ses joues amaigries, sont, malgré leurs rides, presque fraîches encore. Il ne devait pas être facile d'avoir raison contre M. le président de Meynières... M. Durey de Meynières, président au Parlement, était le père de M. Durey de Bourneville, l'officier aux Gardes dont nous avons décrit le portrait sous le n° 125. Ces deux portraits ont été gravés par Lafosse en 1760 : *Silentio gaudet,* a écrit le graveur sous le portrait du président; et, sous le portrait de l'officier : *Hilaritate beatus, quique in se uno sua ponit omnia.* Rien de plus dissemblable en effet que ces deux portraits du père et du fils; Carmontelle était vraiment un maître physionomiste. Le président de Meynières vécut encore vingt-cinq ans; sa mort est annoncée le 5 octobre 1785 par le rédacteur des *Mémoires secrets,* qui ajoute : « Le président de Meynières était resté le dernier des divers collaborateurs de nos *Mémoires* com-

SÉNAC DE MEILHAN

mencés dans la société de Mme Doublet. Il fournissait les articles concernant le parlement, la magistrature et les lois. En général il s'occupait essentiellement de ces matières, et quand la Compagnie se trouvait dans quelque crise difficile, avait des remontrances à rédiger, on s'assemblait chez lui, et depuis qu'il était absolument retiré on le consultait encore. Il avait beaucoup feuilleté dans les anciens registres du parlement appelés les *Olim* (1); il en avait fait un dépouillement exact, et formé de tout cela des recueils, des extraits, des dissertations, des tables raisonnées sur toute espèce de matières historiques, politiques et critiques. Ils contiennent plus de cent volumes in-folio ». Outre ses travaux personnels, le président de Meynières avait rassemblé des documents de tout genre et du plus grand intérêt; cette importante collection fut mise en vente et dispersée en 1806 : « *Notice d'une bibliothèque composée d'environ deux mille volumes manuscrits et d'un très grand nombre de cartons, concernant l'histoire de France, le droit public français, la législation civile et criminelle, les cours souveraines, les états-généraux, les ambassades, les procès célèbres et une multitude d'objets intéressants* (Paris, 1806).

355

SÉNAC DE MEILHAN

Gabriel Sénac de Meilhan, né à Paris en 1736, mort à Vienne en 1803, homme complètement aimable, administrateur intelligent et littérateur distingué, intendant des provinces de Hainaut (1755), d'Aunis (1766) et de Provence (1773). Marseille lui doit les *allées de Meilhan*. Il était homme du monde par excellence, se dépensait en conversations, et allait de succès en succès, quoiqu'il eût de très mauvaises mœurs (voir les *Mémoires* de Tilly, et *la Philosophie de Monsieur Nicolas*, par Rétif de la Bretonne). Il fréquentait particulièrement chez Mmes de Pompadour, de Noailles et de Choiseul. Ce fut en 1781 qu'il se lia d'étroite amitié avec la marquise de Créqui (*Lettres*

(1) Les *Olim* ont été publiés par M. Beugnot (*Collection des Documents inédits*, 1839-1848, 4 vol. in-4°).

inédites de la marquise de Créqui à Sénac de Meilhan. Paris, 1856, in-12). Son début dans les lettres date de 1786, *Mémoires* (supposés) *d'Anne de Gonzague, princesse Palatine*. L'année suivante (1787), parurent les *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, son meilleur ouvrage peut-être. *Les Deux Cousins* (1790), « conte philosophique très spirituel et des plus distingués par l'idée », dit Sainte-Beuve, sont de 1790. Pendant l'émigration, il alla d'abord à Aix-la-Chapelle, puis à Brunswick, et fut appelé en Russie par l'impératrice Catherine, qui lui donna une pension de 6.000 roubles. A l'avènement de Paul Ier, il passa à Hambourg, centre de l'émigration intelligente et littéraire, et y publia en 1795 le livre qui lui fait le plus d'honneur, *du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France avant la Révolution*. *L'Émigré*, roman historique publié également à Hambourg, est de 1797. Sénac de Meilhan s'établit enfin à Vienne, où il vécut dans l'intimité du prince de Ligne. Il y mourut à l'âge de soixante-sept ans, laissant de nombreux manuscrits, d'où le duc de Lévis a tiré les *Portraits et Caractères du dix-huitième siècle*.

Assis de profil à gauche, très simplement habillé de gris, les jambes croisées l'une sur l'autre, ayant son tricorne sous le bras gauche, et tenant de ses deux mains un manuscrit sur ses genoux, Sénac de Meilhan, aux traits fins et spirituels, portant haut sans emphase et ayant naturellement grand air, est bien, sous le pinceau de Carmontelle, l'homme mondain dont la fin du XVIIIe siècle a gardé le souvenir. Il semble avoir ici de quarante-cinq à cinquante ans. Ce portrait aurait donc été fait entre 1781 et 1786. La coiffure du personnage répond à cette date.

356

LE CHEVALIER DE TALLEYRAND

Le chevalier de Talleyrand, habillé de bleu clair, avec manchettes et jabot de dentelles, jeune encore et de physionomie intelligente, tête nue, l'épée au côté, le tricorne sous le bras et la main dans sa poche, se promène au milieu d'un parc qui s'étend en vue d'un château qu'on aperçoit au fond du tableau... Louis de Talleyrand, chevalier de Malte, était la fois diplomate et

LE CHEVALIER DE VALORI

soldat. Né en 1735, maréchal-de-camp en 1780, il épousa en 1787 Marie-Charlotte-Justine de Messey, veuve du marquis de Castelnau, et mourut sans postérité. Nous avons décrit plus haut le portrait de sa sœur, marquise de Chabannes (n° 227), et celui de sa belle-sœur, baronne de Talleyrand (n° 326). Il était l'oncle du célèbre prince de Talleyrand.

357

LE CHEVALIER DE VALORI

« M. le chevalier de Valori, dit M. de Lédans, eut l'honneur d'être l'ami du Grand Frédéric ». On lit, en outre, au revers de ce portrait : « Le chevalier de Valori, ambassadeur du Roi près la cour de Berlin et singulièrement aimé du Grand Frédéric ». Tenant sa canne de la main gauche, tandis que sa main droite est engagée dans son gilet, il se promène, le tricorne sous le bras gauche et l'épée en verrouil, au milieu de parterres coupés de quinconces et enjolivés de pièces d'eau. Sa tête est nue et coiffée à la mode de 1760 à 1765. Son habit et sa culotte sont noirs; son gilet d'un bleu vif, coupé de galons d'or et ramagé de petites fleurs rouges, rompt avec bonheur l'uniformité de tous ces noirs. M. de Valori porte la croix de Saint-Louis; il a donc servi dans les armées du Roi. Cependant, c'est comme ministre à la cour de Berlin qu'il est surtout connu. Ce qu'il y a de charme dans ses traits et d'esprit dans sa physionomie explique le goût particulier qu'eut pour lui le Grand Frédéric... Guy-Louis-Henri, chevalier, puis marquis de Valori, représenta la France à Berlin de 1739 à 1756. Lieutenant-général des armées du Roi en 1748, grand-croix de Saint-Louis en 1756, il mourut en 1774. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1820.

IX

PERSONNAGES APPARTENANT A L'ÉGLISE

358

L'ABBÉ ALLEGRI

« M. l'abbé Allegri, personnage diplomatique, grand amateur de la musique de son pays » (Lédans, 287). Tout est noir, élégant et de bon goût dans son costume ecclésiastique ; le rabat seul est bleu, bordé de blanc. L'abbé Allegri porte le petit collet. Assis de profil à droite, le dos appuyé au dossier de sa chaise et les jambes allongées dans un mol abandon, il tient de sa main gauche une mandoline, dont il pince les cordes de sa main droite, et placidement il s'abandonne au bonheur d'entendre les accords qui chantent sous ses doigts agiles. Sa tête, coiffée de longs cheveux gris, est fine, intelligente, honnête, et comme éclairée par une lueur d'inspiration. Ce portrait est marqué d'un accent de vive ressemblance.

359

LE PÈRE BOUCHAUD

Le Père Bouchaud, de l'Étroite Observance tenant à l'ordre des Bénédictins, vêtu de sa robe noire attachée par la cordelière blanche, se tient debout, de profil à droite, sur une terrasse bordée de balustres, d'où l'on aperçoit une église vers laquelle il étend sa main droite comme dans l'acte de la bénédiction... Ce moine, au visage osseux, à l'air enjoué,

L'ABBÉ ALLEGRI

IX

PERSONNAGES APPARTENANT A L'ÉGLISE

[illegible]

L'ABBÉ ALLEGRI

M. l'abbé Allegri, personnage diplomatique, [illegible]

[illegible]

LE PÈRE [illegible]

Le Père [illegible], de l'École [illegible]

presque goguenard, n'a rien que de vulgaire. C'est à un pareil portrait que le mot de *caricature*, souvent employé par Richard de Lédans, se pourrait presque appliquer dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui.

360

M. DE BOURDEILLES

M. de Bourdeilles, évêque de Soissons, assis de profil à gauche, maintient de sa main gauche un grand volume ouvert sur ses genoux croisés l'un sur l'autre. C'est un homme de complexion délicate, âgé déjà, mais qui a conservé son élégance et sa distinction. Sa tête, coiffée d'abondants cheveux blancs qui tombent en boucles naturelles jusque sur son cou, n'a presque rien perdu de la finesse de ses traits. Sous sa courte soutane d'un violet bleuâtre pourvue de parements rouges au bas des manches, et avec sa culotte et ses bas d'un violet rougeâtre, on sent le gentilhomme qui apporte à l'homme d'église toutes les qualités de sa race... Henri-Joseph-Claude de Bourdeilles, né en 1720, évêque de Tulle en 1762, fut évêque de Soissons de 1764 à 1790.

361

M. DE CIBILLE

« M. de Cibille, l'un des plus intrépides chevaliers du rituel mozarabique, *alias* le plus enragé janséniste de son temps, c'est-à-dire un fou ; car tous les sectaires n'ont pas d'autre alternative que la démence ou la sottise ; et M. de Cibille n'était pas un sot » (Lédans, 78). Il a l'air, en effet, fort intelligent dans le portrait de Carmontelle. C'est un homme de haute taille, ayant de la finesse dans les traits et de l'esprit dans la physionomie. Assis de profil à gauche, tête nue, ses mains sont ramenées devant lui, et ses jambes sont croisées l'une sur l'autre. Habit, gilet et culotte taillés dans la même pièce de velours frappé d'un rouge virant à l'oranger ; jabot et manchettes de dentelles ; un bouquet de violettes attaché sur le plastron gauche de l'habit. Dessin à la sanguine et au crayon noir, daté de 1759.

362

LE CURÉ DE DEUIL

Ce titre est inscrit au revers du dessin. A la date que porte ce portrait, le curé de Deuil s'appelait l'abbé Martin. C'était un esprit élevé et un saint prêtre. Diderot, dans ses lettres à Mme Volland, en fait l'éloge comme d'un homme très savant et d'une distinction d'esprit remarquable. Le curé de Deuil voyait souvent Mme d'Épinay, qui l'honorait beaucoup, et à laquelle il donnait les plus salutaires conseils. Deuil est tout près de la Chevrette, dans la vallée de Montmorency. Plus tard, Mme d'Épinay n'oublia pas ce bon prêtre. Le 29 juillet 1776, elle écrit à Galiani, alors à Naples : « Notre excellent gros curé, que vous n'avez sûrement pas oublié, vous demande si vous ne pourriez pas lui procurer une lettre de recommandation pour le prélat Filomarini, qui vient comme vice-légat à Avignon, où réside notre bon pasteur. C'est simplement dans la vue d'en être distingué, car il est heureux, à son aise, et n'a rien à lui demander. Et vous savez qu'il s'appelle l'abbé Martin » (1).

Le curé de Deuil, sous le crayon de Carmontelle, répond à ce que disent de lui ses contemporains. Il nous apparaît sous les traits d'un vieillard sain de corps et d'âme, replet, rougeaud, de physionomie bienveillante, à l'esprit enjoué, à la conscience calme. De profil à gauche, assis avec simplicité dans son fauteuil sur la terrasse de son presbytère, d'où il aperçoit son église, il se repose avec satisfaction d'une journée bien remplie. Les jambes étendues et croisées l'une sur l'autre, le corps enveloppé dans sa longue soutane noire, la tête largement couverte du grand tricorne bonnement enfoncé, il tient de sa main gauche un long bâton de voyage, son compagnon de route. Dessin à la sanguine et au crayon noir. 1760... Il y a trop de conscience et de sincérité dans ce portrait pour ne le pas croire ressemblant.

(1) Galiani, *Correspondance,* édition Perey et Maugras, t. II, p. 462.

363

LE FRÈRE ÉLOI

Le Frère Éloi, de Meudon, grand et robuste encore, enveloppé dans sa robe brune recouverte de la longue pèlerine à capuchon, les pieds nus chaussés de sandales, se promène, de profil à gauche, à travers la campagne. Avec la barbe déjà blanchie qui allonge le bas de son visage, la tête de ce capucin, coiffée d'une calotte du même ton que la robe, est celle d'un moine qui n'a pas froid aux yeux

364

LE PÈRE EUSTACHE

La note suivante est écrite de la main de M. de Lédans au revers de ce portrait : « Le Père Eustache, petit père de la place des Victoires. Il était homme d'esprit et bon helléniste. On disait de lui qu'il n'était pas manchot dans les achats de livres qu'il faisait pour le compte de sa maison, dont il était bibliothécaire. Cette espèce de calembour faisait allusion au malheur qu'avait eu le Père Eustache de perdre le bras gauche par l'amputation qu'on avait été obligé de lui faire. Ce portrait, d'une ressemblance parfaite, a été dessiné par Carmontelle en 1760 ».

Le Père Eustache, de taille moyenne et debout de profil à gauche, porte la robe noire de son ordre, et se tient vaillant encore, quoique la jeunesse l'ait depuis longtemps abandonné. L'esprit en lui surtout est toujours allumé. Les traits de son visage sont intelligents et fins. On les dirait vivants. Ainsi que l'écrit M. de Lédans, le Père Eustache est manchot. C'est son bras gauche qui a été amputé. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la manche gauche de sa robe. Au fond, un cours d'eau, derrière lequel on aperçoit une accumulation de monuments antiques, qui rappellent la rare culture d'intelligence de ce moine.

365

L'ABBÉ FOUCAUD

« M. l'abbé Foucaud, homme de très bonne compagnie, d'un esprit très cultivé, et gros joueur » (Lédans, 10), n'est plus jeune sur ce portrait, et il en prend depuis longtemps fort à son aise aussi bien avec son costume ecclésiastique qu'avec ses devoirs de prêtre. A le voir assis de profil à gauche, dans un habit de coupe mondaine et avec une désinvolture pleine d'élégance, la main droite fourrée dans son gilet et la gauche appuyée sur son genou, on ne devine pas en lui l'homme d'église, mais on éprouve la sensation d'être en la société d'un « homme de très bonne compagnie ». La physionomie intelligente dénonce également « un esprit très cultivé ». La perruque, d'ailleurs, trop longue pour la date de 1758 mise au bas de ce dessin, prouve que l'abbé Foucaud ne suivait pas les indications de la mode. Dessin à la sanguine et au crayon noir.

366

LE PÈRE FRISI

De profil à gauche et la tête coiffée d'une calotte noire, le Père Frisi s'avance le long du parapet en pierre qui borde une terrasse dominant un parc, au milieu duquel on aperçoit un château. Maigre et hâve, enveloppé dans sa longue robe noire, derrière laquelle pend un manteau noir également et tombant jusqu'à terre, son œil est grand ouvert et son regard fixe, comme perdu dans le rêve. « Le P. Frisi, Milanais, barnabite, géomètre habile, professeur de mathématiques à Pise, homme d'esprit et de mérite » (Grimm, *Correspondance littéraire,* novembre 1766), était venu à Paris en juillet 1766 avec le marquis Beccaria et le comte Alessandro Verri (voir, plus loin, le n° 392). C'est alors que Carmontelle fit son portrait. La date de 1768 mise au bas de cette peinture doit donc être reculée de deux ans... Paolo Frisi, né à Milan le 13 avril 1728, mort dans cette ville le 22 novembre 1784,

savant des plus distingués, fut lié avec d'Alembert, Condorcet, Clairaut, Thomas, Bailly, La Condamine, etc. D'Alembert lui a adressé de nombreuses lettres qui sont conservées à la Bibliothèque Ambrosienne; le comte Pietro Verri en a publié des extraits dans les *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor D. Paolo Frisi* (Milan, 1787, in-4°).

367

LE PÈRE HUBERT

Le Père Hubert est un moine franciscain de longue taille, jeune encore et d'une maigreur intéressante, beau de visage et de physionomie douce, le teint frais, l'œil ardent, la bouche aimable, ayant en lui tout ce qu'il faut pour plaire. Enveloppé dans la longue robe brune à capuchon, qui descend jusque sur ses pieds nus chaussés de sandales, il s'avance, de profil à gauche, vers les bois à la verdure tendre d'où émerge avec grâce le clocher d'une église. Et l'on voit, à l'arrière-plan, les belles dames dans leurs falbalas, qui se dirigent vers le sanctuaire où va leur apparaître dans sa gloire le séduisant capucin. Au bas de ce portrait, daté de 1768, on lit : *Carmontelle delineavit.* Au revers, M. de Lédans a écrit ce qui suit : « Ce capucin... très indigne de l'être assurément!!... mais souverainement digne de passer sa vie dans la meilleure compagnie de la capitale. On se plaignait de ne le trouver que dans la belle saison, temps auquel ses supérieurs lui permettaient de venir dire la messe aux plus jolies femmes de Paris, dans les délicieuses campagnes qui l'avoisinent au printemps. Plus d'une de ces beautés du faubourg Saint-Germain (au dire de la chronique aimable de ces beaux jours de perversité) trouvaient au Père Hubert d'autres talents que celui de dire son *Orate fratres* avec une grâce inimitable. Que Dieu veuille me pardonner!... mais j'ai vu plus d'une fois les lèvres de nos jeunes dévotes pantelantes de volupté, lorsque le galant franciscain se retournait pour leur adresser son *Dominus vobiscum* ».

368

L'ABBÉ DE LAMPIGNY

« M. l'abbé de Lampigny, ancien précepteur de M. le duc de Chevreuse, jouissant, dans sa respectable vieillesse, de l'honnête aisance que lui a procurée son noble élève, et dont il fait lui-même plus d'un heureux » (Lédans, 8). De profil à gauche, assis douillettement dans sa bergère, l'abbé de Lampigny est un vieillard d'une beauté douce et d'une bonté qui est la perfection de cette beauté. Dessin très spirituellement exécuté à la sanguine et au crayon noir. 1758.

369

L'ABBÉ LE CREN

« M. l'abbé Le Cren, grand chasseur » (Lédans, 216), n'a d'un abbé que la perruque, qui tombe en longues boucles jusque sur ses épaules, ce qui serait inadmissible pour un laïque en l'an de grâce 1760, date de ce portrait. C'est un petit homme sec de corps et laid de visage, avec un œil ardent qui dévoile une certaine énergie. Debout de profil à droite et appuyé sur une canne aussi haute que lui, qu'il tient de sa main gauche, il enfonce sa main droite dans le plastron de son gilet et porte son tricorne sous son bras gauche. Son habit est couleur amarante ; son gilet, sa culotte et ses bas sont noirs. Fond de paysage traversé par un cours d'eau, sur lequel navigue un bateau. A droite, un pont de bois ; à gauche, tout au loin, une ville avec son église en forme de dôme.

370

L'ABBÉ DE LIGONDÈS

« M. l'abbé de Ligondès, homme du monde, aimable » (Lédans, 42), confortablement assis de profil à gauche, croise ses mains sur ses genoux

ramenés l'un sur l'autre, et porte avec aisance le costume des hommes du meilleur monde de son temps : habit et gilet bruns, culotte également brune, bas noirs, cravate de batiste blanche, jabot et manchettes de dentelles. Il n'a du prêtre, de même que l'abbé Le Cren dans le précédent portrait, que la lourde perruque dont les frisures tombent jusque sur son cou. L'abbé de Ligondès est entre deux âges. Son visage est agréable et sa physionomie intelligente. Carmontelle a dû faire ressemblant ce portrait. 1759.

371

L'ABBÉ DE MASTAING

« M. l'abbé de Mastaing, chasseur déterminé » (Lédans, 331), est un élégant *Monsignor*, cravaté de blanc et vêtu de violet (habit violet à boutons d'or, gilet, culotte et bas violets), avec la petite calotte de prêtre au sommet du crâne, et de beaux cheveux annelés, tombant jusque sur le cou. Mince dans sa taille, naturel dans son maintien, assez jeune encore, de traits réguliers, fins et résolus dans leur expression, l'abbé de Mastaing (de profil à droite) se promène dans la campagne et en vue des bois. 1770 environ?... Gaston de Mastaing était abbé de Saint-Martin de Pontoise depuis 1762.

372

LE PÈRE MATT

Le Père Matt, jésuite, est un vieillard très vert encore, quoique avec des cheveux blancs, de physionomie fine et spirituelle, en pleine possession de lui-même et de toutes ses facultés. De profil à gauche, tout de noir habillé, son bréviaire à la main et son large tricorne sous le bras gauche, il se promène dans une campagne sillonnée de cours d'eau. Portrait dessiné avec infiniment d'esprit. On ne peut douter de sa parfaite ressemblance. 1760.

373

LE PÈRE ANSELME DE MONTALTE

« Le Père Anselme de Montalte, homme très savant » (Lédans, 386). De profil à gauche, frais et rose, le teint fleuri, l'air brillant d'intelligence et la bouche facilement railleuse, coiffé de la petite calotte noire, d'où se déroulent des cheveux poudrés plutôt que naturellement blanchis, cravaté de blanc, vêtu d'une redingote à jupe courte rigidement boutonnée jusqu'en haut de la poitrine et découvrant les jambes chaussées de bas blancs, le Père Anselme de Montalte se promène le long d'une haie qui conduit à une haute charmille taillée en quinconce. Daté de 1768.

374

Mme DE MONTLOUIS

« Mme de Montlouis, religieuse de l'abbaye de Saint-Remi, près Villers-Cotterets » (Lédans, 291). Vêtue d'une longue robe noire à traîne et d'un voile également noir, qui tombe du sommet de la tête jusqu'au bas du dos, elle est debout, de profil à gauche, au milieu du vestibule de marbre qui met en communication le cloître avec de somptueux jardins, où les charmilles et les bois ombreux font suite aux parterres fleuris et ensoleillés. Ni jeune ni belle, son visage, plutôt vulgaire, n'a rien de recueilli dans son expression. Elle tient de ses deux mains un cahier de musique ouvert devant elle. S'il y a quelque chose de religieux dans cette musique, ce n'est pas Mme de Montlouis qui nous le fait comprendre. 1760 environ. (Nous retrouverons le costume religieux de Mme de Montlouis dans le portrait de l'abbesse de Saint-Remi, n° 384.)

375

LE CURÉ DE NANTEAU

M. le curé de Nanteau (Nanteau-sur-Lunain, près de Nemours) est un

L'ABBÉ NARDI

ecclésiastique de physionomie intelligente, dans la force de l'âge encore, mais sur la face duquel la vie paraît avoir assez durement marqué son empreinte. Enveloppé dans sa longue soutane noire, tête nue, les cheveux en broussailles autour de la petite tonsure qu'on aperçoit comme une tache noire au sommet du crâne, il est assis, les mains croisées devant lui et les jambes ramenées l'une sur l'autre avec lassitude. Au fond, l'église de Nanteau. Dessin à la sanguine et au crayon noir, au bas duquel il est presque impossible de mettre une date, tant le personnage s'est soustrait à la mode.

376

L'ABBÉ NARDI

« M. l'abbé Nardi, Italien très délié, attaché au corps diplomatique » (Lédans, 24). Coiffé à la mode de 1758, date mise au bas de ce portrait, l'abbé Nardi est vêtu de la soutanelle et du petit collet, avec le rabat noir bordé de blanc. Assis de côté, avec une parfaite aisance et une désinvolture toute mondaine, sur une chaise derrière le dossier de laquelle il a passé son bras droit, il tient une lettre de sa main droite... Il est jeune encore, beau de visage, et d'une franchise d'expression qui s'impose avec une singulière autorité. Portrait à la sanguine et au crayon noir, d'une remarquable sincérité, et à la ressemblance duquel on doit se fier entièrement.

377

L'ABBÉ DE NEUVILLE ET M. GIRARD

M. Girard, grand, debout, tête nue, de profil à droite, et appuyé de ses deux mains sur une longue canne, incline sa tête d'expression chagrine vers son ami le petit abbé de Neuville, qui, assis de profil à gauche, tête nue aussi et tenant un livre ouvert sur ses genoux croisés l'un sur l'autre, lève sa tête vers son camarade et le regarde d'un air goguenard. L'abbé de Neuville, tout vêtu de noir, porte son habit court et son petit collet avec une aisance et une

désinvolture toutes mondaines ; il y a de l'esprit et de la gaieté à revendre dans sa physionomie. Celle de M. Girard, au contraire, ne prête pas à rire. Derrière l'abbé, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Pension où l'on enseigne à lire et à écrire...* Ce double portrait a été gravé en 1761. Voici ce que dit de ces deux personnages le chevalier Richard de Lédans : « M. Girard et l'abbé de Neuville, frère du fermier-général de ce nom. M. Girard était grand connaisseur en peinture, d'aucuns disaient : un peu gobe-mouches. Le petit abbé, son camarade, aimait mieux les croûtes du magasin de l'Opéra. Il était connu pour le plus ardent coureur de filles de tout le clergé de France. Et ce n'est pas peu dire, *saquerdi!* comme disait le bon et naïf abbé de Ganderatz » (Lédans, 154, 155).

378

LE PÈRE N...

Tout de noir habillé, jeune encore et de mine fort ingrate, ce moine, dont le nom ne nous est connu que par l'initiale N..., se dirige, de profil à gauche, vers une église qui est comme perdue au milieu des bois.

379

L'ABBÉ DU RESNEL

Jean-François du Bellay, sieur du Resnel, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761. Son père était capitaine dans le régiment du Roi-infanterie. Jean-François commença ses études chez les jésuites de Rouen et les acheva chez les oratoriens. Son oncle, M. de Langle, évêque de Boulogne, l'appela dans cette ville pour y enseigner les humanités et la philosophie. C'est là qu'il contracta le goût des langues vivantes, auxquelles il consacra dès lors presque entièrement sa vie. Il aimait tous les hommes, les étrangers plus peut-être que ses compatriotes : « Je voudrais être Huron, lui disait un de ses amis, car vous m'aimeriez à la folie ». Il s'établit à Paris en 1724, et obtint, par la

protection du duc d'Orléans, l'abbaye des Sept-Fontaines. Sa traduction des deux poèmes de Pope, l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme*, dénonce en lui un poète de mince valeur. Il n'en fut pas moins nommé en 1742 à l'Académie française, où il eut Saurin pour successeur. Il était également membre de l'académie des Inscriptions... Carmontelle le représente de profil à droite, assis et adossé dans un fauteuil recouvert de velours rouge, apporté tout exprès pour lui sur une pelouse bordant un cours d'eau, de l'autre côté duquel on aperçoit des maisons d'habitation au milieu des bois. Cette peinture est de 1760; l'abbé du Resnel avait alors soixante-huit ans. C'est un long vieillard, dont les traits ont conservé leur finesse, et qui garde grand air dans un âge assez avancé déjà. Son habit, son gilet et ses bas sont rouges, et sa culotte est noire. Il porte son tricorne sous le bras gauche, a sa main droite engagée dans son gilet, et tient de la main gauche une longue canne entre ses jambes croisées l'une sur l'autre. On lit, au bas du dessin, ces quatre vers :

Avec sa mine, il fit pourtant des vers.
Il fut prêtre, mais philosophe.
Philosophe pour lui, se cachant des pervers.
Que ne suis-je de cette étoffe !

« par M. de Voltaire ». Est-ce possible ?

380

M. DE ROQUELAURE

Jean-Armand de Bessuejouls de Roquelaure, né en 1721 d'une famille noble du Rouergue qui possédait la seigneurie de Roquelaure, docteur en théologie en 1747, vicaire-général d'Arras, évêque de Senlis (1754), premier aumônier du Roi (1764), conseiller d'État ordinaire (1767), abbé de Saint-Germer (1768), membre de l'Académie française en remplacement de Moncrif (4 mars 1771); chargé de prononcer l'oraison funèbre de Marie-Amélie de Saxe, reine d'Espagne (1761), le sermon pour la prise d'habit de Louise-Marie de France (1770), l'oraison funèbre de Louis XV à Saint-Denis (1774).

De 1790 à 1801, Roquelaure fut titulaire d'un évêché (l'évêché de Senlis) qu'avait supprimé la constitution civile du clergé. Nommé archevêque de Malines en 1802, et pourvu d'un canonicat à Saint-Denis en 1808, il mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, le 23 avril 1818, et fut, selon sa volonté, inhumé à Senlis, dont il avait été le dernier évêque.

L'évêque de Senlis, dans son costume de prêtre et d'évêque (soutane violette, aube blanche brodée par-dessus la soutane, surtout violet doublé de rouge par-dessus le surplis), est assis, tête nue, de profil à gauche, au milieu d'un parc. Ses longs cheveux blancs, qui descendent sur son cou, sont coiffés de la petite calotte noire, et ses mains sont posées bonnement sur ses genoux, la droite appuyée à son tricorne noir. La tête, qui devait être belle à l'époque de la jeunesse, a subi, dans la vieillesse, de pénibles déformations. Date probable, 1786.

381

L'ABBÉ DE SIOUGEAT

M. de Siougeat est jeune encore, bien fait de sa personne, agréable de visage et de physionomie intelligente, de tenue élégante et correcte (redingote courte de couleur puce, gilet, culotte et bas de soie noirs). Assis, de profil à gauche, sur une terrasse dominant un parc, il tient de ses deux mains un livre fermé à reliure rouge. Calotte noire posée au sommet de la tête; cheveux poudrés et soigneusement bouclés. 1768 environ. Aumônier de la comtesse de Provence, l'abbé de Siougeat « fut un des plus respectables membres du clergé de France » (Lédans, 487).

382

LE CURÉ DE SAINT-LOUIS-EN-L'ISLE

Le curé de Saint-Louis-en-l'Isle est jeune encore, assez beau de visage, mais d'expression doucereuse et molle. Vêtu d'une longue soutane noire, assis de profil à gauche dans un grand fauteuil recouvert de velours rouge,

le genou droit remonté sur le genou gauche, il tient de ses deux mains une petite boîte d'or, dans laquelle il semble regarder un portrait. De sa calotte noire tombent de longs cheveux poudrés et frisés qui se répandent en fleuve jusque sur ses épaules. Au fond, des maisons d'habitation, empruntées sans doute à l'île Saint-Louis. Dessin à la sanguine et au crayon noir. 1760... Jean-Thomas Aubry avait été nommé curé de Saint-Louis-en-l'Isle en 1759.

383

LE CURÉ DE SAINT-PAUL

De profil à gauche et assis dans un fauteuil placé sur une terrasse que borde une balustrade de fer, M. le curé de Saint-Paul tient de ses deux mains sur ses genoux son large chapeau de feutre noir. Il est de haute taille et vigoureux encore, quoique âgé déjà. Son visage a du caractère ; il marque de la bienveillance en même temps que de la fermeté. Enveloppé dans sa longue soutane noire, ses cheveux blancs s'échappent incultes de sa calotte noire, et de son œil clair il regarde avec bienveillance vers les maisons qui forment le fond du tableau. Dessin au crayon noir et à la sanguine. 1760... N. P. Guéret était curé de Saint-Paul depuis 1721 ; il mourut en 1764.

384

L'ABBESSE DE SAINT-REMI

Confortablement installée, de profil à gauche, devant une charmante petite table-bureau rehaussée de bronzes dorés, l'abbesse de Saint-Remi étale les plis opulents de sa robe et de son voile noirs dans le large fauteuil de velours rouge sur lequel elle est assise. Entre les noirs de la coiffure et les noirs de la robe, la blancheur des linges qui enveloppent le cou et le haut de la poitrine apporte une note d'une sonorité vibrante. Mais ce vêtement religieux, s'étalant au milieu des élégances mondaines d'un mobilier du XVIII^e^ siècle, dérange ce que devrait avoir de calme et de reposant l'austérité du cloître.

Le XVIII^e^ siècle ne s'en préoccupait nullement... L'abbesse de Saint-Remi, quoique d'âge mûr déjà, a conservé sa fraîcheur, en même temps qu'une certaine beauté. Elle lit une lettre qu'elle tient de ses deux mains. Un pot de fleurs est posé devant elle. A ses pieds dort un petit *kings-carl* noir et blanc. Par une large baie ouverte au fond de la pièce, les parcs et les bois apportent à la religieuse ce qu'ils ont de rafraîchissant. 1760 environ... Mme de Chanut était abbesse de Saint-Remi depuis 1749.

385

M. SCHREIBERG

« M. Schreiberg, ministre de l'Évangile, administrant la chapelle du rite luthérien de la légation danoise à Paris » (LÉDANS, 116). Le visage frais, les traits charmants, la physionomie pouparde, petit et replet, on serait tenté de dire *repu*, frisé, poudré, musqué, ayant ce qu'il faut pour faire tourner les têtes, M. Schreiberg est assis de profil à gauche et adossé dans un confortable fauteuil. Il tient, sur ses genoux familièrement croisés l'un sur l'autre, un livre ouvert, dans lequel il ne lit pas et sur lequel il appuie ses mains grassouillettes, précieusement ornées de bagues. Son costume complètement noir (soutanelle découvrant la culotte et bas noirs bien tirés sur les jambes bien faites) lui va fort bien. Ce ministre luthérien nous déconcerte. Il porte le petit collet avec la plus aimable des désinvoltures. On dirait un abbé de cour des mieux réussis qui se puissent voir. 1772 à 1775.

386

LE CURÉ DE TREUZY

M. le curé de Treuzy près Nemours, debout de profil à droite, âgé déjà en 1758, date de ce portrait, mais portant toujours gaillardement sa courte robe, s'avance, la canne à la main, droit et fringant vers son église. Son visage amaigri, encadré dans une abondante chevelure blanche, garde avec noblesse

des restes, fort acceptables encore, de son ancienne beauté. Au fond : à gauche un bouquet d'arbres; à droite une église. Dessin à la sanguine et au crayon noir.

387

L'ABBÉ DE VOISENON

Claude-Henry de Fuzée de Voisenon, né le 8 juillet 1708, au château de Voisenon, près Melun. De complexion délicate et d'intelligence précoce, il adresse, à l'âge de onze ans, une épître à Voltaire, qui lui répond : « Soyez mon élève, et venez me voir ». Il va voir Voltaire et devient son ami, « le cher ami greluchon ». Après une jeunesse dissipée et à la suite d'un duel malheureux, il entre dans les Ordres pour complaire à sa famille. L'abbé de Voisenon est nommé, en 1740, grand-vicaire de son parent Henriot, évêque de Boulogne ; l'année suivante (1741) il refuse l'évêché, et reçoit du cardinal Fleury l'abbaye du Jars comme compensation. Dès lors, il vit à Paris, toujours aimable et infatigablement spirituel. Abbé de cour et homme de théâtre, il est l'ami de Mme du Châtelet et l'amant de la belle Mme Favart, compose de médiocres comédies (celle de ses comédies qui eut le plus de succès, *la Coquette fixée*, 3 actes en vers, fut représentée aux Italiens le 10 mars 1746), de fades opéras, des contes et des vers licencieux qui lui ouvrent les portes de l'Académie française, où il succède à Crébillon père le 22 janvier 1763. Aimé des ministres et des favorites, Louis XV en fait un historiographe pour ses petits-fils. Il effarouche l'Église de France par ses scandales et la désarme par sa charité, part pour Rome en 1775 afin de demander au pape l'absolution de ses fautes, en revient pardonné l'année suivante, et meurt, le 22 novembre 1775, au château de Voisenon, où il était né soixante-sept ans auparavant.

L'abbé de Voisenon, dans le dessin de Carmontelle, est bien « le cher ami greluchon » de Voltaire. Petit de taille et de complexion délicate, maigre de corps autant que de visage, les traits affinés, la physionomie spirituelle, il se tient debout de profil à gauche, tête nue, tout de noir habillé (soutanelle,

collet, culotte et bas noirs), le tricorne sous le bras gauche et les mains frileusement enfoncées dans un manchon. Dessin exécuté à la sanguine et au crayon noir. Voisenon aurait cinquante-deux ans sur ce portrait, au bas duquel on a mis la date de 1760.

M. de Lédans, qui avait connu l'abbé de Voisenon, parlé la même langue et vécu la même vie, l'a peint aussi sur le vif, et sans doute fort ressemblant. Il importe de le lire après avoir regardé le portrait de Carmontelle : « M. l'abbé de Voisenon. Il fut de l'Académie française, plus homme du monde qu'homme de lettres. Cet écrivain colifichet n'a laissé que des bluettes que personne ne lit, et dont le recueil éphémère fut colporté dans le temps par la comtesse de Turpin, seconde femme de l'officier général de ce nom, vieux et franc chevalier français, qui avait la bonhomie de prendre son Érigone pour une dixième muse et son protégé pour Apollon. Celui-ci ne manquait ni de grâce ni d'esprit, et joignait à la plus faible constitution physique une absence absolue de caractère. Le boudoir de Mme Favart l'avait achevé. Il sacrifia imprudemment les misérables restes de sa poitrine délabrée sur le même autel qui avait été témoin précédemment des nombreux exploits de l'Hercule maréchal de Saxe. Misérable jouet de ses appétits libertins et des remords de sa conscience sacerdotale, il passait du sopha de la fée Urgelle dans l'oratoire du bénéficier, et croyait, en marmottant son bréviaire, avoir expié un péché mortel, dont l'exiguïté était moins pardonnable aux yeux de sa partenaire qu'à ceux du Grand Juge, qui n'aura pas manqué de lui faire miséricorde, supposé qu'il soit dans le code criminel de la Divinité de pardonner les balivernes en madrigal... Voisenon avait été toute sa vie l'adorateur de M. de Voltaire, qui le paya par cette épitaphe :

CI GIT, OU PLUTOT FRÉTILLE
VOISENON, FRÈRE DE CHAULIEU.
A SA MUSE VIVE ET GENTILLE
JE NE PRÉTENDS POINT DIRE ADIEU ;
CAR JE M'EN VAIS AU MÊME LIEU,
COMME CADET DE LA FAMILLE.

Comme vous mentez, mon cher maître » ! (Lédans, 121).

388

L'ABBÉ XAUPI

On lit dans les *Mémoires secrets,* à la date du 14 décembre 1778 : « M. l'abbé Xaupi, le plus ancien des abbés de France, vient de mourir à quatre-vingt-douze ans; encore est-ce par accident ; il s'est cassé la cuisse en montant en carrosse. Il était doyen de la faculté de théologie de Paris et de Navarre ; il avait pris parti pour le jansénisme, et s'était fait des querelles très vives avec son corps, qui lui avait fait interdire ses assemblées. M. l'abbé Xaupi était en outre homme de lettres, érudit philosophe ; c'était un coopérateur de la société de Mme Doublet ; il avait beaucoup travaillé aux notices qui ont fait la base des *Mémoires secrets* de Bachaumont ». Joseph Xaupi était du Midi et avait conservé le titre de chanoine et archidiacre de Perpignan. Il était membre honoraire de l'Académie des arts et belles-lettres de Dijon.

En 1761, date de ce portrait (gravé la même année), l'abbé Xaupi avait soixante-quatorze ans. Assis, de profil à gauche, devant sa bibliothèque, il tient de ses deux mains, sur ses genoux croisés l'un sur l'autre, un grand livre dans la lecture duquel il est plongé. Xaupi, tout de noir habillé, est un abbé de courte robe, coiffé de la petite calotte, avec une abondante perruque tombant en boucles poudrées jusque sur les épaules. Grand et robuste de corps, plutôt maigre que gras, ses traits sont pleins de passion, mais dépourvus de bonté. Dessin à la sanguine et au crayon noir... Voici ce que dit M. de Lédans : « L'abbé Xaupi, homme de lettres, avait une tête extrêmement chaude..., une vraie gibelotte de soufre sautée dans de l'esprit de vin » (Lédans, 147).

X

SAVANTS, PHILOSOPHES, HOMMES DE LETTRES

389

LE CHEVALIER D'ARCY

« M. le chevalier d'Arcy, de l'Académie des Sciences et homme du monde, était Irlandais » (Lédans, 365). Debout, tête nue de profil à gauche, habillé de brun et ganté de blanc, un tricorne sous son bras gauche, et s'appuyant sur une haute canne tenue de la main droite, il promène son rêve scientifique à travers la campagne. 1769. En considérant sa démarche aussi bien que sa physionomie, on sent qu'il n'était pas Français.

Né à Galloway (Irlande) le 18 septembre 1725, Patrice d'Arcy, qui appartenait à une famille noble et catholique, fut envoyé en 1739 à Paris, où se développa son goût pour les mathématiques. A dix-sept ans, il résolvait des problèmes réputés insolubles. La guerre l'arrache à ses études et le rappelle en Angleterre en 1746. Il n'en publie pas moins mémoires sur mémoires, qui lui ouvrent les portes de l'Académie des Sciences en 1749. Travaux sur la mécanique, l'électricité, les poudres explosives : *Essai sur l'artillerie* (1760), *Mémoire sur la durée des sensations de la vue* (1765), etc. Il épouse, en 1777, une de ses nièces, élevée à Paris sous ses yeux, prend alors le nom de comte d'Arcy, et meurt deux ans après, le 18 octobre 1779, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il avait servi dans l'état-major de l'armée ; brigadier en 1762, il fut nommé maréchal-de-camp en 1770. D'Arcy avait poursuivi Condorcet,

BACHAUMONT

X

[illegible]

345

LE CHEVALIER D'ARVIEUX

IZOR JARDAR

secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, d'une haine opiniâtre autant qu'injuste. Condorcet se vengea en exaltant tous les genres de mérite qui pouvaient rehausser celui qui avait été son ennemi.

390

M. DE BACHAUMONT

Louis Petit de Bachaumont, né à Paris en 1690, mort en 1771, présidait les conférences académiques qui se tenaient chez Mme Doublet, et recueillait les anecdotes politiques et littéraires qui se racontaient chez cette femme d'esprit. Il en composa les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis MDCCLXII,* ou *Journal d'un observateur*. Assis de profil à gauche, les jambes croisées l'une sur l'autre et tenant de ses deux mains un livre ouvert devant lui, il contemple la colonne que Catherine de Médicis avait fait élever à l'hôtel de Soissons, sur l'emplacement duquel est construite la halle aux blés. C'est à lui qu'on dut la conservation de cette colonne : *columna stante, quiescit,* lit-on au bas de la gravure qu'Houel a faite d'après Carmontelle. Ce portrait étant daté de 1760, Bachaumont, né en 1690, y est âgé de soixante-dix ans. Il est robuste encore, et ses traits ont conservé une certaine beauté. Sa lourde perruque a gardé, cependant, quelque chose des modes d'autrefois. Le visage est remarquablement exécuté à la sanguine. Le reste de la figure est modelé au crayon noir, légèrement lavé d'aquarelle.

Lédans a la dent dure pour Bachaumont. « On lui doit, dit-il, la conservation de la colonne que Catherine de Médicis avait fait bâtir à l'hôtel de Soissons, sur l'emplacement duquel sont construites les halles actuelles (la halle aux blés). Les Mémoires publiés sous son nom et rédigés d'après les manuscrits d'antichambre de Mme Doublet (dont Bachaumont était le locataire et le commensal) sont de ce malheureux Mairobert du n° 130 (le portrait de M. de Mairobert, par Carmontelle, est catalogué par M. de Lédans avec le n° 130). Le susdit Bachaumont s'en laissait faire les honneurs, et

cette sottise seule, à mon gré, eût plus que suffi pour changer son titre d'original, qu'il avait obtenu de la société Doublet, en celui d'homme très plat et très ridicule » (Lédans, 137). C'est Mairobert lui-même qui annonça la mort de Bachaumont dans les *Mémoires secrets* : « Le 28 avril 1771 est mort le sieur de Bachaumont. C'était un de ces paresseux aimables tels qu'en a fourni beaucoup le dernier siècle. Il a écrit sur les arts avec le goût d'un homme du monde instruit. Il vivait chez Mme Doublet, qui, âgée de quatre-vingt-quatorze ans, a la douleur de survivre à tous ses anciens amis ». Elle ne survécut à Bachaumont que d'un mois à peine.

391

M. BAILLY

Jean-Sylvain Bailly, fils du Garde des tableaux du Roi, naquit à Paris le 15 septembre 1736. Mis, de bonne heure, en relations avec l'abbé Lacaille, il sentit naître en lui sa vocation de savant, et ce fut d'une des fenêtres de l'appartement du Louvre, où il habitait avec sa famille, qu'il fit, en 1760, ses premières observations relatives à une opposition de la planète Mars. En 1761, il fut associé à Lacaille dans l'observation du passage de Vénus sur le soleil. Élu membre de l'Académie des Sciences en 1763, il commença ses recherches sur les satellites de Jupiter, et il en présenta les résultats en 1771. De 1775 à 1787, il publia son *Histoire de l'astronomie,* que François Arago jugeait admirable pour le temps. Il entra à l'Académie française en 1789. Bailly était donc en belle posture parmi les savants et les hommes de lettres quand éclata la Révolution. Son rôle politique est alors assez connu pour que nous n'ayons pas à le rappeler ici.

Assis de profil à gauche sous le portique d'un palais d'où la vue se perd au milieu des bois, Bailly s'abandonne dans un fauteuil à ce qui fut le rêve de sa vie, rêve de savant et de littérateur, sans penser encore que la politique le prendra un jour pour le mener à la popularité d'abord et ensuite à la guillotine. Il est vêtu d'un habit d'un gris verdâtre, d'un

BAILLY

[illegible]

391

[illegible]

[illegible] qu'il fit, en 1766, [illegible]

pantalon rouge, de bas gris presque bleus, et porte la perruque poudrée et le catogan qui furent d'usage pour les hommes dans toute la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Bailly semble avoir de trente-cinq à quarante ans dans ce portrait, ce qui nous mettrait entre 1770 et 1775. Son visage, complètement rasé, respire la bonté, l'honnêteté, avec une certaine tristesse dans son expression... « Le vertueux et savant M. Bailly fut le premier maire de Paris, et le martyr des fureurs et de l'aveuglement déplorable d'une populace démoralisée, dont les exécrables meneurs du temps avaient égaré la conscience » (LÉDANS, 263). Cité, comme témoin, au procès de la Reine, il refusa de déposer contre elle, et mourut en brave sur l'échafaud révolutionnaire, le 12 novembre 1793.

392

LE MARQUIS BECCARIA ET LE COMTE ALESSANDRO VERRI

César Bonesana, marquis Beccaria, naquit à Milan le 15 mars 1738. Élevé à Paris par les jésuites, il fut initié à la philosophie par Condillac. L'ouvrage qui a rendu son nom célèbre, le *Traité des délits et des peines* (*dei Delitti e delle Pene*), parut à Milan en 1764. L'abbé Morellet le traduisit en français sur les instances de Malesherbes; Diderot l'annota; Voltaire déclara que ce livre était le vrai code de l'humanité, et la Grande Catherine le fit insérer en entier dans ses lois. Beccaria avait indiqué les plus larges réformes du droit criminel; il supprimait la torture et abolissait la peine de mort. Mais nul n'est prophète en son pays. Beccaria, porté aux nues dans toute l'Europe, fut vilipendé par ses concitoyens. Ayant été proclamé l'apôtre de l'humanité, il ne voulut pas en être le martyr, et il n'écrivit plus. Il mourut d'apoplexie, à Milan, le 28 novembre 1794. — A côté de Beccaria et dans le même dessin, Carmontelle a placé « M. de Véry, diplomate distingué », selon M. de Lédans, qui écrit le nom comme il le prononce; c'est Verri qu'il faut lire ici. Le comte Alessandro Verri, né à Milan le 9 juin 1741, mort à Rome le 23 septembre 1816, contemporain, compa-

triote et ami de Beccaria, littérateur, érudit, jurisconsulte, était frère de Pietro Verri, l'économiste. Dans l'été de 1766, Alessandro Verri et Beccaria arrivèrent ensemble à Paris. Rien de plus naturel que Carmontelle les ait alors réunis dans un double portrait. L'abbé Morellet les introduisit l'un et l'autre chez le baron d'Holbach. Il y furent conviés aux soupers célèbres, où se rencontraient Diderot, d'Alembert, Marmontel, Helvétius et les autres encyclopédistes. Alessandro Verri passa ensuite en Angleterre, où il connut Fox et Sterne. Il revint en 1767 se fixer à Rome, où le retint pour le reste de sa vie sa liaison avec la belle Margharita Sparapani, femme du marquis Boccapadule Gentili... La *Correspondance littéraire* nous donne la date du passage à Paris du marquis Beccaria et du comte Verri, et par conséquent la date du dessin de Carmontelle. Grimm écrit au mois de novembre 1766 : « Nous avons eu la satisfaction de voir ici deux membres de cette société de Milan qui s'est réunie pour cultiver les lettres et la philosophie; l'un, le marquis Beccaria, auteur du livre *des Délits et des Peines;* l'autre, le frère cadet du comte de Verri. Celui-ci, qui n'a pas vingt-quatre ans, d'une figure très agréable, a de la grâce et de la finesse dans l'esprit. Il est auteur de plusieurs feuilles du *Café*. Le marquis Beccaria porte sur son visage ce caractère de bonté et de simplicité lombardes qu'on retrouve avec tant de plaisir dans son livre. Nous n'avons pu le garder qu'un mois (juillet-août), au bout duquel il a repris la route de Milan. Pour le jeune comte de Verri, il est allé faire un tour à Londres avec le P. Frisi, Milanais, barnabite, géomètre habile, professeur de mathématiques à Pise, homme d'esprit et de mérite. M. de Carmontelle les a dessinés tous les trois ». La date de 1769 mise au bas de ce double portrait doit donc être reculée de trois ans; c'est 1766 qu'il faut lire. Nous avons rencontré plus haut (n° 366) le portrait du P. Frisi.

Le marquis Beccaria et le comte Verri, tête nue l'un et l'autre, conversent ensemble au milieu d'un parc. — Beccaria, assis de profil à gauche dans un fauteuil d'appartement qui se trouve à point apporté au milieu des bois, est vêtu d'une longue et ample redingote blanche, d'une culotte noire et d'un

gilet rouge galonné d'or. Il tient de sa main gauche une longue canne, qui se trouve engagée entre ses jambes croisées l'une sur l'autre. En 1766, date de ce double portrait, Beccaria n'a pas encore vingt-neuf ans et paraît plus âgé que son âge. Il est alors dans toute sa gloire ; son *Traité des délits et des peines* a paru depuis deux ans déjà. Les cheveux, relevés au-dessus du front, tombent sur les épaules. La physionomie est intelligente et respire la bonté. De belles clartés éclairent le visage, dont les traits ont du caractère et de la beauté. — Verri, debout de profil à droite devant Beccaria, est de quelques années plus jeune que son interlocuteur. Sa mise est plus apprêtée, sa tenue moins abandonnée. Vêtu d'un long vêtement gris, cravaté de blanc, portant jabot et manchettes de dentelles, sa main gauche est engagée dans le plastron de son habit et sa main droite est également ramenée sur sa poitrine. La tête d'Alessandro Verri, quoique d'une belle correction, est moins intéressante que celle de Beccaria.

393

M. BÉZOUT

« Bézout, père du géomètre, examinateur des gardes-marine » (Lédans, 38), n'a pas d'histoire. Il paraît avoir de soixante-quinze à quatre-vingts ans dans le portrait de Carmontelle, daté de 1758, ce qui le ferait naître vers 1680, en plein règne de Louis XIV. Assis de profil à gauche dans un grand fauteuil qu'il remplit de sa robuste vieillesse, il a conservé les modes de l'ancien temps. La perruque encore longue est celle que l'on portait dans la bourgeoisie au commencement du règne de Louis XV. Les traits, aussi bien que l'intelligence, semblent déprimés par l'âge. Le mathématicien Étienne Bézout, fils de ce vieillard, examinateur des gardes du Pavillon et de la Marine en 1763 et des élèves du corps royal d'Artillerie en 1768, ayant été reçu à l'Académie des Sciences en 1758, ce fut cette année-là même que Carmontelle dessina ce portrait.

394

M. DE BORY ET L'ABBÉ ROCHON

Gabriel de Bory, né à Paris en 1720, savant officier de marine, capitaine de vaisseau en 1757, gouverneur-général de Saint-Domingue en 1761, fit abolir les dispositions les plus barbares du code noir. Promu chef d'escadre, il fut élu à l'Académie des Sciences en 1765, puis à l'académie royale de Marine. Membre de l'Institut en 1798, il mourut en 1801. Voir ses travaux scientifiques dans le *Journal des savants étrangers* (t. III, année 1760), et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (années 1768, pp. 104-270, et 1772, pp. 112-145). — Quant à l'abbé Rochon (Alexis-Marie), le continuateur de M. de Lédans a écrit de sa main au revers de ce double portrait : « M. Rochon, né à Brest en 1741, de l'Académie des Sciences en 1771, et de l'Institut dès son organisation (1795), mort à Paris en 1817. Il a laissé une histoire estimée de son voyage aux Indes et plusieurs mémoires intéressants sur la physique et les monnaies. Il avait été l'ami du célèbre Poivre et de Condorcet ». Il avait le titre d'astronome de la marine. La collation d'un bénéfice le faisait appeler abbé, mais il n'avait prononcé aucun vœu. Son éloge fut lu par le chevalier Delambre dans la séance publique de l'Académie des Sciences, le 16 mars 1818.

Le dessin de Carmontelle portant la date de 1769, Bory, chevalier de Saint-Louis, y est âgé de quarante-neuf ans, et Rochon de vingt-huit. C'est donc le capitaine de vaisseau, de vingt et un ans plus âgé que l'abbé, qui fait la leçon à ce dernier. Tous deux, debout de profil à gauche, au milieu de la campagne, sont absorbés dans la contemplation du ciel par une nuit que semble éclairer une aurore boréale. Le capitaine est gros et petit, a presque la tête de moins que l'abbé, dont la taille a de l'élégance et de la légèreté. L'un est habillé de vert, l'autre de violet. Bory pose sa main droite sur le bras gauche de Rochon, et lui montre, de sa main gauche levée vers le ciel, le phénomène dont il lui explique les causes. Il y a dans le geste et dans la

physionomie du marin une simplicité grave qui confine à l'émotion. Rochon écoute avec attention, en s'aidant, pour regarder dans le ciel, d'un lorgnon qu'il tient de sa main droite.

395

M. DE BUFFON

Georges-Louis Le Clerc, comte de Buffon, né à Montbar (Côte-d'Or) le 7 septembre 1707, mort le 16 avril 1788. Ses travaux de physique et de géométrie le firent entrer à l'Académie des Sciences en 1733, et nommer intendant du Jardin du Roi à la place de Dufay, qui, à son lit de mort, l'avait désigné pour son successeur. Ce fut alors qu'il conçut le plan grandiose de son *Histoire de la nature*. Les trois premiers volumes parurent en 1749, les quinze suivants de 1749 à 1767, neuf autres de 1770 à 1783, cinq autres de 1783 à 1788, plus sept volumes de *Supplément*, dont le dernier ne fut imprimé qu'en 1789, un an après la mort de l'auteur. L'Académie française, voulant honorer le grand écrivain, lui avait ouvert ses portes en 1753. Il était en outre membre de la Société royale de Londres, de celle d'Édimbourg et de l'Académie de Berlin. Buffon fut donc un homme heureux. Il mourut en pleine gloire, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Louis XV avait érigé en comté sa terre de Montbar, et il put voir sa statue placée à l'entrée du Muséum d'histoire naturelle, avec cette inscription pompeuse : *Majestati naturæ per ingenium*.

Assis, tête nue de profil à gauche, dans un fauteuil de bureau adossé à une table de travail sur laquelle sont posés des papiers, des plumes, une écritoire, une mappemonde, un télescope, etc., M. de Buffon, tout habillé de velours frappé d'un ton fauve, des manchettes de dentelles soigneusement adaptées à chacun de ses poignets, et portant le cordon noir de Saint-Michel, voit se dérouler devant lui, comme dans une apothéose, tous les règnes de la nature dont il a écrit l'histoire. Le lion, le dromadaire, l'éléphant et autres animaux se prélassent à l'ombre des cocotiers et des palmiers géants.

Buffon a soixante-deux ans dans ce portrait, qui est daté de 1769, et il est plein de vigueur encore. Les dix-huit premiers volumes de son grand ouvrage ont paru déjà. L'œil a gardé sa vivacité, l'esprit continue d'éclairer le visage. Les portraits connus de l'écrivain se retrouvent dans le portrait de Carmontelle.

396

M. CLAIRAUT

Alexis-Claude Clairaut, célèbre géomètre, né à Paris le 7 mai 1713, mort le 17 mars 1765. Sa précocité fut extraordinaire. A dix ans, il se jouait des problèmes les plus ardus de la mathématique d'alors. A douze ans, il lut à l'Académie des Sciences son premier mémoire sur les *Courbes* (voir le t. IV des *Miscellanea Berolinensia*), qui lui mérita d'unanimes éloges. A seize ans, il publia sur les *Courbes à double courbure* un ouvrage dont le succès fut tel, que l'Académie demanda une dispense d'âge afin que le jeune Clairaut pût être nommé académicien, le 4 septembre 1729. En 1736, il fut envoyé en Laponie avec Maupertuis pour mesurer un degré du méridien, et il prouva, contrairement à l'opinion de Jacques Cassini, l'aplatissement de la terre vers les pôles. En appliquant l'analyse à l'astronomie, il ouvrit la voie aux Laplace et aux Le Verrier. Sa prédiction du retour de la comète de 1682 pour 1759 mit le comble à sa réputation. Sa *Théorie de la lune* est de 1752 et sa *Théorie du mouvement des comètes* est de 1760. Ces hautes spéculations scientifiques n'avaient pas empêché Clairaut de publier les *Éléments de géométrie* en 1741 et les *Éléments d'algèbre* en 1746. La petite vérole l'emporta à l'âge de cinquante-deux ans. Bailly et Mme du Châtelet avaient été parmi les élèves de Clairaut.

Clairaut est assis de profil à gauche devant son bureau, sur lequel il écrit. Il a quarante ans dans ce portrait, et ne les paraît pas. Son visage, soigneusement rasé, est frais et rose, ses cheveux sont frisés et poudrés avec le plus grand soin; sa mise est élégante et très recherchée (habit blanc à brandebourgs, gilet jaune semé de fleurs rouges, manchettes de dentelles, etc.). Une

préciosité rare marque cette figure de la tête aux pieds, y compris la main, qui a l'affectation de la beauté et qui est soigneusement étudiée, chose peu commune chez Carmontelle, nous l'avons dit déjà. Sauf la tête, ce portrait est plutôt dessiné que peint, ce qui ne l'empêche pas d'être fort bon. Il a été exécuté en 1763 et gravé par Lafosse. Quoique grand savant, Clairaut était homme du monde et homme de plaisir. Sa politesse était exquise, sa mise irréprochable. C'est ce que démontre le portrait de Carmontelle.

397

Mme DOUBLET ET L'ABBÉ LEGENDRE

Marie-Anne Legendre, sœur de l'abbé Legendre, née à Paris le 23 août 1677, morte à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, en mai 1771, mariée en 1698 à Louis Doublet de Breuillepont (et non de Persan), secrétaire des commandements de Monsieur, puis du Régent, devint veuve en 1723. Elle occupait une dépendance du couvent des Filles-Saint-Thomas, où elle vécut pendant plus de quarante ans, recevant chaque jour de nombreux amis, qu'on appelait ses *paroissiens*. Une partie de ce logement était sous-louée par Mme Doublet à Bachaumont. Chacun apportait dans ce cénacle les nouvelles de la cour, de la ville et du théâtre; elles étaient transcrites sur des registres, et des copies en étaient faites, qui circulaient à Paris et dans les provinces, faisant connaître ce que la *Gazette de France* et le *Mercure* ne pouvaient dire. Le gouvernement s'inquiéta : Choiseul fit à Mme Doublet des représentations, qui restèrent sans effet. Mme Doublet avait, d'ailleurs, une société fort mélangée. On y trouvait, à côté de son vénérable frère, l'abbé Legendre, conseiller à la grand'chambre,

> Qui siégeait à table,
> Mieux qu'au jubé,

Piron, La Curne de Sainte-Palaye, Mairan, Voisenon, Falconet, etc. L'abbé Legendre était grand-oncle de la duchesse de Choiseul et de la maréchale de

Broglie. Mme Doublet était donc leur grand'tante. Cette parenté rendait le frère et la sœur invulnérables. (Voir sur Mme Doublet : *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, par E. et J. de Goncourt ; *Un protégé de Bachaumont*, par Paul Cottin, 1887, in-8°).

Carmontelle nous introduit dans le cabinet où Mme Doublet est en compagnie de son frère, l'abbé Legendre. En 1764, date de ce double portrait, Mme Doublet, née en 1677, a quatre-vingt-sept ans. Sa mise et sa coiffure sont surannées ; mais elle a encore de la vivacité dans le regard et de l'intelligence dans la physionomie. Douillettement assise de trois quarts à droite et comme blottie dans un vaste fauteuil recouvert de velours rouge, elle est vêtue d'une robe violette coupée de rayures vertes et chamarrée de fleurs blanches. Sur son bonnet de dentelle blanche qui forme comme des abat-jour de chaque côté des joues, est jetée une fanchon de dentelle noire, dont les barbes s'arrangent en cravate autour de son cou. De larges manches de dentelle blanche débordent de la robe jusque sur ses mains, qui maintiennent sur ses genoux un ouvrage de broderie auquel Mme Doublet travaille encore. Ainsi posée, elle écoute avec gaieté la lecture, que lui fait son frère, d'une des notes que ses *paroissiens* lui apportaient à chaque instant et qui avaient le don de l'intéresser toujours. — En face de cette femme si âgée et si vive encore par l'intelligence, on voit son frère, l'abbé Legendre, derrière le bureau où il classe les nouvelles politiques et littéraires, les anecdotes philosophiques et théâtrales, dans lesquelles Bachaumont puisait à pleines mains pour la rédaction des *Mémoires secrets*. Debout de profil à gauche, il tient de sa main droite la note qu'il lit à sa sœur et qui les divertit tous les deux. Sa tête, aux traits fins et spirituels, est coiffée de cheveux en cadenettes, qui tombent jusque sur sa robe noire de conseiller de grand'chambre... Ce double portrait si librement fait, avec tant d'esprit et de vérité, n'est-il pas précieux pour l'histoire littéraire du XVIII^e siècle ? « M. l'abbé Legendre, écrit Bachaumont le 24 janvier 1768, vient de mourir âgé de quatre-vingt-huit ans. C'était une espèce d'homme de lettres médiocre, mais fort lié avec beaucoup d'auteurs, et surtout avec

Piron, qui l'a célébré dans différentes pièces de vers. Il avait composé une comédie, le *Gourmand,* qui permet de juger le genre qu'il affectionnait toujours. Il n'a, d'ailleurs, rien fait imprimer. M. l'abbé Legendre avait, du reste, les mœurs très douces; c'était un excellent convive, et il jouissait dans la plus grande vieillesse de cette santé du corps à laquelle contribua beaucoup la tranquillité d'âme qu'il a conservée jusqu'au dernier instant » (*Mémoires secrets*). Quant à Mme Doublet, elle mourut après avoir vu disparaître tous ses amis. « Elle avait survécu à toute sa société habituelle; M. de Bachaumont est le dernier philosophe qu'elle ait vu mourir » (*Mémoires secrets,* 16 mai 1771).

398

M. DUCLOS

Duclos (Charles Pinot), né à Dinan (Bretagne) le 12 février 1704, mort à Paris le 26 mars 1772, commença ses études à Rennes et vint les achever à Paris. Il suivit d'abord la carrière du barreau, obéit ensuite à sa vocation littéraire et se précipita dans une vie de plaisir et de désordre. Les cénacles du café Procope et du café Gradot s'ouvrirent devant lui. Il y connut Piron, Desfontaines, La Motte, Saurin, Maupertuis, Crébillon fils, Collé, Moncrif, l'abbé de Voisenon, etc. Désigné, dès la fin de 1746, pour le fauteuil de l'abbé Mongault, il fut reçu, le 26 janvier 1747, à l'Académie française, dont il devint secrétaire perpétuel en 1755. Il avait remplacé en 1750, comme historiographe de France, Voltaire, qui renonçait à ce titre en allant à Berlin. Grimm représente Duclos comme un ferrailleur très fort *en gueule* (Grimm, *Correspondance littéraire,* juillet 1765), et Mme d'Épinay, dans ses *Mémoires,* en fait « un faux bonhomme d'une familiarité dangereuse ». Les contemporains n'ont pas ratifié ces jugements. S'ils conviennent que Duclos avait de la rudesse, ils sont presque unanimes à reconnaître sa loyauté, son honnêteté, sa droiture. Sa conduite dans l'affaire de La Chalotais fut courageuse et lui fait honneur. Celui de ses ouvrages qui fit le plus de bruit, les *Considérations sur les mœurs,* est de 1750. Les *Mémoires pour servir à l'histoire des*

mœurs du XVIII^e siècle parurent l'année suivante (1751). Les œuvres complètes de Duclos (16 vol. in-8°) furent recueillies pour la première fois en 1806, précédées d'une *Notice* d'Auger.

Duclos, précieusement vêtu d'un habit noir et d'un gilet rose que l'on aperçoit seulement, cravaté de blanc, avec jabot et manchettes de dentelles, son tricorne sous le bras gauche et l'épée au côté, se tient avec importance auprès d'un balcon, d'où l'on aperçoit le palais Mazarin. Il a cinquante ans passés sur ce portrait. C'est un petit homme, que l'on prendrait plutôt pour un muscadin que pour un ferrailleur. Sa taille cambrée semble prise dans un corset, et les pans de son habit, soulevés par l'épée portée en verrouil, donnent l'illusion d'une crinoline. Date probable, 1760.

399

M. DUMONT

« M. Dumont, auteur de la *Théorie des lunes* », telle est l'inscription mise au bas de ce portrait par le continuateur de M. de Lédans, d'après la mention du catalogue de ce dernier, dont l'écriture est fort mauvaise. En y regardant bien, on voit qu'il faut lire, non pas *Théorie des lunes*, mais *Théorie du luxe*, ouvrage en deux volumes publié en 1771 sous le couvert de l'anonymat et dont l'auteur est Butel-Dumont ici représenté. Georges-Marie Butel-Dumont était né le 28 octobre 1725. De 1753 à 1779 il publia une douzaine d'ouvrages, presque tous anonymes ; la plupart ont trait au commerce et à la politique de l'Angleterre. Le premier en date fut annoncé par Raynal au mois de décembre 1754 : « *Histoire et commerce des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale.* Cet ouvrage est de M. Dumont. Quoiqu'il manque un peu de clarté, de précision, de style et surtout de vues, il ne laissera pas cependant que d'être fort utile par les détails instructifs qu'il contient ». On reprochait à Dumont « le goût et l'admiration qu'il marquait pour les Anglais » ; l'anglomanie n'était pas encore à la mode, et Dumont était en avance de quelques années ; son érudition s'exerçait d'ailleurs sur d'autres sujets

LE DOCTEUR GATTI

tout aussi sérieux. En mai 1776, Grimm consacre un long article à l' « *Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France*, ouvrage dans lequel on développe les constitutions fondamentales de la nation française dans ces anciens temps, par M. Dumont, auteur de la *Théorie du luxe* et de plusieurs autres ouvrages relatifs au commerce de l'Angleterre » (*Correspondance littéraire*). Enfin Grimm donne un éloge sans réserve aux *Recherches historiques et critiques sur l'administration publique et privée des terres chez les Romains* (*Correspondance littéraire*, mai 1779).

Vêtu d'un habit couleur feuille morte, l'épée au côté et les mains croisées sur le tricorne posé sur ses genoux, M. Dumont, l'air sérieux et réfléchi, est assis de profil à gauche sur un banc de pierre adossé à un arbre. Il a un corps qui n'en finit pas et paraît jeune encore. La candeur de son visage et la simplicité de toute sa personne ajoutent à cette impression de jeunesse. Cependant M. Dumont n'avait pas moins de quarante ans lorsque Carmontelle exécuta ce portrait.

400

LE DOCTEUR GATTI

Le portrait de Carmontelle montre le docteur Gatti dans la force de l'âge et dans la plénitude de sa réputation. Assis de profil à droite en vue d'un parc enjolivé de charmilles, il maintient de sa main droite un grand livre ouvert sur ses genoux. Sa figure est intelligente et bien florentine, mais on ne se sent pas en confiance devant lui ; on comprend, à le bien considérer, l'engouement des uns et la malveillance des autres. A la date de 1760, mise au bas de ce portrait par le continuateur de Lédans, il faut substituer celle de 1764 ; car c'est vers 1763 que le docteur Gatti, professeur de médecine à l'université de Pise, fut appelé en France par le duc de Choiseul pour y pratiquer l'inoculation. Il reçut aussitôt le titre de médecin consultant du Roi, et fut nommé ensuite inspecteur des hôpitaux militaires en Corse. Doué d'un esprit original, il vécut en étroite intimité avec le duc

et la duchesse de Choiseul. Sa réputation fut grande, mais il fut aussi très contesté. Bachaumont écrit à la date du 29 septembre 1765 : « L'inoculation vient de recevoir un furieux échec par un événement bien capable d'alarmer tous ceux qui se sont soumis à cette pratique. Mme la duchesse de Boufflers, inoculée par Gatti il y a deux ans, vient d'essuyer une petite vérole des plus caractérisées ». Et lorsque le docteur Gatti jugea prudent de battre en retraite et de repasser les monts, on lut encore dans les *Mémoires secrets* (19 janvier 1774) : « Le fameux Gatti, que nos docteurs regardent comme un charlatan, mais qui avait été fort en vogue pour l'inoculation, parce qu'il la faisait avec beaucoup de grâce et de légèreté, craignant avec raison que plusieurs de ceux inoculés par lui ne le discréditassent par des rechutes inévitables, est retourné en Italie et ne veut plus revenir en France ». Lédans, enfin, met moins de formes dans l'exécution qu'il fait du docteur Gatti : « Ce médecin de delà les monts eut une grande vogue à la ville et à la cour ; car c'était un franc charlatan, et l'on sait le faible national pour cette chienne d'engeance. Son grand crédit était basé sur la manière de traiter l'inoculation, qui a été manquée plus d'une fois sous sa lancette. Ce rusé Italien emporta beaucoup d'argent de Paris » (Lédans, 192) (1).

401

LE BARON DE GRIMM

Frédéric-Melchior Grimm, fils d'un prédicateur évangélique, naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1723. Il avait à peine terminé ses études à l'université de Leipzig lorsqu'il fut choisi pour accompagner en France le comte de Friesen, neveu du maréchal de Saxe, qui l'introduisit dans les plus brillantes sociétés de Paris. Friesen mourut fort jeune (29 mars 1755) après avoir

(1) De 1763 à 1773, le docteur Gatti publia plusieurs *Mémoires* sur l'inoculation. Le *Mercure* de mai 1764 rend compte d'un de ces opuscules : *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent au progrès et à la perfection de l'inoculation*. Voir aussi, sur Gatti, l'*Almanach Royal* (1764 à 1773), et les lettres de Galiani à Mme d'Épinay (édition Perey-Maugras, t. II, p. 14 et *passim*).

recommandé Grimm au duc d'Orléans, qui le nomma peu après secrétaire de ses commandements. Grimm contracta dès lors dans la haute société française des amitiés qui lui furent toujours fidèles ; tels furent le maréchal de Castries, la comtesse de Blot, le comte de Schomberg, etc. Il se lia avec le parti des encyclopédistes, Duclos, d'Alembert, d'Holbach, et devint l'ami le plus intime de Diderot. La grande part qu'il prit à la guerre de musique, dans laquelle il se déclara pour la musique italienne, et le *Petit Prophète de Bœmischbroda*, qu'il publia durant la plus grande effervescence de cette fameuse lutte entre la nouvelle musique italienne et l'ancienne musique française, le mirent fort à la mode. Raynal lui céda sa correspondance littéraire, qui prit entre ses mains un grand développement et devint pour lui la source des relations les plus flatteuses et les plus intéressantes. Il se vit honoré d'un commerce particulier de lettres avec Frédéric le Grand, les rois de Suède et de Pologne, les ducs de Brunswick, de Saxe-Gotha et de Weimar, surtout avec Catherine II, dont il devint le chargé d'affaires à Paris pour tout ce qui touchait aux lettres, aux sciences et aux arts. Elle lui donna le titre de conseiller d'État, la cour de Vienne le nomma baron du Saint-Empire, et le duc de Saxe-Gotha le choisit comme ministre plénipotentiaire à Paris. Grimm fit plusieurs voyages en Allemagne, en Russie, en Italie, mais c'est surtout Paris qu'il aimait, à cause des agréables sociétés qu'il y fréquentait; il y fut l'ami le plus dévoué de Mme d'Épinay, amitié qu'il reporta plus tard sur sa petite-fille et son arrière-petite-fille. La Révolution marqua la fin de la *Correspondance littéraire* (1) ; Grimm quitta définitivement la France en 1792, le séjour de Paris n'étant plus possible pour lui. Il mourut à Gotha le 19 décembre 1807.

(1) La *Correspondance littéraire, philosophique et critique* a été publiée à Paris en 1812-1813 en 16 vol. in-8°. En tête de cette édition a été placé le portrait de Grimm, gravé d'après l'original de Carmontelle, alors en la possession de M. de Lédans et par lui prêté à cet effet au libraire Buisson. La *Correspondance* fut publiée de nouveau en 1829 par les soins de Jules Taschereau. De nos jours, M. Maurice Tourneux en a donné une précieuse édition en 16 vol. in-8° (1877-1881), ornée de deux portraits de Grimm gravés par Frédéric Régamey d'après les seuls originaux connus, tous deux de Carmontelle : le dessin conservé au Musée Condé, et une aquarelle qui appartenait en 1874 à M. de Langsdorff.

Le portrait de Grimm par Carmontelle est spirituellement exécuté. C'est un dessin à la sanguine et au crayon noir, dans lequel la figure est coupée à la hauteur des genoux. Grimm, debout de profil à gauche, tient son tricorne sous son bras gauche et a l'épée ballante à son côté. Il porte haut avec simplicité. Ses traits, un peu massifs, sont intelligents et ne manquent pas d'agrément (1). D'après les indications données en 1812 au libraire Buisson par Richard de Lédans, ce portrait a été exécuté en 1769. La date de 1758, mise au bas du dessin par le continuateur de Lédans, doit donc être avancée de onze ans. En 1769, Grimm avait quarante-cinq ans.

402

LE BARON D'HOLBACH

Paul Thiry, baron d'Holbach, Allemand naturalisé Français, né à Hedelstein (Bade) en 1723, mort à Paris le 21 janvier 1789, a été, au XVIII^e^ siècle, l'apôtre le plus hardi et le plus logiquement insensé de l'athéisme. Jouissant d'une grande fortune, il recevait chez lui les gens de lettres. On le nommait *le maître d'hôtel des philosophes,* dont il était le plus impie et le plus bienfaisant. Égaré par les sciences naturelles, il aboutit à l'athéisme le plus complet, et il en formula le code dans un livre fameux : *Système de la nature* (2 vol. in-8°, Londres, 1770), qui fit jeter un cri d'alarme à Voltaire et à Frédéric II, et dont Gœthe disait qu'il en avait peur « comme d'un spectre cadavéreux ». Villemain ajoute : « Ce livre est écrit d'une manière fausse, pédantesque, abstraite et violente tout à la fois ». Si toutefois dans Holbach le philosophe est condamnable, on ne peut se défendre de sympathie

(1) Le continuateur de Lédans a écrit au revers de ce dessin : « M. le baron de Grimm fut, pendant plus de vingt ans, chargé à Paris de toutes les relations littéraires de l'impératrice Catherine II avec les philosophes, les savants et les beaux esprits. Ses sociétés habituelles furent principalement le club antichrétien du baron d'Holbach, la maison d'Helvétius à Auteuil, et quelquefois l'hermitage socratique de M. Le Roy à Versailles. L'amitié la plus intime le lia toujours de préférence à Diderot. — Ce portrait, nous l'avons dit dans notre Introduction, a été prêté par M. le chevalier Richard à M. Buisson, qui l'a fait graver et en a placé la gravure en tête de la *Correspondance* du baron de Grimm ».

pour ce qu'il y avait de profondément humain dans l'homme. Voici ce qu'en dit Grimm : « Je n'ai guère rencontré d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach ; je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu d'ambition, même avec si peu de désir de le paraître. Sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, de toutes les connaissances, sans le besoin véritable qu'il avait de communiquer aux autres tout ce qu'il croyait pouvoir leur être utile, on aurait pu toujours ignorer le secret de sa vaste érudition. C'est de lui que Mme Geoffrin disait avec cette originalité de bon sens qui caractérisait souvent ses jugements : Je n'ai jamais vu d'homme plus simplement simple » (*Correspondance littéraire,* mars 1789). Ayant perdu fort jeune sa première femme — « le 26 août 1755, décéda dame Geneviève-Basile-Suzanne d'Aine, épouse de messire Paul Thiry d'Holbach, baron de Heesse » (*Mercure*), — d'Holbach obtint de la cour de Rome la permission de se remarier avec la sœur de la défunte, Charlotte-Suzanne d'Aine, qui mourut en 1814.

Le baron d'Holbach, tel que le montre Carmontelle, est gros et semblerait réjoui, s'il n'y avait quelque chose de découragé dans son sourire, et si ses yeux songeurs n'étaient pas comme égarés dans la recherche d'une énigme dont il ne trouvera jamais le mot. Vêtu d'un habit rougeâtre à boutons d'or et d'une culotte du même ton, il est assis de trois quarts à gauche, les deux coudes appuyés aux bras du fauteuil, la canne dans la main droite, le tricorne sous le bras gauche, et les jambes ramenées l'une sur l'autre. Au fond, les verdures d'un parc. La coiffure répond à la date de 1766, mise au bas de cette peinture. Au revers du dessin, on lit, écrit de la main de M. de Lédans : « M. le baron d'Holbach. *Carmontelle delineavit,* 1766 ».

403

LA BARONNE D'HOLBACH

La baronne d'Holbach s'appelait Charlotte-Suzanne d'Aine. Née en 1733, elle avait épousé le baron d'Holbach, son beau-frère, veuf, depuis 1755, de

Geneviève-Basile-Suzanne d'Aine; elle mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, en 1814. La baronne d'Holbach a trente-trois ans dans ce portrait, daté de 1766. Elle a de la jeunesse encore et de la fraîcheur, mais est loin d'être belle. Assise de profil à droite, elle est vêtue d'une robe d'un rose vif, coupée de serpentins blancs et semée de fleurs rouges. Ses cheveux sont coiffés en petites frisures poudrées, couronnées d'un toquet de dentelle blanche. Elle joue de la mandoline. Devant elle, une petite table portant un pupitre, sur lequel est ouvert un cahier de musique. Tout cela en plein air, sur une terrasse dominant un parc. Au revers du dessin, note de la main de M. de Lédans : « Mme la baronne d'Holbach. *Carmontelle delineavit,* 1766 ».

404

DE LA BEAUMELLE

Assis, de profil à gauche, devant son bureau, La Beaumelle, vêtu d'un habit rose virant au rouge, est en train de penser ce qu'il s'apprête à écrire. Les traits sont fins et intelligents. La main droite tient une plume; la main gauche est appuyée sur le genou droit croisé sur le gauche, et l'épée est ballante au côté. Fond d'appartement. Daté de 1772.

Laurent Angliviel de La Beaumelle, né à Vallerangue (Gard) en 1727, doit sa célébrité beaucoup plus aux ironies souvent cruelles de Voltaire qu'à ses propres mérites. Après avoir fait de bonnes études dans un collège où l'évêque d'Alais élevait gratuitement des enfants protestants pour les convertir au catholicisme, il étudia la philosophie à Genève, où il redevint protestant. De là il passa à Copenhague pour y enseigner les lettres françaises, puis alla en Prusse, où il eut l'audace de se poser en rival devant Voltaire, qui lui fit durement expier cette outrecuidance. Il obtint à Paris, en 1772, une place à la bibliothèque du Roi. C'est dans cette situation sans doute que Carmontelle a fait son portrait. La Beaumelle mourut l'année suivante, en 1773, à l'âge de quarante-six ans.

405

DE LA CONDAMINE

Charles-Marie de La Condamine, savant, homme de lettres et voyageur infatigable, naquit à Paris en 1701. Il avait embrassé la carrière des armes; il l'abandonna pour entrer comme adjoint-chimiste à l'Académie des Sciences, qui le chargea, en 1736, d'aller à l'Équateur avec Bouguer afin de déterminer la grandeur et la figure de la terre. Durant cette expédition qui ne dura pas moins de dix ans, La Condamine montra un courage et une clairvoyance qui ne se démentirent pas un instant. A son retour, il publia son *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur* (1751), qui fit naître, entre ses confrères et lui, des querelles dans lesquelles il mit les rieurs de son côté à force d'esprit et de bonne humeur. Il mourut en 1774. Il avait été reçu par Buffon à l'Académie française en 1760. Son *Éloge*, par Condorcet, « eut, lorsqu'il parut, un succès mérité » (M^me^ DE GENLIS, *Mémoires*).

La Condamine a cinquante-neuf ans dans le dessin de Carmontelle, qui est, pour la plus grande partie, exécuté à la sanguine et au crayon noir. Tête nue de profil à droite, vêtu d'un habit et d'une culotte rouges, il est assis devant une table chargée de livres. Un de ces livres, tout grand ouvert, porte en tête des deux pages couvertes par le texte : *Réponse à M. Goulard.* Goulard, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Montpellier, était chimiste aussi ; son *Traité des effets des préparations de plomb et principalement de l'extrait de Saturne* avait paru à Pézenas en 1760. La Condamine n'avait pas fait attendre sa *Réponse à M. Goulard.* C'est ce que Carmontelle a pris soin d'indiquer dans ce portrait, qui porte aussi la date de 1760.

406

M. LE ROY ET L'ABBÉ DE SAINT-REMY

Jean-Baptiste Le Roy, né à Paris en 1719, mort en 1800, fils du célèbre

horloger Julien Le Roy, s'adonna aux sciences, spécialement à la physique. Il s'occupa surtout d'électricité. Adjoint-géomètre de l'Académie des Sciences en 1751, associé mécanicien en 1766, pensionnaire en 1770, il entra dans la première classe de l'Institut (section des arts mécaniques) en 1795 (voir ses *Mémoires* dans les *Recueils de l'académie des Sciences* et dans le *Journal de physique*). — L'abbé Surirey de Saint-Remy était chanoine de Notre-Dame depuis 1739. Il était fils du général Pierre Surirey de Saint-Remy (mort en 1716), qui a laissé d'excellents travaux sur l'artillerie.

Dans le dessin de Carmontelle, Le Roy et l'abbé de Saint-Remy sont debout de profil à gauche, arrêtés au milieu de la campagne, les yeux levés vers des cerfs-volants qu'on enlève devant eux et dont les pointes vont chercher l'électricité au milieu des nuages. Les travaux de Franklin sur l'électricité positive et négative, et sur la similitude de la foudre et du fluide électrique, ont fait, sur notre continent, l'admiration des savants, et Le Roy (vêtu de gris), explique à l'abbé de Saint-Remy (vêtu de violet), les expériences qui se font en leur présence. Tous deux sont nu-tête. L'un a la main droite familièrement passée sous le bras gauche de l'autre, qui, la main gauche appuyée sur sa canne, tend son autre main vers le ciel. Au fond, les hommes à gage de ces deux savants. Date probable, entre 1775 et 1780.

407

M. DE MAIRAN

« Jean-Jacques Dortous de Mairan, gentilhomme de Béziers en Languedoc, un des quarante de l'Académie française, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, et membre de toutes les compagnies savantes de l'Europe les plus illustres, physicien distingué, homme de mérite, honnête homme, homme aimable, mourut au Louvre le 20 février 1771, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il était parvenu à une extrême vieillesse sans aucune infirmité, et aurait poussé plus loin sa carrière si, dans les froids rigoureux du mois de janvier, il n'avait gagné une fluxion de

MAIRAN

(JEAN-JACQUES D'ORTOUS DE)

illustres, physicien

poitrine en allant dîner chez M. le prince de Conti. On ne pouvait cependant lui reprocher de ne savoir pas se précautionner contre le froid. Son valet de chambre, Rendu, avait établi une sorte de concordance entre son thermomètre et les différentes étoffes de la saison ; son maître lui demandait le matin : « A quoi est le thermomètre » ? et Rendu répondait : *à la ratine*, ou *au velours*, ou *à la fourrure*, suivant le degré de froid. Mais le jour fatal où M. de Mairan devait dîner au Temple chez M. le prince de Conti, il fallut traverser les cours à pied ; il prit froid et rentra chez lui pour n'en plus sortir. Il est mort comme il a vécu, avec tranquillité et sagesse... M. de Mairan avait tout ce qu'il faut pour vivre longtemps. L'esprit sage, la tête bien faite, une grande égalité d'humeur, beaucoup de modération dans les passions, ou plutôt point de passions, assez de sentiment pour contracter de ces liaisons d'égards et de politesse qui n'ont pas les charmes de l'amitié, mais qui n'en entraînent pas non plus les obligations ; d'ailleurs beaucoup de prudence et de prévoyance, beaucoup d'attention pour lui-même, beaucoup de méthode dans toute sa vie : voilà les éléments qui constituaient le caractère de M. de Mairan. Quoique, depuis le commencement de ce siècle, il n'eût pas bougé de Paris, il avait conservé son accent gascon, comme s'il ne faisait que de débarquer du coche de Béziers, et ce petit accent ne nuisait pas à la grâce de ses expressions... M. le duc d'Orléans, régent du royaume, l'aimait beaucoup, parce qu'il aimait les gens d'esprit et de lettres. M. de Mairan resta attaché à la maison d'Orléans en qualité de secrétaire ordinaire » (1) (*Correspondance littéraire*, mars 1771).

M. de Mairan, debout de profil à gauche, a son tricorne sous le bras gauche et tient sa canne derrière son dos, nous disant ainsi qu'il n'en a pas besoin pour marcher encore droit et ferme, malgré ses quatre-vingt-deux ans. Ses traits ont conservé leur vivacité, leur esprit, leur gaieté. Il n'y a en

(1) « Les secrétaires ordinaires, communément appelés les petits secrétaires, sont au nombre de huit, et, depuis la création de la maison d'Orléans, leur corps a toujours été supérieurement bien composé ; les Fontenelle, les Mirabaud, les Mairan, et beaucoup d'autres académiciens d'un rang distingué, en ont successivement occupé les places. » (Grimm, *Correspondance littéraire*).

lui de suranné que sa perruque à longues boucles flottantes, qu'il n'a jamais voulu troquer contre les petites et plates frisures de 1760, date de ce portrait... « M. de Mairan, de l'Académie française et de celle des Sciences, écrit M. de Lédans. Entre autres ouvrages recommandables, on estime beaucoup son traité sur les aurores boréales. Il est en train d'en observer une dans le portrait de Carmontelle. Ce portrait fut un de ceux dont l'impératrice Catherine demanda la gravure » (Lédans, 129). Cette gravure est de Carmontelle lui-même. — Outre son *Traité physique et historique de l'aurore boréale* (1733), Mairan a publié de nombreux travaux : *Dissertation sur les variations du baromètre* (1715); dissertations sur la glace, sur les phosphores, sur les forces motrices des corps; *Mémoires sur la cause du froid et du chaud, sur la réflexion des corps, sur la rotation de la lune* (1741), etc., etc. Le recueil de l'Académie des Sciences et le *Journal des savants* renferment un grand nombre de mémoires de M. de Mairan. Membre de l'Académie des Sciences en 1718, littérateur, musicien, archéologue (voir sa lettre à Caylus sur une pierre gravée antique), Mairan avait l'universalité de Fontenelle, auquel il succéda comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences en 1740. A la mort de Saint-Aulaire (1743), Mairan fut élu membre de l'Académie française.

408

M. DE MARCOUVILLE

Tout de noir habillé et coiffé à la mode de 1758 à 1760, M. de Marcouville est assis, de profil à gauche, les jambes croisées l'une sur l'autre, les mains fourrées dans son manchon, l'épée au côté et le tricorne jeté sous le bras gauche. Il est jeune encore et de figure agréable. Dessin à la sanguine et au crayon noir, largement et spirituellement exécuté. Fond de plein air, sommairement lavé à l'aquarelle... « M. de Marcouville, écrivailleur »; c'est tout ce qu'en dit M. de Lédans (112)... Pierre-Augustin Lefèvre de Marcouville, né en 1721, avocat au Parlement, secrétaire du prince de Monaco, auteur dramatique, a laissé deux pièces imprimées sous son nom en 1757 et

1758, *l'Heureux déguisement* et *la Petite Maison*. Collaborateur d'Anseaume et de Favart, Marcouville est aussi l'auteur de nombreuses scènes françaises, tant en vers qu'en prose, de prologues, d'intermèdes dans diverses comédies italiennes, et de plusieurs morceaux lyriques, tels que musettes, rondes, vaudevilles, etc., chantés dans les ballets et divertissements du Théâtre Italien.

409

LE DOCTEUR MATY

Michel Maty, né en 1718, à Montfort, près d'Utrecht, mort en 1776; fit ses études à l'université de Leyde, où il fut reçu docteur en médecine et en philosophie; vint en Angleterre en 1740, et fonda en janvier 1750 le *Journal britannique,* écrit en français et imprimé à La Haye. Admis en 1758 à la Société royale de Londres, il y remplaça Biret comme secrétaire perpétuel en 1765. Il était entré comme sous-bibliothécaire au *British Museum,* lors de sa fondation en 1753, et en devint bibliothécaire à la mort de Knight, en 1772. Il arriva en France en 1764, y fut bien reçu, et ne s'y fit pas aimer. M. de Lédans le traite durement : « Cet insolent Anglais ne put jamais vaincre sa haine pour la France. Il payait toutes les courtoisies et toutes les obligeances, dont notre politesse nationale ne cessait de l'accabler pendant son séjour à Paris, d'un déluge continuel de sarcasmes et même d'injures grossières contre ses hôtes. On aurait dû jeter sous le pont Royal, avec une pierre au cou, ce brutal échappé de la Tamise. Carmontelle eut la niaise complaisance de nous conserver sa face de réprouvé, avec une vérité qui fait peur » (Lédans, 423).

Le docteur Maty, tête nue de profil à gauche, est assis devant un bureau, les jambes croisées l'une sur l'autre, la main droite enfoncée dans le plastron du gilet, la main gauche rejetée en arrière et ballante sur le dossier de la chaise. Costume : habit bleu à boutons d'or; gilet jaune à ramages rouges; culotte noire; cheveux frisés et poudrés à la mode de 1760 à 1765. Le personnage aurait donc ici de quarante-deux à quarante-cinq ans. Ses traits ont

de la finesse et, sous une feinte bonhomie, cacheraient, au dire de Lédans, beaucoup de méchanceté. Quoi qu'il en soit, on sent, à regarder ce portrait, une parfaite ressemblance. Au fond : à gauche, une armoire vitrée remplie de fioles pleines de produits chimiques, et de bocaux dans lesquels on aperçoit des préparations anatomiques qui nous rappellent que le docteur Maty était à la fois médecin et conservateur d'un des grands cabinets d'histoire naturelle; au milieu, une fenêtre largement ouverte sur des jardins, où des arbres exotiques se mêlent aux arbres de nos parcs.

410

MM. DE MONTAMY ET D'ALAINVILLE

Ces deux savants se font vis-à-vis devant un alambic contenant un liquide rouge, qui chauffe sur un petit fourneau portatif. Par le costume aussi bien que par le plan qu'il occupe dans le tableau, l'un de ces savants semble primer l'autre. Celui qui paraît le plus important des deux, Montamy probablement, de profil à droite, assis sur une chaise et vêtu d'un habit blanc quadrillé de raies rouges, porte dans sa main droite une pince, et surveille la liqueur rouge qui est en train de se composer ou de se décomposer devant lui. L'autre, de profil à gauche et modestement vêtu d'une veste noire protégée par un tablier blanc, se tient agenouillé du genou gauche devant le fourneau dont il active le feu à l'aide d'un soufflet, et d'un regard curieux interroge celui qu'il considère sans doute comme le maître. Tous deux sont tête nue, avec des cheveux frisés et poudrés, munis d'un catogan derrière la tête. Au fond, le mobilier d'un laboratoire, des verres, un mortier, des alambics, des fioles, etc. Date probable : 1760.

Montamy s'appelait de son vrai nom d'Arclais (Didier-François); il était né en 1704 à Montamy, près de Vire (basse Normandie), et avait pris le nom de son lieu de naissance. C'est sous ce nom de Montamy qu'il occupa la charge de premier maître d'hôtel dans la maison du duc d'Orléans. Il cultiva les arts et les sciences avec succès, traduisit de l'allemand la *Lithogéognésie* ou

Examen des pierres précieuses, de J.-M. Pott (2 vol. in-12, 1753), et donna un *Traité des différentes manières de peindre* (1757, in-8°). Montamy mourut à Paris, le 8 février 1765. Son *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine* fut édité, aussitôt après sa mort, par Diderot (Paris, 1765, in-12). « M. de Montamy avait de grandes connaissances en chimie et dans les mécaniques. Il n'avait pas l'esprit créateur ni inventif, mais c'était un observateur exact, infatigable, d'une patience à toute épreuve. M. le duc d'Orléans perd un bon et fidèle serviteur; il avait été auprès de ce prince depuis son enfance. Ses amis regrettent un grand homme de bien. Il se piquait d'être bon catholique, mais cela ne l'empêchait pas d'aimer tendrement ses amis qui ne l'étaient guère. Il est mort avec la tranquillité et la simplicité qu'il avait montrées dans tous les événements de sa vie : Embrassez-moi, dit-il la veille de sa mort à son ami Diderot; nous nous reverrons; si vous vous affligez, c'est que vous n'en croyez rien » (Grimm, *Correspondance littéraire*, février 1765). Montamy laissa un fils, Nicolas-Joseph d'Arclais de Montamy, major du régiment de Chartres-cavalerie. — Quant à d'Alainville, il était l'ami intime de d'Holbach, de Grimm et de Mme d'Épinay; il faisait partie de toutes les réunions de la Chevrette et du Grandval. Galiani l'aimait beaucoup : « J'ai vu avec plaisir le jugement de Voltaire sur mes *Dialogues*, écrit-il à Mme d'Épinay le 11 février 1770; je voudrais savoir les avis des personnes suivantes, Marmontel, le comte de Creutz, Thomas, le chevalier de Chastellux, le comte d'Albaret, Bernard, M. Turgot, et surtout d'Alainville, que j'estime le plus; car les autres sont des enfants vis-à-vis du grand d'Alain. Voilà un philosophe à mon avis. Je le charge de répondre à l'abbé Morellet, dans une partie de pique-nique, au Gros-Caillou, où ils pourront se battre des anguilles à la main » (Galiani, *Correspondance*, édition Perey-Maugras, t. I, p. 70).

411

M. NAIGEON

Debout de profil à gauche, Naigeon, vêtu d'un habit marron et d'un gilet

blanc à peine visible sous cet habit, promène ses extravagances philosophiques dans un parc au fond duquel se voit un temple antique dans le goût de notre XVIII[e] siècle. Né en 1738, il a quarante-quatre ans dans ce portrait, daté de 1782. Disciple de Diderot et ami d'Holbach, il se fit une sorte de célébrité par ce qu'il y avait d'intransigeant dans son athéisme. Il fut, selon Taine, un de ces fanatiques qui érigent l'athéisme en dogme obligatoire et en devoir supérieur. La Harpe l'avait surnommé « le singe de Diderot ». Somme toute, Naigeon ne fut qu'un insupportable pédant. Et il en a bien l'air dans son portrait... Il était entré dans la 2[e] classe de l'Institut le 14 décembre 1795, et il mourut en 1810. Naigeon avait été un des habitués du salon du marquis de Villette, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, pour qui Voltaire s'était pris d'une vive affection (1).

412

M. RACINE

Louis Racine, né à Paris en 1692, mort en 1763, fils de Jean Racine, avocat d'abord, oratorien ensuite, membre de l'Académie des Inscriptions (1719), janséniste quand même, est assis de profil à gauche, tout habillé de noir et coiffé d'une perruque qui est en retard de vingt à trente ans sur la mode de 1759, date de ce portrait. Il a soixante-sept ans, et l'on retrouve en lui un de ces messieurs de Port-Royal comme égaré au milieu des contemporains de Voltaire. Arrivé presque au terme de sa vie, il rappelle encore son incomparable père par la douceur et par la noblesse de ses traits. Dessin à la sanguine et au crayon noir... « Louis Racine, écrit M. de Lédans, fils de l'immortel auteur d'*Athalie* et qui eût obtenu un rang très distingué dans les fastes de la littérature sans son père. La gloire incommensurable de l'un

(1) Mlle de Varicourt, femme du marquis de Villette, fut adoptée par Mme Denis, nièce du grand écrivain. C'est ainsi que le fils de ce marquis de Villette conservait, dans son château de Villiers-Saint-Paul (Oise), les souvenirs les plus intimes de Voltaire. C'est ce dernier marquis de Villette qui laissa ses biens à M. le comte de Chambord.

a repoussé le mérite de l'autre, tout distingué qu'il est, dans un nuage que le temps ne percera jamais » (Lédans, 163)... Louis Racine se rattache, par son maître Rollin, à l'école janséniste du XVII^e^ siècle. Il travailla et produisit beaucoup ; mais l'amour de la famille le possédait tout entier, et, à partir de la perte qu'il fit de son fils dans le tremblement de terre de Lisbonne (1755), il s'enferma dans le souvenir de ce fils si profondément regretté et cessa d'écrire. La meilleure édition des œuvres de Louis Racine est celle qu'a donnée Lenormant en 1806 (6 vol. in-8°).

413

M. SAURIN

Bernard-Joseph Saurin, né à Paris en 1706, avocat d'abord, ne devint auteur dramatique que vers l'âge de quarante ans, et n'est connu, d'ailleurs, que par son théâtre. Debout de profil à gauche au milieu de la campagne, il est vêtu d'un habit noir et d'un gilet de soie jaune broché de fleurs. Le tricorne sous le bras gauche et l'épée au côté, il a enfoncé sa main gauche dans une de ses poches et engagé son autre main dans son gilet. Agé de cinquante-cinq ans sur ce portrait, daté de 1761, il est grand et fort bel homme encore, porte haut et paraît content de lui-même. Comme il ne mourut qu'en 1781, il lui reste vingt ans à jouir d'une vie qui lui est douce. Il avait donné sans succès *les Trois Rivaux* (1743) et *Aménophis* (1752) ; puis s'était relevé avec *Spartacus*, où Voltaire trouvait des vers « frappés à l'enclume de Corneille », et dans *Blanche de Guiscard*, imitée de Thomson (1763). Son grand succès, qu'il dut au talent de Molé, fut *Beverlei*, tragédie bourgeoise imitée de l'anglais (1768). Saurin avait remplacé du Resnel à l'Académie française, où il eut Condorcet pour successeur. Il vivait dans le grand monde, où il était estimé. Montesquieu, Voltaire, Saint-Lambert, le duc de Nivernais, étaient ses amis. Marié tard à une femme jeune et jolie, ce mariage, disait-il, l'avait rattaché à la vie. Il mourut en 1781. La crainte de la mort troubla ses dernières années.

414

LAURENCE STERNE

Debout de profil à gauche, la main gauche fourrée dans la poche de son gilet et son autre main appuyée au dossier d'un fauteuil placé à sa droite, Laurence Sterne, tout habillé de noir, regarde devant lui avec une finesse d'observation qui est le fond de son génie. Ce portrait a dû être exécuté pendant le séjour que Sterne fit en France en 1762. *Tristram Shandy* avait paru déjà, et le *Voyage sentimental* était en cours de préparation. La figure de l'écrivain qui est une des gloires de l'Angleterre est longue et maigre, avec quelque chose de dégingandé. Ses traits, comme taillés à coups de serpe, sont plutôt laids, mais une ironie pleine de finesse et sans rien de méchant leur compose une originalité. Il y a, dans leur expression, un certain comique qui peut aller jusqu'à la bouffonnerie et s'élever brusquement jusqu'au pathétique. La flamme de ce foyer, trop prompt à se consumer, brûle ici avec l'ardeur qu'elle gardera jusqu'à son dernier souffle. Moralement parlant, Carmontelle a fait ce portrait fort ressemblant. On en peut juger par la vie du personnage représenté.

Laurence Sterne, né à Cloumel (Irlande) le 24 novembre 1713, fils d'un officier sans fortune, vint au monde dans une caserne. Orphelin à dix-sept ans, il fut recueilli par son oncle, membre du chapitre de la cathédrale d'York, qui lui fit étudier la philosophie à l'université de Cambridge, et auquel il succéda dans la cure de Sutton, et plus tard dans une prébende d'York. En 1741, il épousa une beauté du Staffordshire, Élisabeth Lumley. Son amour pour elle avait été violent; il brûla comme un feu de paille. Élisabeth Lumley, d'ailleurs, ne le comprit pas. Ce prêtre sec, élancé, asthmatique, franc original, lui faisait presque pitié, et c'est elle, sans doute, qui a posé devant lui pour la revêche *Madame Shandy*. Dans sa province, on ne le comprenait pas davantage. On haussait les épaules en voyant un ministre lire, peindre, rimer, racler sa basse de viole et cultiver ses plants de navets.

LAURENCE STERNE

Sterne prêchait d'un ton grotesque, sans lieux communs, avec une verve intarissable et une imagination de feu. Ses confrères ne voyaient en lui qu'un arlequin clérical. Par contre, les gens d'esprit le recherchaient. Il faisait partie du cercle, joyeux jusqu'au libertinage, que son vieil ami John Hall réunissait dans son château de Shelton (*Crasy castle, le Château de la Folie*). L'amour des livres le préservait d'autres amours, qu'il effeuillait en badinant. Laissant toujours flotter sa vie au hasard, la fantaisie de se faire imprimer lui prit, et il commença, en 1759, la publication de *Tristram Shandy,* roman satirique, qui, à force d'esprit et de bon sens, tout-à-coup le rendit célèbre. Il fut le Rabelais de l'Angleterre. A Londres, on le promena de fête en fête dans les salons du grand monde et dans les théâtres; Garrick lui ouvrit les bras. *Tristram Shandy* n'était pas, pour l'époque, un ouvrage licencieux, bien que les vieux prédicants méthodistes le dénonçassent comme « l'œuvre du diable ». Sterne vint en France en 1762 pour y rétablir sa santé. Sa femme et sa fille l'y rejoignirent. Bientôt il les quitta, sans être guéri, et retourna en Angleterre, où il se mit aux pieds de lady Percy, qui le laissa faire en riant. Il revint en France en 1764, y retrouva Mme Sterne avec enthousiasme, l'abandonna encore avec empressement, et se prit d'une passion sénile pour la belle Mme Draper, qu'il rendit fameuse sous le nom d'Élisa. Il publia, en 1767, le *Voyage sentimental*, le meilleur de ses ouvrages, et mourut, l'année suivante (17 mars 1768), dans un garni de Londres, sans autre témoin de sa mort qu'une servante qui le volait (1).

(1) Le portrait de Sterne par Carmontelle fut acheté à Londres par M. le duc d'Aumale en avril 1885, et payé 64 livres sterling (1,600 francs).

XI

COMPOSITEURS DE MUSIQUE
VIRTUOSES ET GENS DE THÉATRE (1)

415

RAMEAU

Jean-Philippe Rameau, né à Dijon le 25 septembre 1683, mort à Paris le 12 septembre 1764. Fils d'organiste, on le destinait à la magistrature ; mais sa vocation était d'être musicien, et, malgré tous les obstacles, il le fut. Il partit pour l'Italie en 1701, s'arrêta à Milan, revint en France après quelques années et fixa sur lui l'attention comme organiste. Paris l'attirait; il y arriva en 1717, il avait trente-quatre ans. Faute de ressources suffisantes, il n'y resta pas et fut forcé d'accepter une place d'organiste à Clermont. De retour à Paris en 1721, on le nomma organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. En 1726, son *Nouveau Système de musique théorique* le fait enfin connaître, et alors aussi se révèlent en lui de rares aptitudes pour la musique dramatique. Ayant trouvé un Mécène dans le fermier général La Popelinière, Voltaire lui confia son opéra de *Samson* (1732), et l'abbé Pellegrin celui d'*Hippolyte et Aricie* (1733). Rameau avait cinquante ans. En dix-neuf ans, il donna à l'Académie Royale de Musique vingt-deux grands opéras et ballets : *les Indes galantes* (1735), *Castor et Pollux* (1737), *Dardanus* (1739), *la*

(1) En tête de ce chapitre, nous plaçons par ordre chronologique les quatre compositeurs de musique dont les portraits par Carmontelle se trouvent au Musée Condé. Pour les virtuoses et les gens de théâtre qui suivent, nous adoptons l'ordre alphabétique.

RAMEAU

Princesse de Navarre (1745), *Pygmalion* (1748), *Anacréon* (1754), etc. Certaines parties de ces ouvrages ont conservé leur fraîcheur, leur grâce et leur énergie. Rameau exerça, sur la musique en France, une sorte de domination durant les trente dernières années de sa vie. Le Roi, qui avait créé à son intention la charge de compositeur de son cabinet, lui accorda des lettres de noblesse et le décora de l'ordre de Saint-Michel (1). Les plus grands honneurs lui furent rendus après sa mort... Rameau était sombre et taciturne ; sa taille était fort grande et sa maigreur excessive. « Sa passion dominante était l'avarice. Il était insensible à la réputation, aux distinctions, à la gloire ; il voulait de l'argent, et il est mort riche. Il était aussi remarquable par sa figure que célèbre par ses ouvrages. Beaucoup plus grand que M. de Voltaire, il était aussi hâve et sec que lui. Comme on le voyait sans cesse dans les promenades publiques, M. de Carmontelle le dessina de mémoire, il y a quelques années. Ce petit portrait (aussitôt gravé par Carmontelle lui-même) est fait spirituellement et très ressemblant » (Grimm, *Correspondance littéraire*, octobre 1764).

Le dessin de Carmontelle, presque entièrement exécuté à la sanguine, nous rend avec vérité ce long vieillard d'humeur morose, toujours actif et jamais lassé. Rameau, fort âgé déjà, mais vigoureux encore, est assis de profil à gauche devant son épinette et écrit de la main droite une page de musique qu'il maintient de la main gauche. Sa perruque et l'ensemble de sa mise sont passés de mode depuis longtemps déjà en 1760, date de ce portrait. Né en 1683, Rameau avait alors soixante-dix-sept ans. Il travaillait toujours, et il lui restait quatre ans à vivre encore. « Quoique la musique de cet homme célèbre, écrit M. de Lédans, ait été jetée sur le pavé de la confusion par les Gluck, les Paisiello et autres nouveaux venus qui nous ont commandé

(1) « Le Roi lui avait accordé des lettres de noblesse pour le mettre en état d'être reçu chevalier de Saint-Michel ; mais il était si avare qu'il n'avait pas voulu les faire enregistrer et se constituer en une dépense qui lui tenait plus à cœur que la noblesse. Il est mort avec fermeté. Différents prêtres n'ayant pu en rien tirer, M. le curé de Saint-Eustache s'y est présenté, a péroré longtemps, au point que le malade, ennuyé, s'est écrié avec fureur : Que diable venez-vous me chanter là, monsieur le curé ! vous avez la voix fausse » (*Mémoires secrets*, 12 septembre 1764).

l'admiration, il restera longtemps encore des partisans zélés de l'école de notre Orphée dijonnais. Il a fait faire un grand pas au plain-chant de Lully vers la musique italienne. La fureur pour les premiers bouffes qui vinrent à Paris commença la révolution qui le jeta en bas de l'échelle. Les gluckistes achevèrent de le détrôner » (Lédans, 148). Quoi qu'on puisse dire, Rameau fut un grand musicien. Il faut s'incliner devant lui comme devant un des patriarches de la musique française.

416

DUNI

De profil à droite et assis à son clavecin, Duni, vêtu d'un habit et d'une culotte bleus, s'abandonne à son inspiration. Comme il établit sa résidence à Paris en 1757, il y a lieu de croire qu'il fut peint par Carmontelle vers 1760. Il avait alors cinquante et un ans; c'est l'âge qu'on lui peut donner sur ce portrait. Il conserve encore une certaine jeunesse; sa personne est plaisante, et sa physionomie, bien italienne, garde une vive intelligence... Egidio-Romualdo Duni, né à Matera (Deux-Siciles) le 9 février 1709, était élève de Durante. Il fit représenter à Rome *Nerone,* écrit en concurrence avec Pergolèse, et, à Naples, *Artaxercès.* Après quoi, il vint en France, où il donna *Ninette à la cour* (1755). Fixé définitivement à Paris en 1757, il y produisit dix-huit opéras en treize ans : *le Peintre amoureux de son modèle* (1757), *le Docteur Sangrado* (1758), *la Fille mal gardée* (1759), etc., *Thémire* enfin (1770). Il mourut le 11 juin 1775. La musique de Duni est facile, mélodique, et se rapproche de celle de Pergolèse, à laquelle, cependant, elle est fort inférieure. Son instrumentation est nulle, mais son chant est gracieux, et il a la verve comique.

417

MONSIGNY

Monsigny est âgé de quarante-cinq ans dans le portrait de Carmontelle, au

bas duquel on peut mettre la date de 1774. De profil à gauche, il promène avec une certaine importance, au milieu d'un parc traversé d'un cours d'eau, le personnage qu'il est depuis longtemps déjà. Son habit est gris et galonné d'or, sa culotte est noire, ses bas sont blancs; ses cheveux, poudrés et frisés en ailes de pigeon, portent le catogan de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, et il tient son tricorne de la main droite... En 1774, Monsigny est à l'apogée de sa réputation; il a fait jouer *Rose et Colas* depuis dix ans déjà, *Aline, reine de Golconde,* depuis huit ans, et *le Déserteur* depuis cinq ans. Les paroles du *Déserteur* étaient de Sedaine, et Mme de Genlis s'en moquait franchement : « Mais la musique de Monsigny ne permet pas de faire la moindre attention à cette singulière poésie; elle sera toujours délicieuse pour tous ceux qui aiment véritablement cet art enchanteur... Le duc d'Orléans, ajoute Mme de Genlis, aimait et estimait le bon Monsigny; il lui parlait avec une confiance qu'il n'avait avec aucune des personnes considérables qui lui étaient attachées. Cet excellent homme avait autant d'esprit et de finesse que de bonhomie ».

Pierre-Alexandre Monsigny, né d'une famille noble à Fauquembergues (Pas-de-Calais) le 17 octobre 1729, fut d'abord un très bon violoniste, et plus tard se servit toujours de son violon pour composer ses opéras. En 1749, il vint à Paris, où il occupa une place avantageuse dans les bureaux de la comptabilité du clergé. Il entra ensuite comme maître d'hôtel dans la maison du duc d'Orléans, où il resta plus de trente ans. Il y puisa, dans la fréquentation du grand monde, une élégance de manières qui ne le quitta plus jamais. En 1754, une représentation de *la Servante maîtresse*, de Pergolèse, décida de sa vocation pour la musique de théâtre. Il apprit la composition musicale sous Gianotti, et fit jouer au théâtre de la Foire, en 1759, *les Aveux indiscrets,* auxquels on fit bon accueil. Il avait alors trente ans. Encouragé par ce premier succès, il donna en 1760 *le Maître en droit* et *le Cadi dupé*. Sedaine se lia avec Monsigny et voulut l'avoir pour collaborateur. Parurent alors : *le Roi et le Fermier* (1762), *Rose et Colas* (1764), *Aline, reine de Golconde* (1766), *le Déserteur* (1769), etc., enfin *Félix ou l'enfant trouvé* (1777), et ce fut tout : « A

partir de cette époque, dit-il, la musique a été comme morte pour moi. Il ne m'est plus venu une idée ». « M. de Monsigny n'est pas musicien », a dit Grimm; il a eu tort. La musique de Monsigny est faite de sentiment et de sensibilité; la mélodie y est tout, aucune combinaison savante ne s'y mêle. L'habitude de composer avec le violon, l'instrument chantant par excellence, y fut sans doute pour quelque chose. Ses études, d'ailleurs, avaient été fort incomplètes... Successeur de Grétry à l'Académie des Beaux-Arts en 1813, il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, le 14 janvier 1817. (Voir la *Notice sur Monsigny*, lue par Quatremère de Quincy à la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts, le 3 octobre 1818).

418

MOZART ENFANT

SON PÈRE ET SA SŒUR

Jean-Georges-Léopold Mozart, père du grand Mozart, né à Augsbourg le 14 novembre 1719, virtuose émérite et musicien consommé, était entré en 1743, comme violoniste, dans la chapelle du prince-évêque de Salzbourg. Marié à Marie-Anne Pertlin, il en avait eu sept enfants et il ne lui en restait que deux : un fils, Jean-Chrysostome-Wolfgang-Théophile, né le 27 janvier 1756, et une fille, Marie-Anne, née le 29 août 1751, de cinq ans et demi plus âgée que son frère. Le petit frère avait à peine trois ans quand le père donnait à la grande sœur les premières leçons. Ce fut en la voyant apprendre qu'il apprit lui-même les éléments de la musique. A peine âgé de quatre ans, il jouait sur le clavecin, avec un sentiment remarquable, des petites pièces sur lesquelles il brodait des variations que son père écrivait sous sa dictée. En 1762, Léopold Mozart fit un voyage à Vienne et à Munich avec ses deux enfants, et le petit Mozart transporta d'admiration l'empereur d'Allemagne aussi bien que l'électeur de Bavière. Au mois de juillet de l'année suivante (1763), tous trois se remirent en route pour visiter les principales cours de l'Europe, et partout on fut

MOZART ENFANT

SON PÈRE ET SA SŒUR

saisi d'enthousiasme devant l'enfant merveilleux, dont le génie naissant se prodiguait avec une si émouvante fécondité. La famille Mozart arriva à Paris au mois de novembre 1763. Grâce à la protection de Grimm, du comte de Tessé et du duc de Chartres, elle fut mandée à Versailles, où le petit Mozart eut l'honneur d'être présenté au Roi. Tout de suite on raffola de cet enfant qui s'annonçait en maître. Il fut embrassé par la Dauphine et par les filles de Louis XV, les duchesses et les marquises se le disputèrent à l'envi. « Si tous les baisers qu'on prodigue à Wolfgang pouvaient se transformer en bons louis d'or, écrivait Léopold Mozart à sa femme restée à Salzbourg, nous n'aurions pas à nous plaindre ». Quelques mois après, avant de quitter Paris, l'enfant prodige publiait deux suites de sonates pour clavecin et violon, l'une dédiée à Madame Victoire de France, l'autre à la comtesse de Tessé, dame de Madame la Dauphine.

C'est dans un des salons où la famille Mozart s'était fait entendre, soit à la cour de Versailles, soit à la cour de Saint-Cloud, peut-être chez la comtesse de Tessé, que Carmontelle a fait sur le vif les trois portraits formant tableau que M. de Lédans a catalogués en ces termes : « Mozart père, son fils et sa fille. Il accompagne du violon ses deux enfants, jeunes et déjà des prodiges de talent » (Lédans, 405, 406, 407). — Le petit Mozart, vu de profil à droite, est âgé de sept ans. Vêtu d'un habit bleu de ciel largement garni de dentelles, on l'a assis, sur une chaise exhaussée de coussins, devant un clavecin, sur lequel est ouverte la partie qu'il est chargé d'exécuter. — Vis-à-vis de lui, sa sœur Marie-Anne, âgée de douze ans, est debout de profil à gauche. Frisée et poudrée à la mode du temps, habillée d'une robe blanche à ramages de fleurs, elle tient sa musique de la main gauche et fait la partie de chant dans ce morceau d'ensemble (Marie-Anne Mozart promettait d'être une étoile et s'en tint à cette promesse). — Léopold Mozart, enfin, debout de profil à droite derrière son fils et tout habillé de velours rouge, accompagne de son violon ses deux enfants... (1). Inutile d'insister sur l'intérêt d'une pareille

(1) Léopold Mozart, de 1763 à 1775, visita, avec ses enfants, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, où il séjourna plusieurs années, s'arrêta dans les principales cours d'Allemagne,

peinture, au bas de laquelle il faut mettre la date de 1763 ou de 1764 (1). Dans cet enfant de sept ans dont le génie musical s'est éveillé depuis quatre ans déjà, ce n'est pas seulement le petit virtuose qui se fait applaudir, c'est le compositeur qui s'impose à l'admiration. Ceux qui l'entendaient dans un âge aussi tendre devaient pressentir en lui quelque chose de divin. Une flamme si vive et si tôt allumée, trop tôt, hélas ! devait s'éteindre. Mais Mozart, mourant à Vienne à l'âge de trente-cinq ans, le 5 décembre 1791, n'en comptait pas moins une période d'activité de trente-deux ans, durant laquelle il avait produit, dans tous les genres et sans un instant de défaillance, une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre. Combien peu ont eu la même fortune parmi les génies les mieux partagés au point de vue de la longévité !

419

LE COMTE D'ALBARET

On lit dans les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch, à la date du 29 mai 1784 : « J'avais été invitée à un concert de jour chez le comte d'Albaret. C'était un Piémontais fort riche, qui avait des musiciens à lui, demeurant chez lui, ne sortant jamais sans sa permission. Il est fou de musique ; il a un salon exprès où l'on en fait toute la journée ; aussi ses concerts étaient-ils excellents ; ils passaient pour les meilleurs de Paris... M. d'Albaret a beaucoup d'esprit et fait de jolis vers. C'est un virtuose dans tous les arts. On cite sa maison à juste titre pour la plus gaie, la plus amusante peut-être de la ville. Bon, généreux, toujours la bourse ouverte aux infortunes,

et revint à Salzbourg, riche d'espérance, mais pauvre d'argent. Souffrant dès lors, il mourut âgé de soixante-huit ans, le 28 mai 1787, laissant, comme musique d'église surtout, une œuvre considérable. La *Méthode de violon* qu'il publia en 1756 fut réputée la meilleure pendant plus de cinquante ans.

(1) Puisqu'il est avéré que Léopold Mozart partit de Salzbourg avec ses enfants au mois de juillet 1763, qu'il arriva en France au mois de novembre de la même année, et qu'il y resta jusqu'au mois d'avril 1764 où il alla à Londres, il faut remplacer par cette date de 1763, ou même par celle de 1764, la date de 1762 que le continuateur de M. de Lédans a mise par erreur au bas de ces portraits. — Cette peinture a été gravée par Lafosse.

surtout à celles des artistes, c'est un véritable Mécène. Il a le caractère le plus facile, le plus hospitalier ; il ne recherche que l'esprit, le talent, et il est prêt à tous les sacrifices pour l'agrément et le plaisir de ses amis. Il a été souvent à Ferney ; il a beaucoup vu M. de Voltaire, et le contrefait admirablement. Il a composé beaucoup de proverbes, dans lesquels il introduit le *grand homme ;* tout le monde assure que c'est comme si on le voyait. C'était un portrait, un miroir de Voltaire, j'ai vu des gens en rester dans la stupéfaction. M. d'Albaret joue souvent la comédie avec Mmes de Montesson et de Genlis ; il est l'ami de toutes les dames, chose fort difficile, attendu qu'elles se détestent cordialement ». — Mme de Genlis écrit de son côté : « Mme Necker, dans ses *Souvenirs,* s'est moquée du comte d'Albaret, fort injustement, d'abord parce qu'il n'avait aucun ridicule : il était bon, aimable, spirituel ; il avait une foule de talents agréables, il aimait passionnément les arts et s'y connaissait ; il était d'une extrême gaieté ; c'était un homme décidé à s'amuser et à plaire à ses amis ; il y parvenait par ses talents, sa bonne humeur, et sa grande complaisance dans la société, mais c'était toujours d'une manière innocente. Il avait le plus heureux caractère pour lui et les autres ; il ne cultivait que les gens qui lui paraissaient aimables. La gaieté ne lui a jamais fait dire une méchanceté ; il n'a jamais fait une bassesse. Ses mœurs étaient des plus pures » (Mme de Genlis, *Mémoires,* année 1766). Le comte d'Albaret était donc un parfait galant homme.

« M. le comte d'Albaret jouant le rôle du *Joueur* anglais », telle est la mention inscrite au bas de ce dessin. *Beverley* ou *le Joueur*, tragédie d'Édouard Moore, déjà traduite par Bruté de Loirelle et par Diderot, venait d'être à nouveau traduite en vers libres par Saurin, de l'Académie française, avec quelques changements dans l'action du drame. « Le but de l'auteur, écrit Grimm, était de nous montrer la passion du jeu avec tous ses dangers... M. Saurin a surtout affaibli le rôle des filous dont le joueur est la dupe dans la pièce anglaise et qui occupent trop de place. Pour remplacer ce vide, il a imaginé de donner au joueur un enfant. Le sort de cet enfant ajoute encore

à la détresse du père ; et lorsqu'au cinquième acte il s'est empoisonné, tandis que son fils dormait tranquillement à côté de lui, il lui prend la tentation de le tuer d'un coup de poignard, et de lui assurer par une mort prématurée un sort exempt de revers » (Grimm, *Correspondance littéraire*, juillet 1767). Telle est la scène où Carmontelle a peint le comte d'Albaret dans le rôle de Beverley. Le drame touche à son dénouement : Beverley, à bout de ressources et n'ayant plus qu'à mourir, vient de boire le poison ; il aperçoit son fils endormi, et, par pitié pour l'enfant dont il a brisé l'avenir, il se précipite, un poignard à la main, pour l'arracher à la vie :

Pauvre enfant, tu ne sens ni ne prévois ton sort.
La honte de ma vie et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage ;
L'opprobre sera ton partage.
. . . . . .
Osons l'y dérober. Le moment est propice ;
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort.
. . . . . .

Mais l'enfant s'éveille ; il est sauvé !... Avant de donner sa pièce à la Comédie française, Saurin la fit jouer « à Villers-Cotterets, sur le théâtre du duc d'Orléans, par une troupe composée de seigneurs et de dames, parmi lesquels il y a de très bons acteurs. Mme la marquise de Montesson et Mme la comtesse de Blot ont joué avec beaucoup de succès les rôles de femme et de sœur du joueur » (Grimm, *Correspondance littéraire*). D'après le *Journal* de Collé, cette représentation eut lieu le dimanche 21 juin 1767, et Carmontelle était à Villers-Cotterets. Nous pouvons donc assigner cette date au portrait du comte d'Albaret.

420

SOPHIE ARNOULD

« Sophie Arnould. — Le rôle de Thélaïre (dans *Castor et Pallux*), la finesse de ses réparties et son amour pour M. de Lauraguais lui ont assuré une réputation qui peut durer cinq ou six lustres » (Lédans, 120). M. de Lédans se

SOPHIE ARNOULD

trompe. Voilà près d'un siècle et demi que Sophie Arnould faisait parler d'elle à l'Opéra, et, sur le témoignage de ses admirateurs d'autrefois, on parle d'elle encore aujourd'hui... Sophie-Madeleine Arnould naquit à Paris le 14 février 1744. Ses dispositions naturelles l'ayant signalée à l'attention des gentilhommes de la maison du Roi, une lettre de cachet l'enleva à sa famille pour l'attacher, tout enfant, à l'Académie Royale de Musique. Elle débuta à l'Opéra à l'âge de treize ans, en 1757. Depuis ce temps jusqu'en 1778, époque de sa retraite, elle fit les délices des habitués de ce spectacle. Sa voix touchante, son expression vraie, et le pathétique qu'elle savait donner à sa beauté lui gagnaient tous les cœurs. Garrick lui-même proclamait en elle une grande artiste. Elle adorait son art, mais « ses caprices continuels l'empêchaient de jouer les trois quarts de l'année ». Au mois de juin 1767, elle annonça sa retraite, au grand regret des amateurs de l'opéra : « Les gens de goût, les cœurs sensibles s'en souviendront longtemps, écrit Bachaumont; on ne croit pas qu'on puisse la remplacer pour l'âme et pour l'intelligence ». C'est ce qui explique l'accueil qui lui fut fait quand elle reparut sur la scène le 3 octobre suivant (dans *Psyché*) : « Elle a été reçue avec des transports indicibles. On a trouvé sa voix plus soutenue et non moins séduisante ; ses attitudes, toujours belles et pleines d'intérêt, ont ému l'âme des spectateurs et l'ont vivement passionnée » (*Mémoires secrets*). Sa longue et orageuse liaison avec le comte de Lauraguais ont défrayé les gazettes anecdotiques de l'époque... Sophie Arnould mourut en 1803.

C'est dans le rôle de Thisbé, de l'opéra de *Pyrame et Thisbé,* que la célèbre cantatrice a été peinte par Carmontelle. Pyrame, enfermé dans une tour par son rival Ninus, a été délivré par le magicien Zoroastre. Il a retrouvé Thisbé et lui a dit de l'attendre aux tombeaux des rois. Thisbé lui obéit ; elle erre dans la forêt sombre :

Amour, que ton flambeau me guide;
Rassure une amante timide
Qui craint pour l'objet de ses vœux.
Fais qu'il échappe au sort qu'un tyran lui prépare.

C'est à ce point culminant du drame lyrique que Carmontelle a représenté Sophie Arnould. Debout de trois-quarts à droite au milieu d'une forêt sombre toute peuplée de tombeaux, elle joint ses mains avec ferveur, et, levant au ciel ses beaux yeux éplorés, elle met son amour sous la protection des dieux. Dans cette figure pleine d'émotion et de vérité, la tête, la gorge et les mains sont en couleur; le costume, qui appartient au milieu du XVIII^e^ siècle français, est en noir et rehaussé de touches blanches avec tant d'habileté qu'il semble du plus beau ton... *Pyrame et Thisbé*, tragédie lyrique en cinq actes et prologue (paroles de Laserre, musique de Rebel fils et Francœur), représentée pour la première fois le 17 octobre 1726, puis en 1740, fut reprise le 23 janvier 1759; la jeune Sophie Arnould tenait le rôle de Thisbé, « rôle délicat, intéressant, pathétique, rempli de monologues touchants et de situations variées, donnant à la voix et à l'âme de la jeune actrice tous les moyens d'attendrir et de charmer les spectateurs. Aussi n'a-t-elle pas manqué de profiter de ces avantages. L'attendrissement a été jusqu'aux larmes, et c'est une manière d'applaudir qui est assez rare à l'Opéra. Il faut avouer aussi que la beauté du chant secondait le talent de l'actrice; mais ce qui n'appartient qu'à elle, c'est l'étonnante expression de son jeu, c'est la variété des nuances qu'elle y met, leur vérité, leur délicatesse » (*Mercure de France,* février 1759). Mêmes éloges lors des représentations du 8 janvier 1760 et du 7 mars 1761. Enfin l'opéra de *Pyrame et Thisbé* fut repris de nouveau le 5 février 1771 ; Sophie Arnould, qui tenait encore le rôle de Thisbé, recueillit d'unanimes applaudissements. Carmontelle a donc pu voir Sophie Arnould dans le rôle de Thisbé en 1759, en 1760, en 1761 et en 1771. Étant donné l'âge que paraît avoir l'actrice dans notre dessin, nous sommes tenté de substituer la date de 1771 à celle de 1760, mise au bas de son portrait. En 1771, Sophie Arnould avait vingt-sept ans... La Mésangère a reproduit le portrait de Carmontelle dans la *Galerie française des femmes célèbres par leurs talents, leur rang ou leur beauté* (Paris, 1827).

MADEMOISELLE D'AVENARD

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

421

Mlle D'AVENART

« Mlle d'Avenart, virtuose de la plus grande force, jouant aux concerts de la Reine » (Lédans, 414), est assise de profil à gauche dans une chambre d'où l'on aperçoit un château qui semble être le château de Versailles; elle tient de sa main gauche un éventail fermé, et feuillette de sa main droite une partition que porte un pupitre posé devant elle sur une petite table. Sa robe blanche décolletée, garnie de bandes jaunes semées de fleurs, l'habille fort bien. Elle est de celles, d'ailleurs, qui parent leur toilette. Elle a le charme, la jeunesse et la grâce. Son regard et son sourire devaient être enchanteurs. Quant à sa virtuosité, la renommée nous dit qu'elle était de premier ordre. Sa coiffure, où des fleurettes roses et blanches se mêlent à une aigrette noire au milieu des cheveux annelés et poudrés à la mode de 1765 environ, est d'une parfaite élégance, sans le moindre tapage. De cette charmante figure, il ne se dégage que de l'harmonie.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons trouvé nulle part le nom de Mlle « d'Avenart », ainsi écrit au bas de ce portrait par le continuateur de M. de Lédans et d'après le catalogue de ce dernier. Nous avons déjà dit que l'écriture de M. de Lédans est très mauvaise, et nous avons dû parfois rectifier certains des noms écrits au bas des portraits. Dans son manuscrit, le nom de notre virtuose peut se lire indifféremment : d'Avenart, d'Avenant, d'Avenaut. Et comme M. de Lédans ne se piquait pas d'orthographe, nous nous demandons si nous n'aurions pas ici le portrait de Mlle Aveneaux, qui, reçue à la musique du Roi en 1764, se faisait alors entendre dans les concerts spirituels et débuta à l'Académie Royale de Musique le 23 octobre 1764 : « Elle fit entendre une des plus belles voix que l'on puisse se rappeler d'avoir entendues depuis la demoiselle Le Maure. Cette voix est du volume le plus plein dans tous les tons, facile et agréable aux extrémités comme dans le médium de son étendue. La qualité du son est moelleuse et sensible, d'un

timbre éclatant sans nulle aigreur, et disposée naturellement à toutes les inflexions qu'exige l'art enchanteur d'exprimer tous les sentiments... La figure de la jeune débutante est extrêmement agréable ; elle s'embellit en chantant, sans le secours des minauderies. La taille est très correctement formée et d'une hauteur avantageuse. On a vu peu de sujets réunir plus de suffrages sans aucune contradiction » (*Mercure de France,* novembre 1764).

422

Mlle CHEVALIER

Debout de profil à gauche, engoncée dans une robe à traîne toute bariolée de couleurs voyantes où dominent le rouge pourpre et le jaune d'or, la tête hautement empanachée de plumes blanches et noires, Mlle Chevalier, de l'Opéra, grande, vigoureuse et semblant taillée à coups de serpe, s'avance au bord de la mer, les yeux levés au ciel, en faisant de grands gestes de ses deux bras violemment tendus en accent circonflexe. C'est ainsi que, vers le milieu du XVIIIe siècle, on jouait le rôle de Roxane ou celui d'Ariadne, ou d'autres du même genre, et que s'affublaient les cantatrices de l'Académie Royale de Musique aussi bien que les actrices de la Comédie française.

Mlle Chevalier, née sans doute de 1720 à 1725, débuta le 31 octobre 1741 dans le *Temple de Cnide,* où elle joua le rôle de Vénus : « Elle brille beaucoup par la beauté de sa voix et par celle de ses cadences » (*Mercure*). L'année suivante, « le 3 avril, l'Académie Royale de Musique redonna, pour sa représentation d'ouverture, la pastorale d'*Issé,* dont le premier rôle avait été chanté ci-devant par Mademoiselle Le Maure. La demoiselle Chevalier, nouvelle actrice, remplit le même rôle à cette reprise avec beaucoup d'applaudissements » (*Mercure*). Le 30 décembre 1745, elle joua avec succès le rôle d'Armide sur le théâtre de la cour à Versailles, et, le 7 janvier suivant, elle se fit applaudir dans le même rôle à l'Opéra de Paris, où les suffrages de la ville ratifièrent ceux de la cour. C'est en même temps dans les concerts spirituels qu'elle se fait entendre. Le 23 janvier 1759, elle chante le rôle de

Zoraïde dans *Pyrame et Thisbé*, où elle se rencontre avec Sophie Arnould, qui tient le rôle de Thisbé : « Il serait difficile de décider laquelle a le mieux réussi dans le duo du troisième acte ; le personnage de Zoraïde est celui d'une amante délaissée qui veut ramener un infidèle ; ce rôle passionné demandait beaucoup de sentiment et de noblesse ; Mlle Chevalier n'y laisse rien à désirer » (*Mercure*). Au mois de décembre de la même année, elle joue le rôle de Circé dans *Canente* (tragédie de La Motte, musique de Dauvergne). En avril 1761, c'est le rôle de Déjanire, dans l'*Hercule mourant* de Marmontel et Dauvergne, qui lui vaut encore un triomphe, et, à la fin de la même année, elle reprend le rôle d'Armide, qu'elle jouait depuis 1746 (*Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli). Elle est alors à l'apogée de sa réputation : « Le public lui rend la justice la plus satisfaisante. Sa voix se modère et s'assagit ; elle la dirige avec intelligence et en distribue les forces avec à-propos, la soumet aux passions opposées dont ce grand rôle est rempli. Intéressante et pathétique dans la tendresse et dans la douleur, noble et grande jusque dans ses fureurs, elle attache et suspend l'âme dans le morceau si difficile à bien rendre, *Enfin il est en ma puissance*. Elle attendrit et fait verser des larmes à la fin du cinquième acte, lorsque Renaud la quitte et qu'elle chante *Le perfide Renaud me fuit*. Elle frappe, elle saisit de terreur lorsque le désespoir livre Armide à la fureur » (*Mercure*, décembre 1761). Nouveaux éloges pour les rôles d'Iphigénie dans l'*Iphigénie en Tauride* de Duché, Desmarets et Campra (16 novembre 1762), de Roxane dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte, musique de Rebel et Francœur (22 novembre 1763), enfin de Clorinde dans le *Tancrède* de Danchet et Campra (5 octobre 1764) : « Mlle Chevalier réunit chaque jour tous les suffrages et tous les applaudissements » (*Mercure*, octobre 1764). Là se termine la carrière lyrique de Mlle Chevalier. Le *Mercure* étant à lui seul presque toute la presse de ce temps-là, Mlle Chevalier avait donc une bonne presse. Cependant Bachaumont, rendant compte d'une représentation à l'Opéra, écrit le 24 janvier 1764 : « Mlle Chevalier braille à l'ordinaire ». Et Lédans, dans sa courte notice sur le portrait de Carmontelle, résumant l'opinion de son monde et de

son temps, écrit : « Mlle Chevalier, laide et médiocre actrice *à baguette* de l'Académie Royale de Musique, mais très habile magicienne dans ses rôles de sopha; les amateurs vrais gourmets faisaient un cas particulier de son jeu hors du théâtre » (Lédans, 303). Comme correctif au pessimisme de Lédans, citons enfin Raynal, qui, tout en trouvant « aigre et dure » la voix de cette cantatrice, ajoute, en annonçant le mariage de Mlle Chevalier « avec un homme d'affaires médiocrement riche nommé Duhamel : ceux qui sont ici le plus au fait des anecdotes des coulisses prétendent que la nouvelle mariée est la seule fille du théâtre qui ait jamais été sage » (*Nouvelles littéraires,* 22 juin 1751). — Notre portrait n'est pas daté ; on peut lui donner avec vraisemblance la date de 1760.

423

Mlle CHEVALIER

Voici encore Mlle Chevalier, de l'Opéra, cette fois de trois quarts à gauche. C'est toujours la même virago grande et robuste, habillée dans le même goût, avec cette différence que le rouge dominait dans le précédent costume, tandis que c'est le vert qui prévaut dans celui-ci. Comme coiffure, une lourde toque de velours rouge a pris la place des plumes blanches de tout à l'heure. C'est enfin, non plus sur le rivage de la mer, mais à l'orée d'un bois que Mlle Chevalier promène sa massive et imposante personne, en s'appuyant de sa main droite sur une longue canne qui lui tient lieu de sceptre. Mlle Chevalier ayant cessé de chanter en 1764, c'est sans doute à cette dernière date qu'il faut rapporter ce second portrait. Quoi qu'on puisse dire de cette cantatrice, Carmontelle, en lui consacrant deux portraits, ne témoigne-t-il pas en faveur de son importance?

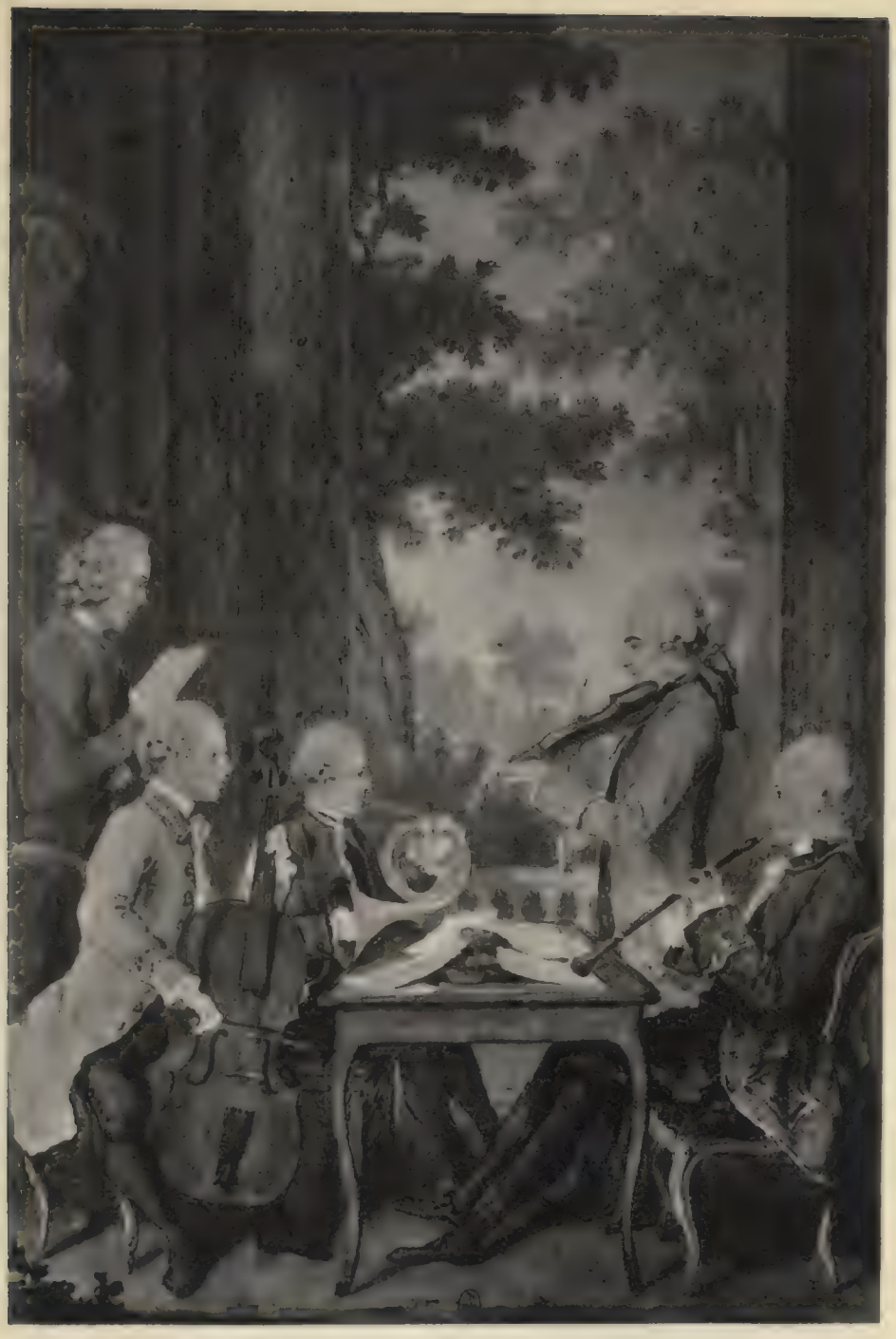
424

MM. DUPORT, VACHON, RODOLPHE, PROVERS, VERNIER

C'est au milieu d'un parc que quatre de ces « musiciens célèbres en leur

DUPORT

VACHON, RODOLPHE, PROVERS ET VERNIER



temps » (Lédans, 254-258) jouent le quatuor, dont le cinquième dirige l'exécution. Une table est mise au milieu des quatre virtuoses, et sur cette table chacun d'eux a posé sa partie. — Le violon est tenu par Vachon, habillé de gris et debout de profil à gauche. Né à Arles en 1731, Pierre Vachon vint à Paris en 1751 se mettre sous la direction de Chabran. Le *Mercure de France* ne tarda pas à célébrer ses succès. Il excellait surtout dans les trios et les quatuors (La Borde, *Essai sur la musique,* t. III, p. 488). En 1761, il entra au service du prince de Conti en qualité de premier violon de sa musique, composa de la *musique de chambre,* et écrivit même pour le théâtre. Il mourut à Berlin en 1802, âgé de soixante et onze ans. — C'est Duport qui joue la partie de violoncelle. Il est assis, de profil à droite, et habillé d'un habit gris comme Vachon. Jean-Pierre Duport, ou Duport l'aîné, né à Paris le 27 novembre 1741, fut le meilleur élève du célèbre Berthaut, et devint célèbre à son tour à partir de 1761. On peut le suivre dès lors montant de succès en succès. « M. Duport, jeune symphoniste, joua une sonate sur le violoncelle, dans laquelle il exécuta les plus grandes difficultés de cet instrument avec toute l'habileté et toute la justesse possible ; il mérita tous les applaudissements qu'il a reçus » (*Mercure de France,* 2 février 1761). Dans les concerts spirituels de la semaine sainte de cette année 1761, « M. Duport a joué, à différents jours, plusieurs sonates de violoncelle avec une justesse, une précision et un fini dans les agréments qui lui ont valu les applaudissements universels. Il tire de son instrument les sons les plus flatteurs et les plus touchants ». Mêmes éloges à l'occasion des concerts spirituels de la semaine sainte de 1762 : « M. Duport fait entendre tous les jours sur le violoncelle de nouveaux prodiges et a mérité une nouvelle admiration. Cet instrument n'est plus reconnaissable entre ses mains. Il parle, il exprime, il rend tout au delà de ce charme qu'on croyait exclusivement propre au violon. Il paraît unanimement convenu aujourd'hui que ce jeune homme est le phénomène le plus singulier qui ait paru dans les talents. On ne prévoit pas ce qu'il pourrait ajouter au degré de perfection où il est parvenu ». Duport faisait, ainsi que Vachon et Rodolphe, partie de la musique

du prince de Conti; il passa au service du roi de Prusse Frédéric II à partir de 1773, et mourut à Berlin le 31 décembre 1818. — Rodolphe, habillé de vert et assis de profil à droite à côté de Duport, tient le cor. Il était d'une force prodigieuse sur cet instrument, dont il jouait depuis l'âge de sept ans. Né à Strasbourg le 14 octobre 1730, il mourut à Paris le 18 août 1812. En 1764, Rodolphe était au service du duc de Wurtemberg : « M. Rodolphe, de la musique de S. A. le duc régnant de Wurtemberg, a surpris et enchanté par les *concerti* de sa composition qu'il a exécutés avec le cor de chasse (aux concerts spirituels du 19 au 23 avril). On ne croyait pas possible de rendre sur cet instrument, comme le fait M. Rodolphe, toutes les difficultés d'une musique savante, les intonations les plus difficiles, avec les sons les plus flatteurs et les cadences de la plus belle voix » (*Mercure*). L'année suivante, il est au service du prince de Conti : « M. Rodolphe, de la musique du prince de Conti, exécuta avec une rare perfection (au concert spirituel du 6 avril 1765) un *concerto* de cor de sa composition » (*Mercure*). Il est encore à l'apogée de son talent en 1769 : « M. Rodolphe, qui sait donner au cor le moelleux, l'agrément et le charme, qui sait en étendre les effets et en multiplier les ressources, a été entendu avec le plus grand ravissement dans une ariette chantée par Mlle Fel, dont il accompagnait et imitait en quelque sorte la voix » (*Mercure*, avril 1769). — Quant à Vernier, nommé ici par un contemporain, il n'y a rien d'invraisemblable à ce que ce soit lui qui joue la partie de hautbois dans le quatuor qui a fourni à Carmontelle le sujet de cette très intéressante peinture. — Provers enfin, debout de profil à droite derrière Duport, surveille, la partition à la main, l'exécution de l'ensemble. Chacun de ces cinq portraits semble vivant et marqué au coin d'une parfaite ressemblance. L'ensemble forme un tout harmonieux. 1765 à 1770.

425

GARRICK

On lit, au revers de ce portrait, écrit de la main de Lédans : « Le célèbre Garrick, tragique et comique. Carmontelle *delineavit ad vivum*, 1765. Cette

GARRICK

caricature fut faite au Raincy, sous les yeux de M. le duc d'Orléans, et passa pour une des plus parfaitement ressemblantes de l'auteur, dont le mérite connu était la minutieuse fidélité dans la physionomie ». Malgré le mot employé par Lédans, le portrait de Garrick par Carmontelle n'est nullement une caricature. Voici ce qu'en dit Grimm : « M. de Carmontelle a dessiné Garrick en attitude tragique, et vis-à-vis de ce Garrick il a placé entre les deux battants d'une porte un Garrick comique qui surprend le Garrick tragique et se moque de lui. Garrick, que sa pétulance empêchait d'être un moment tranquille pendant qu'il se faisait peindre, s'exerçait à passer par des nuances imperceptibles de l'extrême joie à l'extrême tristesse, et jusqu'au désespoir et à l'effroi » (*Correspondance littéraire*, juillet 1765). Carmontelle, avec une rare prestesse de main, a saisi sur le vif et comme au vol cette mobilité d'expression. Nu-tête, de profil à droite et vêtu d'un habit bleu, le Garrick tragique accourt, saisi de terreur, haletant, effaré, et aperçoit en face de lui dans l'entrebaîllement d'une porte le Garrick comique, habillé de rouge, qui se rit de son effarement. Ce double portrait représente Garrick à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut peint au printemps de l'année 1765, à la veille du retour de Garrick en Angleterre.

David Garrick, né à Hereford, en 1716, mort à Londres en 1779, descendait d'une famille huguenote de gentilshommes normands nommés La Garrigue, que la révocation de l'édit de Nantes avait contraints d'émigrer en Angleterre. Sa vocation pour le théâtre avait été irrésistible. Après s'être essayé dans une troupe ambulante sous le nom de Lyddal, il débuta à Londres en 1741, et conquit aussitôt la célébrité. Admirable dans Shakespeare, incomparable surtout dans *Macbeth, Hamlet, Richard III, Roméo, le Roi Lear,* il acheta le théâtre de Drury-Lane en 1747, et y attira la foule jusqu'en 1776 (1). Toujours divers et toujours nouveau, parfait de naturel, doué d'une voix sonore et flexible, la mobilité de son visage lui permettait de prendre avec l'apparence de la vérité le masque de toutes les passions. Il était élégant

(1) Garrick parut pour la dernière fois sur la scène le 10 juin 1776.

et bien fait dans sa petite taille, avec de la beauté dans les traits, des yeux noirs et pleins de feu, qu'il savait rendre terribles et gais tour à tour, sans que le jeu des passions allât jusqu'à la déformation des traits. C'est ce que montre Carmontelle avec une parfaite vérité.

426

KOHAULT

Kohault était Autrichien. Habillé de gris et assis de profil à droite, la jambe gauche croisée sur la jambe droite, il joue du luth avec une aisance souveraine. En lui, le luth et le virtuose ne font qu'un. Kohault est laid, mais sa laideur semble disparaître au contact de son instrument. Les Kohault étaient deux frères, célèbres comme joueurs de luth. Le cadet (Joseph Kohault), qui était trompette dans un régiment de cavalerie, déserta et alla s'établir en France, où il fut attaché à la musique du prince de Conti. L'aîné (Charles Kohault) vint en France aussi avec le comte de Kaunitz et n'y fit que passer. « C'est un homme sublime quand il touche du luth », dit Grimm, et il ajoute : « Celui qui nous est resté joue aussi de cet instrument, mais froidement et sans enthousiasme. L'homme de génie est à Vienne » (*Correspondance littéraire,* janvier 1765). C'est celui-ci sans doute qui, lors de son passage à Paris en 1764, fut peint par Carmontelle.

427

Mlle LANI

« Mlle Lani, la danseuse la plus parfaite de son temps » (Lédans, 426). Mlle Lani, pensionnaire du Roi, était née le 19 novembre 1733. Elle fut reçue à l'Académie Royale de Musique à l'âge de quinze ans, en novembre 1748, et elle s'en retira en 1767. Le père de Mlle Lani fut, pendant longtemps, directeur des ballets à l'Opéra.

Debout, la tête de profil à gauche et le corps de face, vêtue d'une robe

blanche à paniers garnie de fleurs blanches, coiffée de fleurs blanches aussi dans des cheveux poudrés, la célèbre danseuse tient de ses deux mains une longue guirlande de fleurs de toutes nuances, qu'elle développe avec grâce en arrondissant les bras, et en esquissant un pas léger de ses petits pieds chaussés de blanc. La tête est belle plutôt que jolie, la taille élégante, le geste noble, et de toute cette figure de danseuse, se dégage une séduction de bon aloi. C'est dans un ballet champêtre que se montre ici Mlle Lani. La toile de fond représente un *hameau,* comme il s'en fabriquait à Chantilly, à Trianon, et surtout à l'Opéra, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

Grâces, quittez Cythère,
Venez sur ce gazon.
Pour danser et pour plaire,
Venez de la Bergère
Prendre leçon.

Tels sont les vers que Lafosse a écrits au bas de la gravure qu'il a faite d'après le portrait de Carmontelle, au bas duquel on peut mettre, avec vraisemblance, une date avoisinant celle de 1765. Mlle Lani était alors en plein triomphe depuis longtemps déjà. Elle avait joué notamment avec un très grand succès *l'Amadis des Gaules* en 1759. « Je n'ai plus de termes pour exprimer le ravissement du public, et pour dire les applaudissements unanimes qu'il donne au brillant, à la précision, à la légèreté, à la noblesse, en un mot à la perfection de la danse de Mlle Lani » (*Mercure,* décembre 1759). Peut-être ajoutait-on encore à ces éloges en 1765. Cependant Mlle Lani avait alors trente et un ans. Pour une danseuse, ce n'est déjà plus la prime jeunesse. En 1765, Mlle Lani avait épousé, depuis un an déjà, Gélin, qui appartenait comme elle à l'Académie Royale de Musique.

428

M. LE DRAN

« M. Le Dran, ancien premier commis des Affaires étrangères, vieillard aimable, et de mœurs très douces » (Lédans, 159). Carmontelle l'a peint

habillé de gris, assis de profil à gauche, jouant du luth avec aisance, en se reposant sur un canapé. C'est, comme le dit Lédans, un vieillard aimable, frais, presque jeune encore, heureux d'avoir bien fait pendant quarante ans les affaires de l'État sous Louis XV le *Bien-Aimé*, et d'avoir utilement employé ses loisirs en les consacrant aux *Muses*. Il travaille à son livre intitulé : *Sur les signes* DO, DI, DA, *pour l'indication des accords en musique*, qui parut en 1765 (in-4°), et que recommanderont La Borde, Gerber, Choron, Fayolle, Lichtenthal, etc. Date probable de ce portrait, 1760. M. Le Dran, né en 1686, était entré aux Affaires étrangères en 1711, et avait été nommé premier commis en 1725. Il mourut à Saint-Cloud le 18 décembre 1774.

429

Mme ET Mlle DE MEAUX, ET M. DE SAINT-QUENTIN

La scène se joue au milieu d'un parc. Mme de Meaux, assise de profil à droite au pied d'un arbre, est vêtue d'une robe blanche à raies violettes, et coiffée d'une barbe de dentelles posée sur ses cheveux frisés et poudrés à la mode de 1755 à 1760. De sa main gauche elle accorde son luth et de sa main droite elle en pince les cordes; et ce faisant elle lève la tête pour parler à M. de Saint-Quentin, qui, debout de profil à gauche et portant un costume presque semblable à celui de Mézetin, se penche, une flûte à la main, vers son interlocutrice. En 1758, M. de Saint-Quentin était contrôleur du château de Rambouillet pour M. le duc de Penthièvre. Ne serait-ce pas cette date à peu près qu'il conviendrait de donner à cette peinture? Quant à Mme de Meaux, elle a conservé sa sveltesse et son élégance, et donne encore l'impression de la jeunesse. Sa fille, Mlle de Meaux, assise à ses pieds sur le gazon, est comme l'incarnation du printemps dans ce trio où l'on respire le bonheur de vivre. La mère peut se mirer et s'admirer dans sa fille, car elles sont toutes deux semblables et toutes deux charmantes. La robe blanche de Mlle de Meaux, rayée de bleu clair, est largement ouverte sur la poitrine, où s'épanouit un bouquet de roses rouges. Les cheveux blonds de la jeune

fille ne sont pas poudrés, et c'est fort heureux, car leur couleur naturelle fait partie de la beauté de cette agréable figure. Mlle de Meaux, qui s'appuie de son bras droit sur les genoux de sa mère, tient de sa main gauche la partition de l'opéra-comique qu'on est en train de répéter... Tout ce tableau est d'une ravissante fraîcheur.

430

M. MESSER ET Mme BOISSIER

« M. Messer et Mme Boissier, deux amateurs jouant dans *Pygmalion* » ; ce titre est écrit au revers du dessin par le continuateur de Lédans. *Pygmalion,* sous les traits de M. Messer, debout de profil à droite, vêtu d'une tunique jaune à frange et d'un manteau d'un rouge carminé, la tête affublée d'une perruque à la mode de 1775, les jambes nues et les pieds chaussés du cothurne, s'avance vers Galathée et s'arrête éperdu de bonheur en la voyant s'animer devant lui. Galathée, de son côté, qui n'est autre que Mme Boissier, debout de profil à gauche sur son piédestal, habillée et coiffée à la mode de la fin du XVIIIe siècle, tient gauchement de ses mains écartées une guirlande de fleurs, et sourit, sans grâce ni beauté, à son imprudent amant... Voici comment M. de Lédans catalogue ces deux portraits : « M. Messer et Mme Boissier, deux virtuoses de plein palais, jouant le *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau (musique de Coignet, négociant à Lyon) » (Lédans, 428, 429). Cette scène lyrique fut représentée à Lyon, *en société,* en 1770. Jean-Jacques Rousseau, presque en même temps, la fit jouer à Paris, également sur des théâtres *de société* (*Correspondance littéraire,* mai 1770 et janvier 1772). Ce fut aussi en 1771 que le *Mercure* publia les paroles de cette scène lyrique, avec une lettre de Coignet, l'auteur de la musique. La première représentation de cet ouvrage au Théâtre français eut lieu le 30 septembre 1775. Le collaborateur de Grimm, Jacques-Henri Meister, en rendit compte avec grand éloge pour Rousseau... et pour Mlle Raucourt, qui jouait le rôle de Galathée. L'enthousiasme de Meister pour le Pygmalion de J.-J. Rousseau

ne l'aurait-il pas poussé jusqu'à vouloir le jouer lui-même *en société*, et M. de Lédans, si peu soucieux de l'orthographe des noms et les altérant sans scrupule à l'occasion, n'aurait-il pas écrit ici le nom de Messer, qui d'ailleurs n'a rien de français, pour celui de Meister? C'est fort possible, cela même est probable. Ce serait alors Meister qu'il faudrait voir dans le Pygmalion peint par Carmontelle, vis-à-vis de Mme Boissier (Galathée). Meister, né en Allemagne en 1744, vint à Paris de bonne heure et entra chez Grimm, qui lui confia la correspondance littéraire en 1773. Ainsi que Grimm, Meister fut forcé de quitter la France pendant la Révolution. Il mourut à Zurich en 1826.

431

Mme MINGOTTI

Debout de profil à gauche auprès de son piano, Mme Mingotti, dans un déshabillé blanc bordé de lisérés bleus, tient de sa main droite un morceau de musique. Si elle eut de la vogue, ce fut son talent qui la lui valut; car, étant donné que l'on regarde comme vrai le portrait de Carmontelle, la beauté de la *diva* n'y eut pas grande part. La physionomie, cependant, est intéressante; l'œil a d'attachantes clartés; l'attitude, avec beaucoup de simplicité, n'est pas sans noblesse; la figure, dans son ensemble, est loin d'être dépourvue d'intérêt. « Mme Mingotti, écrit Lédans, cantatrice italienne, quoiqu'elle fût née allemande. Elle s'était donné un nom ultramontain, et ce petit charlatanisme n'était pas perdu pour nos bonnes gens de la Seine, qui sont souvent aussi badauds dans les salons du faubourg Saint-Germain que sur le Pont-Neuf » (Lédans, 146). M. de Lédans se trompe; cette cantatrice célèbre ne s'était pas « donné un nom ultramontain par pur charlatanisme »; Mingotti, étant le nom de son mari, était bien légitimement le sien. Régine Valentini était née à Naples, de parents allemands, en 1728. Elle avait dix mois quand son père, officier au service de l'Autriche, fut appelé à Grætz, en Silésie. Orpheline très jeune encore sous la tutelle d'un oncle, elle entra au couvent des Ursulines de Grætz, et ce fut dans la chapelle de ce couvent que

la musique religieuse lui révéla sa vocation. Son oncle étant mort et sa pension n'étant plus payée, elle dut rentrer chez sa mère, où elle était très malheureuse, quand le vieux Mingotti, directeur de l'Opéra de Dresde, frappé de la belle voix de cette jeune fille, s'offrit comme époux, un peu par amour peut-être, beaucoup par intérêt sans doute, dans l'espoir de tirer profit d'une pareille musicienne. Il confia Régine au Porpora, et, sous la direction d'un tel maître, la grande artiste qui était dans cette jeune femme ne tarda pas à paraître. Attachée au théâtre de l'électeur de Saxe, ses succès eurent tant d'éclat que la célèbre Faustine Bordoni, alors au service de la cour, ne tarda pas à battre en retraite et à passer en Italie. En 1748, Mme Mingotti, alors âgée de vingt ans, accepta des propositions avantageuses qui lui furent faites par le Grand-Théâtre de Naples, où elle débuta dans *l'Olympiade* de Galuppi. La beauté de sa voix et la pureté de sa diction enlevèrent tous les suffrages, et elle marcha dès lors de triomphe en triomphe. De retour à Dresde, elle y créa un rôle célèbre dans le *Demofoonte* de Hasse. A Madrid en 1751, elle chanta avec Gizziello, sous la direction de Farinelli, qui la gardait avec un soin jaloux. Elle lui échappa cependant, et vint à Paris pour la première fois en 1752. « Au concert spirituel du 21 mai, Mme Mingotti, première cantatrice du roi d'Espagne, chanta deux airs italiens par lesquels se soutint la grande réputation qu'elle avait acquise en Allemagne et en Italie » (*Mercure de France*, juin 1752). Elle alla à Londres dans l'automne de 1754, et se fit entendre de nouveau à Paris en avril 1760 : « On a rendu justice à son talent extraordinaire » (*Mercure*). C'est alors probablement que Carmontelle dessina le portrait de Mme Mingotti, qui avait trente-deux ans. Malgré ses pérégrinations à travers l'Europe, Mme Mingotti resta attachée à la cour de Dresde tant que le roi Auguste vécut. Après la mort de ce prince, en 1763, elle s'établit à Munich, où elle fut entourée de l'estime de tous. En 1787, elle se retira à Neubourg, sur le Danube; elle y mourut en 1807, âgée de soixante-dix-neuf ans. Le portrait au pastel de Mme Mingotti, par Rosalba, se trouve dans la galerie de Dresde.

432

Mlle PITOIN ET M. SON PÈRE

Mlle Pitoin, de profil à droite, habillée d'une robe blanche semée de fleurs et sillonnée de raies bleues, est assise devant son piano, une partition toute grande ouverte devant elle, et tout entière d'esprit, de cœur et d'âme à la musique dont elle est la très intelligente interprète. Son père, debout derrière elle, habillé de noir et de profil à droite aussi, l'accompagne sur son violoncelle, et, comme soulevé de terre, s'abandonne à son ravissement. C'est Lulli sans doute qui produit en eux ce rare contentement. « Le père et la fille, dit M. de Lédans, se seraient fait crucifier pour la musique de Lulli. Le plain-chant du Florentin les faisait pâmer d'aise » (Lédans, 164, 165). Il n'en était sans doute pas de même pour M. de Lédans, car il ajoute : « On ne peut disputer des goûts ». Date approximative, 1760. Pierre Pitoin était intendant des finances du duc d'Orléans.

433

Mlle PRIVÉE

Mlle Privée, fort jeune et très jolie sans avoir l'air de le savoir, est assise, de profil à gauche, dans une toilette de gala bleue et blanche qui lui sied fort bien, et joue de la harpe avec une grâce et une simplicité parfaites. Harpiste admirable, elle comptait, d'ailleurs, parmi les bons pastellistes de son temps. « Mlle Privée pinçait de la harpe comme le roi David, écrit M. de Lédans, et peignait le pastel comme Latour » (Lédans, 111). Ce portrait a été peint sans doute vers 1760.

XII

FERMIERS GÉNÉRAUX — FINANCIERS

434

M. BELLIARD

De profil à gauche et les cheveux coiffés à la mode de 1760, la tête jeune encore, régulière de traits, avec la physionomie d'un bellâtre, vêtu d'un habit et d'une culotte de velours ponceau, le tricorne sous le bras gauche, la main droite engagée dans le gilet et la gauche à la garde de l'épée, M. Belliard, financier, se promène d'un air satisfait au milieu de la campagne, et, se trouvant bien, semble trouver que tout est bien aussi. 1760.

435

M. DE BLICOURT

Assis de profil à droite et le dos paresseusement appuyé au dossier de sa chaise, M. de Blicourt, sous-fermier, vêtu d'un habit gris bordé de dentelles blanches, n'a plus que les restes d'un bel homme. Il doit avoir ici plus de soixante ans. Grand et droit dans sa taille, ses traits sont agréables encore. Il n'y a de suranné en lui que sa perruque, qui est en retard d'une quinzaine d'années au moins sur la mode de 1759, date de ce portrait... « Il fallait que M. de Blicourt eût le pancréas doublé par triplicata de bronze ou d'acier. On lui avait fait prendre, en neuf jours de temps, dans une maladie aiguë, 154 grains d'émétique, auxquels il a survécu près de vingt ans » (Lédans, 81). Nous avons décrit plus haut (n° 215) le portrait de Mme de Blicourt, qui, dit M. de Lédans, « tenait une fort bonne maison ».

436

M. DE BUCHELAY

Carmontelle a dessiné M. de Buchelay dans la force de l'âge. De profil à gauche et vêtu d'une simple robe de chambre, le fermier-général est assis familièrement de côté sur une chaise, au dos de laquelle il repose son bras droit, tandis que de sa main gauche abandonnée devant lui il tient une tabatière. Il y a de la mollesse et de la lassitude dans sa physionomie. Ses traits cependant sont réguliers. Quant à sa coiffure, elle répond à la date de 1758, mise au bas du portrait. Une petite table placée devant lui supporte des livres, accompagnés d'une coquille de nacre montée sur un petit rocher de corail. A terre, des cahiers peints de figures empruntées à l'histoire naturelle. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Daté de 1758... « M. de Buchelay, écrit M. de Lédans, fermier-général, grand amateur, accueillant les artistes en homme de goût, ne se faisant point l'apôtre des croûtiers, comme Chalut, son confrère au tapis vert. Il avait un cabinet d'histoire naturelle dont nos savants du Jardin des Plantes faisaient grand cas. Au lieu de prendre à ses gages le barbouilleur Challes pour lui caricaturer toutes les danseuses de l'Opéra (*caricaturer* est pris encore ici par M. de Lédans dans le sens de *portraiturer*), il encourageait le pinceau de Greuze pour lui meubler son boudoir de Grâces et d'Amours » (Lédans, 31). Marie-Joseph Savalette de Buchelay mourut en 1764. Le catalogue de ses collections fut publié par Pierre Remy en deux volumes in-12.

437

M. FOURNIER

« M. Fournier. L'un des 40... non pas de l'Académie française, car il n'avait de l'esprit que pour un tout juste; mais l'un des quarante heureux qui exploitaient nos gabelles » (Lédans, 21)... Tel qu'on le voit sur ce portrait, Fournier, en effet, ne se recommande pas par l'intelligence de sa

LALLEMANT DE BETZ, SEIGNEUR DE NANTEAU

FERMIER GÉNÉRAL

physionomie. Assis de profil à gauche, replet et gonflé dans son opulence, âgé déjà et coiffé d'une perruque surannée, ce fermier-général montre avec satisfaction sa lourde figure bonnasse et insignifiante. Dessin exécuté pour la plus grande partie à la sanguine. 1758.

438

Mme DE LA HAYE

Vêtue d'une robe blanche simplement dessinée au crayon noir, assise de profil à gauche, les cheveux frisés comme la laine d'un mouton, Mme de La Haye, portant un petit épagneul sur ses genoux, regarde son fils, âgé de six à sept ans, habillé et coiffé de bleu, planté droit devant elle de profil à droite. Elle peut se reconnaître en lui, car, par la niaiserie de la physionomie, la ressemblance entre eux est frappante. Daté de 1760. — « Mme de La Haye, fermière générale, et son petit garçon. Carmontelle lui a conservé sa physionomie niaise à faire peur, et monsieur son fils promet » (Lédans, 141, 142).

439

M. LALLEMANT DE BETZ

Lallemant de Betz était le second de cinq frères qu'il importe de ne pas confondre entre eux. Leur père, Charles-Louis Lallemant, comte de Lévignen, seigneur de Betz, de Macquelines et d'Ormoy dans le Valois, fermier-général et receveur-général de Soissons, était mort en 1730, laissant cinq fils. — L'aîné, Louis-François, comte de Lévignen, fut intendant d'Alençon et mourut en 1767; nous avons décrit plus haut les portraits de son second fils, le chevalier de Lévignen (n° 170), de sa petite-fille, Mlle de Lévignen (n° 144), et nous allons rencontrer son petit-fils (n° 440). — Le second fils fut celui dont nous décrivons ici le portrait : Michel-Joseph-Hyacinthe Lallemant de Betz, seigneur de Nanteau, fermier-général; il eut deux filles, mariées au comte de Choiseul-Beaupré et au comte de Pons-Saint-Maurice,

lieutenant-général. — Le troisième, Étienne-Charles-Félix Lallemant, fermier-général et receveur-général de Soissons, acquit en 1753, du marquis de Barbançon, la terre de Nantouillet et en prit le nom. Dans un aveu de Nantouillet rendu en 1777 et conservé aux archives du Musée Condé, il s'intitule « chevalier, comte de Marly-la-Ville et de Puisieux, seigneur de Nantouillet, Juilly et autres lieux ». Son fils, maître des cérémonies en 1758, fut ordinairement désigné sous le nom de « M. de Marly », bien que les *Almanachs royaux* le nomment toujours « M. Lallemant de Nantouillet » (nous avons décrit plus haut, n^os^ 25 et 293, les portraits de M. et de Mme de Marly, que nous allons rencontrer encore dans la notice suivante). — Le quatrième et le cinquième furent, Alexis Lallemant de Macquelines et Antoine Lallemand de Boismillon.

Dans le portrait de Carmontelle, exécuté en 1758, M. Lallemant de Betz, élégant de tournure et de physionomie intelligente, est vêtu, sans apprêt, d'un habit gris clair, d'un gilet blanc tacheté de jaune et d'une culotte noire. De profil à gauche, assis et adossé dans un fauteuil, les mains dans ses poches et les jambes croisées l'une sur l'autre, il regarde devant lui dans la direction de la campagne. Ce portrait, plutôt dessiné que peint, est parmi les meilleurs de Carmontelle.

440

M. ET M^me^ LALLEMANT DE NANTOUILLET

LEUR FILS, MM. DE DAMAS ET DE LÉVIGNEN

Ce titre est écrit au revers du dessin... Les deux personnages ici représentés sous le nom de M. et Mme Lallemant de Nantouillet, sont M. et Mme de Marly, que Carmontelle avait déjà peints en 1759, quatre ans après leur mariage (voir n^os^ 25 et 293). Douze à treize ans se sont écoulés depuis; M. et Mme de Marly, coiffés à la mode de 1772 environ, ont maintenant un fils âgé d'une douzaine d'années; il est accompagné de son cousin Lallemant de Lévignen, et de son oncle M. de Damas, frère de Mme de Marly.

Charles-Marie-François-Xavier Lallemant de Nantouillet, dit M. de Marly, vêtu d'un habit bleu, s'appuie du bras gauche sur le métier où est tendu l'ouvrage auquel travaille sa femme, Marie-Adélaïde de Damas-Crux, assise de profil à gauche en face de lui. — A la gauche de sa mère et debout de profil à gauche, le jeune Lallemant de Nantouillet (Alexandre-Marie-Louis-Charles) joue du violon (1). C'est un charmant enfant, frais de visage et de physionomie bien ouverte, très gentiment pris dans son costume bleu tendre. — Son cousin, Charles-Louis-François Lallemant de Lévignen, jeune encore, tout habillé de rose et assis devant une table, dessine le portrait du petit joueur de violon qui lui fait vis-à-vis. — M. de Damas, enfin, est debout de profil à droite, derrière MM. de Marly et de Lévignen. Étienne-Charles de Damas-Crux, frère de Mme de Marly, né en 1754, est déjà capitaine au régiment de Limousin, dont il porte l'uniforme (blanc, parements et revers rouges). Colonel du régiment de Vexin en 1784, colonel de hussards à l'armée de Condé et maréchal-de-camp pendant l'Émigration, il fut nommé lieutenant-général en 1814, créé duc et pair en 1815, et mourut en 1846 sans postérité... Pour fond à ce quintuple portrait, un parc habilement treillagé.

441

M. LAMBERT

« M. Lambert, conseiller d'État, et contrôleur-général sous la dictée de l'archevêque de Sens. Ce magistrat, que le génie diabolique des factieux a voulu flétrir en l'accusant d'incivisme, était aussi vertueux qu'éclairé. Il couronna une vie laborieuse autant que pure par une mort courageuse et digne d'un héros chrétien. Il était sur la même charrette qui conduisit au supplice le maréchal et la maréchale de Mouchy. Tous ces nobles martyrs du vandalisme révolutionnaire allèrent à la mort, en 1794, avec le calme

(1) M. de Marly eut aussi une fille, qui épousa le marquis de Montsoreau. Nous avons décrit son portrait sous le n° 178.

sublime de la résignation angélique et une fermeté vraiment romaine ». Ainsi parle M. de Lédans (210). M. Lambert habitait, à la pointe de l'île Saint-Louis, l'hôtel qui garde son nom; cet hôtel appartient maintenant aux princes Czartoryski.

Claude-Guillaume Lambert, contrôleur-général, conseiller au parlement de Paris, tout habillé de noir, est assis de profil à droite devant un petit bureau sur lequel il écrit. Sa tenue est austère. Sa tête fine et amaigrie est celle d'un travailleur, et sa physionomie appartient à un honnête homme. La perruque à marteaux qui le coiffe est celle des conseillers au parlement. Le portrait de Lambert est un simple dessin à la sanguine et au crayon noir, qui porte l'empreinte d'une parfaite ressemblance spontanément saisie. On a écrit au bas la date de 1760 ; il faut y substituer celle de 1761. Ce portrait a été gravé par Lafosse, avec cet exergue : *Vir et civis.*

442

M. LE TEXIER

« M. Le Texier, caissier des fermes, homme probe et jouissant de toute la confiance de Messieurs les quarante Crésus (fermiers-généraux) de la rue de Grenelle » (Lédans, 167). M. Le Texier, caissier des fermes, debout de profil à gauche, tout de noir habillé, tête nue, sa canne dans la main gauche et son tricorne sous le bras, est un petit vieillard trapu, replet, dont l'œil est vif encore, et dont la bouche édentée n'est pas sans malice. Sa lourde perruque, tombant jusque sur ses épaules, fait partie du costume de sa charge et n'a pas de date. On peut donc maintenir celle de 1761 mise au bas du portrait. Figure dessinée à la sanguine et au crayon noir. Fond de paysage.

443

M. LIONCY

« M. Lioncy, négociant devenu célèbre par son procès avec le fameux Père

La Valette. Ce procès fut (en 1762), pour la déconfiture des jésuites, ce que celui du Collier (de 1785 à 1788) fut pour la débâcle de la royauté. L'indiscrète révélation de la sottise du cardinal (de Rohan) et des fureurs de la Reine dans cette affaire de scandale, que l'on eût dû couvrir d'un voile impénétrable au public, apprit au peuple à mépriser ceux que son intérêt voulait qu'il respectât, et fut le commencement de l'affreuse secousse qui renversa le trône quelques années plus tard ; de même que les spéculations commerciales du Père La Valette avaient ouvert les yeux au Parlement sur la politique dangereuse des jésuites, que le jansénisme de la grand'chambre guettait depuis longtemps déjà » (Lédans, 497).

De profil à droite, assis dans un fauteuil à côté de son bureau sur lequel il pose sa main gauche, Jacques-François Lioncy, négociant de Marseille, regarde, par une large baie d'où l'on découvre la mer, un des vaisseaux qui lui apportent les marchandises dont le négoce l'enrichissait chaque jour davantage. Il est jeune encore et de mise élégante. Ses traits ont de la finesse, et sa physionomie est intelligente. Ce portrait, plutôt dessiné que peint, est de 1762. Il porte l'accent d'une vive ressemblance. Il a été gravé par Miger.

444

M. MÉLIN ET LE JEUNE DES GRAVIÈRES

« M. Mélin, riche notaire de Paris, et le jeune des Gravières, son petit-fils » (Lédans, 60-61). M. Mélin, assis de profil à gauche, le genou droit croisé sur le genou gauche, tient de ses deux mains les mains de son petit-fils, qu'il balance de son pied droit, sur lequel il l'a fait monter. L'enfant, coiffé et habillé de rose, est debout, de profil à droite, vis-à-vis de son grand-père, qui est entièrement vêtu de noir, ainsi qu'il convient à un parfait notaire. Et l'aïeul sourit avec bonheur à l'enfant qui, de son côté, semble parfaitement heureux.

445

M. DE MONTREGARD

Pierre Thiroux de Montregard, trésorier-général de la maison du Roi en 1737, puis intendant-général des Postes, avait épousé en 1757 Marie-Henriette Hue, sœur du comte de Gray (nous avons décrit le portrait de Mme de Montregard sous le n° 299, et nous décrirons celui du comte de Gray sous le n° 455.)

Assis de profil à droite devant un bureau placé dans le vestibule d'un hôtel dominant un parc, Thiroux de Montregard est vêtu d'un habit de velours rouge quadrillé de raies noires, d'un gilet jaune à ramages rouges et d'une culotte noire. Quoique assez jeune encore, il a de l'obésité déjà. Sous ses cheveux poudrés et munis d'un catogan, son visage poupard a pris un embonpoint menaçant. Il n'en respire pas moins le bonheur de vivre. Date probable d'après la coiffure : 1770.

446

M. DE SAINT-JULIEN

« M. de Saint-Julien, receveur-général du clergé de France. C'est lui qui a fait bâtir le magnifique hôtel de la rue Cerutti... On y voit une salle à manger en glaces, où cent vingt prélats pouvaient discuter, non sur des articles de foi, mais sur la prééminence de l'eau de la côte sur les liqueurs de Madame Amphoux. Cette salle à manger était la plus somptueuse de la capitale. Comparés aux banquets qui s'y donnaient, les dîners de Lucullus n'étaient que de la bonne chère des Porcherons » (Lédans, 498). François-David Bollioud, écuyer, seigneur de Saint-Julien, baron d'Argental, né en 1713, receveur-général du Clergé en 1739, épousa en 1748 Anne-Madeleine de La Tour-du-Pin. Il habita l'hôtel Saint-Pouenge, rue neuve des Petits-Champs, avant de faire bâtir l'hôtel de la rue Cerutti. Son fils eut la survivance de sa charge en 1765.

M. de Saint-Julien, vêtu d'une culotte rose et d'un habit du même ton galonné d'or, est assis dans son cabinet de travail, devant un bureau chargé de papiers, et de ses deux mains il feuillette un cahier de notes tout grand ouvert devant lui. Il est dans la force de l'âge, robuste et passablement beau, mais sans rien de sympathique dans la physionomie. La coiffure donne à penser que ce portrait aurait été peint vers 1760. Par une large baie ouverte dans la pièce où se tient M. de Saint-Julien, l'air entre à profusion, avec la lumière d'un ciel pur et les senteurs rafraîchissantes d'un beau parc.

447

N... FERMIER-GÉNÉRAL

AVEC SA FILLE

« N... fermier-général, avec sa fille » ; telle est la mention écrite par le continuateur de M. de Lédans au revers de ce double portrait. Ce fermier général, inconnu, assis de profil à droite sur une chaise de jardin au milieu de son parc, est vêtu d'une culotte noire et d'un habit marron, bordé de galons jaunes. Ses cheveux poudrés sont assez haut montés au-dessus de sa tête pour l'allonger au point d'en dénaturer la forme. Il attire à lui, de ses deux mains, sa fille, âgée de huit à dix ans, que l'on voit debout devant lui de profil à gauche. Cette enfant promet d'être belle. Ses cheveux poudrés chargent sa jeune tête d'un monument couronné de roses. Sa robe noire, décolletée et agrémentée de deux gros nœuds de rubans roses, est pourvue d'un devantier de tulle blanc ruché. Ces modes sont celles du plein règne de Louis XVI ; elles permettent de mettre ici une date voisine de 1786.

XIII

DIVERS

448

ANNETTE, DE FOURQUEUX

Ce nom d'Annette, de Fourqueux, se lit au revers du dessin... « La petite Annette » (Lédans, 430), du village de Fourqueux, près Saint-Germain-en-Laye, est une gamine dont la frimousse chiffonnée promet déjà. De trois-quarts à gauche et adossée à un arbre, elle est habillée à la diable dans une robe presque rose, recouverte d'un tablier à bavette presque bleu, et, les bras ballants le long de sa jupe, elle vous dévisage de ses grands yeux bleus, avec un air étonné qui sent l'effronterie. Au fond : à droite, derrière la petite Annette, des arbres foisonnant de verdure; à gauche, une maison rustique adossée au clocher du village.

449

LE JEUNE FRÈRE D'ANNETTE

Le jeune frère d'Annette, de Fourqueux, coiffé d'un bonnet brun posé sur son oreille gauche et pauvrement couvert de vêtements délabrés du même ton, se tient debout de trois-quarts à gauche, appuyé de son bras gauche à une barrière verte placée à l'orée d'un bois. Frais et rose, ses beaux et bons

yeux bleus ouverts avec curiosité, mais sans méchanceté, sur les choses du dehors, il prévient en sa faveur, autant par l'agrément de son visage que par la franchise de sa physionomie. Au fond, à gauche, le clocher du village émergeant d'un bouquet d'arbres.

450

M. BEYER

M. Beyer, de Strasbourg, « bon et honnête Alsacien qui n'aurait pas troqué sa pique contre le margraviat de son évêque » (Lédans, 367), est un vieillard aux traits fins et délicats, dont le clair regard surtout est singulièrement expressif, et d'une expression bien germanique. Debout de profil à gauche, enveloppé dans une longue houppelande verte bordée d'un liséré jaune, il tient son tricorne dans sa main droite, tandis que sur sa poitrine il ramène sa main gauche. M. Beyer se promène à travers des rues bordées de maisons qui ont une physionomie allemande très nettement caractérisée. 1769.

451

M. DAVOUST ET Mme CASTEL

Leurs noms sont inscrits au revers du dessin. Quels sont les liens qui les unissent, et pourquoi Carmontelle les a-t-il mis ensemble? Nous l'ignorons.

M. Davoust, assis de profil à droite et pesamment accoté dans son fauteuil, fait vis-à-vis à Mme Castel, assise de profil à gauche. M. Davoust est vêtu d'un habit et d'une culotte d'un rouge virant à l'oranger. Sous une abondante chevelure blanche, ses traits, malgré la vieillesse, ont conservé leur finesse et leur esprit. Mme Castel est en rapport d'âge avec M. Davoust. Elle a dû être belle, et elle garde de bons restes. Sa robe est blanche à larges rayures mauves, et sa coiffure, qui lui sied bien encore, est celle que l'on portait vers 1760. Au fond, les vertes charmilles d'un parc conçu dans le goût du temps apportent à ces deux vieillards des fraîcheurs qui ne vieillissent pas.

452

M. DUCHEMIN

M. Duchemin, de Nemours, est un homme entre deux âges, dont les traits, sans noblesse, ont du caractère, expriment quelque chose de ferme et de résolu. Assis, tête nue de profil à gauche, le torse redressé, et l'épée pointant à son côté, il pose sa main droite sur le bras de son fauteuil et ramène sa main gauche sur sa hanche avec une certaine crânerie. Charmant dessin à la sanguine et au crayon noir. 1758.

453

M. ET Mme DU PERREUX-MILLIN

« Mme du Perreux et M. du Perreux la peignant » (Lédans, 436, 437). M. et Mme du Perreux-Millin, ou plus correctement Millin du Perreux, aussi jeunes et aussi charmants l'un que l'autre, et s'aimant tous les deux comme on s'aime à vingt ans, éprouvent le besoin de se le dire et de se le redire encore. L'un est peintre ; il fait le portrait de sa femme, et il s'interrompt à chaque instant pour se rapprocher d'elle ; et elle, levant vers lui son beau regard reconnaissant, lui sait gré de se déranger ainsi. Le mari, de profil à droite, vêtu d'un habit bleu galonné d'argent, quitte son travail pour prendre la main de sa femme. L'épouse, assise de profil à gauche et fort élégamment habillée dans sa robe blanche lamée de rose, met sa main avec effusion dans la main de l'époux. Ces deux figures sont charmeuses au plus haut point. La scène se passe peut-être au château du Perreux, qui faisait partie de la paroisse de Nogent-sur-Marne... La gracieuse idylle qui fournissait à Carmontelle en 1760 — date de ce double portrait — une si attrayante peinture, devait avoir, trente-quatre ans plus tard, le plus tragique dénouement : Jérôme-Robert Millin du Perreux mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 1er juin 1794.

454

M. DU ROUET

Debout de profil à gauche, tête nue et presque négligemment vêtu, M. du Rouet prend de l'index et du pouce de sa main droite une prise de tabac dans la tabatière qu'il tient de sa main gauche. La tête, de physionomie assez ingrate, est spirituellement exécutée. Dessin à la sanguine et au crayon noir. 1758.

455

LE COMTE DE GRAY

Le comte de Gray, fort jeune encore dans le portrait de Carmontelle, est assis, de profil à droite, sur une pelouse bordée d'arbres. L'arrangement de ses cheveux frisés et poudrés, avec le catogan tombant sur les épaules, nous porte vers 1760. M. de Gray, beau de visage et fort agréable de physionomie, est de tournure élégante, a bonne grâce dans sa pose ainsi que dans son geste. Les jambes croisées l'une sur l'autre, la gauche sur la droite, il tient de sa main droite son tricorne appuyé sur ses genoux. Sa mise est somptueuse autant que de bon goût : cravate blanche, jabot et manchettes de dentelles; habit de velours bleu-de-roi, doublé de satin blanc; culotte du même velours que l'habit; gilet à longues basques, en brocart d'or ramagé de fleurs. Ce jeune comte de Gray-Hue avait trois sœurs, parmi lesquelles Mme Thiroux de Montregard, « toutes trois fort belles et passant dans la société pour user philosophiquement de leurs avantages » (Lédans, 113).

456

ANGÉLIQUE HATTENCHED

Angélique Hattenched, de Wesel, assise de trois-quarts à droite et les mains naturellement croisées devant elle, est vêtue d'une robe bleue très

simple, garnie d'un devantier de mousseline blanche, et coiffée, sans la moindre prétention, du chapeau de feutre noir particulièrement seyant aux femmes des provinces allemandes du Rhin. 1759... Angélique Hattenched était la partenaire des Reysfeltz mère et fille, si hospitalières aux dragons français pendant le triste hiver qu'ils passèrent à Wesel de 1758 à 1759. La gouvernante Rousselet, leur amie, prodiguait également à nos officiers les plus tendres soins. C'est à propos de cette dernière (voir n° 467) que M. de Lédans nous renseigne sur le rôle de ces dames au cours de la guerre de Sept ans.

457

Mme HERBERT

Mme Herbert est une femme entre deux âges, fraîche encore, avec de doux yeux, une jolie bouche, un nez trop long et d'une forme un peu lourde. Par-dessus sa robe blanche à volants, un tablier vert à bavette ; et sur ses cheveux arrangés à la mode du temps, une barbe de dentelles agrémentée d'un fin ruban rose et blanc. Nonchalamment assise, de trois-quarts à gauche, dans un fauteuil capitonné, Mme Herbert tient de ses deux mains une bande de broderie à laquelle elle travaille; et, tout en travaillant, elle regarde, en songeant, devant elle, et le rêve de sa vie semble se perdre dans les lointains de la campagne, que colorent en rose les derniers feux d'un beau jour. 1760. Nous avons décrit plus haut (n° 176) le portrait du gendre de Mme Herbert, M. de Marcenay, qui servait avec distinction dans le corps de l'artillerie.

458

LE CHEVALIER DE LA PORTE

« M. le chevalier de La Porte, homme d'un excellent esprit, qu'il avait d'ailleurs très cultivé » (Lédans, 450), est de haute taille, de physionomie intelligente, d'âge assez mûr déjà, et d'une complexion que l'embonpoint n'encombrera jamais sans doute. Debout de profil à gauche sur un fond

de plein air, ses cheveux sont arrangés à la mode des quinze ou vingt dernières années du XVIIIe siècle. Cravaté de blanc, vêtu d'un habit brun à boutons d'argent, d'un gilet blanc aussi et d'un pantalon noir, sa main droite est engagée dans son gilet, et de sa main gauche il tient un livre.

459

M. DE LA RUE

M. de La Rue, debout de profil à gauche, mince et d'une taille qui n'en finit pas, tenant sa canne et son chapeau dans sa main droite, promène ses pensées moroses à travers la campagne. Sa mise étriquée annonce ce qu'étaient les modes aux approches de la Révolution. Ses cheveux, poudrés et lourdement coiffés en ailes de pigeon, s'arrangent sans grâce autour de sa tête. Son habit à longue queue est violet foncé, son gilet est couvert de rayures tricolores (bleu, blanc, rouge), sa culotte et ses bas sont d'un bleu pâle. Des couleurs tristes sur des formes sans grâce. On a dit adieu aux modes élégantes de la fin du règne de Louis XV et du commencemeut du règne de Louis XVI, et l'on s'avance avec mélancolie vers la lugubre fin d'un beau jour. Date probable, de 1785 à 1790.

460

Mlle LEBRUN

Mlle Lebrun, grande fille d'une insignifiante fraîcheur, sèche de corps et platement coiffée, est vêtue sans goût d'une longue robe d'un rose vif, sur le devant de laquelle s'étale un tablier à bavette d'un vert cru. Debout de profil à droite, à côté d'une table sur laquelle est servi un plateau contenant des tasses et un sucrier, elle a pris de sa main gauche une des tasses où elle verse le café contenu dans la cafetière qu'elle tient de sa main droite. Pour fond, les charmilles d'un parc. 1760... « Tout indique ici une honnête demoiselle suivante, mais elle nous est absolument inconnue » (Richard de Lédans, 163).

461

MARIE-DENISE

Marie-Denise, de Marly-la-Ville, est presque une enfant. Ses traits ne sont pas dégrossis, et le désir de plaire ne lui est pas encore venu. Debout de profil à gauche, coiffée sans prétention de son bonnet de paysanne, et son tablier à bavette rayé de carreaux rouges enveloppant sa robe presque tout entière, elle passe, sans songer à mal et les mains croisées modestement devant elle, à travers la rue de son village. De cette chrysalide à peine dégrossie, sortira bientôt peut-être un charmant papillon. 1763.

462

LE MODÈLE

Le modèle, enveloppé dans une ample tunique bleue qui découvre ses pieds chaussés de sandales, a une assez belle tête, vulgaire d'ailleurs et rubiconde, avec de longs cheveux blonds, qui descendent sur les épaules, et une barbe blonde aussi, qui cache tout le bas du visage et tombe jusque sur la poitrine. Bien qu'il ne soit pas vieux, il peut à la rigueur poser pour les vieillards. On en a fait ici une sorte de Bélisaire. Assis de trois-quarts à gauche au milieu des ruines, tenant de sa main gauche un long bâton de voyage, et de sa main droite ouverte et tendue en avant implorant la pitié, il lève au ciel ses yeux bleus pour en appeler aux dieux de l'injustice des hommes.

463

Mlle PETIT

Mlle Petit, femme de chambre, tenant gauchement de ses deux mains un éventail, se promène, de profil à gauche, au milieu d'un parc. Sur ses cheveux poudrés et coiffés en boucles, une barbe de dentelle. Un tablier noir à

bavette est attaché sur le devant de sa robe couleur orange, dont les manches sont pourvues aussi de dentelles. Un ruban noir, attaché à son cou, lui sert de collier; une guimpe jaune ajourée couvre sa gorge; un bouquet de roses fleurit en haut de son corsage. Mlle Petit, avec son air naïf et son regard étonné, semble embarrassée d'être ainsi parée. 1759.

464

M. DE PIGNATELLI

Dans une bergère garnie d'une étoffe blanche sur laquelle courent des fleurs largement dessinées, M. de Pignatelli, de profil à gauche, se repose confortablement, les mains ramenées devant lui et les jambes nonchalamment croisées l'une sur l'autre. Assez jeune encore et de physionomie fort intelligente, il a inspiré à Carmontelle un de ses bons dessins : à la sanguine pour le visage, les mains et l'habit; au crayon noir pour les cheveux et le reste de la figure. 1758... M. de Pignatelli, cousin éloigné des Pignatelli d'Egmont, avait été adopté par la comtesse douairière d'Egmont, qui lui destinait sa petite-fille, née en 1754 du premier mariage de Casimir Pignatelli, comte d'Egmont. Mais le fiancé mourut en 1765 (1). La jeune fille n'en épousa pas moins un Pignatelli, Louis-Gonzague, second fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à la cour de France.

465

LA VEUVE REYSFELTZ

La veuve Reysfeltz, que nos dragons de la guerre de Sept ans rencontrèrent à Wesel, était fraîche encore et de bonne prise dans une garnison où

(1) Lettre d'Horace Walpole à Lady Hervey, 2 janvier 1766 : « Madame d'Egmont is now in great affliction, having lost suddenly M^r^ Pignatelli, whom she bred up, and whom she and her family had generously destined for her grand-daughter, an immense heiress » (*The Letters of* Horace Walpole, edited by Peter Cunningham, vol. IV, p. 453).

l'on s'ennuyait ferme. Carmontelle, qui faisait campagne en Westphalie en 1759, fit alors son portrait. Elle est de profil à droite, dans son costume de veuve, assise, le buste redressé et comme en offrande, habillée d'une robe noire, égayée, sur la poitrine, par une guimpe blanche qui se fond à hauteur du cou dans un collier de velours noir garni de dentelles également noires, et sur les avant-bras dans de larges manches de dessous en tulle blanc qui débordent jusque sur les mains. Dessin à la sanguine et au crayon noir.

466

Mlle REYSFELTZ

Carmontelle a peint la fille en même temps que la mère. « La petite Reysfeltz, de Wesel », est de trois-quarts à gauche, maladroitement coiffée d'un chapeau garni de rubans rouges, et vêtue sans le moindre goût d'une robe jaune et verte décolletée, que complète une mantille noire jetée à la diable sur les épaules. Les mains croisées devant elle, cette enfant, qui d'ailleurs est loin d'être laide, joue de la prunelle avec un art au-dessus de son âge ; mais

. . . . . aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

467

LA GOUVERNANTE ROUSSELET

« La gouvernante Rousselet, de Wesel, était Hollandaise probablement. Ces trois nymphes garnisonnières (la gouvernante Rousselet, la veuve Reysfeltz et Angélique Hattenched, dont Carmontelle avait également dessiné les portraits) n'étaient pas sans attraits pour nos braves dragons. Les plus délicats pouvaient très bien, à vue de pays, s'embrigader avec la veuve Reysfeltz. Carmontelle m'en a souvent parlé de manière à me faire croire que plus d'un de ces messieurs de la troupe dorée l'avaient trouvée très bonne

robe, et que les deux autres paquets d'antichambre ne savaient auquel entendre parmi la dragonaille du second ordre. L'aide-de-camp dessinateur de M. de Pons (Carmontelle) mit un grand intérêt personnel à transmettre les traits de ces trois beautés tudesques à la postérité. La rareté des distractions dans le triste coin de la sale province de Westphalie, où ces messieurs furent obligés de bivouaquer pendant plusieurs mois, devaient décupler le prix des faveurs de ces dames » (Lédans, 54).

Assise de profil à gauche, les mains croisées devant elle, le buste redressé de manière à faire valoir tous ses avantages, la gouvernante Rousselet, qui est grande, sourit d'un air provocant à ceux qui la regardent. Le bonnet de tulle qui la coiffe, avec son bavolet de tulle ruché qui descend jusque sur les joues, ne lui sied pas mal. Un long tablier noir à bavette couvre tout le devant de la robe blanche à ramages. Un fichu rouge cache les épaules et la gorge. Autour du cou, un collier de ruban noir... A l'exemple de ses maîtres, la gouvernante Rousselet n'a pas froid aux yeux. Auprès d'elle, la petite Reysfeltz est à bonne école. Dessin à la sanguine et au crayon noir. 1759.

468

LE JUIF SALOMON

Coiffé d'un grand tricorne en feutre noir, habillé d'une longue redingote grise, d'un gilet brun, d'une culotte noire et de gros bas à côtes d'un blanc douteux, le juif Salomon, assis de trois-quarts faible, presque de profil à gauche, devant une table chargée de lorgnettes, la tête reposée sur sa main droite et le coude appuyé sur la table, semble en train de méditer un bon coup. L'œil allumé, le nez crochu, la bouche mince et pincée, il se recueille et sourit de bonheur à la pensée d'une belle prise. Avec sa barbiche de bouc plantée droit au bout de son menton carré, ses traits taillés en lame de couteau, sa physionomie intelligente et fine, le juif Salomon a, sous son apparente bonhomie et sa feinte humilité, quelque chose de presque redoutable.

469

LE BARON DE SCHMIDT

Le baron de Schmidt, de Strasbourg, debout de profil à gauche, vêtu de bleu, la rapière au côté et le tricorne sous le bras gauche, la main droite enfoncée dans le plastron de son gilet et la main gauche fourrée dans la poche de son habit, se promène au milieu d'un parc semé de ruines dont l'artifice est fort peu déguisé. C'est un grand et bel homme, robuste de corps et de traits réguliers, mais dont l'expression n'est pas attirante. Daté de 1769.

470

Mlle SOMMERWALTZ

Mlle Sommerwaltz était marchande de modes à Wesel. Peut-être les modes n'étaient-elles pas seules à la recommander à l'attention et aux soins de M. de Carmontelle. Sans faire injure à cette jeune personne, on pourrait sans doute la mettre en compagnie de Mme et de Mlle Reysfeltz, d'Angélique Hattenched, ainsi que de la gouvernante Rousselet. Aussi Carmontelle a-t-il rapproché leurs portraits les uns des autres (Lédans, 52 à 57)... Mlle Sommerwaltz, assise de profil à gauche, grande, mince, élancée, fort jeune encore, prétentieusement habillée, et n'ayant pas non plus froid aux yeux, tient de ses deux mains sur ses genoux un large chapeau blanc coupé à l'allemande, qu'elle vient de garnir de rubans roses. Son petit bonnet de tulle blanc ruché et enjolivé d'un ruban bleu, son collier de velours noir garni de dentelle et piqué de perles, la guimpe blanche qui couvre sa gorge, sa casaque d'un jaune serin qui tranche avec la jupe d'un blanc cru, les mitaines de tricot noir qui enveloppent les avant-bras, tout, dans cet accoutrement, est d'un goût singulièrement tudesque et par-dessus tout prétentieux. Mlle Sommerwaltz, d'ailleurs, est loin d'être laide. Ses traits ont de la finesse, et ils ont pour eux la beauté du diable. 1759.

471

SUZANNE

Suzanne, jeune paysanne de Marly-la-Ville, est une jolie fille, dont la beauté, dans sa fleur encore, promet déjà de beaux fruits. Elle a des yeux charmants et le sait bien, un nez retroussé et mutin, une petite bouche aux lèvres roses, faite exprès pour dire de douces choses. Assise, de profil à gauche, sur un tertre ombragé de grands arbres, elle a déposé près d'elle la dentelle à laquelle elle travaillait, et s'occupe à lutiner un chardonneret, dont la cage est sur une table de pierre placée devant elle. Son costume de paysanne lui sied à ravir : robe de toile blanche, dont les manches, garnies de rubans bleus, découvrent les avant-bras; tablier à bavette d'un rose presque rouge, cachant le devant de la jupe et le haut du corsage; fichu de mousseline blanche, retenu sur la gorge par un bouquet de roses; bonnet de linge garni de dentelles, coquettement posé sur des cheveux bruns. Les modes ne changeant pas à la campagne comme à la ville, la date est difficile à mettre au bas de ce portrait. Cependant, comme on le trouve classé dans le catalogue de Lédans (sous le n° 488) parmi les portraits exécutés entre 1769 et 1775, il y a lieu de croire qu'il est de cette époque (1).

(1) Un second portrait de cette même Suzanne, qui est, au point de vue anecdotique, comme une suite à la Suzanne de Carmontelle, figure à tort, croyons-nous, au milieu des portraits dessinés par Carmontelle. Suzanne y est représentée, non plus dans son costume de paysanne, mais en demoiselle fraîchement installée dans ses meubles. L'oiseau n'est plus dans sa cage, il s'est envolé... Suzanne est en buste, de profil à droite, confortablement assise dans un large fauteuil recouvert de velours rouge, habillée d'une *matinée* blanche, coiffée d'un bonnet de linge qui enveloppe complètement les cheveux et dont les dentelles débordent sur le front, sur les joues et presque sur les yeux. Elle tient de ses mains gantées jusqu'au coude une lettre qu'elle dévore du regard et qu'elle semble boire de ses lèvres entr'ouvertes... Ce portrait n'est plus le fait d'un artiste amateur, mais l'œuvre d'un peintre de profession; on pourrait presque l'attribuer à Chardin. La Mésangère, qui le possédait sans doute dans ses collections, aura trouvé piquant de le rapprocher du portrait de Carmontelle, et c'est ainsi qu'il aura été classé au milieu des portraits dessinés par le lecteur du duc de Chartres. Nous ne pouvons prendre sur nous de l'y laisser. Il ne figure pas d'ailleurs dans le catalogue de Lédans.

XIV

INCONNUS

472

PERSONNAGE INCONNU

Debout, tête nue de profil à gauche ; habit, gilet et culotte d'une même étoffe claire tachetée de rouge ; la main droite engagée dans le gilet, le tricorne jeté sous le bras gauche ; l'épée au côté et la croix de Saint-Louis sur la poitrine ; ayant donc servi comme officier. Jeune encore et portant haut, avec affectation de hauteur. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Au revers, écrit de la main du continuateur de Lédans (La Mésangère) : « Provient de la vente du concierge de Mousseaux. 28 février 1816 ».

473

DAME INCONNUE

Jeune femme sans beauté. Habillée de blanc très simplement, et assise de profil à gauche sur un banc de jardin, elle tient de sa main gauche un livre fermé sur ses genoux. La coiffure répondrait assez à la date de 1775.

474

DAME INCONNUE

Jeune encore et tout à fait laide, cette inconnue, habillée d'une robe

bleue, est assise à l'ombre d'un grand arbre, devant un métier à tapisserie sur lequel elle travaille. Sa coiffure, massive et haut montée, avoisine la date de 1780.

475

DAME INCONNUE

Figure très fine et très délicatement dessinée à la sanguine et au crayon noir. La dame, jeune encore, qu'on a faussement qualifiée du nom de Mme de Pompadour, est assise de profil à gauche, fort élégamment habillée, et coiffée à la mode de 1760. Elle tient de ses deux mains une tasse de café, cela se devine à la forme de la tasse. A sa droite, une petite table, sur laquelle est un sucrier.

476

DAME INCONNUE

Assise de profil à gauche, habillée d'une robe rose à falbalas abondamment garnie de dentelles, et coiffée de cheveux qui s'élèvent au-dessus de la tête comme un vaste monument au sommet duquel s'étale un paquet de roses blanches, cette jeune femme, dont la physionomie est intéressante, tient de sa main gauche un livre ouvert sur ses genoux. Ce portrait nous place au plus fort des extravagances de toilette du règne de Marie-Antoinette.

477

DAME INCONNUE

Jeune femme, en qui l'esprit semble dominer la beauté, assise de profil à droite, et tenant de ses deux mains un grand livre appuyé sur ses genoux. Pour costume : une robe blanche à rayures d'un violet très pâle, avec ruches et volants sur le devant de la jupe; une guimpe de mousseline blanche sur les

épaules, et une barbe de dentelle blanche dans les cheveux poudrés, montés sur la tête sans extravagance encore, comme on le faisait de 1765 à 1770.

478

GROUPE D'INCONNUES

La mère et ses deux filles sont assises toutes trois de profil à gauche. L'aînée des filles (douze à quatorze ans), vêtue de jaune et coiffée d'une capote en forme de cloche du même ton, joue du clavecin. La cadette (dix à douze ans), assise à la gauche de sa sœur et les yeux levés vers elle avec extase, est toute en blanc, la tête nue, coiffée d'une longue perruque qui nous reporte à un siècle en arrière. Derrière ses deux filles, enfin, la mère, (trente-deux à trente-quatre ans), habillée d'un pardessus bleu passé sur une robe blanche et coiffée d'une capote blanche aussi, écoute sa fille aînée avec un contentement voisin de l'admiration. Pour fond, des arbres de toutes verdures et de toutes dimensions. Voilà une peinture précieuse pour l'art de la fin du XVIII^e^ siècle, et d'un aspect charmant. Elle est, comme date, bien près de 1789. Cette mère et ses deux filles sont laides, et, malgré cela, fort attachantes. Toutes trois se ressemblent, et chacune a son caractère particulier. On sent qu'elles se tiennent par les liens du cœur autant que par les liens du sang. L'accord entre leurs trois intelligences est parfait. Les modes, qui appartiennent à la décadence de l'ancien régime, sont des plus curieuses. On se prend presque à les aimer jusque dans ce qu'elles ont de ridicule, tant elles sont portées avec sincérité. C'est grand dommage qu'on ne puisse mettre des noms sur chacune de ces figures.

479

DAME INCONNUE

Cette dame inconnue, qui n'est plus jeune, a dû être belle, et il lui en

reste encore quelque chose. Elle fait de la frivolité. Assise de profil à droite sur la terrasse qui domine son parc, elle est vêtue d'une robe gris-perle et gantée de blanc. Une guimpe blanche couvre ses épaules, et une barbe de dentelle, blanche aussi, couronne ses cheveux poudrés et frisés à la mode de 1760 environ.

480

PERSONNAGE INCONNU

Debout de profil à gauche, ce personnage inconnu donne à manger à un merle posé devant lui sur une treille, tandis que, derrière lui, un écureuil grimpe familièrement en s'accrochant aux basques de son habit. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Date probable, 1760. Au revers de ce portrait, on lit, écrit de la main de La Mésangère : « Provient de la vente du concierge de Mousseaux. 28 février 1816 ».

481

PERSONNAGE INCONNU

Debout de profil à gauche, cet inconnu, important et sévère, tient d'un air menaçant un martinet sous son bras. Dessin à la sanguine et au crayon noir. Date probable, 1760. On pourrait donner pour titre à ce personnage : *le Père fouetteur*. Écrit au revers du dessin par le continuateur de M. de Lédans (La Mésangère) : « Provient de la vente du concierge de Mousseaux. 28 février 1816 ».

482

PERSONNAGE INCONNU

Le personnage ici représenté par Carmontelle est un vieillard coiffé d'une lourde perruque. Il est fatigué, comme à bout de forces. La vie, tout en

épuisant sa vigueur, a conservé en lui la finesse des traits, la noblesse du caractère, la distinction de la race. Assis de profil à droite, il est presque couché dans son large fauteuil, les mains posées devant lui avec lassitude, et les jambes paresseusement étendues l'une sur l'autre. Dessin à la sanguine et au crayon noir, habilement et spirituellement exécuté.

483

DAME INCONNUE

Jeune femme assez agréable à voir, assise de profil à gauche auprès d'une balustrade de pierre, bordant une terrasse qui domine un parc. Cheveux poudrés, haut montés sur la tête et surmontés encore d'un paquet de rubans blancs formant chapeau. Robe d'un violet pâle, coupée à la mode de 1780 à 1785, avec un fichu *Marie-Antoinette* croisé sur la poitrine, où il est retenu par un bouquet de roses. Un éventail entre les mains gantées de blanc. Souliers blancs.

484

DAME INCONNUE

Jeune femme en buste, de profil à gauche, sommairement dessinée à la sanguine et au crayon noir. Date probable, 1770.

Il n'y a rien de meilleur que de voir les portraits des gens d'une époque pour se mettre l'époque entière devant les yeux. Cette vérité, banale à force d'être vraie, n'apparaît nulle part avec plus d'évidence qu'en présence de la longue suite des portraits de Carmontelle au Musée Condé. Carmontelle, qui n'avait pas la prétention d'être un liseur d'âmes, prenait au vol et de la tête aux pieds la ressemblance de chacun. Il saisissait, en se jouant, le trait révélateur d'une physionomie, d'une attitude, d'un geste, d'une démarche, d'un vêtement. Ses portraits, malgré leurs incorrections, sont l'image vivante de leur temps. M. le duc d'Aumale était heureux de les posséder. Il avait entendu le Roi, son père, pour qui les personnages que dessinait le lecteur du duc de Chartres étaient d'anciennes connaissances, lui parler d'un grand nombre d'entre eux; il se rappelait en avoir vu lui-même, dans son enfance, quelques-uns encore au Palais-Royal, et il aimait à les retrouver dans ses Carmontelle. Il se plaisait dans une société si voisine encore de nous et si éloignée déjà, et il en faisait les honneurs à ses hôtes, à ceux surtout qui, dans ces dessins, retrouvaient des ancêtres. Nous croyons donc avoir servi la mémoire du Prince en dévoilant, sans en rien omettre, toutes les pièces de cette importante collection.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PORTRAITS

32. — Adhémar (Jean-Balthazar d'Adhémar de Montfalcon, comte d') (*) 36
Aguesseau. — Voy. Lamoignon de Baville (Marie-Catherine).
410. — Alainville (d') 298
419. — Albaret (Comte d') 310
205. — Alençon (Françoise-Thérèse-Éléonore de Nettancourt-Vaubecourt, comtesse d') 147
33. — Allaire (Abbé Mathurin-Antoine) 37
338. — Allegri (Abbé) 256
206. — Ambert de Merles (Mlle de Tholozan, comtesse d') 148
34. — Amezaga (Ignace de Urtado, marquis d') 37
119. — Amiens (Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, vidame d'), puis duc de Chaulnes. 86
206. — Amiens (Marie d'Albert de Luynes, vidame d'), puis duchesse de Chaulnes.... 148
35. — Ampoigné (Henri-René d'Hélicaud d') 38
448. — Annette, de Fourqueux 338
389. — Arcy (Patrice d') 274
208. — Armentières (Diane-Gabrielle de Jussac, marquise d') 149
420. — Arnould (Sophie-Madeleine) 312
120. — Aubigny (Jean-Marc-Antoine de Morel, comte d') 89
36. — Aubin (Jean-Baptiste-Antoine Gobert, dit) 38
382. — Aubry (Jean-Thomas), curé de Saint-Louis-en-l'Isle 268
37. — Augeard (Jacques) 39
38. — Augeard (Jacques-Mathieu) 39
39. — Auguste, nègre 40
209. — Auxy (Marquise d') 150
421. — Avenart ou Aveneaux (Mlle d') 315
290. — Aza, nègre 208
210. — Azincourt (Mme d') 151
211. — Azincourt (Mlle d') 151

(*) Les numéros placés en tête de chaque nom indiquent les numéros d'ordre qu'occupent les portraits dans le présent volume.

390. — Bachaumont (Louis Petit de)..... 275
391. — Bailly (Jean-Sylvain)..... 276
40. — Barbançon (Louis-Antoine du Prat, marquis de)..... 40
41. — Barbançon (Augustin-Jean-Louis-Antoine du Prat, comte de)..... 41
217. — Barbantane (Charlotte de Mesnildot de Vierville, marquise de)..... 155
344. — Barot..... 243
43. — Barré, colonel anglais..... 42
172. — Bauffremont (Charles-Roger de Bauffremont-Listenois, chevalier de)..... 124
Baville. — Voy. Lamoignon de Baville.
212. — Beaumont du Repaire (Mlle de)..... 152
121. — Beausset (Nicolas-Mathieu, chevalier, puis marquis de)..... 89
392. — Beccaria (Cesar Bonesana, marquis)..... 277
45. — Beller (Liennard)..... 43
434. — Belliard..... 329
100. — Bellisle (Jean-Baptiste Le Moyne de)..... 72
213. — Belsunce (Angélique de La Live d'Épinay, comtesse de)..... 153, 184
12. — Bentheim (Lydia de Bournonville, comtesse de)..... 17
13. — Bentheim (Comtesse de)..... 18
214. — Bernay (Mlle de)..... 153
122. — Besenval (Pierre-Victor-Joseph de Brunstadt, baron de)..... 90
450. — Beyer..... 339
393. — Bézout..... 279
269. — Biron (Armand-Louis de Gontaut, comte de), puis duc de Lauzun et duc de Biron. 193
435. — Blicourt (de)..... 329
215. — Blicourt (Mme de)..... 154
345. — Blossac (Paul-Esprit-Marie de La Bourdonnaye, comte de)..... 243
46. — Blot (Gilbert de Chauvigny, comte de)..... 43
216. — } Blot (Pauline Charpentier d'Ennery, comtesse de)..... 154, 155
217. — }
Bocage (du). — Voy. Du Bocage.
47. — Boisandré (Jacques-Henri-Anselme-Joseph-Auguste Poret de)..... 44
48. — Boisandré (Mme de)..... 44
49. — Boisandré (Mme de)..... 45
44. — Bois-Massot (Guillaume-Marin du Rouil de)..... 42
430. — Boissier (Mme)..... 325
123. — Boistel (Antoine-Adélaïde-Michel de)..... 91
Bollioud de Saint-Julien. — Voy. Saint-Julien.
Bonac. — Voy. Usson-Bonac.
218. — Bonnelles (Mlle de Bullion, marquise de)..... 156
50. — Bonneval (de)..... 45
219. — Bontemps (Jeanne-Thérèse Teissier, dame)..... 156
394. — Bory (Gabriel de)..... 280
359. — Bouchaud (le Père)..... 256
360. — Bourdeilles (Henri-Joseph-Claude de), évêque..... 257
124. — Boufflers-Remiencourt (Charles-Marc-Jean, marquis de)..... 91

220. — } Boufflers-Rouverel (Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet de Saujon, com-
221. — } tesse de)..... 157, 158
222. — Boufflers-Rouverel (Amélie Puchot des Alleurs, comtesse de)..... 159
14. — Bouillon (Louise-Henriette-Gabrielle de Lorraine, duchesse de)..... 18
Bourbon (Duchesse de). — Voy. Orléans.
125. — Bourneville (Durey de)..... 92
Boursonne (Marquise de). — Voy. Ecquevilly.
126. — Bouthillier (de)..... 92
53. — Brancas (Louis-Paul, marquis de), puis duc de Céreste..... 47
223. — Brancas (Marie-Anne-Renée-Jacqueline Grandhomme de Gizeux, marquise de), puis duchesse de Céreste..... 160
127. — } Bréget (Philippe-Joseph, baron de)..... 93, 214
301. — }
301. — Bréget (Marguerite-Madeleine Herbert, baronne de)..... 214
224. — Brionne (Julie-Constance de Rohan-Montauban, comtesse de)..... 160
128. — Broglie (Charles-François, comte de)..... 93
129. — Broglie (Elzéar-Marie-Joseph-Charles, vicomte de)..... 94
51 — Brossard (François-Constantin de)..... 46
Brou (Marquise de). — Voy. Lamoignon de Baville.
15. — Brunswick-Lunebourg (Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de)..... 19
436. — Buchelay (Marie-Joseph Savalette de)..... 330
395. — Buffon (Georges-Louis Le Clerc, comte de)..... 281
225. — Buffon (Marie-Françoise de Saint-Belin, comtesse de)..... 161
130. — Bullioud (de)..... 96
Butel-Dumont. — Voy. Dumont.
52. — Carmontelle (Louis Carrogis de)..... 46
131. — Cassini (Dominique-Joseph)..... 96
451. — Castel (Mme)..... 339
132. — Castella (Rodolphe, comte de)..... 97
226. — Caze (Suzanne-Félix Lescarmotier, dame)..... 162
226. — Caze (fils et fille)..... 162
Céreste (Duc et duchesse de). — Voy. Brancas.
133. — Chabanais (François-Gilbert Colbert de Saint-Pouenge, marquis de)..... 98
227. — Chabannes-Curton (Marie-Élisabeth de Talleyrand-Périgord, marquise de)... 163
134. — Chabot (Louis-Antoine-Auguste de Rohan-Chabot, comte de), puis duc de Rohan. 98
190. — Chabot (Charles-Rosalie de Rohan-Chabot, vicomte de), puis comte de Jarnac. 136
135. — Chabrillant (Joseph-Dominique de Moreton, comte de)..... 100
136. — Chalabre (François-Jean de Bruyères, marquis de)..... 101
24. — Chalut de Verin (Geoffroy de)..... 29
228. — Chalut de Verin (Élisabeth de Varanchon, dame de)..... 164
27. — Chamilly (Mme de)..... 31
267. — Champagne..... 191
54. — Champignelles (Charles-Casimir de Rogres, bailli de)..... 48
384. — Chanut (Mme de), abbesse..... 269
31. — Charpentier..... 34

3. — Chartres (Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de), puis duc d'Orléans..... 7
4. — Chartres (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse de), puis duchesse d'Orléans..... 8
56. — Chastellux (François-Jean, marquis de)..... 49
55. — Chateaubrun (Jean-Baptiste Vivien de)..... 48
Chatelet (du). — Voy. Du Chatelet.
Chaulnes (Duc et duchesse de). — Voy. Amiens.
57. — Chaumont (Louis de Bernage, marquis de)..... 50
346. — Chauvelin (l'abbé Henri-Philippe)..... 244
229. — Chauvelin (Agnès-Thérèse Mazade d'Argeville, marquise de)..... 164
422. — } Chevalier (Mlle)..... 316, 318
423. — }
230. — Chevreuse (Henriette-Nicole d'Egmont-Pignatelli, duchesse de)..... 165
137. — Choiseul-Beaupré (Claude-Antoine-Clériadus de Choiseul, marquis de)..... 101
361. — Cibille (de)..... 257
396. — Clairaut (Alexis-Claude)..... 282
58. — Clarke, général anglais..... 50
59. — Clermont d'Amboise (Jean-Baptiste-Charles-François, chevalier de)..... 50
Clermont-Gallerande (Marquise de). — Voy. Échoisy.
231. — Coëtlogon (Françoise-Bernarde-Thérèse-Eugénie de Roy de Vaquières, marquise de)..... 166
138. — Coigny (Gabriel-Augustin de Franquetot, comte de)..... 102
60. — Collé (Charles)..... 51
30. — Collet (Mme)..... 34
232. — Collin (Mlle)..... 166
139. — Cominges (Marie-Joseph, comte de)..... 103
5. — Condé (Louis-Joseph de Bourbon, prince de)..... 9
7. — Conti (Louis-François-Joseph de Bourbon, comte de la Marche, puis prince de). 11
8. — Conti (Fortunée-Marie d'Este, comtesse de la Marche, puis princesse de)..... 12
234. — Cossé (Adélaïde-Diane-Hortense-Délie Mancini-Nivernois, duchesse de)..... 167
140. — Cossé (Hyacinthe-Hugues-Timoléon, comte de)..... 103
233. — Cossé (Marie-Anne Hocquart, comtesse de)..... 166
141. — Cossé (François-Artus-Hyacinthe-Timoléon, chevalier de)..... 104
234. — Cossé (Adélaïde-Pauline-Rosalie de), depuis duchesse de Mortemart..... 167
115. — Courtebonne (Charlotte-Sidonie-Rose de Gouffier-Thois, marquise de)..... 81
142. — Courten (Maurice, comte de)..... 105
Crest (du). — Voy. Du Crest.
Crissé (Marquise de). — Voy. Monthulé (Émilie de).
143. — Croismare (Louis-Eugène, marquis de)..... 106
143. — Croismare (Élisabeth-Thérèse de)..... 106
61. — Croix (Joseph-Albert, comte de)..... 52
235. — Cucé-Boisgelin (Marie-Catherine-Stanislas de Boufflers-Remiencourt, comtesse de)..... 168
236. — Damas-Crux (Marie-Louise de Menou, comtesse de)..... 169
440. — Damas-Crux (Charles-Étienne de)..... 332

238. — Damas-Trédieu (Marie-Joséphine-Catherine Collet, comtesse Alexandre de) ... 169
237. — Damas-Villers (Marie-Roseline d'Arcy-La Varenne, comtesse de) ... 169
Dauphin. — Voy. Louis.
451. — Davoust ... 339
Delsay-Valory. — Voy. Legé-Valori.
144. — Des Gouttes (Léon de Charry) ... 106
444. — Des Gravières ... 335
240. — Des Mazures (Mme) ... 171
241. — Des Mousseaux (Mme) ... 171
16. — Deux-Ponts (Mlle Gamache, comtesse de Forbach et duchesse de) ... 20
397. — Doublet (Marie-Anne Legendre, dame) ... 283
Dreneuc (du). — Voy. Du Dreneuc.
242. — Du Bocage (Marie-Anne Le Page, dame Fiquet) ... 171
62. — Ducan ... 53
243. — Du Chatelet (Diane-Adélaïde de Rochechouart, comtesse, puis duchesse) ... 172
452. — Duchemin ... 340
Du Chilleau (Marquise). — Voy. Monthulé (Jeanne-Élisabeth-Floride de).
398. — Duclos (Charles Pinot-) ... 285
63. — Du Crest (Mlle de Raffetot, marquise) ... 53
64. — Du Dreneuc (Jacques-Philippe Le Long, comte) ... 54
245. — Du Dreneuc (Mlle de Champoléon, comtesse) ... 174
65. — Du Dreneuc (Louis-Toussaint Le Long, chevalier) ... 55
244. — Du Dreneuc (Mme) ... 173
145. — Du Hautoy (Marquis) ... 107
146. — Du Lau (Jean-Louis-Antoine du Lau d'Allemans, comte) ... 107
147. — Du Lau (le jeune comte) ... 108
246. — Du Laurent (Mlle) ... 174
399. — Dumont (Georges-Marie Butel-) ... 286
416. — Duni (Egidio-Romualdo) ... 306
453. — Du Perreux (Jérôme-Robert Millin, sr) ... 340
453. — Du Perreux (Mme) ... 340
247. — Du Plessis-Bellière (Marie-Thérèse d'Albert d'Ailly, marquise) ... 175
424. — Duport (Jean-Pierre) ... 318
248. — Du Pré de Saint-Maur (Marie-Marthe Alléon, dame) ... 175
379. — Du Resnel (Jean-François du Bellay, abbé) ... 266
Durey de Bourneville. — Voy. Bourneville.
Durey de Meynières. — Voy. Meynières.
66. — Durfort (Louis-Philippe, comte de) ... 55
454. — Du Rouet ... 341
148. — Du Tartre de Bourdonné ... 109
249. — Du Tartre (Mme) ... 176
250. — Échoisy (Claudine-Césarine de La Tour-du-Pin de Montauban, marquise d'), puis marquise de Clermont-Gallerande ... 177
251. — Écouville (Mlle d') ... 178
23. — Ecquevilly (Madeleine du Monceau de Nollant, marquise douairière d') ... 29

22. — Ecquevilly (Augustin-Louis Hennequin, marquis d')..... 28
22. — Ecquevilly (Adélaïde-Honorée Hennequin d'), comtesse d'Esterno en 1769..... 28
22. — Ecquevilly (Aglaé-Marie Hennequin d'), marquise de Boursonne en 1772..... 28
252. — Egmont (Henriette-Julie de Durfort-Duras, comtesse douairière d')..... 178
149. — Egmont (Casimir Pignatelli, comte d')..... 110
253. — } Egmont (Sophie-Septimanie de Vignerod du Plessis de Richelieu, comtesse
254. — } d')..... 179, 180
363. — Eloi (le Frère)..... 259
255. — Émangart (Françoise Tracot, dame)..... 182
179. — Entraygues (Jean-Joseph-Casimir de Montvallat, comte d')..... 129
256. — } Épinay (Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, dame de La Live
257. — } d')..... 182, 183
213. — } Épinay (Angélique de La Live d'), comtesse de Belsunce..... 153, 184
258. — }
259. — Erlach (Anne Masson de Bessé, baronne d')..... 184
260. — Esclavelles (Florence-Angélique Prouveur de Preux, baronne d')..... 185
261. — Esclignac (Thérèse-Marguerite Chevalier de Montigny, comtesse d')..... 186
341. — Escours (Mme d')..... 240
150. — Espiez (Louis-Vespasien de Cossart, marquis d')..... 110
Esterno (Comtesse d'). — Voy. Ecquevilly.
151. — Estrées (Louis Le Tellier, maréchal-comte d')..... 111
68. — Estrez (Edme-François d'Estrez de Marnay, chevalier d')..... 56
67. — Étreham (Jacques-Robert Le Héricy, marquis d')..... 55
152. — Étampes (Louis, marquis d')..... 112
364. — Eustache (le Père)..... 259
70. — Farnham (Lord)..... 57
69. — Feuillant (de)..... 56
262. — Feuillant (Mme de)..... 187
263. — Fitz-James (Marie-Claudine-Sylvie de Thiard, comtesse de)..... 187
153. — Flavigny (Charles-François, marquis de)..... 112
264. — Flicourt (Mme de)..... 189
304. — Flinville (Mlle de)..... 216
154. — Fontenay (Gaspard-François Belon de)..... 112
16. — Forbach (Mlle Gamache, comtesse de), et duchesse de Deux-Ponts..... 20
365. — Foucaud (l'abbé)..... 260
437. — Fournier..... 330
164. — Fraguier (Ambroise-Nicolas, marquis de)..... 120
366. — Frisi (le P. Paolo)..... 260
265. — Froment (Mme)..... 189
155. — Fronsac (Louis-Antoine-Sophie du Vignerod du Plessis de Richelieu, duc de). 113
116. — Frontier..... 83
266. — Fronville (Mme de)..... 190
267. — Gacé (Diane-Jacqueline-Louise-Josèphe de Clermont d'Amboise, comtesse de),
puis marquise de La Vaupalière..... 191
425. — Garrick (David)..... 320

156. — Gascq (le chevalier de)..... 114
400. — Gatti (le docteur)..... 287
157. — Gavre (Charles-Emmanuel-Joseph de Liedekerke, prince de)..... 114
158. — Gesvres (Louis-Léon Potier, duc de)..... 115
377. — Girard..... 265
159. — Gisors (Louis-Marie Fouquet, comte de)..... 115
347. — Gleichen (Charles-Henri, baron de)..... 246
268. — Gléon (Geneviève de Savalette, marquise de)..... 192
160. — Gontaut-Saint-Blancard (Jean-Armand-Henri-Alexandre de Gontaut-Biron, marquis de)..... 116
269. — Gramont (Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse de)..... 193
455. — Gray (N. Hue, comte de)..... 341
161. — Gribeauval (Jean-Baptiste Waquette de)..... 117
401. — Grimm (Frédéric-Melchior, baron de)..... 288
71. — Grollier (Antoine-Charles-Joseph de Servières, bailli de)..... 57
383. — Guéret (N.-P.), curé de Saint-Paul..... 269
29. — Guiche (Philippine-Louise-Catherine de Noailles, comtesse de), puis duchesse de Lesparre..... 33
162. — Guines (Adrien-Louis de Bonnières de Souastre, comte, puis duc de)..... 118
72. — Guines (N. de Bonnières de Souastre, bailli de)..... 58
456. — Hattenched (Angélique)..... 341
Hautoy (du). — Voy. Du Hautoy.
163. — Heere (Marc-René, chevalier d')..... 119
457. — Herbert (Marie Moutade, dame)..... 342
270. — Hérouville (Louise Gaucher, comtesse d')..... 194
17. — 18. — Hesse-Darmstadt (Louise de Linange-Heidesheim, princesse de)..... 21, 24
19. — Hesse-Darmstadt (Louise-Caroline-Henriette de)..... 25
17. — Hesse-Darmstadt (Charlotte-Wilhelmine de), duchesse de Mecklembourg-Strélitz..... 21
402. — Holbach (Paul Thiry, baron d')..... 290
403. — Holbach (Charlotte-Suzanne d'Aine, baronne d')..... 291
271. — Hornes (Marie-Albertine de Liedekerke, princesse de)..... 195
164. — Huart (Clément, baron d')..... 120
367. — Hubert (le Père)..... 261
263. — Hunolstein (Mlle de Barbantane, comtesse d')..... 187
Jarnac (comte de). — Voy. Chabot.
23. — Joyeuse (Jean-Gédéon, comte de)..... 29
272. — Kinsky (N. de Palfi, princesse de)..... 196
426. — Kohault (Charles)..... 322
118. — Laage (Mlle de Fuchsamberg d'Amblimont, marquise de)..... 84
404. — La Beaumelle (Laurent Angliviel de)..... 292
74. — La Bussière (Jean-Baptiste-Louis de)..... 58
348. — La Chapelle (Nicolas-Pierre de Besset, s^r de)..... 246
348. — La Chapelle (Mme de)..... 246

405. — La Condamine (Charles-Marie de)..... 293
273. — La Croix (Mlle de Jarente, marquise de)..... 197
75. — La Curne (de)..... 59
La Curne de Saint-Palaye. — Voy. Sainte-Palaye.
274. — La Force (Marie-Philiberte Amelot, marquise de)..... 198
275. — La Grangette (Mme de)..... 198
438. — La Haye (Mme de)..... 331
438. — La Haye fils (de)..... 331
276. — La Houze (Mlle Favre, baronne de)..... 198
277. — La Hullière (Mme de)..... 200
278. — La Hullière (Mlle de)..... 200
349. — La Live (Ange-Laurent de)..... 247
439. — Lallemant de Betz (Michel-Joseph-Hyacinthe)..... 331
Lallemant de Lévignen. — Voy. Lévignen.
25. — / Lallemant de Nantouillet, s^r de Marly (Charles-Marie-François-Xavier). 30, 322
440. — \
293. — / Lallemant de Nantouillet (Marie-Adélaïde de Damas-Crux, dame), Mme de
440. — \ Marly..... 210, 332
440. — Lallemant de Nantouillet (Alexandre-Marie-Louis-Charles)..... 332
165. — Lally-Lenoir (de)..... 120
La Marche (Comte et comtesse de). — Voy. Conti.
10. — Lamballe (Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de)..... 14
441. — Lambert (Claude-Guillaume)..... 333
279. — Lamoignon de Baville (Marie-Élisabeth Berryer, dame de)..... 200
279. — Lamoignon de Baville (Marie-Catherine de), dame d'Aguesseau..... 201
279. — Lamoignon de Baville (Marie-Gabrielle-Olive de), marquise de Brou..... 201
279. — Lamoignon de Baville (Marie-Louise-Élisabeth), comtesse Molé..... 201
279. — Lamoignon de Baville (Christian-René-Augustin de), marquis de Baville..... 201
368. — Lampigny (l'abbé de)..... 262
280. — Lancise (Mme de)..... 201
166. — Langeac (Jean-Gilbert-Allyre, comte de)..... 121
167. — Langeron (Louis-Théodore Andrault, comte de)..... 121
167. — Langeron (Alexandre-Louis Andrault, vicomte de)..... 121
427. — Lani (Louise-Madeleine)..... 322
97. — La Porte (abbé Joseph de)..... 70
350. — La Porte (Comte de)..... 249
350. — La Porte (Mlle de)..... 249
458. — La Porte (Chevalier de)..... 342
281. — Larminat (Mme de)..... 202
281. — Larminat fils (de)..... 202
282. — La Roue (Mme de)..... 202
459. — La Rue (de)..... 343
76. — Lastic (Charles-Antoine-Renaud de)..... 59
283. — La Tour (Marie-Madeleine d'Aligre, dame de Gallois de)..... 203
77. — La Tour-du-Pin (Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles, comte de)..... 59

284. — La Touraille (Marguerite-Louise Patiot, comtesse de)..... 203
Lau (du). — Voy. Du Lau.
168. — Laumure (Comte de)..... 122
Laurent (du). — Voy. Du Laurent.
Lauzun (Duc de). — Voy. Biron.
222. — Lauzun (Amélie de Boufflers, duchesse de)..... 159
285. — Laval (Catherine-Jeanne Tavernier de Boullongne, vicomtesse de)..... 204
286. — La Vallière (Anne-Julie de Crussol d'Uzès, duchesse de)..... 205
La Vaupalière (Marquise de). — Voy. Gacé.
114. — La Wœstine (Caroline-Jeanne Brulart de Genlis, marquise de)..... 80
460. — Lebrun (Mlle)..... 343
239. — Lecé-Valori (Mlle de)..... 170
369. — Le Cren (Abbé)..... 262
428. — Le Dran..... 323
78. — Lefèvre (Mlle)..... 60
287. — Lefèvre (Mme)..... 205
Lefèvre de Marcouville. — Voy. Marcouville.
397. — Legendre (Abbé)..... 283
169. — Le Mairat (Pierre-Joachim Lépinette Le Mairat, dit le chevalier)..... 122
288. — Le Mercier (Mme)..... 206
Le Moyne de Bellisle. — Voy. Bellisle.
406. — Le Roy (Jean-Baptiste)..... 293
Lesparre (Duchesse de). — Voy. Guiche.
289. — Lespinasse (Julie-Jeanne-Éléonore de)..... 206
348. — Lesseps (Michel de)..... 246
442. — Le Texier..... 334
170. — Lévignen (Louis-Charles-Félix Lallemant, chevalier de)..... 123
144. — Lévignen (Marie-Charlotte Lallemant de)..... 106
440. — Lévignen (Charles-Louis-François Lallemant de)..... 332
171. — Lezay-Marnésia (Claude-François-Adrien, marquis de)..... 124
370. — Ligondès (Abbé de)..... 262
260. — Linant (de)..... 185
290. — Lismore (Comtesse de)..... 207
443. — Lioncy (Jacques-François)..... 334
Listenois-Bauffremont. — Voy. Bauffremont.
79. — } Longueil des Chenets (Henri-Charles de)..... 60, 125
173. — }
79. — Longueil (Mme de)..... 60
276. — Longueil (Mlle de)..... 198
291. — Lorme (Mme de)..... 208
20. — Lorraine (Camille de), prince de Marsan..... 26
1. — Louis, Dauphin..... 1
21. — Lusace (Xavier de Saxe, comte de)..... 26
80. — Lusignan (Louis-Hugues, marquis de)..... 61
174. — Luynes (Charles-Philippe d'Albert d'Ailly, duc de)..... 125

Mademoiselle. — Voy. Orléans.

175. — Maillebois (Yves-Marie des Marets, comte de) 126
407. — Mairan (Jean-Jacques Dortous de) 294
81. — Mairobert (Mathieu-François Pidansat de) 61
292. — Maleissye (Mlle Sylva, comtesse de) 209
183. — Marassé (Jean-René Blandine de) 132
176. — Marcenay (de) 127
26. — Marchais (Gérard Binet, baron de) 31
408. — Marcouville (Pierre-Augustin Lefèvre de) 296
461. — Marie-Denise 344
353. — Marigny (Abel-François Poisson, marquis de) 250
25. — } Marly (C.-Marie-François-Xavier Lallemant de Nantouillet, dit M. de). 30, 332
440. — }
293. — } Marly (Marie-Adélaïde de Damas-Crux, dame Lallemant de Nantouillet
440. — } de) 210, 332

Marsan (Prince de). — Voy. Lorraine (Camille de).

82. — Martin (Jean-Noël de Saint-Martin, dit) 62
362. — Martin, curé de Deuil 258
372. — Mastaing (Abbé Gaston de) 263
372. — Matt (le Père) 263
409. — Maty (Michel) 297
117. — Mauny (Marie-Hélène Thézard, marquise de) 83
177. — Maupassant (de) 127
294. — Maupassant (Mme de) 211
177. — Maupassant (Mlle de), depuis Mme Chardon 127
351. — Mayneaud de La Tour (Paul-Étienne-Charles) 249
352. — Mayneaud de la Tour (François-Gaspard) 249

Mazures (des). — Voy. Des Mazures.

257. — } Meaux (Mme de) 183, 324
429. — }
429. — Meaux (Mlle de) 324

Mecklembourg-Strélitz (Duchesse de). — Voy. Hesse-Darmstadt.

430. — Meister (Jacques-Henri) 325
444. — Mélin 335
295. — Mercy (Mlle de) 211

Messer. — Voy. Meister.

354. — Meynières (le Président Durey de) 252

Millin du Perreux. — Voy. Du Perreux.

431. — Mingotti (Régine Valentini, dame) 326

Molé (Comtesse). — Voy. Lamoignon de Baville.

28. — Moncrif (François-Augustin Paradis de) 32
417. — Montigny (Pierre-Alexandre) 306
296. — Montainville (Mme de) 212
373. — Montalte (le P. Anselme de) 264
410. — Montamy (Didier-François d'Arclais de) 298

179. — Montbarrey (Claude-Anne-François de Saint-Mauris, chevalier de)..... 129
297. — Montboissier (Françoise-Alexandrine-Camille de Rochechouart-La Brosse, comtesse de)..... 212
115. — Montcalm (Anne-Marie du Puy-Montbrun, dame de)..... 81
300. — } Monthulé (Élisabeth Oudry, dame de)..... 213
301. — }
300. — Monthulé (Jeanne-Élisabeth-Floride de), marquise du Chilleau en 1774..... 214
300. — Monthulé (Émilie de), marquise de Crissé en 1775..... 214
300. — Monthulé fils (de)..... 214
344. — Monticourt (de)..... 243
374. — Montlouis (Mme de)..... 264
180. — Montmort (François de Redmont, marquis de)..... 130
181. — Montmort fils (de)..... 130
182. — Montpezat (Baron de)..... 131
298. — Montpezat (Marie-Justine-Espérance d'Agoult, marquise de)..... 213
93. — Montréal (Gabrielle de Malet de La Jorie, marquise de)..... 69
445. — Montregard (Pierre Thiroux de)..... 335
299. — Montregard (Marie-Henriette Hue, dame Thiroux de)..... 213
178. — Montsoreau (Yves-Marie du Bouchet de Sourches, marquis de)..... 128
178. — Montsoreau (Marie-Charlotte Lallemant de Nantouillet, marquise de)..... 128
84. — Montverdun (Gaspard-Claude de Fleurieu, s^r de)..... 63
302. — } Moracin (Mme de)..... 215
303. — }
304. — Moreau (Mme)..... 216
305. — Mortemart (Charlotte de Manneville, duchesse de)..... 217
Mortemart (Duchesse de). — Voy. Cossé (Adélaïde-Pauline-Rosalie de).
418. — Mozart (Jean-Georges-Léopold)..... 308
418. — Mozart (Jean-Chrysostome-Wolfgang-Théophile)..... 308
418. — Mozart (Marie-Anne)..... 308
411. — Naigeon (Jacques-André)..... 299
184. — Nantiat (Pierre Joubert, comte de)..... 133
Nantouillet. — Voy. Lallemant de Nantouillet.
85. — Narcisse, nègre..... 64
376. — Nardi (Abbé)..... 265
377. — Neuville (Abbé de)..... 265
86. — Noé (Louis, comte de)..... 64
306. — Noé (Madeleine-Élisabeth-Flavie Cohorn de La Palun, comtesse de)..... 217
87. — Oginski (Comte Michel)..... 65
88. — O'Melan (Abbé)..... 65
2. — Orléans (Louis-Philippe, duc d')..... 5
Orléans (Louis-Philippe-Joseph d'). — Voy. Chartres.
Orléans (Duchesse d'). — Voy. Chartres.
6. — Orléans (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'), duchesse de Bourbon..... 10
307. — Orval (Catherine-Cécile Péan de Mosnac, dame Taboureau d')..... 218
308. — Palu (Mme)..... 218

309. — Pardaillan (Mme de)..... 219
310. — Partiet (Anne-Madeleine-Françoise-Julienne), depuis dame de Vaubadon..... 219
311. — Pécoul (Mme)..... 220
9. — Penthièvre (Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de)..... 13
89. — Perceval..... 66
Persan (Marquise de). — Voy. Wargemont (Mlle de).
463. — Petit (Mlle)..... 344
90. — Pidansat (de)..... 66
Pidansat de Mairobert. — Voy. Mairobert.
464. — Pignatelli (de)..... 345
185. — Pimodan (Charles-Jean de La Vallée de Rarécourt, marquis de)..... 133
432. — Pitoin (Pierre)..... 328
432. — Pitoin (Mlle)..... 328
Plessis-Bellière (du). — Voy. Du Plessis-Bellière.
Poilloue de Saint-Mars. — Voy. Saint-Mars.
91. — Poisson..... 66
312. — Polignac (Marie Rioult de Cursay, marquise de)..... 220
92. — Polignac (Marie-Louise de La Garde, comtesse de)..... 67
322. — Polignac (Constance-Gabrielle-Bonne de Rumain, comtesse de)..... 226
186. — Pons-Saint-Maurice (Emmanuel-Louis-Auguste, chevalier, puis comte de)..... 134
94. — Pons-Saint-Maurice (Anne-Claudine Mayneaud de la Tour, comtesse de)..... 68
187. — Pons-Saint-Maurice (Louis-Marie, marquis de)..... 135
313. — Portail (Marthe-Antoinette Aubery, dame)..... 221
188. — Poudenx (Henri, comte de)..... 135
Pré de Saint-Maur (du). — Voy. Du Pré de Saint-Maur.
433. — Privée (Mlle)..... 328
314. — Provenchères (Mlle de)..... 221
424. — Provers..... 318
315. — Puisieux (Charlotte-Félicité Le Tellier, marquise de)..... 222
115. — Puységur (Louis-Pierre de Chastenet, comte de)..... 81
316. — Querrieux (Louise-Alexandre Le Fournier de Wargemont, marquise de)..... 223
412. — Racine (Louis)..... 300
415. — Rameau (Jean-Philippe)..... 304
189. — Ranchet (de)..... 136
95. — Reuilly (de)..... 69
465. — Reysfeltz (Mme)..... 345
466. — Reysfeltz (Mlle)..... 346
96. — Rochechouart (François-Charles de Rochechouart de Clermont, comte de)..... 70
317. — Rochechouart (Marie-Françoise de Conflans d'Armentières, comtesse de)..... 223
318. — Rochechouart-Pontville (Marie Geslin de Trémargat, vicomtesse de)..... 224
319. — Rochechouart-Pontville (Marie-Victoire Boucher, vicomtesse de)..... 225
394. — Rochon (Alexis-Marie)..... 280
424. — Rodolphe..... 318
Rohan. — Voy. Chabot.
320. — Romanet (Comtesse de)..... 225

321. — Rondé (Mme)..... 226
380. — Roquelaure (Jean-Armand de Bessuejouls de), évêque..... 267
265. — Rousseau (Mme)..... 189
467. — Rousselet (la gouvernante)..... 346
322. — Rumain (Constance-Simonne-Flore-Gabrielle Rouault de Gamaches, comtesse de)..... 226
322. — Rumain (Mlle de), depuis marquise d'Usson-Bonac..... 226
191. — Saché (N. Rouxellé, marquis de)..... 137
11. — Saint-Albin (Charles d'Orléans, abbé de)..... 16
192. — Saint-Amarant (de)..... 137
323. — Saint-Amarant (Jeanne-Françoise-Louise Demier, dame de)..... 228
Saint-Blancard (Marquis de). — Voy. Gontaut-Saint-Blancard.
97. — Saint-Chamans (Alexandre-Louis, marquis de)..... 70
193. — Saint-Elix (Baron de)..... 138
446. — Saint-Julien (François-David Bollioud de)..... 336
99 — Saint-Marc (Jean-Paul-André de Razins, chevalier, puis marquis de)..... 72
100. — Saint-Mars (Jacques-Auguste Poilloue de)..... 72
82. — Saint-Martin (Jean-Noël de)..... 62
429. — Saint-Quentin (de)..... 324
406. — Saint-Remy (Abbé Surirey de)..... 294
101. — Sainte-Palaye (Jean-Baptiste de La Curne de)..... 73
468. — Salomon..... 347
324. — Sapieha (Comtesse)..... 229
413. — Saurin (Bernard-Joseph)..... 301
194. — Scey-Montbéliard (Alexandre-Antoine, comte de)..... 138
469. — Schmidt (Baron de)..... 348
102. — Schomberg (Gotlob-Louis, comte de)..... 73
385. — Schreiberg..... 270
195. — Sécaty (de)..... 139
355. — Sénac de Meilhan (Gabriel)..... 253
325. — Sénac (Mlle Baray, dame de)..... 229
103. — Séran (Marie-Marguerite-Adélaïde de Bullioud, comtesse de)..... 74
381. — Siougeat (Abbé de)..... 268
470. — Sommerwaltz (Mlle)..... 348
104. — Sorba (Auguste-Paul-Dominique, marquis de)..... 75
228. — Spon (Mme de)..... 164
269. — Stainville (Thomasse-Thérèse de Clermont d'Amboise-Renel, comtesse de)... 193
414. — Sterne (Laurence)..... 302
105. — Studnitz (Baron de)..... 76
106. — Suffren (Pierre-André de Suffren de Saint-Tropez, bailli de)..... 76
Surirey de Saint-Remy. — Voy. Saint-Remy.
471. — Suzanne..... 349
Taboureau d'Orval. — Voy. Orval.
356. — Talleyrand (Louis de Talleyrand-Périgord, chevalier de)..... 254
326. — Talleyrand (Louise-Fidèle Durand de Saint-Eugène-Montigny, baronne de).. 231

Tartre (du). — Voy. Du Tartre.
196. — Tavannes (Charles-François-Casimir de Saulx, comte de)..... 139
327. — Thélis (Comtesse de)..... 232
221. — Thérèse..... 158
Thiroux de Montregard. — Voy. Montregard.
328. — Timothée (Mme)..... 232
107. — Tourempré (Pierre Saint-Martin de)..... 77
329. — Tronchin-Labat (Mme)..... 232
197. — Turgis (Michel Colbert, marquis de)..... 140
198. — Ussé (Louis-Sébastien Bernin, marquis d')..... 141
108. — Usson-Bonac (François-Armand, marquis d')..... 77
199. — Usson-Bonac (Pierre-Chrysostome, comte d')..... 141
Usson-Bonac (Marquise d'). — Voy. Rumain (Mlle de).
424. — Vachon (Pierre)..... 318
330. — Valcourt (Mme de)..... 234
200. — Valençay (Hector-Joseph d'Estampes, marquis de)..... 142
109. — Valentin..... 78
110. — Valentin..... 78
331. — Valentinois (Marie-Christine-Chrétienne de Rouvroy de Saint-Simon, comtesse de)..... 234
357. — Valori (Guy-Louis-Henri, chevalier, puis marquis de)..... 255
332. — Vannes (Mme de)..... 235
333. — Vareilles (Radegonde de Mareillac, comtesse de)..... 235
201. — Vassan (Louis-Zacharie, marquis de)..... 143
Vaubadon (Mme de). — Voy. Partiet.
335. — Vauban (Henriette de Puget de Barbantane, comtesse de)..... 236
334. — Vaudoncourt (Mme de)..... 236
336. — 337. — Vaudreuil (Louise-Thérèse Fleury de La Gorgendière, marquise de).. 237, 238
203. — Vaudreuil (Joseph-Hyacinthe-François-de-Paule de Rigaud, comte de)..... 144
338. — Vaudreuil (Louise-Thérèse Le Clerc de Fleurigny, comtesse de)..... 238
339. — Vaux (Mme de)..... 239
424. — Vernier..... 318
392. — Verri (Comte Alessandro)..... 277
340. — Vézins (Claudine-Marie de Lastic-Saint-Jal, comtesse de)..... 239
113. — Vilhac (Dominique Beauvoir, chevalier de)..... 80
341. — Villaumont (Mlle Goulart, dame de)..... 250
342 — Villeneuve (Gabrielle-Suzanne Barbot, dame de Gaalon de)..... 241
387. — Voisenon (Claude-Henry de Fuzée, abbé de)..... 271
343. — Voisenson (Marguerite-Pauline-Bombarde de Beaulieu, marquise de)..... 242
204. — Waldner (Christian-Frédéric-Dagobert, comte de)..... 145
307. — Wargemont (Mlle de), depuis marquise de Persan..... 218
388. — Xaupi (Abbé Joseph)..... 273

ANONYMES

98. — Le Doyen du chapitre de Saint-Cloud ... 71
111. — L'Abbé de Villers-Cotterets ... 79
112. — Le Garde-blés de Villers-Cotterets ... 79
375. — Le Curé de Nanteau ... 264
375. — Le Père N ... 266
386. — Le Curé de Treuzy ... 270
447. — N..., fermier-général ... 337
449. — Le jeune frère d'Annette, de Fourqueux ... 338
461. — Le modèle ... 344
Quinze portraits sans désignation ... 350-354

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR CARMONTELLE ....

CHAPITRE PREMIER

PRINCES ET PRINCESSES

De la maison royale de France.

1. — Le Dauphin (I, 1) (*) 1
2. — Le duc d'Orléans (I, 2) 5
3. — Le duc de Chartres (I, 3) 7
4. — La duchesse de Chartres (I, 4) 8
5. — Le prince de Condé (I, 5) 9
6. — Mademoiselle d'Orléans, duchesse de Bourbon (I, 6) 10
7. — Le prince de Conti (I, 7) 11
8. — La princesse de Conti (I, 8) 12
9. — Le duc de Penthièvre (I, 9) 13
10. — La princesse de Lamballe (I, 10) 14
11. — L'abbé de Saint-Albin (I, 11) 16

CHAPITRE II

PRINCES ET PRINCESSES

De diverses maisons royales et souveraines étrangères à la France.

12. — La comtesse de Bentheim (I, 20) 17
13. — La comtesse de Bentheim (I, 21) 18

(*) Les deux chiffres entre parenthèses concernent l'ordre matériel des dessins de Carmontelle au Musée Condé. La collection est répartie en dix grands volumes in-folio, chaque volume comprenant de quarante-cinq à cinquante dessins. Le classement que nous avons adopté ne correspondant pas au classement matériel de la collection, nous avons cru utile d'indiquer, pour chaque dessin, le volume où il est placé et le numéro d'ordre qui lui appartient dans ce volume.

14. — La princesse de Bouillon (I, 19)..... 18
15. — Le prince héréditaire de Brunswick (I, 13)..... 19
16. — La comtesse de Forbach, duchesse de Deux-Ponts (I, 15)..... 20
17. — La princesse de Hesse-Darmstadt et sa fille (I, 18)..... 21
18. — La princesse de Hesse-Darmstadt (I, 16)..... 24
19. — La princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt (I, 17)..... 25
20. — Le prince Camille de Lorraine (I, 14)..... 26
21. — Le comte de Lusace (I, 12)..... 26

CHAPITRE III

PERSONNAGES ATTACHÉS A LA MAISON DU ROI

22. — Le marquis d'Ecquevilly et ses filles (I, 22)..... 28
23. — Mme d'Ecquevilly, M. de Joyeuse et leur petite-fille (I, 23)..... 29
24. — M. de Chalut de Verin (I, 24)..... 29
25. — M. de Marly (I, 25)..... 30
26. — M. de Marchais (I, 26)..... 31
27. — Mme de Chamilly (I, 27)..... 31
28. — M. de Moncrif (I, 28)..... 32
29. — La comtesse de Guiche (I, 29)..... 33
30. — Mme Collet (I, 30)..... 34
31. — Charpentier (I, 32)..... 34

CHAPITRE IV

PERSONNAGES APPARTENANT A LA MAISON D'ORLÉANS

ou portant l'habit de Saint-Cloud.

32. — Le comte d'Adhémar (VIII, 1)..... 36
33. — L'abbé Allaire (IX, 4)..... 37
34. — Le marquis d'Amezaga (VIII, 2)..... 37
35. — Le chevalier d'Ampoigné (VIII, 42)..... 38
36. — M. Aubin (VIII, 38)..... 38
37. — M. Augeard père (IX, 6)..... 39
38. — M. Augeard fils (IX, 7)..... 39
39. — Auguste (IX, 19)..... 40
40. — Le marquis de Barbançon (VIII, 33)..... 40
41. — Le jeune comte de Barbançon (VIII, 34)..... 41
42. — Le comte de Barbançon (VIII, 35)..... 41
43. — Le colonel Barré (IX, 26)..... 42
44. — M. de Bois-Massot (VIII, 36)..... 42
45. — Beller (IX, 15)..... 43
46. — Le comte de Blot (VIII, 3)..... 43

47. — M. de Boisandré (VIII, 30)..... 44
48. — Mme de Boisandré (VIII, 31)..... 44
49. — Mme de Boisandré (VIII, 32)..... 45
50. — M. de Bonneval (IX, 5)..... 45
51. — M. de Brossard (VIII, 37)..... 46
52. — M. de Carmontelle (IX, 10)..... 46
53. — Le duc de Céreste-Brancas (VIII, 4)..... 47
54. — Le bailli de Champignelles (VIII, 39)..... 48
55. — M. de Châteaubrun (X, 2)..... 48
56. — Le marquis de Chastellux (VIII, 5)..... 49
57. — Le marquis de Chaumont-Bernage (VIII, 6)..... 50
58. — Le général Clarke (IX, 29)..... 50
59. — Le chevalier de Clermont-d'Amboise (VII, 31)..... 50
60. — M. Collé (IX, 11)..... 51
61. — Le comte de Croix (VIII. 8)..... 52
62. — Ducan (IX, 24)..... 53
63. — La marquise du Crest (VIII, 45)..... 53
64. — Le comte du Dreneuc (VIII, 9)..... 54
65. — Le chevalier du Dreneuc (VIII, 10)..... 55
66. — Le comte de Durfort (IX, 1)..... 55
67. — Le marquis d'Étreham (IX, 30)..... 55
68. — Le chevalier d'Estrez ((VIII, 23)..... 56
69. — M. de Feuillant (X, 5)..... 56
70. — Milord Farnham (IX, 31)..... 57
71. — Le bailli de Grollier (VIII, 11)..... 57
72. — Le bailli de Guines (VIII, 12)..... 57
73. — Le comte de Hessenstein (VIII, 13)..... 58
74. — M. de La Bussière (VIII, 24)..... 58
75. — M. de La Curne (VIII, 44)..... 59
76. — Le chevalier de Lastic (VIII, 22)..... 59
77. — Le comte de La Tour-du-Pin (IX, 2)..... 59
78. — Mlle Lefèvre (X, 9)..... 60
79. — M. et Mme de Longueil (VIII, 15)..... 60
80. — Le marquis de Lusignan (VIII, 16)..... 61
81. — M. de Mairobert (IX, 9)..... 61
82. — M. Martin (IX, 12)..... 62
83. — Le comte de Merles (VIII, 17)..... 62
84. — M. de Montverdun (VIII, 25)..... 63
85. — Narcisse (IX, 18)..... 64
86. — Le comte de Noé (VIII, 26)..... 64
87. — Le comte Oginski (IX, 42)..... 65
88. — L'abbé O'Melan (IX, 3)..... 65
89. — Perceval (IX, 22)..... 66
90. — M. de Pidansat (IX, 8)..... 66
91. — M. Poisson (IX, 14)..... 66

92. — La comtesse de Polignac (VIII, 47)..... 67
93. — Le comte de Pont-de-Veyle (VII, 20)..... 67
94. — La comtesse de Pons-Saint-Maurice (VIII, 48)..... 68
95. — M. de Reuilly et Mme de Montréal (VIII, 18)..... 69
96. — Le comte de Rochechouart (VIII, 19)..... 70
97. — Le marquis de Saint-Chamans et l'abbé de La Porte (VII, 14)..... 70
98. — Le Doyen du chapitre de Saint-Cloud (IX, 20)..... 71
99. — Le chevalier de Saint-Marc (VIII, 27)..... 72
100. — M. de Saint-Mars et M. de Bellisle (VIII, 28)..... 72
101. — M. de Sainte-Palaye (VIII, 43)..... 73
102. — Le comte de Schomberg (VIII, 40)..... 73
103. — La comtesse de Séran (VIII, 49)..... 74
104. — Le marquis de Sorba (IX, 50)..... 75
105. — Le baron de Studnitz (IX, 51)..... 76
106. — Le bailli de Suffren (VIII, 20)..... 76
107. — M. de Tourempré (VIII, 41)..... 77
108. — Le marquis d'Usson-Bonac (VIII, 21)..... 77
109. — M. Valentin (IX, 13)..... 78
110. — Valentin (IX, 21)..... 78
111. — L'abbé de Villers-Cotterets (IX, 23)..... 79
112. — Le garde-blés de Villers-Cotterets (IX, 25)..... 79
113. — Le chevalier de Vilhac (VIII, 29)..... 80
114. — La comtesse de La Wœstine (VIII, 46)..... 80

CHAPITRE V

PERSONNAGES APPARTENANT A LA MAISON DES PRINCES

115. — La marquise de Courtebonne, Mme de Montcalm et le comte de Puységur (VIII, 7). 81
116. — M. Frontier (I, 33)..... 83
117. — Mme de Mauny (I, 34)..... 83
118. — La marquise de Laage (I, 31)..... 84

CHAPITRE VI

OFFICIERS DE TERRE ET DE MER

119. — Le vidame d'Amiens (VII, 1)..... 86
120. — Le comte d'Aubigny (VII, 2)..... 89
121. — Le chevalier de Beausset (I, 35)..... 89
122. — Le baron de Besenval (IX, 28)..... 90
123. — M. de Boistel (VII, 5)..... 91
124. — Le marquis de Boufflers (I, 36)..... 91
125. — M. de Bourneville (I, 38)..... 92

126. — M. de Bouthillier (I, 37)..... 92
127. — Le baron de Bréget (I, 41)..... 93
128. — Le comte de Broglie (I, 40)..... 93
129. — Le vicomte de Broglie (I, 39)..... 94
130. — M. de Bullioud (I, 42)..... 96
131. — M. de Cassini (I, 43)..... 96
132. — Le comte de Castella (I, 44)..... 97
133. — Le marquis de Chabanais (I, 46)..... 98
134. — Le comte de Chabot, depuis duc de Rohan (I, 47)..... 98
135. — Le comte de Chabrillant (I, 48)..... 99
136. — Le marquis de Chalabre (I, 45)..... 101
137. — Le marquis de Choiseul Beaupré (I, 49)..... 101
138. — Le comte de Coigny (I, 50)..... 102
139. — Le comte de Cominges (II, 1)..... 103
140. — Le comte de Cossé (II, 2)..... 103
141. — Le chevalier de Cossé (VII, 6)..... 104
142. — Le comte de Courten (II, 3)..... 105
143. — M. et Mlle de Croismare (II, 4)..... 106
144. — M. des Gouttes et Mlle de Lévignen (II, 5)..... 106
145 — Le marquis du Hautoy (VII, 9)..... 107
146. — Le comte du Lau (II, 23)..... 107
147. — Le jeune comte du Lau (II, 24)..... 108
148. — M. du Tartre de Bourdonné (II, 44)..... 109
149. — Le comte d'Egmont (II, 6)..... 110
150. — Le marquis d'Espiez (II, 7)..... 110
151. — Le maréchal d'Estrées (II, 9)..... 111
152. — Le marquis d'Étampes (II, 8)..... 112
153. — Le marquis de Flavigny (II, 10)..... 112
154. — Le général de Fontenay (IX, 32)..... 112
155. — Le duc de Fronsac (II, 11)..... 113
156. — Le chevalier de Gascq (II, 12)..... 114
157. — Le prince de Gavre (IX, 33)..... 114
158. — Le duc de Gesvres (II, 13)..... 115
159. — Le comte de Gisors (II, 14)..... 115
160. — Le marquis de Gontaut-Saint-Blancard (II, 15)..... 116
161. — M. de Gribeauval (II, 16)..... 117
162. — Le comte de Guines (II, 17)..... 118
163. — Le chevalier d'Heere (II, 18)..... 119
164. — Le baron d'Huart et M. de Fraguier (II, 19)..... 120
165. — M. de Lally-Lenoir (II, 22)..... 120
166. — Le comte de Langeac (II, 20)..... 121
167. — Le comte de Langeron et son fils (II, 21)..... 121
168. — Le comte de Laumure (II, 25)..... 122
169. — Le chevalier Le Mairat (II, 26)..... 122
170. — Le chevalier de Lévignen (II, 27)..... 123

171. — Le marquis de Lezay (VII, 12)..... 124
172. — Le chevalier de Listenois-Bauffremont (VII, 13)..... 124
173. — M. de Longueil (II, 28)..... 125
174. — Le duc de Luynes (VII, 14)..... 125
175. — Le comte de Maillebois (II, 30)..... 126
176. — M. de Marcenay (II, 32)..... 127
177. — M. et Mlle de Maupassant (II, 33)..... 127
178. — Le marquis et la marquise de Montsoreau (VII, 17)..... 128
179. — Le chevalier de Montbarrey et le comte d'Entragues (II, 34)..... 129
180. — Le marquis de Montmort (II, 35)..... 130
181. — MM. de Montmort fils (VII, 18)..... 130
182. — Le baron de Montpezat (II, 36)..... 131
183. — M. de Marassé (II, 31)..... 132
184. — Le comte de Nantiat (II, 37)..... 133
185. — Le marquis de Pimodan (II, 38)..... 133
186. — Le chevalier de Pons (II, 40)..... 134
187. — Le marquis de Pons (II, 39)..... 135
188. — Le comte de Poudenx (II, 29)..... 135
189. — M. de Ranchet (VII, 44)..... 136
190. — Le vicomte de Rohan-Chabot (VII, 21)..... 136
191. — Le marquis de Saché (VII, 22)..... 137
192. — M. de Saint-Amarant (VII, 23)..... 137
193. — Le baron de Saint-Élix (II, 41)..... 138
194. — Le comte de Scey-Montbéliard (II, 43)..... 138
195. — M. de Secaly (II, 42)..... 139
196. — Le comte de Tavannes (VII, 26)..... 139
197. — Le marquis de Turgis (II, 45)..... 140
198. — Le marquis d'Ussé (II, 46)..... 141
199. — Le comte d'Usson-Bonac (VII, 33)..... 141
200. — Le marquis de Valençay d'Estampes (VII, 28)..... 142
201. — Le marquis de Vassan (II, 47)..... 143
202. — Le comte de Vaudreuil (VII, 29)..... 144
203. — Le comte de Vaudreuil (VII, 30)..... 144
204. — Le comte de Waldner (II, 48)..... 145

CHAPITRE VII

GRANDES DAMES ET AUTRES

205. — Mme d'Alençon (III, 1)..... 147
206. — La comtesse d'Ambert (III, 2)..... 148
207. — La vidame d'Amiens (III, 3)..... 149
208. — La marquise d'Armentières (III, 4)..... 149
209. — La marquise d'Auxy (III, 5)..... 150
210. — Mme d'Azincourt (III, 6)..... 151

211. — Mlle d'Azincourt (III, 7)... 152
212. — Mlle de Beaumont du Repaire (III, 8)... 152
213. — La comtesse de Belsunce (III, 9)... 153
214. — Mlle de Bernay (III, 10)... 153
215. — Mme de Blicourt (III, 11)... 154
216. — La comtesse de Blot (III, 12)... 154
217. — Les comtesses de Blot et de Barbantane (III, 13)... 155
218. — La marquise de Bonnelles (III, 14)... 156
219. — Mme Bontemps (III, 15)... 156
220. — La comtesse de Boufflers (III, 16)... 157
221. — La comtesse de Boufflers et Thérèse (III, 18)... 158
222. — La comtesse de Boufflers et la duchesse de Lauzun (III, 17)... 159
223. — La marquise de Brancas (III, 19)... 160
224. — La comtesse de Brionne (III, 21)... 160
225. — Mme de Buffon (III, 22)... 161
226. — Mme Caze et ses enfants (VI, 43)... 162
227. — La marquise de Chabannes (III, 23)... 163
228. — Mme de Chalut et Mme de Spon (III, 24)... 164
229. — La marquise de Chauvelin (III, 26)... 164
230. — La duchesse de Chevreuse (III, 27)... 165
231. — La marquise de Coëtlogon (III, 29)... 166
232. — Mlle Collin (III, 30)... 166
233. — La comtesse de Cossé (III, 31)... 166
234. — La duchesse de Cossé et sa fille (VII, 7)... 167
235. — La comtesse de Cucé-Boisgelin (III, 32)... 168
236. — La comtesse de Damas-Crux (III, 33)... 169
237. — La comtesse de Damas-Villers (III, 34)... 169
238. — La comtesse Alexandre de Damas-Trédieu (III, 35)... 169
239. — Mlle « Delsay-Valori » [de Lecé-Valori] (III, 36)... 170
240. — Mme Des Mazures (IV, 35)... 171
241. — Mme Des Mousseaux (III, 38)... 171
242. — Mme Du Bocage (III, 41)... 171
243. — La comtesse Du Châtelet (III, 25)... 172
244. — Mme Du Dreneuc (III, 39)... 173
245. — La comtesse Du Dreneuc (III, 40)... 174
246. — Mlle Du Laurent (IV, 23)... 174
247. — La marquise Du Plessis-Bellière (V, 5)... 175
248. — Mme Du Pré de Saint-Maur (V, 8)... 175
249. — Mme Du Tartre (V, 23)... 176
250. — La marquise d'Échoisy (III, 28)... 177
251. — Mlle d'Écouville (III, 42)... 178
252. — La comtesse d'Egmont douairière (III, 43)... 178
253. — La comtesse d'Egmont (III, 44)... 179
254. — La comtesse d'Egmont (III, 45)... 181
255. — Mme Émangart (III, 46)... 182

256. — Mme d'Épinay (III, 47)..... 182
257. — Mme d'Épinay et Mme de Meaux (III, 48)..... 183
258. — Mlle d'Épinay (III, 49)..... 184
259. — La baronne d'Erlach (IV, 1)..... 184
260. — Mme d'Esclavelles et M. de Linant (III, 37)..... 185
261. — La comtesse d'Esclignac (IV, 2)..... 186
262. — Mme de Feuillant (IV, 3)..... 187
263. — Les comtesses de Fitz-James et d'Hunolstein (IV, 4)..... 187
264. — Mme de Flicourt (IV, 5)..... 189
265. — Mme Froment et Mme Rousseau (IV, 6)..... 189
266. — Mlle de Fronville (IV, 7)..... 190
267. — La comtesse de Gacé (IV, 8)..... 191
268. — La marquise de Gléon (IV, 9)..... 192
269. — La duchesse de Gramont, la comtesse de Stainville et le comte de Biron (IV, 10). 193
270. — Mme d'Hérouville (IV, 11)..... 194
271. — La princesse de Hornes (IX, 39)..... 195
272. — La princesse de Kinsky (IX, 40)..... 196
273. — La marquise de La Croix (IV, 12)..... 197
274. — La marquise de La Force (IV, 13)..... 198
275. — Mme de La Grangette (IV, 14)..... 198
276. — Mme de La Houze et Mlle de Longueil (IV, 30)..... 198
277. — Mme de La Hullière (IV, 15)..... 200
278. — Mlle de La Hullière (IV, 16)..... 200
279. — La présidente de Lamoignon et ses enfants (IV, 17)..... 200
280. — Mme de Lancise (IV, 18)..... 201
281. — Mme de Larminat et son fils (IV, 19)..... 202
282. — Mme de La Roue (IV, 20)..... 202
283. — Mme de La Tour (IV, 21)..... 203
284. — La comtesse de La Touraille (IV, 22)..... 203
285. — La vicomtesse de Laval (IV, 24)..... 204
286. — La duchesse de La Vallière (IV, 25)..... 205
287. — Mme Lefèvre (IV, 26)..... 205
288. — Mme Le Mercier (IV, 27)..... 206
289. — Mlle de Lespinasse (IV, 28)..... 206
290. — Mme de Lismore (IV, 29)..... 207
291. — Mme de Lorme (IV, 31)..... 208
292. — La comtesse de Maleissye (IV, 32)..... 209
293. — Mme de Marly (IV, 33)..... 210
294. — Mme de Maupassant (IV, 34)..... 211
295. — Mlle de Mercy (IV, 36)..... 211
396. — Mme de Montainville (IV, 37)..... 212
297. — La comtesse de Montboissier (IV, 38)..... 212
298. — La marquise de Montpezat (IV, 39)..... 213
299. — Mme de Montregard (IV, 40)..... 213
200. — Mme de Monthulé et ses enfants (IV, 41)..... 214

301. — Mme de Monthulé, M. et Mme de Bréget (III, 20)..... 214
302. — Mme de Moracin (IV, 42)..... 215
303. — Mme de Moracin (IV, 43)..... 215
304. — Mme Moreau et Mlle de Flinville (IV, 44)..... 216
305. — La duchesse de Mortemart (IV, 45)..... 217
306. — La comtesse de Noé (IV, 46)..... 217
307. — Mme d'Orval et Mlle de Wargemont (IV, 47)..... 218
308. — Mme Palu (V, 1)..... 218
309. — Mme de Pardaillan (V, 2)..... 219
310. — Mlle Partiet (V, 3)..... 219
311. — Mme Pécoul (V, 4)..... 220
312. — La marquise de Polignac (V, 6)..... 220
313. — La présidente Portail (V, 7)..... 221
314. — Mlle de Provenchères (V, 9)..... 221
315. — La marquise de Puisieux (V, 10)..... 222
316. — La marquise de Querrieux (V, 11)..... 223
317. — La comtesse de Rochechouart (V, 14)..... 223
318. — La vicomtesse de Rochechouart (V, 15)..... 224
319. — La vicomtesse de Rochechouart (V, 16)..... 225
320. — La comtesse de Romanet (V, 17)..... 225
321. — Mme Rondé (V, 18)..... 226
322. — La comtesse de Rumain et ses filles (la comtesse de Polignac et Mlle de Rumain) (V, 19)..... 226
323. — Mme de Saint-Amarant (V, 20)..... 228
324. — La comtesse Sapieha (V, 21)..... 229
325. — Mme de Sénac (VII, 47)..... 229
326. — La baronne de Talleyrand (V, 22)..... 231
327. — La comtesse de Thélis (V, 24)..... 232
328. — Mme Timothée (V, 25)..... 232
329. — Mme Tronchin-Labat (V, 26)..... 232
330. — Mme de Valcourt (V, 27)..... 234
331. — La comtesse de Valentinois (V, 28)..... 234
332. — Mme de Vannes (V, 29)..... 235
333. — La comtesse de Vareilles (V, 30)..... 235
334. — Mme de Vaudoncourt (V, 31)..... 236
335. — La comtesse de Vauban (V, 33)..... 236
336. — La marquise de Vaudreuil (V, 12)..... 237
337. — La marquise de Vaudreuil (V, 13)..... 238
338 — La vicomtesse de Vaudreuil (V, 32)..... 238
339. — Mme de Vaux (V, 34)..... 239
340. — La comtesse de Vézins (VIII, 50)..... 239
241. — Mmes de Villaumont et d'Escours (V, 35)..... 240
342. — Mme de Villeneuve (V, 36)..... 241
343. — La marquise de Voisenon (V, 37)..... 242

CHAPITRE VIII

DIPLOMATES — MAGISTRATS — ADMINISTRATEURS

344. — M Barot et M. de Monticourt (VII, 35) 243
345. — M. de Blossac (VII, 37) 243
346. — L'abbé Chauvelin (VII, 38) 244
347. — Le baron de Gleichen (IX, 34) 246
348. — M. et Mme de La Chapelle et M. de Lesseps (VII, 40) 246
349. — M. de La Live (VII, 32) 247
350. — Le comte de La Porte et sa fille (VII, 10) 249
351. — M. Mayneaud de La Tour (VII, 41) 249
352. — M. Mayneaud fils (VII, 42) 249
353. — Le marquis de Marigny (VII, 16) 250
354. — Le président de Meynières (VII, 43) 252
355. — Sénac de Meilhan (VII, 45) 253
356. — Le chevalier de Talleyrand (VII, 25) 254
357. — Le chevalier de Valori (VII, 34) 255

CHAPITRE IX

PERSONNAGES APPARTENANT A L'ÉGLISE

358. — L'abbé Allegri (X, 19) 256
359. — Le Père Bouchaud (X, 20) 256
360. — M. de Bourdeilles, évêque de Soissons (X, 21) 257
361. — M. de Cibille (X, 3) 257
362. — Le curé de Deuil (X, 41) 258
363. — Le Frère Éloi (X, 22) 259
364. — Le Père Eustache (X, 23) 259
365. — L'abbé Foucaud (X, 24) 260
366. — Le Père Frisi (X, 25) 260
367. — Le Père Hubert (X, 27) 261
368. — L'abbé de Lampigny (X, 28) 262
369. — L'abbé Le Cren (X, 29) 262
370. — L'abbé de Ligondès (X, 30) 262
371. — L'abbé de Mastaing (X, 31) 263
372. — Le Père Matt (X, 32) 263
373. — Le Père Anselme de Montalte (X, 33) 264
374. — Mme de Montlouis (X, 47) 264
375. — Le curé de Nanteau (X, 42) 264
376. — L'abbé Nardi (X, 35) 265
377. — L'abbé de Neuville et M. Girard (X, 26) 265
378. — Le Père N... (X, 34) 266
379. — L'abbé du Resnel (X, 36) 266

380. — M. de Roquelaure, évêque de Senlis (X, 37) 267
381. — L'abbé de Siougeat (X, 38) 268
382. — Le curé de Saint-Louis-en-l'Isle (X, 43) 268
383. — Le curé de Saint-Paul (X, 44) 269
384. — L'abbesse de Saint-Remi (X, 46) 269
385. — M. Schreiberg (IX, 48) 270
386. — Le curé de Treuzy (X, 45) 270
387. — L'abbé de Voisenon (X, 39) 271
388. — L'abbé Xaupi (X, 40) 273

CHAPITRE X

SAVANTS, PHILOSOPHES, HOMMES DE LETTRES

389. — Le chevalier d'Arcy (VI, 2) 274
390. — M. de Bachaumont (VI, 13) 275
391. — M. Bailly (VI, 3) 276
392. — Le marquis Beccaria et le comte Verri (VII, 36) 277
393. — M. Bezout (VI, 4) 279
394. — M. de Bory et l'abbé Rochon (VI, 5) 280
395. — M. de Buffon (VI, 6) 281
396. — M. Clairaut (VI, 7) 282
397. — Mme Doublet et l'abbé Legendre (VII, 39) 283
398. — M. Duclos (VI, 14) 285
399. — M. Dumont (VI, 8) 286
400. — Le docteur Gatti (VI, 9) 287
401. — Le baron de Grimm (VI, 15) 288
402. — Le baron d'Holbach (IX, 37) 290
403. — La baronne d'Holbach (IX, 38) 291
404. — M. de La Beaumelle (VI, 10) 292
405. — M. de La Condamine (VI, 11) 293
406. — M. Le Roy et l'abbé de Saint-Remy (VI, 12) 293
407. — M. de Mairan (VI, 16) 294
408 — M. de Marcouville (VII, 15) 296
409. — Le docteur Maty (IX, 41) 297
410. — MM. de Montamy et d'Alainville (VI, 1) 298
411. — M. Naigeon (VI, 17) 299
412. — M. Racine (VI, 18) 300
413. — M. Saurin (VI, 19) 301
414. — Laurence Sterne (VI, 20) 302

CHAPITRE XI

COMPOSITEURS DE MUSIQUE, VIRTUOSES ET GENS DE THÉATRE

415. — Rameau (VI, 30) 304
416. — Duni (VI, 22) 306

417. — Monsigny (VI, 26)..... 306
418. — Mozart enfant, son père et sa sœur (VI, 27)..... 308
419. — Le comte d'Albaret (VI, 32)..... 310
420. — Sophie Arnould (VI, 33)..... 312
421. — Mlle d'Avenart ou Aveneaux (VI, 21)..... 315
422. — Mlle Chevalier (VI, 34)..... 316
423. — Mlle Chevalier (VI, 35)..... 318
424. — Duport, Vachon, Rodolphe, Provers, Vernier (VI, 23)..... 318
425. — Garrick (VI, 36)..... 320
426. — Kohault (VI, 24)..... 322
427. — Mlle Lani (VI, 37)..... 322
428. — M. Le Dran (VI, 25)..... 323
429. — Mme et Mlle de Meaux, et M. de Saint-Quentin (VI, 38)..... 324
430. — M. Messer et Mme Boissier (VI, 39)..... 325
431. — Mme Mingotti (VI, 40)..... 326
432. — M. et Mlle Pitoin (VI, 28)..... 328
433. — Mlle Privée (VI, 29)..... 328

CHAPITRE XII

FERMIERS-GÉNÉRAUX, FINANCIERS

434. — M. Belliard (VII, 4)..... 329
435. — M. de Blicourt (VI, 41)..... 329
436. — M. de Buchelay (VI, 42)..... 330
437. — M. Fournier (VI, 44)..... 330
438. — M. de La Haye et son fils (VI, 45)..... 331
439. — M. Lallemant de Betz (VI, 46)..... 331
440. — M. et Mme Lallemant de Nantouillet, leur fils, MM. de Damas et de Lévignen (VII, 19)..... 332
441. — M. Lambert (VI, 47)..... 333
442. — M. Le Texier (VI, 48)..... 334
443. — M. Lioncy (VI, 49)..... 334
444. — M. Mélin et son petit-fils des Gravières (VI, 50)..... 335
445. — M. de Montregard (VII, 27)..... 335
446. — M. de Saint-Julien (VII, 46)..... 336
447. — N..., fermier-général (VII, 48)..... 337

CHAPITRE XIII

DIVERS

448. — Annette, de Fourqueux (X, 17)..... 338
449. — Le jeune frère d'Annette (X, 18)..... 338
450. — M. Beyer (IX, 27)..... 339

451. — M. Davoust et Mme Castel (VII, 3). . . 339
452. — M. Duchemin (X, 4). 340
453. — M. et Mme du Perreux-Millin (VI, 31) 340
454. — M. du Rouet (X, 7). 341
455. — Le comte de Gray (VII, 8). . . 341
456. — Angélique Hattenched (IX, 35). 341
457. — Mme Herbert (IX, 36). 342
458. — Le chevalier de La Porte (VII, 11). 342
459. — M. de La Rue (X, 6). 343
460. — Mlle Lebrun (X, 8). 343
461. — Marie-Denise (X, 16). 344
462. — Le modèle (X, 13). 344
463. — Mlle Petit (X, 10). 344
464. — M. de Pignatelli (IX, 43). 345
465. — La veuve Reysfeltz (IX, 44). 345
466. — Mlle Reysfeltz (IX, 45). 346
467. — La gouvernante Rousselet (IX, 46). 346
468. — Le juif Salomon (IX, 47). 347
469. — Le baron de Schmidt (VII, 24). 348
470. — Mlle Sommerwaltz (IX, 49). 348
471. — Suzanne (X, 14). 349

CHAPITRE XIV

INCONNUS

472. — Personnage inconnu (II, 49). 350
473. — Dame inconnue (V, 38). 350
474. — Dame inconnue (V, 39). 350
475. — Dame inconnue (V, 40). 351
476. — Dame inconnue (V, 41). 351
477. — Dame inconnue (V, 42). 351
478. — Groupe d'inconnus (V, 43). 352
479. — Dame inconnue (V, 44). 352
480. — Personnage inconnu (IX, 16). 353
481. — Personnage inconnu (IX, 17). 353
482. — Personnage inconnu (X, 1). 353
483. — Dame inconnue (X, 11). 354
484. — Dame inconnue (X, 12). 354

TABLE DES HÉLIOGRAVURES

1. — Le Dauphin, fils de Louis XV . . 2
2. — Le duc de Chartres, dans sa belle jeunesse . . 6
3. — Le prince de Condé (Louis-Joseph de Bourbon) . . 8
4. — Mademoiselle (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon) 10
5. — La princesse de Hesse-Darmstadt et sa fille Charlotte-Wilhelmine . . 20
6. — Mme de Chamilly, femme d'un des premiers valets de chambre du Roi . . 30
7. — Le chevalier d'Ampoigné, gentilhomme du duc d'Orléans . . 38
8. — M. de Carmontelle, lecteur du duc de Chartres . . 46
9. — La comtesse de Séran (Marie-Marguerite-Adélaïde de Bullioud) . . 74
10. — Le baron de Besenval . . 90
11. — Le maréchal d'Estrées (Louis Le Tellier, comte d'Estrées) . . 110
12. — Le marquis de Gontaut-Saint-Blancard (Jean-Armand-Henri-Alexandre de Gontaut-Biron) . . 116
13. — M. de Longueil . . 124
14. — Le marquis de Pons . . 134
15. — La vidame d'Amiens (Marie d'Albert de Luynes) . . 148
16. — Mlle de Bernay . . 152
17. — Mme Du Tartre . . 176
18. — La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu . . 178
19. — La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu . . 180
20. — La présidente de Lamoignon et ses enfants . . 200
21. — Mlle de Lespinasse . . 206
22. — La comtesse de Rumain, la comtesse de Polignac, sa fille aînée, et Mlle de Rumain, sa seconde fille . . 226
23. — La comtesse de Vauban . . 236
24. — Le marquis de Marigny, directeur général des Bâtiments . . 250
25. — Sénac de Meilhan . . 252
26. — Le chevalier de Valori . . 254
27. — L'abbé Allegri . . 256
28. — L'abbé Nardi . . 264

29. — Bachaumont (Louis Petit de) 274
30. — Bailly (Jean-Sylvain) 276
31. — Le docteur Gatti 286
32. — Mairan (Jean-Jacques Dortous de) 294
33. — Laurence Sterne 302
34. — Rameau 304
35. — Mozart enfant, son père et sa sœur 308
36. — Sophie Arnould 312
37. — Mlle d'Avenard 314
38. — Duport, Vachon, Rodolphe, Provers et Vernier 318
39. — Garrick (David) 320
40. — Lallemant de Betz (Michel-Joseph-Hyacinthe), seigneur de Nanteau, fermier-général 330

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8

N
7604
C27G7

Gruyer, François Anatole
Chantilly

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY